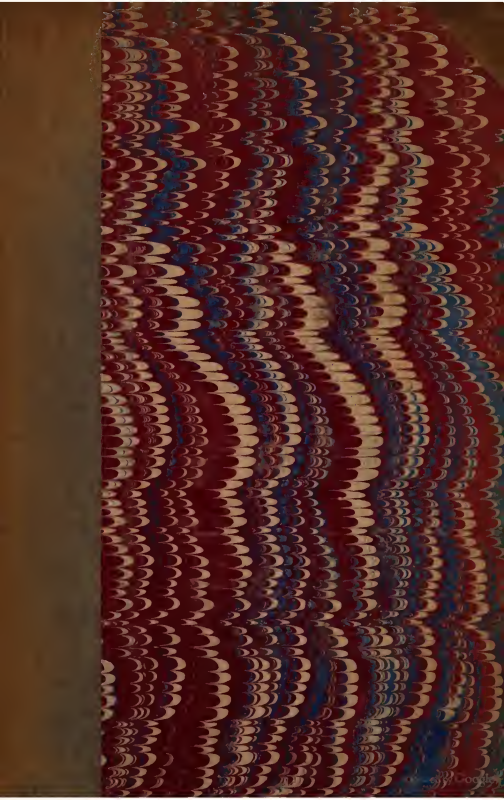



253
7 C
14

# ABRÉGÉ
## DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

TOME QUATORZIÈME.

A Lyon,
DE L'IMPRIMERIE DE M. P. RUSAND,
Aux halles de la Grenette.

# ABRÉGÉ

## DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES

# VOYAGES

PAR J. F. DE LA HARPE.

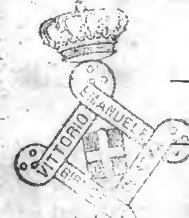
NOUVELLE ÉDITION,

revue, corrigée et augmentée d'un extrait des voyages les plus récens

Par M. le Baron de Roujoux,

AUTEUR DE LA TRADUCTION DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE DE LINGARD, D'UN DICTIONNAIRE DE GÉOGRAPHIE, D'UN PRÉCIS UNIVERSEL DE GÉOGRAPHIE.

A l'usage des Maisons d'Education.




AMÉRIQUE. — TOME I.

A LYON,

CHEZ M. P. RUSAND, IMPRIMEUR-LIBRAIRE;

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE,

Rue du Pot-de-Fer-St-Sulpice, N. 8.

1832.

# VOYAGES EN AMÉRIQUE.

## LIVRE PREMIER.

PREMIÈRES DÉCOUVERTES ET PREMIERS ÉTABLISSEMENS DES ESPAGNOLS DANS LE NOUVEAU-MONDE.

### CHAPITRE PREMIER.

Christophe Colomb.

Il est remarquable que les deux plus belles entreprises de l'esprit humain aient éclaté à peu près à la même époque, et que tandis que les Portugais cherchaient de nouvelles terres au-delà des mers de l'Afrique, les Espagnols sur la foi de Colomb aient osé croire à un nouveau monde, et suivre ce chef intrépide au-delà de l'Océan occidental jusqu'à cet hémisphère inconnu qu'il leur avait annoncé. Qu'ils sont grands dans l'histoire de l'homme les noms de Colomb et de Gama !

Jamais sans doute on n'a rien imaginé ni rien tenté de plus mémorable; jamais le génie en aucun genre n'a si puissamment influé sur les destinées de l'univers et sur les générations futures.

Ainsi donc l'humanité audacieuse s'est portée en même temps du pas le plus hardi qu'elle ait jamais fait vers les deux extrémités opposées du globe qui lui a été donné pour demeure!

En la suivant dans le nouvel hémisphère, les mêmes prodiges de courage et de cruauté qui nous ont frappé dans la découverte des Indes nous conduiront encore de l'admiration à l'horreur, et en rencontrant d'autres hommes nous retrouverons les mêmes crimes.

N'allons pas trop tôt au-devant de ce spectacle épouvantable dont nous aurons à frémir; ne songeons encore qu'à ce fameux Génois qui nous a frayé le passage de ces mers ignorées. Nous ne le verrons pas mieux traité que le premier navigateur qui ait pénétré jusqu'à l'Océan indien: la première injustice qu'on lui fit et qui peut-être n'était pas la moins sensible fut de lui refuser l'honneur de sa découverte. La gloire d'avoir trouvé un nouveau monde valait bien la peine d'être contestée: on rappela quelques passages des anciens, qui semblaient faire soupçonner l'existence d'un monde antipode, passages cités cent fois et trop connus pour les rapporter ici. Et qu'importe? Colomb en est-il moins admirable? Le merveilleux ne consistait pas à ima-

giner qu'un tel monde pût exister, mais à entreprendre de le découvrir. Qu'importe qu'on trouve dans Platon quelques lignes qui semblent caractériser l'Amérique? le grand homme est celui qui a osé dire : « Venez, suivez-moi; je serai « votre guide dans une mer inconnue et dans « l'immensité de l'Océan : venez, et nous vo- « guerons sans autre but, sans autre espérance « que ce monde, que nul n'a vu et que je m'en- « gage à vous faire voir. »

Il le dit et il en vint à bout; et cependant il ne lui a pas même été permis de donner son nom à cette terre qu'il nous avait donnée; il fallait qu'un Florentin, qui l'avait aperçue par hasard, nommât l'Amérique que Colomb seul a réellement découverte, et qu'on trouvât partout sur les monumens du génie : *Feci, tulit alter honores.*

On a long-temps prétendu que l'on manquait de renseignemens positifs sur l'extraction et le lieu de la naissance de Christophe Colomb, et l'on ajoutait que ses propres enfans même n'avaient pu lever ce doute. Les ennemis de la gloire de ce grand homme, et il s'en est trouvé un grand nombre parmi ses contemporains, se sont attachés à déprécier sa personne, et ont répandu qu'il était d'une très basse extraction, sans songer que son mérite en eût été d'autant plus relevé aux yeux de la postérité; mais il était issu d'une famille illustre du Plaisantin. « Je ne suis pas,

s'écrie-t-il dans une lettre, le premier amiral de ma famille; qu'on me donne le nom qu'on voudra: David a gardé les moutons, et je suis le serviteur du même Dieu qui l'a placé sur le trône.» Les ancêtres de Colomb perdirent leur fortune dans les guerres de Lombardie et cherchèrent à la réparer par le commerce maritime. Il naquit en 1441 au château de Cucaro dans le Montferrat, près des confins de l'état de Gênes. Son père, Domenico Colomb, l'envoya à Pavie faire ses études; mais il les interrompit, jeune encore, pour se livrer à la navigation; il dit lui-même dans sa lettre au roi Ferdinand quand il lui exposa son projet: «Je navigue dès ma jeunesse; il y a quarante ans que je cours les mers; j'ai vu tous les pays; j'ai conversé avec un grand nombre de gens instruits dans toutes les professions; j'ai acquis quelque connaissance dans la navigation, dans l'astronomie, dans la géométrie; je suis assez habile pour dessiner les cartes géographiques; je me suis appliqué aux livres de cosmographie, d'histoire et de philosophie; je me sens présentement porté à entreprendre la découverte des Indes.» Tous ces détails se trouvent dans sa vie, écrite par Ferdinand Colomb, son fils; des recherches modernes en ont constaté la vérité.

Les envieux de Colomb publièrent qu'il avait hérité du journal d'un pilote qui, portant des vins d'Espagne en Angleterre, avait été contraint

par les vents de courir d'abord au sud, ensuite à l'ouest, où il avait trouvé des terres et des hommes nus, et qui, ayant perdu presque tous ses gens dans cette course, était revenu chez Colomb, son ancien ami, auquel il avait laissé en mourant ses papiers et ses cartes; mais ce bruit que la jalousie n'a pas laissé de faire adopter à plusieurs historiens espagnols, est entièrement détruit par la navigation même de Colomb, qui ne pênsa point à faire route au sud, et par toutes les circonstances de sa conduite. Il avait étudié les ouvrages des anciens et avait comparé leurs connaissances géographiques à celles que l'on devait à Marc Pol; ses méditations et quelques faits nouvellement remarqués le confirmèrent dans l'idée de retrouver les pays dont parle le voyageur moderne en se dirigeant d'abord à l'ouest; l'amour de la gloire et sa hardiesse naturelle à braver les difficultés et les périls le déterminèrent à persister dans son entreprise.

La médiocrité de sa fortune le forçait de communiquer des vues qu'il ne pouvait exécuter qu'avec de puissans secours; il crut devoir la préférence à sa patrie; mais les Génois, refroidis pour les voyages de mer par le tort que les découvertes des Portugais causaient à leur commerce, rejetèrent ses propositions comme des fables. On ne trouve ni l'année ni les circonstances de cette négociation. Il offrit ensuite ses services à don Juan, roi de Portugal: cette ouver-

ture fut d'autant mieux reçue à la cour de Lisbonne que le mérite de Colomb y était plus connu que dans la république de Gênes, d'où il était sorti dès l'enfance. On savait à Lisbonne, où il s'était établi et qui était à cette époque le rendez-vous des hommes les plus habiles en astronomie, en géographie et en navigation, qu'il avait joint une longue pratique à ses connaissances; on remarquait notamment qu'il possédait parfaitement l'art d'observer la latitude ou la hauteur du pôle par l'astrolabe, ce que personne avant lui n'avait pratiqué en haute mer, quoiqu'on en fît des leçons publiques dans les écoles; et son frère qui s'était retiré comme lui en Portugal s'y était acquis beaucoup de réputation pour les cartes marines et les sphères, qu'il exécutait dans une perfection dont on n'avait pas encore eu d'exemple; aussi fut-il écouté si favorablement que la cour nomma d'abord des commissaires pour examiner ses offres; mais il devint la dupe de leur mauvaise foi. Lorsqu'ils eurent reçu ses explications ils persuadèrent au roi de faire partir secrètement une caravelle avec ordre de suivre exactement ses mémoires, qu'ils avaient recueillis dans leurs conférences : à la vérité leur artifice ne tourna qu'à leur honte; le pilote portugais, qui n'avait ni la tête ni le courage du Génois, n'alla pas fort loin sans être effrayé par les difficultés de l'entreprise, et revint publier à Lisbonne que les nouveaux projets étaient

autant de chimères. Colomb dans l'indignation de se voir trompé prit aussitôt la résolution de quitter le Portugal; il n'y était plus attaché par sa femme, que la mort lui avait enlevée depuis peu; et, craignant même d'y être arrêté, parce que le roi n'attribuait le mauvais succès de la caravelle qu'au défaut d'expérience et d'habileté du pilote, il s'embarqua furtivement pour l'Espagne avec son frère et son fils: il arriva sans obstacle à Palos, port d'Andalousie. La cour d'Espagne était alors à Cordoue: comme les dégoûts qu'il venait d'essuyer lui faisaient craindre de n'y pas trouver plus de faveur, il ne voulut s'y présenter qu'après avoir engagé son frère à se rendre en Angleterre pour tenter de faire entrer Henri VII dans les vues qu'il allait proposer lui-même aux Espagnols, résolu apparemment de vendre ses services à ceux qui les mettraient à plus haut prix.

Il parut à Cordoue vers la fin de l'année 1484; et prenant toutes les mesures de la prudence il commença par se lier avec quelques personnes de distinction et de mérite, qu'il crut capables de disposer leurs majestés catholiques à goûter ses propositions: par cette voie il réussit à les faire entendre, mais avec beaucoup de lenteur. Hernand de Talavera, prieur de Prado et confesseur de la reine, reçut ordre de former une assemblée de cosmographes pour conférer avec lui. Les savans étaient rares alors en Espagne; et Colomb, porté à la défiance par son aventure de Lisbonne,

craignait de s'exposer trop ouvertement. Le résultat lui fut si peu favorable qu'après avoir employé près de cinq ans à combattre inutilement les préjugés et les objections il obtint pour unique réponse que la guerre de Grenade, où le roi se trouvait engagé, ne lui permettait pas de se jeter dans de nouvelles dépenses; mais qu'aussitôt qu'elle serait terminée il se ferait éclaircir des difficultés qu'il souhaitait de pouvoir surmonter.

Colomb perdit l'espérance; il prit tristement le chemin de Séville, d'où il ne laissa pas de faire de nouvelles ouvertures à divers seigneurs dont on vantait le crédit. Enfin rebuté de trouver la même indifférence dans tous les ordres de l'Espagne il écrivit au roi de France, qu'il crut pouvoir engager, du moins par le motif de la gloire; mais les Français étaient alors occupés de leurs guerres d'Italie. Cette obstination de la fortune à lui fermer toutes sortes de voies ne parut point l'avoir abattu: il revint aux anciennes vues qu'il avait formées du côté de l'Angleterre; mais avant de quitter l'Espagne il alla voir à Cordoue un fils qu'il avait d'un second mariage et qui s'était mis dans un couvent de franciscains. Le supérieur de ce couvent, qui se nommait *Jean Perez de Marchena*, homme d'un grand mérite, ne put l'entendre parler de la résolution où il était de porter ses lumières aux étrangers sans en regretter la perte pour l'Espagne; il le pressa de suspendre son départ; il assembla quelques habiles gens

qu'il mit en conférence avec lui, et leur voyant approuver son projet avec beaucoup d'éloges, il se flatta qu'ayant l'honneur d'être estimé de la reine qui l'avait employé quelquefois dans ses exercices de piété, il obtiendrait d'elle en faveur de son ami ce qui avait été refusé aux instances des principaux courtisans : il écrivit à cette princesse, qui était alors à Santa-Fé pendant le siége de Grenade ; il fut aussitôt appelé à la cour. Le fruit de ce voyage fut de procurer une audience à Colomb : la reine ferma la bouche à ses ennemis en louant son esprit et ses projets ; mais elle jugea qu'il portait trop haut ses prétentions; il demandait d'être nommé amiral et vice-roi perpétuel et héréditaire de tous les pays et de toutes les mers qu'il pourrait découvrir : cette récompense paraissait excessive dans les plus heureuses suppositions, et s'il manquait de succès la reine craignait quelque reproche de légèreté pour avoir pris trop de confiance aux promesses d'un étranger.

Ce nouveau refus, quoique adouci par des témoignages d'estime, le détermina plus absolument que jamais à quitter l'Espagne. Quintanille, Sant-Angel et le P. Marchena étaient désespérés de voir négliger une affaire de cette importance; ils engagèrent le cardinal de Mendosa, archevêque de Tolède et chef du conseil de la reine, à ne pas laisser partir un homme si précieux pour l'état sans lui avoir fait l'honneur de l'entendre.

Colomb eut une longue audience du cardinal, qui parut fort satisfait de son esprit et de son caractère, mais qui n'entreprit rien en sa faveur.

On disait hautement qu'il ne fallait pas être surpris qu'un étranger sans bien pressât l'exécution d'une entreprise où il mettait si peu du sien, qui devait lui assurer un poste honorable, et où le pis aller pour lui était de se retrouver ce qu'il était. Colomb qui ne put ignorer ce langage allait faire les derniers préparatifs de son départ lorsque Grenade ouvrit ses portes aux Espagnols. Sant-Angel profita de cette heureuse conjoncture pour représenter à la reine le tort qu'elle faisait à sa propre gloire en refusant d'augmenter la puissance et l'éclat de sa couronne, sans compter que les avantages qu'elle paraissait négliger pouvaient tomber entre les mains de quelque autre prince et devenir pernicieux à l'Espagne : il mit tant de force dans son discours que cette princesse, déjà ébranlée par les sollicitations de Quintanille, se rendit à leur conseil; et pour ménager les finances que la guerre avait épuisées elle déclara que son dessein était d'engager pour la nouvelle expédition une partie de ses pierreries. Sant-Angel dans le mouvement de sa joie répondit que cette ressource n'était pas nécessaire et qu'il fournirait la somme de son propre fonds. La reine fit rappeler aussitôt Colomb, qui était déjà au port de Pinos, à deux lieues de Grenade : son ressentiment ne l'empêcha point de retourner sur

ses pas, et l'accueil qu'il reçut à la cour effaça le souvenir des chagrins qu'il y avait essuyés pendant plus de huit ans. Don Juan de Colonna, secrétaire d'état, reçut ordre de traiter avec lui et de lui expédier un brevet et des lettres-patentes par lesquelles on lui accorda volontairement plus d'honneurs qu'il n'en avait désiré.

Ces fameux actes, qui devaient acquérir à l'Espagne la souveraineté d'un nouveau monde, furent signés l'un à Santa-Fé et l'autre à Grenade dans le temps que leurs majestés catholiques venaient d'achever la ruine des Maures après une domination de huit cents ans. Mais nous ferons remarquer avec un historien moderne que la couronne d'Aragon n'entra pour rien dans cette entreprise, quoique tout parût se faire également au nom du roi et de la reine : comme la Castille seule en fit tous les frais le Nouveau - Monde ne fut découvert et conquis que pour elle, et pendant toute la vie d'Isabelle la permission d'y passer et de s'y établir ne fut guère accordée qu'à des Castillans, ce qui n'empêcha point que le roi ne prît tous les honneurs de la souveraineté, et quelquefois même sans y joindre le nom de la reine de Castille au sien, parce qu'il représentait son épouse.

Colomb reçut avant son départ de Grenade des lettres-patentes qui devaient le faire respecter de tous les princes du monde, et l'ordre de ne point approcher de cent lieues des conquêtes du Por-

tugal, ordre fort extraordinaire et qui semble n'être qu'une formule politique, puisqu'on était fort loin de soupçonner alors que les Espagnols et les Portugais pussent jamais se rencontrer en venant des deux extrémités opposées. Colomb après avoir passé à Cordoue pour régler les affaires de sa famille n'eut plus d'autre empressement que de se rendre à Palos, où les préparatifs étaient déjà commencés pour son armement : il avait fait choix de ce port parce qu'on y trouvait les meilleurs matelots de l'Espagne. Le P. Marchena continuait de le servir avec zèle et lui avait déjà fait autant d'amis qu'il y avait de gens de mer à Palos : on compte particulièrement dans ce nombre les trois Pinçon frères, qui passaient pour les plus riches habitans et les plus habiles navigateurs du pays, et qui ne firent pas difficulté d'engager leurs personnes et une partie de leurs biens dans la nouvelle expédition.

La ville de Palos était alors obligée de mettre en mer, pendant trois mois de l'année, deux caravelles pour la garde des côtes; les habitans eurent ordre de les donner à Christophe Colomb : il en équipa une autre qu'il monta lui-même et qu'il nomma *la Sainte-Marie.* La première des deux autres était *la Pinta*, à laquelle il donna pour capitaine Martin-Alphonse Pinçon, et pour pilote Francois-Martin Pinçon, le plus jeune des trois frères. Vincent-Yanes Pinçon commanda la seconde, qui se nommait *la Nina.* L'équipage de

ces trois navires n'était composé que de quatre-vingt-dix hommes, mariniers et volontaires, les uns amis de l'amiral, d'autres qui avaient servi avec honneur dans la maison du roi. On embarqua des provisions pour un an et l'on mit à la voile un vendredi, 3 août 1492 : on arriva le 11 à la vue de la grande Canarie, d'où l'on partit le 1er septembre; et quatre jours après on jeta l'ancre à la Gomera, où l'on prit des rafraîchissemens, de l'eau et du bois. Sur l'avis que Colomb eut dans cette île que le roi de Portugal, indigné de son accommodement avec l'Espagne, avait armé trois caravelles pour l'enlever, il se hâta de remettre à la voile.

Ce fut le jeudi 7 du même mois qu'il perdit de vue la terre des Canaries en gouvernant vers l'occident, où il se promettait de faire ses découvertes. Quelques-uns de ses gens effrayés de se voir dans une mer inconnue sentirent diminuer leur courage jusqu'à s'abandonner aux soupirs et aux larmes : il leur fit honte de leur faiblesse, et tous ses soins furent employés à les soutenir par de magnifiques espérances. On fit dix-huit lieues avant la nuit; mais Colomb eut l'adresse de cacher chaque jour une partie du chemin pour rassurer ceux qui craignaient de s'éloigner trop des côtes d'Espagne. Le 11 à cent cinquante lieues de l'île de Fer on rencontra un mât de navire qui devait avoir été entraîné par les courans : bientôt Colomb s'aperçut que les courans portaient au

nord avec beaucoup de force, et le 14 au soir cinquante lieues plus loin, à l'occident, il observa que l'aiguille déclinait d'un degré vers le nord-ouest : le lendemain cette déclinaison était augmentée d'un demi-degré ; mais elle varia beaucoup les jours suivans, et l'amiral fut surpris lui-même d'un phénomène qui n'avait point encore été remarqué. Le 15 à trois cents lieues de l'île de Fer on vit tomber dans les flots, pendant la nuit et dans un temps fort calme, une grande flamme au sud-est à la distance de quatre ou cinq lieues des vaisseaux. L'équipage de *la Nina* vit avant le jour un oiseau qui fut nommé *rabo de junco*, c'est-à-dire queue de jonc, parce qu'il avait la queue longue et fort menue. Le lendemain on fut beaucoup plus effrayé d'apercevoir sur la surface de l'eau des herbes dont la couleur était mêlée de vert et de jaune, et qui paraissaient nouvellement détachées de quelque île ou de quelque roche : on en découvrit beaucoup plus le jour d'après, et la vue d'une petite langouste vive, qu'on remarqua dans ces herbes, fit juger que la terre ne pouvait être éloignée ; on alla jusqu'à croire qu'on était proche de quelques terres submergées : cette idée fit renaître la frayeur et les murmures ; on observa d'ailleurs que l'eau de la mer était moitié moins salée. Pendant la nuit suivante quantité de thons s'approchèrent si près des caravelles que l'équipage de *la Nina* en prit un. L'air était si tempéré qu'il ne paraissait pas

différent de celui d'Andalousie au mois d'avril. A trois cent soixante-dix lieues ouest de l'île de Fer on vit encore un rabo de junco. Le mardi 18 septembre Alphonse Pinçon, qui s'était avancé avec sa caravelle, attendit l'amiral pour lui dire qu'il avait vu quantité d'oiseaux qui tiraient vers l'occident, d'où il concluait que la terre ne pouvait pas être à plus de quinze lieues ; il s'imagina même l'avoir aperçue dans cet éloignement : mais Colomb l'assura qu'il se trompait et que ce qu'il prenait pour la terre n'était qu'un gros nuage, qui ne fut pas en effet long-temps à se dissiper. Le vent était frais ; on avançait depuis dix jours à pleines voiles : l'étonnement de n'avoir depuis si long-temps que la vue du ciel et de l'eau faisait renouveler à tous momens les plaintes. L'amiral, se contentant d'observer tous les signes, avait toujours l'astrolabe devant lui et la sonde à la main. Le 19 on vit un de ces oiseaux que les Portugais ont nommés *alcatras*, et vers le soir plusieurs autres vinrent voltiger autour des caravelles : on fut consolé par un si bon signe, et dans l'opinion que la terre ne pouvait être fort loin on jeta la sonde avec toute la joie d'une vive espérance; mais deux cents brasses de corde ne firent pas trouver le fond ; on reconnut que les courans allaient au sud-est. Le 20 deux alcatras s'approchèrent de la caravelle de l'amiral ; on prit vers la nuit un oiseau noir qui avait la tête marquée d'une tache blanche et les pieds d'un

canard ; on vit quantité de nouvelles herbes ; mais après les avoir passées sans aucun danger les plus timides commencèrent à se rassurer contre cette crainte. Le lendemain trois petits oiseaux firent entendre leur ramage autour des vaisseaux, et ne cessèrent point de chanter jusqu'au soir : quelle apparence qu'ils fussent capables d'un long vol! on fut porté à se persuader qu'ils ne pouvaient être partis de bien loin. L'herbe devenait plus épaisse et se trouvait mêlée de limon : si c'était un sujet d'inquiétude pour la sûreté des caravelles qui en étaient quelquefois arrêtées, on concluait du moins qu'on approchait de la terre. Le 21 on vit une baleine, et le jour suivant quelques oiseaux. Pendant trois autres jours un vent de sud-est causa beaucoup de chagrin à l'amiral : il affecta néanmoins de s'en applaudir comme d'une faveur du ciel : ces petits artifices étaient continuellement nécessaires pour calmer l'esprit de ses gens, dont la confiance diminuait tous les jours. Heureusement il s'éleva le 23 un vent d'est-nord-est qui le remit dans la route qu'il voulait suivre. On continua de voir plusieurs oiseaux de différentes espèces et même des tourterelles qui venaient de l'occident.

Cependant la navigation avait duré trois semaines, et les apparences n'étant pas changées, on ne se croyait pas plus avancé que le premier jour : cette réflexion, jointe à la crainte qu'un vent qui avait toujours été favorable pour aller à l'ouest ne

rendit le retour impossible en Espagne, produisit tout d'un coup une révolution surprenante; la plupart furent pénétrés de frayeur en considérant qu'ils étaient au milieu d'un abîme sans fond et sans bornes, toujours prêt à les engloutir : une idée si terrible agit avec tant de force que s'étant répandue dans les trois équipages on ne parla plus que de reprendre aussitôt la route de l'Europe. La cour, disaient les plus modérés, ne pourrait s'offenser qu'après avoir pénétré plus loin qu'on ne l'avait jamais fait avant eux l'espérance leur eût manqué plutôt que le courage, et qu'ils eussent refusé de servir la folle ambition d'un aventurier qui n'avait rien à perdre. D'autres s'emportèrent jusqu'à proposer hautement de jeter cet étranger dans les flots et de dire en Espagne qu'il y était tombé par malheur en observant les astres. L'amiral comprit la grandeur du péril; mais loin d'en être abattu il rappela toute sa grandeur d'âme pour conserver un visage tranquille, et feignant de ne rien entendre il employait tantôt les caresses et les exhortations, tantôt les raisonnemens spécieux et des espérances séduisantes, tantôt la menace et l'autorité du roi, dont il était revêtu. Le mardi 25 à la fin du jour, Pinçon s'écria : *Terre! terre!* et fit remarquer en effet à plus de vingt lieues au sud-est une épaisseur qui avait l'apparence d'une île. Cet avis, qui n'était qu'une invention concertée avec l'amiral, eût la force de calmer les mutins: leur joie devint si vive qu'ils

rendirent à Dieu des grâces solennelles, et pour les soutenir dans cette disposition Colomb fit gouverner du même côté pendant toute la nuit. Ils furent détrompés le lendemain en reconnaissant qu'on n'avait vu que des nuages; mais les signes qui reparurent heureusement à l'ouest leur firent reprendre cette route avec moins d'inquiétude. Les oiseaux et les poissons ne cessaient plus de se présenter en grand nombre; on vit des poissons ailés tels que les Portugais en rencontraient souvent dans leur route aux Indes orientales, des dorades, des empereurs, et l'on reconnut que la violence des courans était fort diminuée. Colomb se fortifiait lui-même par tous ces signes, et n'apportait pas moins d'attention à ceux du ciel : il observa que pendant la nuit l'aiguille variait de plus d'un quart de cercle, et que le jour elle demeurait fixe au nord. Les deux étoiles qu'on nomme *les gardes* étaient ensemble à l'occident pendant la nuit, et lorsque le jour commençait à paraître elles se rencontraient au nord-est : il expliquait toutes ces apparences aux pilotes, qui en marquaient autant de crainte que d'étonnement, et la confiance qu'il trouvait le moyen de leur inspirer se communiquait aux équipages.

Le 1er d'octobre un pilote jugea qu'on était à cinq cent quatre-vingt-huit lieues des Canaries; un autre qu'il y en avait six cent trente-quatre, et le troisième qu'on n'en avait pas fait moins de six cent cinquante. Colomb était sûr d'en avoir fait

sept cent sept, mais pour éloigner tout ce qui était capable de causer de l'effroi il assura froidement que suivant son calcul il y en avait cinq cent quatre-vingt-quatre. Chaque jour de la semaine offrit de nouveaux signes : le 8 au lever du soleil on crut voir une terre, et la petite caravelle, qui s'était plus avancée que les autres, tira un coup de canon avec d'autres marques de joie; mais on reconnut encore que c'était une erreur causée par quelques nuages. Les murmures et la mutinerie recommencèrent : l'amiral se vit plus en danger que jamais par le désespoir de ceux à qui les horreurs d'une mort prochaine, qui leur paraissait inévitable par la faim ou le naufrage, faisaient oublier les lois de l'honneur et de leur engagement; les Pinçon mêmes ne firent pas difficulté de se déclarer pour les mutins : enfin la révolte devint si générale que n'espérant plus rien de la sévérité ni de la douceur Colomb prit le parti de faire aux plus furieux une proposition qui suspendit aussitôt leurs emportemens; il leur promit que si dans trois jours la terre ne paraissait point il reconnaîtrait qu'il les avait trompés et qu'il s'abandonnerait volontairement à leur vengeance. Cette déclaration les toucha; mais ils jurèrent aussi que s'ils ne voyaient rien de certain après les trois jours ils reprendraient la route de l'Europe. On a toujours été persuadé qu'il avait couru peu de risques à prendre un terme si court; depuis quelque temps il trouvait fond avec la sonde, et la qualité

du sable ou de la vase devait lui faire juger qu'il approchait réellement de la terre : on ne peut douter non plus qu'il ne l'eût découverte plus tôt s'il eût tourné du côté du midi vers lequel tous les petits oiseaux qu'il avait vus prenaient leur vol. On continuait d'en apercevoir de nouvelles troupes, dont le ramage se faisait entendre; on distinguait leur couleur; les thons étaient en plus grand nombre. Mais les deux jours suivans offrirent des signes d'une autre nature qui ne purent manquer de rendre le courage aux plus timides : les matelots de *l'Amiral* virent passer un gros poisson vert de l'espèce de ceux qui ne s'éloignent jamais des rochers; ceux de *la Pinta* virent flotter une canne fraîchement coupée, et prirent un morceau de bois travaillé, avec un tas d'herbes qui paraissaient arrachées depuis peu de temps du bord de quelque rivière; ceux de *la Nina* virent une branche d'épine avec son fruit. On respirait un air plus frais, et, ce qui fit encore plus d'impression sur un navigateur tel que Colomb, les vents étaient inégaux et changeaient souvent pendant la nuit, ce qui devait lui faire juger qu'ils commençaient à venir de terre; aussi n'attendit-il pas que le troisième jour fût passé pour déclarer que cette nuit même il comptait voir la terre. Il ordonna des prières publiques après avoir recommandé aux pilotes d'être sur leurs gardes : il voulut que toutes les voiles fussent carguées à l'exception d'une trinquette basse; et dans la

crainte que les caravelles ne fussent séparées par un coup de vent il donna des signaux pour se réunir. Enfin il promit qu'à la récompense ordonnée par leurs majestés catholiques pour celui qui verrait le premier la terre il joindrait une mante de velours.

Vers dix heures du soir, se trouvant lui-même dans le château-de-poupe, il découvrit une lumière : aussitôt il fit appeler secrètement Pierre Guttierez, ancien valet de garde-robe de la reine, qui crut la voir comme lui. Ils appelèrent ensemble Rodrigue Salcedo, contrôleur militaire de la flotte, qui ne distingua pas tout d'un coup; mais bientôt ils virent tous trois que cette lumière changeait de place avec ceux qui la portaient, apparemment d'une maison à l'autre. A deux heures après minuit les matelots de *la Pinta* qui avaient pris le devant crièrent : *Terre! terre!* et donnèrent d'autres signes: ils avaient découvert en effet la côte dont ils n'étaient qu'à deux lieues. Le premier qui l'aperçut, nommé *Rodrigue Triana*, crut sa fortune assurée; mais sur le témoignage de Guttierez et de Salcedo les dix mille maravedis furent adjugés à Colomb, auquel ils furent payés pendant toute sa vie sur les boucheries de Séville.

Les premiers rayons du jour firent reconnaître une île longue d'environ vingt lieues, plate et remplie d'herbes. *La Pinta*, qui avait continué d'avancer la première, attendit les deux autres caravelles, et tous les équipages se jetant à genoux

devant Colomb, réparèrent par des transports d'admiration et de respect les chagrins qu'ils lui avaient causés : cet étranger qu'ils avaient traité avec tant de mépris devint à leurs yeux le plus grand de tous les hommes, et les excès de leur joie furent portés jusqu'à l'admiration.

Il donna sur-le-champ à l'île le nom de *San-Salvador*, qu'elle n'a pas conservé. En continuant d'approcher on vit bientôt le rivage bordé d'hommes nus qui donnèrent de grandes marques d'étonnement : on fut informé dans la suite qu'ils avaient pris les trois caravelles pour des animaux. L'amiral se fit conduire à terre dans une barque armée, l'épée à la main et l'étendard déployé. Les commandans des deux caravelles suivirent son exemple avec leurs enseignes, sur lesquelles on voyait d'un côté une croix verte avec une F, et de l'autre plusieurs FF couronnées à l'honneur de Ferdinand. Tous les équipages s'étant empressés de débarquer baisèrent humblement la terre et rendirent grâces au ciel du succès de leur voyage : chacun renouvela aux pieds de Colomb les témoignages de sa reconnaissance et de sa soumission en lui prêtant serment de fidélité sous le double titre de vice-roi et d'amiral. Ensuite après avoir planté une croix sur le rivage il prit possession de l'île pour la Castille au nom de leurs majestés catholiques. Si l'on avait pu expliquer aux naturels du pays ce que c'était que cette prise de possession, il est probable qu'ils en auraient été en-

core plus étonnés que de tout ce qu'ils voyaient. Les insulaires observant qu'on écrivait dans cette cérémonie s'imaginèrent qu'on jetait quelque sort sur eux et sur leur île ; ils prirent la fuite avec une vive frayeur. L'amiral les fit suivre ; on en arrêta quelques-uns qui furent comblés de caresses et de présens et qui eurent aussitôt la liberté de joindre leurs compagnons. Cette conduite les rendit extrêmement familiers ; ils s'approchèrent des caravelles les uns à la nage, d'autres dans leurs barques, auxquelles ils donnaient le nom de pirogues. Leurs cheveux étaient noirs et épais, liés autour de la tête en manière de tresse avec un cordon ; quelques-uns les portaient flottans sur leurs épaules ; la plupart avaient la taille dégagée, les traits du visage assez agréables, le front large et le teint couleur d'olive ; ils étaient peints d'une manière bizarre, les uns au visage, d'autres aux yeux et au nez seulement et quelques-uns par tout le corps. Tandis que les Castillans admiraient leur figure ces barbares n'étaient pas moins étonnés de voir des hommes vêtus, avec une longue barbe. Ils connaissaient si peu le fer que voyant pour la première fois des armes de ce métal ils prenaient un sabre par le tranchant et se faisaient des blessures dont ils paraissaient surpris. Leurs javelines étaient d'un bois durci au feu avec une pointe aiguë, assez proprement armée d'une dent de poisson. Leurs barques ou pirogues n'étaient que des troncs d'arbres creusés, dont les

uns ne pouvaient porter qu'un homme et d'autres en contenaient près de cinquante : ils les conduisaient avec une seule rame en forme de pelle, et les plus grandes étaient si légères que lorsqu'elles se renversaient ils les redressaient dans un instant : ils les vidaient en nageant près du bord, et s'y replaçant avec une extrême agilité ils recommençaient à voguer sans aucune marque d'embarras ou de crainte. Les moindres présens leur paraissaient précieux. Enfin l'île avait de l'eau, des arbres et des plantes; mais on n'y aperçut point d'autres animaux que des perroquets.

Dès le même jour l'amiral fit rembarquer tous ses gens, et quantité de sauvages le suivirent à bord : en les interrogeant à loisir par des signes qu'ils entendirent facilement on apprit d'eux que leur île se nommait *Guanahani*, qu'elle était environnée de plusieurs autres et que tous les insulaires dont elles étaient peuplées prenaient le nom de *Lucayos* [1]. Le lendemain on les vit revenir en plus grand nombre avec des perroquets et du coton qu'ils donnèrent en échange pour de petites sonnettes qu'on leur attachait aux jambes et au cou et pour des fragmens de vases de terre ou de faïence : vingt-cinq livres de coton ne leur paraissaient pas un prix excessif pour un morceau de

[1] De là le nom de *Lucayes* qu'on a donné à toutes les îles qui sont au nord et à l'ouest des grandes Antilles, et qui se terminent au Canal de Bahama.

verre. Ils n'avaient aucune sorte de parure à la réserve de quelques feuilles jaunes qu'ils portaient comme collées au bout du nez et qu'on ne fut pas long-temps à reconnaître pour de l'or. On leur demanda d'où ils tiraient cet ornement; ils montrèrent le côté du sud en faisant entendre qu'il s'y trouvait plusieurs grandes îles. L'amiral ne balança point à prendre cette route, mais il voulut connaître auparavant le reste de l'île : en rangeant la côte au nord-ouest il trouva une espèce de port dont l'accès lui parut facile aux plus grands vaisseaux. Les insulaires continuaient de le suivre par terre et dans leurs canots; ils appelaient leurs compagnons pour admirer avec eux une race d'hommes extraordinaires, et levant les mains ils montraient qu'ils les croyaient descendus du ciel. Dans le même lieu les trois caravelles découvrirent une presqu'île qu'on pouvait environner d'eau avec un peu de travail, et dont on aurait pu faire une place très forte: on y voyait six maisons et quantité d'arbres qui semblaient servir d'ornement à quelques jardins; mais l'amiral, pensant à chercher quelque lieu d'où il pût tirer des rafraîchissemens, renvoya les sauvages qui l'avaient suivi, à l'exception de sept qu'il emmena pour leur apprendre la langue castillane; et le 15 après avoir aperçu quantité d'îles vertes et peuplées il s'approcha d'une autre qu'il nomma *la Conception*, à sept lieues de la première : elle lui parut si mal pourvue de vivres qu'il ne s'y arrêta que

pour y passer la nuit à l'ancre; mais le 17 il alla faire de l'eau dans une troisième dont les habitans avaient l'air plus civilisé : les femmes y étaient couvertes depuis la ceinture jusqu'aux genoux, les unes de pièces de coton, les autres de feuilles d'arbres : elle reçut le nom de *Fernandine*. Les Castillans virent plusieurs sortes d'oiseaux, la plupart différens de ceux d'Europe; des poissons de couleurs différentes et fort vives; des lézards d'une grosseur démesurée, qui leur causèrent beaucoup d'épouvante, mais qu'ils regrettèrent de n'avoir pas mieux connus lorsque le temps leur eut appris que la chair de cette espèce de reptile est une excellente nourriture; des lapins de la grosseur des rats, et quantité de perroquets; mais nul animal terrestre dont ils pussent se nourrir avec confiance. Cependant l'île offrait plus de maisons qu'ils n'en avaient encore vu; elles étaient en forme de tentes avec une sorte de portail; couvertes de branches qui les garantissaient de la pluie et des vents, et plusieurs tuyaux pour le passage de la fumée. Il n'y avait point d'autres meubles que des ustensiles grossiers et quelques pièces de coton; les lits qui servaient au repos de la nuit étaient une sorte de rets que les Indiens nommaient *hamacs*, suspendus à deux poteaux. On y vit quelques petits chiens muets. Entre les insulaires on en distingua un qui portait au nez une petite pièce d'or marquée de quelques caractères, que l'amiral prit d'abord pour des

lettres; mais il apprit ensuite que l'usage de l'écriture n'était pas connu dans ces îles.

Il passa de là dans une quatrième île, que les habitans appelaient *Saamoto* et qu'il nomma *Isabelle;* mais se reprochant le temps qu'il perdait il fit route à l'est-sud-est : les deux jours suivans il aperçut du nord au sud huit nouvelles îles, qui furent nommées *îles d'Arena* parce que les caravelles y trouvèrent peu de fond. Le 27 avant la nuit il découvrit une grande terre à laquelle il entendit donner le nom de *Cuba* par les Indiens qui l'accompagnaient. Le 28 il entra dans un grand fleuve : les bois y étaient fort épais, les arbres d'une hauteur extraordinaire, les fruits différens des nôtres et les oiseaux en fort grand nombre: deux maisons qu'on y aperçut et qu'il fit visiter se trouvèrent sans habitans. Il s'avança vers un autre fleuve, auquel il donna le nom de *Luna;* et plus loin il entra dans un autre, qui fut nommé *Mares*. Les rives en parurent fort peuplées; mais la vue des trois caravelles fit prendre aussitôt la fuite aux Indiens; ceux que l'amiral avait à bord lui firent entendre qu'il trouverait de l'or dans cette île, et plusieurs apparences semblaient confirmer leur témoignage. Il ne permit point à ses gens de descendre dans la crainte d'alarmer trop les insulaires; mais ayant choisi deux hommes intelligens, dont l'un avait été juif et savait les langues anciennes, il les envoya dans un canot avec deux de ces Indiens pour visiter le pays : il leur donna six

jours pour cette expédition, et dans l'intervalle il fit radouber son navire. On remarqua que tout le bois qui fut brûlé rendit une sorte de gomme ou de mastic, et que les feuilles ressemblaient à celles du lentisque.

Au retour des deux Castillans qui amenaient trois Indiens de l'île on apprit d'eux qu'ayant fait vingt-deux lieues dans les terres ils étaient arrivés à l'entrée d'un village composé de cinquante maisons qui contenaient environ mille habitans nus, hommes et femmes, mais d'un caractère si doux qu'ils s'étaient empressés de venir au-devant d'eux, de leur baiser les pieds et de les porter sur leurs bras; qu'on les avait fait asseoir sur des siéges d'une forme bizarre et garnis d'or; que pour alimens on leur avait donné des racines cuites, dont le goût ressemblait à celui des châtaignes; qu'on les avait pressés de passer quelques jours dans l'habitation pour se reposer, et que n'ayant pu les arrêter par leurs prières et leurs caresses, ces bons insulaires avaient permis à trois d'entre eux de les accompagner jusqu'au rivage. Ils ajoutèrent que dans le voyage ils avaient rencontré plusieurs hameaux dont les habitans leur avaient fait le même accueil; que le long du chemin ils avaient vu quantité d'autres Indiens, la plupart avec un tison à la main pour faire cuire leurs racines ou certaines herbes dont ils se parfumaient, et que leur méthode pour allumer du feu était de frotter un morceau de bois avec un autre, ce qui servait

facilement à l'enflammer; qu'ils avaient remarqué une infinité d'arbres fort différens de ceux qu'on voyait sur la côte, et diverses espèces d'oiseaux, entre lesquelles ils n'avaient reconnu que des perdrix et des rossignols, mais qu'ils n'avaient aperçu d'autres animaux terrestres que plusieurs de ces chiens qui ne japent point; que les terres étaient couvertes d'une sorte de grains qu'ils avaient entendu nommer *maïs*, et dont ils avaient trouvé le goût fort agréable; qu'ayant demandé s'il y avait de l'or dans l'île on leur avait fait comprendre qu'ils en trouveraient beaucoup dans *Bohio*, qu'on leur avait montré à l'est, et dans un pays qui se nommait *Cubannacan*.

L'amiral sut bientôt que Cubannacan était une province située au milieu de l'île, parce qu'il ne fut pas long-temps à reconnaître que *nacan* dans la langue du pays signifiait le milieu; mais il n'apprit que dans la suite la signification de *bohio*, qui était moins le nom d'un lieu particulier, que celui de toute terre où les maisons et les habitans sont en grande nombre. Cependant l'espérance de découvrir une région dans laquelle on lui promettait qu'il trouverait beaucoup d'or l'obligea de partir avec plusieurs Indiens de Cuba, qui s'offrirent à lui servir de guides : il accepta d'autant plus volontiers leurs offres que dans la multitude de ceux qui consentaient à le suivre il pouvait s'en trouver un qui apprît la langue castillane avec plus de facilité que les autres, et chaque ins-

tant lui faisait sentir l'importance de ce secours, sans compter que dans le dessein qu'il avait d'en transporter plusieurs en Espagne, il voulait qu'ils fussent de divers pays pour rendre un témoignage plus certain du nombre et de la variété de ses découvertes. Cette mer reçut le nom de *Nuestra-Senora*. Tous les canaux qu'elle forme entre ses îles se trouvèrent fort profonds, et les rivages étaient couverts d'une verdure charmante qui formait un délicieux spectacle pour les Castillans. Quoique ces petites îles ne fussent pas peuplées on y voyait de toutes parts des feux de pêcheurs : les matelots des caravelles y passèrent dans leurs barques, et leur étonnement fut d'abord extrême d'y voir manger aux Indiens de grandes araignées, des vers engendrés dans du bois pourri et des poissons à demi cuits, dont ils avalaient les yeux crus; mais ne pouvant se persuader que ce qui paraissait de bon goût à des créatures de leur espèce fût nuisible pour d'autres hommes, ils se hasardèrent à suivre l'exemple des sauvages, et personne ne s'en trouva plus mal : les nacres de perles s'offraient de toutes parts. L'amiral observa que l'eau croissait et diminuait beaucoup dans cette mer, ce qu'il attribuait à la grande quantité d'îles : mais il lui parut plus difficile d'expliquer le cours de la marée, qui était directement contraire à celle de Castille; il jugea que la mer devait être basse dans cette partie du monde.

Le 19 novembre après avoir fait élever une fort

grande croix à l'entrée du port del Principe il remit à la voile pour découvrir l'île qu'il cherchait encore sous le nom de *Bohio;* mais il eut les vents à combattre, et la fortune lui préparait un chagrin beaucoup plus vif, qui fut d'apprendre le 21 que *la Pinta* s'était séparée volontairement de lui: Martin-Alphonse Pinçon qui la commandait, excité par la passion de l'or, avait voulu profiter des avantages de sa caravelle, qui était très-légère à la voile, pour arriver le premier dans cette île si riche que l'on avait annoncée; on fit inutilement quantité de signes pour le rappeler à la soumission. L'amiral pénétra le fond de ses desseins; mais pour ne rien donner au hasard des conjectures il résolut de passer quelques jours à l'attendre dans un troisième port de Cuba, également sûr et spacieux, qu'il nomma *Sainte-Catherine* parce qu'on était à la veille de cette fête. En faisant de l'eau et du bois il vit à peu de distance du rivage des pierres qui semblaient renfermer de l'or. Quelques Américains qu'il rencontra dans ce port et qui furent témoins de ses observations lui apprirent que l'île qu'il cherchait sous le nom de *Bohio* était leur patrie et qu'elle se nommait *Haïti:* ils lui confirmèrent qu'il y trouverait beaucoup de ce métal, surtout dans une contrée qu'ils appelèrent *Cibao.* Il se hâta de remonter vers le sud-est de Cuba, où il ne cessa point de trouver de fort bons ports. Continuant de ranger la côte de Cuba, il se trouva le 3 décembre à la pointe

orientale de cette île : il prit à l'est vers l'île d'Haïti, qui n'en est qu'à dix-huit lieues; mais les courans ne lui permirent d'y aborder que le jour d'après; il entra dans un port auquel il donna le nom de *Saint-Nicolas*, dont on célébrait la fête : le mouillage y était sûr et commode. Une rivière qui s'y déchargeait tranquillement offrait quantité de grands canots qui bordaient ses rives. Mais une juste inquiétude pour *la Pinta* et le conseil des Américains, qui voulaient qu'on allât plus loin pour s'approcher des mines de Cibao, firent remettre à la voile vers le nord jusqu'à un petit port qu'il nomma *la Conception*, au sud d'une petite île éloignée d'environ dix lieues, qui fut nommée *la Tortue*.

L'île d'Haïti parut si grande à l'amiral, le terrain et les arbres y avaient tant de ressemblance avec ceux de Castille qu'il lui donna le nom d'*Espagnola* (Île Espagnole.)

Les insulaires marquaient d'abord peu de disposition à s'approcher des caravelles; ceux qui les avaient aperçues les premiers avaient pris la fuite, et leur récit avait déjà répandu l'alarme dans toutes les parties de l'île; ceux mêmes qui étaient venus avec l'amiral s'étaient échappés à la nage : ils avaient excité les autres à la défiance, et de toutes parts on ne voyait que des côtes et des campagnes désertes. Quelques matelots qui pénétrèrent dans un bois y découvrirent une troupe de ces Américains, accompagnés de leurs femmes

et de leurs enfans, que la crainte y avait rassemblés : ils prirent une femme qu'ils menèrent à l'amiral : on lui fit toutes sortes de caresses; elle fut habillée proprement et reconduite à sa troupe par les mêmes matelots avec trois sauvages de San-Salvador qui entendaient sa langue. Le lendemain l'amiral envoya du même côté neuf autres Castillans, qui trouvèrent cette femme dans une bourgade, éloignée de quatre lieues au sud-est et composée d'environ mille maisons ; leur vue mit tous les habitans en fuite : mais un insulaire de San-Salvador, par lequel ils s'étaient fait conduire, inspira d'autres sentimens à ceux qu'il put rencontrer; il rendit un témoignage si favorable aux étrangers que les ayant fait consentir à les recevoir, tous les autres furent animés par l'exemple et revinrent avant la nuit. On se fit des présens mutuels, et les Castillans ne firent pas difficulté de passer la nuit dans l'habitation.

Le lendemain on vit un grand nombre d'insulaires qui prenaient volontairement le chemin du port; quelques-uns portaient sur leurs épaules la femme qu'on leur avait renvoyée, et son mari l'accompagnait pour en faire ses remercîmens à l'amiral : ils étaient plus blancs que ceux des autres îles, d'une taille moins haute et moins robuste, d'un visage assez difforme, mais d'un caractère doux et traitable : ils avaient la tête toujours découverte, et le crâne si dur que dans un

temps moins paisible les Castillans le trouvèrent quelquefois à l'épreuve du sabre.

Avant leur départ on vit arriver au rivage un seigneur du canton accompagné d'environ deux cents personnes qui le portaient sur leurs épaules, et qui lui donnaient le titre de *cacique* : il était fort jeune, et la curiosité l'amenait pour voir les vaisseaux. Un Américain du bord de l'amiral alla au-devant de lui et lui déclara que les étrangers étaient descendus du ciel : il monta d'un air grave dans la caravelle suivi de ses deux principaux officiers, et lorsqu'il fut sur le pont il fit signe au reste de ses gens de demeurer à terre. L'amiral lui présenta quelques refraîchissemens dont il ne fit pas difficulté de goûter; mais il ne toucha point aux liqueurs, et ne fit que les approcher de sa bouche. Un habitant de San-Salvador, qui commençait à servir d'interprète, lui dit que l'amiral était capitaine des rois de Castille et de Léon, les plus grands monarques du monde : il refusa de le croire, toujours persuadé sur le témoignage du premier que les étrangers étaient des habitans du ciel. Le lendemain il revint avec la même suite, et l'on vit paraître en même temps un canot qui venait de la Tortue chargé d'environ quarante hommes. Le cacique prit un ton menaçant pour leur ordonner de se retirer, et leur jeta même de l'eau et des pierres : ils obéirent avec de grandes marques de soumission. Les Castillans s'employèrent librement pendant tout le jour à troquer des

grains de verre pour des feuilles d'or : leur passion ou plutôt celle de l'amiral était de porter de l'or en Castille.

Le 21 décembre l'amiral reçut une députation du roi Guacanagari, qui le faisait prier de se rendre à sa cour et qui lui envoyait un présent assez riche; c'était un masque dont les oreilles, la langue et le nez étaient d'or battu, avec une ceinture de la largeur de quatre doigts, bordée d'os de poisson fort menus et travaillés en forme de perles. L'amiral promit aux députés d'aller voir incessamment leur maître ; mais il se crut obligé par la prudence d'y envoyer d'abord quelques-uns de ses officiers : ceux qu'il chargea de cette commission revinrent si satisfaits de l'accueil et des présens du roi qu'il ne balança point à faire le même voyage. Guacanagari faisait son séjour ordinaire à quatre ou cinq lieues du port de Saint-Thomas. Le fruit de cette entrevue fut un traité de commerce qui parut établir la confiance; on vit aussitôt un concours surprenant d'hommes de tout âge et de tout sexe autour des deux caravelles : les grains d'or, le coton et les perroquets furent prodigués aux Castillans; ceux qui visitèrent les bourgades y furent traités comme des hommes célestes : cette heureuse prévention ne diminuait point dans l'esprit des insulaires; ils baisaient la terre où les Castillans avaient passé, et tous les biens de l'île étaient comme abandonnés à leur discrétion.

La mer fut extrêmement agitée pendant deux jours; mais au retour du beau temps l'amiral résolut de s'approcher d'un lieu qu'il avait nommé *Punta-Santa* : il fut secondé par un petit vent. Comme il avait passé ces deux jours sans dormir, la nécessité de se reposer l'obligea de se jeter sur son lit après avoir recommandé aux pilotes de ne pas quitter le gouvernail; mais n'étant pas moins pressés que lui par le sommeil ils confièrent leur poste à un jeune homme sans expérience, qui fut entraîné par les courans sur un banc de sable où le navire échoua. L'amiral fut réveillé par les cris qu'il lui entendit jeter au milieu du péril : mais il était trop tard; les ordres qu'il se hâta de donner furent si mal exécutés que n'ayant pu tirer aucun secours de ses propres gens, qui pensèrent uniquement à sauver leur vie, il eut le chagrin de voir périr sa caravelle à ses yeux. *La Nina*, commandée par Yanes Pinçon, était éloignée d'une lieue : elle refusa de prendre à son bord ceux qui avaient quitté l'amiral, et ne pouvant arriver assez tôt pour secourir son vaisseau elle servit du moins à sauver sa personne et ceux qui avaient couru le même danger.

Guacanagari ne fut pas plus tôt informé du malheur de ses nouveaux alliés qu'il accourut avec le plus vif empressement pour leur offrir toutes sortes de secours : il les fit aider par ses sujets à recueillir les débris de leur naufrage. Dans plusieurs visites qu'il rendit à l'amiral il le conjurait,

les larmes aux yeux, suivant les termes de tous les historiens, d'oublier une perte dont il se reprochait d'avoir été l'occasion : il lui présenta tout ce qu'il possédait pour la réparer. Tous les habitans de cette partie de l'île entrèrent dans les sentimens de leur souverain, et voyant l'ardeur des Castillans pour l'or ils leur apportèrent tout ce qu'ils avaient de ce précieux métal; à la vérité leur passion n'était pas moins ardente pour les bagatelles qu'ils recevaient en échange, mais surtout pour les sonnettes. Ils approchaient comme à l'envi de la caravelle en levant des lames d'or sur leur tête; ils paraissaient craindre que leurs offres ne fussent refusées : un d'entre eux qui en tenait à la main un morceau du poids d'un demi-marc étendit l'autre pour recevoir une sonnette, donna son or et se mit à fuir de toutes ses forces dans la crainte apparemment que le Castillan ne se crût trompé. Et ce sont ces hommes que les Espagnols ont cru devoir détruire!

Des marques si constantes de simplicité et d'amitié, jointes à l'espoir de parvenir sans violence à découvrir la source de tant de richesses, firent naître à l'amiral le dessein de former un établissement dans les terres de Guacanagari. Ses gens applaudirent à cette ouverture comme au seul moyen d'acquérir une parfaite connaissance du pays et d'en apprendre la langue. Il n'était question que de faire goûter ce dessein au roi : l'amiral s'attacha plus que jamais à gagner sa confiance

par des caresses et des présens; mais comme il n'était pas moins nécessaire de lui inspirer du respect, il fit faire quelques décharges de son artillerie. La foudre descendue sur les insulaires ne leur aurait pas causé plus de frayeur; ils tombaient à terre en se couvrant la tête de leurs mains. Guacanagari n'étant point exempt de cet effroi, l'amiral se hâta de le rassurer. « Avec ces armes, lui dit-il, je vous rendrai victorieux de tous vos ennemis. »[1] Et pour le persuader par des effets il fit tirer un coup contre le navire échoué : le boulet ayant percé le navire alla tomber dans la mer. Ce spectacle causa tant d'étonnement au roi qu'il s'en retourna chez lui dans une rêverie profonde, et persuadé que les étrangers étaient les maîtres du tonnerre.

Dans cette disposition il leur accorda volontiers la liberté de bâtir un fort, qui fut composé en dix jours des débris du vaisseau, et dans lequel on mit quelques pièces de canon. Un fossé assez profond dont il fut environné et la seule vue de l'artillerie devaient suffire pour tenir en respect des gens nus et déjà subjugués par la crainte. Pendant ce travail l'amiral descendait chaque jour à terre, où il passait toutes les nuits. Guacanagari prit cette occasion pour le surprendre

[1] Ces ennemis dont il faisait souvent des plaintes et qu'il nommait *Caraïbes*, étaient les habitans de plusieurs îles voisines avec lesquels il était sans cesse en guerre et qu'il représentait comme les plus cruels de tous les hommes.

par divers honneurs auxquels il ne s'attendait point : un jour en descendant de sa chaloupe il rencontra un des frères de ce prince qui le conduisit par la main dans une maison fort ornée, où le roi vint le trouver aussitôt et lui mit au cou une lame d'or. Un autre jour cinq caciques sujets du roi l'étant venus voir avec des couronnes d'or sur la tête, ce prince observa le moment où l'amiral descendait au rivage pour se présenter avec ses vassaux, la tête couverte aussi d'une couronne, et l'ayant conduit dans le même lieu il le fit asseoir avec beaucoup de vénération et lui mit sa couronne sur la tête. L'amiral portait un collier de grains fort menus; il se l'ôta sur-le-champ pour le mettre au cou de Guacanagari : il se dépouilla d'un fort bel habit qu'il avait ce jour-là et l'en couvrit de ses propres mains, il se fit apporter des bottines rouges qu'il lui fit chausser, enfin il lui mit au doigt un anneau d'argent. Cette cérémonie fut comme un nouveau traité qui parut augmenter l'affection des insulaires pour les Castillans. Deux caciques accompagnèrent l'amiral jusqu'à sa chaloupe, et lui présentèrent en le quittant chacun leur lame d'or : ces lames n'étaient pas fondues; elles étaient composées de plusieurs grains. Les Américains n'ayant pas l'industrie de les mettre en œuvre prenaient les parties d'or telles qu'ils les tiraient des mines et n'employaient que des pierres pour les allonger.

Dans cet intervalle les insulaires avertirent

l'amiral qu'ils avaient découvert un navire qui rôdait à l'est autour de la côte : il ne douta point que ce ne fût *la Pinta*, dont la désertion lui causait beaucoup plus de chagrin depuis la perte de sa caravelle. Il dépêcha une chaloupe avec ordre de la chercher; mais il remit à l'officier qu'il chargea de ce soin une lettre pour Alphonse Pinçon, par laquelle, dissimulant son ressentiment, il l'exhortait à rejoindre son chef. La chaloupe fit inutilement plus de vingt lieues. On ne douta plus que Pinçon n'eût fait route pour l'Espagne afin d'y porter la première nouvelle des découvertes et pour s'en attribuer peut-être toute la gloire : ce soupçon détermina l'amiral à presser son départ et lui fit remettre à d'autres temps la visite des mines.

Il assembla tous ses gens, entre lesquels il choisit trente-neuf hommes des plus forts et des plus résolus; il leur donna pour commandant un gentilhomme de Cordoue, nommé *Diégo d'Arana*, qu'il revêtit d'un pouvoir absolu tel qu'il l'avait reçu lui-même de leurs majestés catholiques. Il nomma *Pedro Guttierez* et *Rodrigue d'Escobedo* pour le remplacer successivement si la mort ou quelque autre accident l'enlevait à la colonie. Un cordonnier, un tailleur d'habits et un charpentier furent les seuls ouvriers qu'il crut nécessaires dans un établissement où tout autre art était inutile; mais il y laissa tout ce qu'il put se retrancher de vin, de biscuit et d'autres provisions, avec

diverses sortes de grains pour semer et quantité de marchandises qui devaient servir à l'entretien du commerce avec les insulaires. Comme l'engagement de ceux qu'il avait choisis était volontaire il n'eut à leur représenter que l'importance qu'il y avait pour eux et pour leur patrie de vivre dans l'union, de ménager les insulaires et d'apprendre la langue de ces peuples. Les provisions qu'il leur laissait dans le fort suffisaient pour une année, et son absence ne devait pas durer si longtemps. Il ne lui restait qu'à prendre congé de Guacanagari : il l'assura qu'il leur avait ordonné de le servir contre les Caraïbes, et que ces machines terribles qu'il leur laissait pour sa défense étaient capables seules de le délivrer de tous ses ennemis. Ce prince s'engagea solennellement à traiter les chrétiens comme ses enfans, et pour gage de ses promesses non seulement il consentit que plusieurs de ses sujets fissent le voyage de l'Europe, mais il confia un de ses parens à l'amiral.

L'ancre fut levée le 4 janvier : on prit d'abord la route de l'est dans le dessein de reconnaître toute la côte de l'île : après avoir doublé le premier cap, que l'amiral avait nommé *Punta-Santa* et qui est aujourd'hui le cap Français, on aperçut une montagne fort haute et sans arbres qui en est à dix-huit lieues et qui reçut le nom de *Monte-Christo*. Un grand fleuve qui sort à côté de ce mont reçut celui de *Rio-del-Oro* parce qu'on y trouva quelques pailles d'or dans le sable.

Le dimanche 6 en sortant de Rio-del-Oro il découvrit *la Pinta* qui faisait voile avec le même vent. Pinçon, l'ayant abordé, rejeta la longueur de son absence sur le mauvais temps. La fausseté de cette excuse n'empêcha point l'amiral de recevoir ses soumissions. Il raconta qu'étant allé de port en port il avait troqué ses marchandises pour de l'or; dont il avait pris la moitié pour lui et distribué l'autre à son équipage. L'amiral ferma les yeux sur cette nouvelle témérité; et continuant de ranger la côte il rencontra plusieurs autres caps, auxquels il donna des noms qu'Herréra nous a conservés sans expliquer leur situation. Le 12 il fit trente lieues avec beaucoup d'étonnement de trouver l'île si grande : là se trouvant vis-à-vis d'une grande baie formée par une presqu'île, que les insulaires nommaient *Samana* et qui porte encore aujourd'hui le même nom, il entreprit de la faire visiter. Quelques matelots qu'il envoya dans une chaloupe observèrent sur le rivage un grand nombre de sauvages armés d'arcs et de flèches : ce spectacle, qui était jusqu'alors sans exemple pour les Castillans, ne les empêcha point d'aborder : ils furent si bien reçus qu'après avoir donné des bagatelles en échange pour quelques armes des Américains, ils en engagèrent un à les accompagner jusqu'à bord. L'amiral lui fit sur les mines d'or et sur les Caraïbes diverses questions auxquelles il satisfit avec beaucoup d'intelligence. Lorsqu'il eut été renvoyé avec

quelques présens, les matelots qui le conduisaient furent surpris en descendant à terre de se voir environnés d'une troupe de sauvages armés qui s'étaient tenus cachés derrière les arbres : ils se crurent en danger; l'Américain qu'ils avaient ramené s'aperçut de leur défiance et s'efforça de les rassurer; mais quelque nouveau tumulte ayant fait renaître leurs soupçons, la crainte d'être prévenus leur fit prendre le parti de se sauver, et pour se faire redouter de ces barbares ils en blessèrent deux de quelques coups de sabre : tous les autres prirent la fuite en jetant leurs arcs et leurs flèches. Ce fut la première fois que les Castillans firent couler le sang dans le Nouveau-Monde.

Cependant l'ennui d'une si longue navigation autant que le mauvais état des caravelles qui faisaient beaucoup d'eau détermina l'amiral à prendre directement la route de l'Europe : les voiles furent tournées au nord-est le 16 janvier, et l'on découvrit plusieurs petites îles que personne ne fut tenté de reconnaître. La route fut heureuse jusqu'au mardi 12 février, quoique assez incertaine par la variété des observations et du jugement des pilotes; mais après avoir fait environ cinq cents lieues les deux caravelles essuyèrent une si furieuse tempête que le naufrage leur parut inévitable. On fit diverses sortes de vœux pour obtenir la protection du ciel : enfin l'amiral croyant toucher au dernier moment de sa vie et s'affli-

geant moins d'un malheur dont il ne pouvait se garantir, que de la perte de ses mémoires, qui allait rendre son voyage inutile à l'Espagne, prit le parti de les réduire en peu de lignes sur un parchemin qu'il renferma soigneusement dans un baril, et sans communiquer son secret à ses gens il jeta le baril dans les flots. Ils s'imaginèrent que c'était quelque nouvelle ressource de religion, et le vent s'étant apaisé tout d'un coup, Herréra fait entendre qu'ils attribuèrent cet heureux changement à la piété de l'amiral. Cependant l'autre caravelle avait disparu dès le commencement de la tempête, et n'étant point ramenée par le beau temps, on ne douta point qu'elle n'eût péri. Le 15 on aperçut la terre à l'est-nord-est, mais sans aucun signe qui pût aider à la reconnaître : les uns la prenaient pour l'île de Madère, et d'autres pour la roche de Cintra, qui est proche de Lisbonne. Colomb seul jugea par ses observations que c'était une des Açores, qu'on reconnut bientôt en effet pour Sainte-Marie.

Il aborda le 18 au nord de cette île. Don Juan de Castaneda qui y commandait pour le Portugal l'envoya complimenter aussitôt et lui fit porter quelques rafraîchissemens. Cette politesse lui inspira tant de confiance que ne pensant qu'à rendre grâce au ciel par l'exécution du vœu public, il fit descendre le lendemain une partie de ses gens pour se rendre en procession dans une chapelle voisine, où il se proposait d'aller lui-même le

jour d'après avec le reste de l'équipage. Les Castillans étaient non seulement sans armes, mais nus en chemise, suivant la promesse qu'ils avaient faite au ciel : à peine eurent-ils perdu de vue le rivage qu'une troupe de Portugais fondit sur eux et les fit prisonniers. L'amiral surpris de ne pas les revoir à la fin du jour fit avancer son vaisseau vers une pointe d'où l'on pouvait découvrir la chapelle : il vit sa barque; mais au lieu de ses gens qu'il se disposait à recevoir, il aperçut un grand nombre de cavaliers armés qui descendaient de cheval et qui entrèrent dans la barque, apparemment pour le venir attaquer. Il se mit aussitôt sous les armes dans la résolution néanmoins de ne pas commencer les hostilités. Les Portugais s'étant avancés à la portée de la voix demandèrent un signe de sûreté : il ne balança point à le donner; mais voyant qu'ils ne s'en tenaient pas moins éloignés il leur dit qu'il avait quelque étonnement de ne voir aucun de ses gens dans la barque; qu'il ne s'était pas imaginé qu'on ne l'eût fait saluer que pour le trahir; qu'il avait l'honneur d'être amiral de l'Océan et vice-roi des Indes pour l'Espagne, et qu'il était prêt à montrer ses provisions. Un officier portugais lui répondit qu'on ne connaissait dans l'île ni le roi d'Espagne ni ses lettres, et qu'il serait traité comme ses gens s'il avait l'audace d'entrer dans le port. Un langage si offensant fit douter à l'amiral si depuis son départ les deux couronnes n'avaient pas rompu la paix. Il prit

tous ses gens à témoin de ce qu'ils avaient entendu, et, s'armant de fierté à son tour, il jura qu'il ne partirait point sans une vengeance éclatante. Le temps devint si mauvais qu'après avoir perdu quelques ancres il fut contraint de chercher un abri dans l'île de Saint-Michel; mais l'orage qui continua toute la nuit ne lui ayant pas permis d'y aborder, il revint le jour suivant à Sainte-Marie dans la résolution d'attaquer cette île et d'employer toutes ses forces pour tirer vengeance des Portugais. Pendant qu'il se disposait à cette entreprise un officier de l'île et deux prêtres avec cinq matelots s'approchèrent de la caravelle dans une barque, et demandèrent la permission de monter à bord : ils venaient, dirent-ils, de la part de leur commandant pour s'informer s'il était vrai que le vaisseau portât un amiral d'Espagne, avec ordre dans cette supposition de lui rendre tous les honneurs qui étaient dus à sa dignité. L'amiral feignit de croire ce compliment sincère, et leur montra non seulement ses provisions, mais les lettres du roi son maître qui le recommandaient à toutes les puissances du monde : alors on lui rendit sa barque et ses gens avec des excuses dont il affecta de paraître satisfait. Mais il apprit des prisonniers qu'on lui ramena que tous les sujets du roi de Portugal avaient ordre de l'arrêter dans quelque lieu du monde qu'il pût tomber entre leurs mains, et qu'il n'aurait pas évité cette disgrâce s'il était descendu avec la

première partie de ses gens comme les Portugais se l'étaient persuadé.

Le temps étant devenu favorable il fit prendre la route de l'est, qu'il suivit heureusement jusqu'au second jour de mars. Un oiseau fort gros, qu'il prit pour un aigle et qui vint se percher sur un mât, fut comme l'avant-coureur d'une seconde tempête aussi terrible que la première : elle fit recommencer les vœux pour un pélerinage, et l'historien fait observer avec admiration que le ciel fit tomber encore une fois le sort sur l'amiral. On s'abandonna aux vents pendant deux jours sans règle et sans espérance : enfin le 4 après avoir vu la terre de près dans une nuit fort obscure, on reconnut à la pointe du jour la roche de Cintra; et quoique le vent parût fort bon pour s'avancer vers l'Espagne, la mer continuait d'être si grosse qu'on se crut obligé d'entrer dans la rivière de Lisbonne.

Le roi de Portugal se trouvait alors à Valparaiso. L'amiral, après avoir commencé par dépêcher un courrier à la cour d'Espagne, écrivit à ce prince pour lui demander la permission de mouiller dans le port de sa capitale avec la précaution de l'avertir qu'il ne venait pas de Guinée, mais des Indes occidentales. Cette déclaration n'empêcha point que son vaisseau ne fût visité par un officier portugais, qui lui signifia l'ordre de descendre à terre avec lui pour rendre compte de son voyage au commandant du port. Il répondit

qu'il était amiral d'Espagne et que cette qualité le dispensait d'une soumission que ses pareils n'avaient jamais rendue. On lui proposa d'y envoyer du moins son pilote, ce qu'il refusa avec autant de fermeté; mais il consentit à montrer ses lettres, et l'officier n'eut pas plus tôt fait son rapport que le capitaine d'un galion, qui attendait cet éclaircissement, s'approcha de la caravelle au bruit des timbales et des trompettes, et vint lui offrir à bord toutes sortes de secours et de rafraîchissemens.

Le bruit de son arrivée s'étant répandu dans Lisbonne tous les habitans s'empressèrent de venir admirer des hommes qui avaient découvert un nouveau monde, et la rivière fut bientôt couverte de barques. L'amiral reçut le lendemain une lettre du roi de Portugal qui l'invitait à se rendre à sa cour avec parole de lui faire un accueil distingué, et qui lui conseillait de prendre d'abord quelques jours de repos à Sacaben : l'ordre était déjà donné de fournir gratuitement à tous ses besoins. Il ne fit pas de difficulté de se fier aux promesses d'un monarque ami de ses maîtres : il fallait donc que les dispositions de ce prince fussent changées, ou que les ordres de l'arrêter n'eussent été donnés qu'au cas où il aurait approché des nouvelles possessions du Portugal. Quoi qu'il en soit il se rendit à Valparaiso : tous les seigneurs de la cour vinrent au-devant de lui et l'accompagnèrent jusqu'au palais. Le roi le reçut avec beaucoup d'honneur, le fit asseoir et couvrir

devant lui, et prit long-temps plaisir à lui entendre raconter toutes les circonstances de son voyage. Cependant après l'avoir félicité de sa gloire il ajouta que suivant les conventions entre les couronnes de Castille et de Portugal toutes les nouvelles découvertes devaient lui appartenir. Colomb répondit qu'il ignorait les traités, mais que suivant les ordres qu'il avait reçus de leurs majestés catholiques il s'était bien gardé de passer en Guinée ni vers les mines de Portugal. « Je suis « persuadé, lui dit le roi, que nous n'aurons pas « besoin d'un tiers pour juger ce différend. » L'audience finit avec les mêmes égards pour un homme que l'envie même ne voyait pas sans admiration, car tous les historiens remarquent qu'on sentit alors en Portugal le tort qu'on avait eu de négliger ses offres. Le roi donna ordre aux premiers seigneurs de sa cour de loger et de traiter l'amiral. Il le revit deux fois avec la même satisfaction, et l'ayant comblé d'honneurs et de présens il le fit conduire jusqu'à Lisbonne par don Martin-Norogna. Colomb vit la reine en passant à Villa-Franca, et n'en fut pas reçu avec moins de distinction. A peine fut-il entré dans la capitale qu'on lui offrit au nom du roi la liberté de faire le reste du voyage par terre avec une escorte et toutes les commodités qu'il pouvait désirer jusqu'à la frontière : il marqua beaucoup de reconnaissance pour cette nouvelle faveur; mais n'ayant pas jugé à propos de l'accepter il remit à la voile

pour l'Espagne le 13 avec un vent si favorable que le vendredi 15 il entra vers midi dans le port de Palos. On remarque qu'il en était parti le même jour de la semaine, troisième d'août : ainsi dans l'espace d'environ sept mois et demi il avait achevé une entreprise qu'il avait peut-être regardée lui-même comme l'ouvrage de plusieurs années.

Cet heureux retour fut célébré par des transports de joie, et dans la première surprise d'un événement si merveilleux on avait peine à ne le pas prendre pour un prestige. Sans attendre les ordres de la cour les boutiques furent fermées à Palos, toutes les cloches sonnèrent, et l'amiral en sortant de la caravelle reçut des honneurs qu'on n'avait jamais rendus qu'aux têtes couronnées. Sa modestie ne l'abandonna point dans cette espèce de triomphe; son premier soin fut d'écrire à leurs majestés catholiques et de leur envoyer une exacte relation de son voyage. *La Pinta*, qui avait été séparée de lui par la tempête, avait pris terre à Bayonne; et quelques historiens racontent que Pinçon s'était rendu par le plus court chemin à Barcelonne, où la cour était alors, dans l'espérance de paraître le premier aux yeux du roi et d'y recueillir peut-être le prix du courage et de l'habileté d'autrui ; mais que ce prince à qui il fit demander audience refusa de l'écouter, et que le chagrin qu'il en eut le mit en peu de temps au tombeau. D'autres ont écrit que de Bayonne il

alla droit à Palos, où il arriva le même jour que l'amiral; que cette rencontre, à laquelle il ne s'était pas attendu, l'affligea d'autant plus que Colomb avait déjà fait des plaintes de sa désertion, et l'accusait d'avoir empêché par ce contre-temps qu'il n'eût visité les mines de Cibao, d'où il pouvait apporter beaucoup d'or en Espagne, et que la crainte d'être arrêté le fit sortir sur-le-champ de la ville, où il ne laissa point de revenir après le départ de son chef, mais si malade de fatigues et de chagrin qu'il y mourut peu de jours après. L'envie n'est pas toujours punie de même, mais heureusement on peut se fier à elle du soin de son supplice.

Colomb ne différa point à partir pour Séville avec toutes les richesses qu'il avait apportées du Nouveau-Monde et sept Américains qu'il avait embarqués : il lui en était mort un sur mer et deux restèrent malades à Palos. L'impatience de le voir étant aussi vive à la cour que celle qu'il avait lui-même de se présenter à leurs majestés catholiques, il en reçut une lettre à Séville avec cette inscription : « A don Christophe Colomb, notre amiral sur l'Océan, vice-roi et gouverneur des îles qui ont été découvertes dans les Indes occidentales. » Ferdinand et Isabelle l'assuraient dans les termes les plus flatteurs de leur affection, de leur estime et de leur reconnaissance, le pressaient de se rendre auprès d'eux, et le consultaient d'avance sur les ordres qu'ils avaient à donner pour achever

son ouvrage. Il fit une réponse modeste, à laquelle il joignit un état des vaisseaux, des troupes et des munitions qu'il croyait nécessaires à ses grandes vues.

La renommée ayant déjà publié son retour et sa marche lorsqu'il sortit de Séville, son voyage jusqu'à Barcelonne fut un véritable triomphe : les chemins et les campagnes retentirent d'acclamations; on s'empressait dans tous les lieux habités d'aller au-devant de lui pour contempler cet homme extraordinaire, qui s'était ouvert par des routes inconnues avant lui l'entrée d'un nouveau monde. Les Américains dont il était accompagné, les perroquets rouges et verts et quantité d'autres nouveautés qu'il ne manquait pas d'étaler aux yeux des spectateurs, attiraient la curiosité du vulgaire; mais l'admiration des hommes éclairés ne s'adressait qu'à lui. Il arriva vers le milieu d'avril à Barcelonne; on lui fit une réception digne du service qu'il avait rendu à l'Espagne : tous les courtisans suivis d'un peuple innombrable allèrent fort loin au-devant de lui, et lorsqu'il eut reçu les premiers complimens de la part du roi et de la reine il marcha jusqu'au palais, précédé de ses Américains. Les acclamations redoublaient à chaque instant, et jamais homme n'eut peut-être un jour plus glorieux et plus flatteur, surtout s'il rapprochait, comme il est naturel de le penser, sa situation présente de celle où il s'était vu quelques mois auparavant. Il fut conduit avec cette

pompe au travers d'une grande partie de la ville à l'audience des rois catholiques, qui l'attendaient hors du palais sous un dais magnifique, revêtus des habits royaux, le prince d'Espagne à leur côté, au milieu de la plus brillante cour qu'ils eussent rassemblée depuis long-temps. Aussitôt qu'il aperçut leurs majestés il courut se prosterner à leurs pieds pour leur baiser la main; mais Ferdinand le fit relever et lui ordonna de s'asseoir sur une chaise qui lui avait été préparée; après quoi il reçut ordre de raconter à haute voix ce qui lui était arrivé de plus remarquable. Il parla d'un air si noble que son récit parut charmer toute l'assemblée. Tout le monde se mit ensuite à genoux à l'exemple du roi et de la reine, qui rendirent grâces au ciel les larmes au yeux, et les hymnes de joie furent chantés par la musique de la chapelle; hymnes de funeste augure, qui servaient comme de prélude aux gémissemens funèbres dont bientôt allait retentir ce nouvel et malheureux hémisphère, qui ne fut connu de l'autre que pour se voir peu de temps après couvert de deuil et souillé de carnage!

Depuis ce grand jour le roi ne parut point dans la ville sans avoir à sa droite le prince son fils et Colomb à sa gauche. Tous les grands à l'exemple du souverain s'accordèrent à combler d'honneurs l'amiral vice-roi des Indes. Le cardinal d'Espagne, Pierre Gonzalès de Mendoze, aussi distingué par son mérite que par son rang et sa naissance, fut

le premier qui le traita dans un festin, où non seulement il lui fit prendre la première place, mais le fit servir à plats couverts, avec ordre de ne lui rien présenter dont on n'eût fait l'essai, ce que tous les seigneurs observèrent en le traitant à leur tour. Barthélemi et Diégo Colomb, ses deux frères, eurent part aux libéralités du roi, quoique absens tous deux de ses états; le titre de *don* leur fut accordé avec de manifiques armoiries pour toute la famille.

C'est alors qu'Alexandre VI donna cette fameuse *bulle de démarcation* sollicitée par Ferdinand et Isabelle, bulle qui leur accordait l'investiture de tout ce qu'ils pourraient découvrir et acquérir à l'occident des îles Açores, et qui laissait au roi de Portugal toutes les découvertes et conquêtes faites à l'orient des mêmes îles.

Colomb obtint un brevet particulier qui lui donnait le commandement de la flotte jusqu'à Espagnola, d'où elle devait revenir sous les ordres d'Antoine de Torrez, et de nouvelles patentes qui confirmaient celles dont il avait déjà fait un glorieux usage.

Leurs majestés tournant leurs soins à la publication de l'Evangile; firent choix de douze prêtres séculiers et religieux et leur donnèrent pour supérieur un bénédictin catalan d'un mérite distingué, avec un bref du pape qui contenait des pouvoirs fort étendus, et l'ordre particulier de veiller sur la conduite qu'on devait tenir à l'égard

des Américains, et d'empêcher qu'ils ne fussent maltraités. Jamais ordre ne fut plus mal exécuté.

L'amiral en prenant congé de leurs majestés obtint la permission de laisser ses deux fils à la cour en qualité de pages, pour y recevoir une éducation digne de leur père et convenable à leurs espérances. Il se rendit à Séville, où il trouva la flotte qu'il devait commander presque en état de mettre à la voile : l'ardeur des commissaires avait répondu à l'impatience de la cour; dix-sept vaisseaux, dont cet armement était composé, se trouvaient déjà bien pourvus d'artillerie et de munitions non seulement pour le voyage, mais encore pour les colonies qu'on se proposait d'établir. On y avait embarqué un grand nombre de chevaux, des ferremens de toute espèce, des instrumens pour travailler aux mines et pour purifier l'or, des marchandises pour le commerce et pour les présens, du froment, du riz, des graines de toutes sortes de légumes, enfin tout ce qui peut servir au progrès d'un nouvel établissement. Quinze cents volontaires, entre lesquels on comptait beaucoup de jeune noblesse, attendaient l'amiral avec une égale passion pour l'or et pour la gloire.

Enfin le 25 septembre la flotte espagnole sortit de la baie de Cadix, et le 2 octobre elle eut la vue de la grande Canarie; trois jours après elle entra paisiblement dans le port de Gomère pour y faire de nouvelles provisions, surtout de veaux,

de chèvres, de brebis, de porcs et de poules, dont sortent, remarque Herréra, tous ceux dont l'Amérique est aujourd'hui peuplée. L'amiral donna au commandant de chaque vaisseau un écrit soigneusement cacheté, qui contenait des instructions sur la route qu'on devait tenir si l'on était séparé par la tempête ou par d'autres accidens, avec défense de l'ouvrir sans une pressante nécessité : il souhaitait que cette route ne fût connue de personne, dans la crainte que les Portugais n'en fussent informés.

On remit à la voile le 7 octobre, et l'amiral fit prendre un peu plus au sud que l'année précédente : c'est dans ce second voyage qu'il découvrit la Dominique, Marie-Galande, le Guadeloupe, Antigoa, Saint-Christophe et Saint-Jean-Baptiste ou Porto-Rico.

Le 27 après midi on jeta l'ancre à l'entrée du Puerto-Réal. Quelques Américains s'approchèrent dans un canot en criant : *Al mirantè*. On les pressa de monter à bord : ils demandèrent à voir auparavant l'amiral, et lorsqu'il se fut montré ils abordèrent sans crainte. Après l'avoir salué de la part de Guacanagari ils lui firent un présent assez riche en or. Il leur demanda pourquoi il ne voyait aucun de ses gens : ils répondirent que les uns étàient morts de maladies, et que les autres étaient entrés dans le pays avec des femmes. Malgré les cruels soupçons qu'il devait concevoir de ce discours il prit le parti de la dissimulation,

et les Américains furent renvoyés avec des présens.

Le lendemain en s'avançant dans le port le premier spectacle qui frappa ses yeux fut la ruine entière de la forteresse, qui paraissait avoir été détruite par le feu. Il en fit visiter les débris : non seulement il ne s'y trouvait aucun Espagnol, mais la terreur semblait répandue parmi les Américains, et l'on n'en découvrit pas un seul aux environs. L'amiral fit nettoyer un puits dans lequel il avait recommandé aux officiers de la garnison de jeter leur or et ce qu'ils avaient de plus précieux s'ils étaient pressés par quelques dangers, on n'y trouva rien. Il s'approcha des habitations les plus voisines; elles étaient désertes. Enfin la vue d'un endroit où la terre avait été fraîchement remuée lui fit naître l'idée d'y fouiller : on y trouva sept ou huit corps qui paraissaient enterrés depuis un mois, et que leurs habits seuls, dont ils étaient encore revêtus, firent connaître pour des Espagnols.

Pendant qu'on poussait les recherches et qu'on délibérait sur ces étranges conjectures un prince de l'île, frère de Guacanagari, parut avec une suite assez nombreuse, et fit demander audience à l'amiral. Les historiens remarquent qu'il avait déjà fait quelques progrès dans la langue castillanne. Il raconta qu'après le départ de l'amiral la discorde avait bientôt commencé à régner dans la colonie; que les ordres du commandant n'étant

plus respectés, chacun était sorti du fort et s'était livré aux plus odieux emportemens; que les insulaires avaient vu ravir leurs femmes, enlever leur or et commettre à leurs yeux toutes sortes de brigandages et de dissolutions; que le roi son frère n'avait pas laissé de contenir ses sujets dans la soumission en leur promettant que le retour de l'amiral mettrait fin à cet affreux désordre; mais que Guttierez et Escovédo après avoir tué un habitant du pays étaient passés avec neuf de leurs compagnons et les femmes qu'ils avaient enlevées dans les états d'un cacique nommé *Coanabo*, qui les avait massacrés jusqu'au dernier; que ce prince, dont les mines de Cibao dépendaient, alarmé apparemment pour ses richesses, avait pris la résolution d'exterminer tous les étrangers; qu'il était venu assiéger la forteresse avec une puissante armée, et que n'ayant pu l'emporter d'assaut quoique la garnison fût réduite à dix hommes, qui étaient demeurés fidèles à Diégo d'Arana, il y avait mis le feu pendant la nuit avec tant de fureur et dans un si grande nombre d'endroits qu'il avait été impossible de l'éteindre; que les assiégés avaient tenté de se sauver par mer, mais qu'ils s'étaient noyés tous avec leur commandant en voulant passer à la nage de l'autre côté du port; qu'à la première nouvelle du siége le roi Guacanagari s'était hâté de rassembler des troupes pour la défense de ses amis et de ses alliés; qu'il était arrivé trop tard pour les secou-

rir, mais qu'il avait entrepris de les venger; qu'il avait livré bataille au cacique et qu'il l'avait défait, avec le malheur néanmoins d'avoir reçu dans le combat quelques blessures qui lui avaient dérobé les fruits de sa victoire, et dont il n'était pas encore guéri; que le reste des Castillans était dispersé dans l'île et que jusqu'alors il avait eu le chagrin de ne pouvoir découvrir leurs traces : enfin qu'à de si justes douleurs il joignait d'être encore trop faible pour aller témoigner lui-même à l'amiral combien il était sensible à l'infortune de ses gens; mais qu'il lui demandait une visite, dans laquelle il promettait de resserrer leur alliance et leur amitié par de nouveaux nœuds.

Il paraît que ce discours ne persuada point entièrement Colomb : tout le portait à la défiance, et dans ses recherches mêmes il avait trouvé des circonstances qui lui faisaient soupçonner son allié de tout le mal qu'il rejetait sur Coanabo; cependant loin d'écouter l'avis de ceux qui l'excitaient à la violence il leur représenta qu'on ne pouvait s'établir dans l'île sans le consentement de ses principaux princes; qu'autrement il fallait s'attendre à des guerres sanglantes dont le succès n'était pas assez certain pour lui faire choisir une voie si dangereuse; que si Guacanagari était un traître il paraissait du moins disposé à garder les apparences de la bonne foi; qu'il n'était question que de se conduire avec assez de prudence pour n'être pas surpris; que lorsqu'une fois on serait

bien fortifié il serait temps de punir les coupables; et que l'avenir apprendrait infailliblement à les distinguer. Cette sage politique emporta tous les suffrages. L'amiral ne fit pas difficulté de se rendre à la cour du roi, qui lui fit d'un air triste le récit du malheur des Castillans, et qui lui montra ses blessures. La confiance et l'amitié reprirent une nouvelle force: Guacanagari fit présent à l'amiral de huit cents petites coquilles fort estimées dans le pays sous le nom de *cibas*, de cent plaques d'or, d'une couronne du même métal et de trois petites callebasses remplies de grains d'or, dont le poids montait ensemble à deux cents livres. De son côté l'amiral lui donna quantité de petits vases de verre, des couteaux, des ciseaux, des épingles, des aiguilles et de petits miroirs, qui furent reçus comme des richesses inestimables; il y joignit une image de la Vierge, qu'il lui pendit au cou. La vue des chevaux d'Espagne auxquels on fit faire le manége en présence du cacique lui causa beaucoup d'admiration.

Après ce nouveau traité l'amiral ne pensa qu'à donner une forme solide à son établissement. Son inclination le portait à rebâtir le fort sur ses premiers fondemens; mais jugeant du pays par la connaissance qu'il en avait prise en rangeant la côte, il craignait que les eaux dormantes n'en rendissent l'air fort malsain; il avait remarqué aussi qu'on y manquait de pierre pour les édifices, et d'ailleurs il voulait s'approcher des mines de Ci-

bao : la résolution à laquelle il s'arrêta fut de s'avancer plus à l'est, et le 7 septembre il partit de Puerto-Réal avec toute sa flotte pour aller former une nouvelle colonie à Puerto di Plata, où le pays lui avait paru plus agréable et le terroir plus fertile. Dans une route si courte il fut surpris par une de ces tempêtes auxquelles les Français ont donné depuis le nom de *nords* parce qu'elles viennent de ce point. Tous les vaisseaux n'auraient pu se garantir d'être jetés à la côte si quelques instans de lumière ne leur eussent fait apercevoir, deux lieues au-dessous de Monte-Christo, une rivière qui leur offrit une retraite. Quoiqu'elle n'eût pas plus de cent pas de large elle formait un port assez commode, mais un peu découvert au nord-est. L'amiral descendit près d'un village qui bordait le rivage, et remontant la rivière, d'où l'on découvrit une plaine fort agréable, il remarqua qu'on pouvait détourner les eaux et leur faire traverser le village pour les employer à des moulins, et les rendre utiles à tous les besoins d'une colonie. Les terres lui parurent fertiles : il y trouva des pierres pour bâtir et pour faire de la chaux. Tant de commodités le déterminèrent à ne pas chercher d'autre lieu pour y jeter les fondemens d'une ville : il fit bâtir d'abord une église et un magasin; ensuite il dressa le plan des quartiers et des rues. Les édifices publics furent bâtis de pierre; mais tous les autres ne l'ayant été que de bois, de paille et de feuilles de palmiers, on vit

bientôt tout le monde à couvert. Cette nouvelle ville, la première apparemment qu'on eût jamais vue dans le Nouveau-Monde, reçut le nom d'*Isabella* à l'honneur de la reine de Castille, que l'amiral regardait comme la source de sa fortune et de sa gloire.

Mais soit que les provisions n'eussent pas été ménagées ou qu'elles se fussent corrompues, on ne fut pas long-temps sans tomber dans la disette de vivres; d'ailleurs la continuité d'un travail dont personne n'était dispensé, les fatigues du voyage, la différence du climat et l'extrême chaleur causèrent de fâcheuses maladies; l'amiral, qui ne s'épargnait pas plus que le moindre Castillan, fut un des premiers qui s'en ressentit : de son lit même, où la force du mal le retint pendant plusieurs jours, il ne cessa point de donner des ordres et d'en presser l'exécution. Il avait observé que l'idée des trésors, dont tous ses gens avaient l'imagination remplie, servait à les soutenir contre la faim et la misère; non seulement il profitait de cette disposition pour les animer continuellement par les plus hautes espérances, mais craignant qu'à la fin ils fussent plus découragés par le retardement que par les obstacles, il résolut de ne pas différer plus long-temps la découverte des mines; et dans l'impuissance où il était d'y marcher lui-même il chargea de cette entreprise Alphonse d'Ojéda, dont on a déjà vanté le courage, la force et l'adresse.

Ojéda partit à la tête d'un détachement de quinze hommes bien armés : il s'avança au midi l'espace de huit ou dix lieues par un pays désert qui se terminait au pied d'une montagne, où trouvant une gorge fort étroite il ne fit pas difficulté de s'y engager; elle le conduisit dans une grande et belle plaine, qu'il fut surpris de voir entourée d'habitations et coupée d'un grand nombre de ruisseaux dont la plupart se rendent dans la rivière Yaqui. Il ne lui restait pas plus de douze lieues jusqu'à Cibao; mais l'agréable accueil qu'on lui faisait dans chaque bourgade et la quantité de ruisseaux qu'il avait à traverser retardèrent sa marche de cinq jours. Dans une route si lente chaque pas lui faisait découvrir des apparences de richesses; les Américains qui lui servaient de guides ramassaient à ses yeux des pailles et des grains d'or dans le sable : il jugea par cet heureux essai quelle devait être l'abondance de ce métal dans les montagnes, et jugeant avec prudence qu'il n'avait rien de plus pressant que de porter à la colonie de si flatteuses nouvelles il reprit le chemin d'Isabella avec une assez grosse quantité d'or qu'il avait recueillie. Son récit et les preuves qu'il en fit briller aux yeux des Castillans ranimèrent ceux que la faim et les maladies commençaient à jeter dans un mortel désespoir.

Cette conjoncture parut heureuse pour renvoyer la flotte en Espagne : Colomb remit à Torrez, qui devait la commander, l'or d'Ojéda avec

tous les présens qu'il avait reçus de Guacanagari, et des dix-sept vaisseaux qu'il avait amenés il en retint deux de moyenne grandeur et trois caravelles; le reste avait déjà mis à la voile lorsqu'il fut informé qu'une troupe de mécontens, ayant choisi Bernard de Pise pour leur chef, avaient formé le dessein d'enlever quelques-uns des cinq bâtimens qu'il s'était réservés et de retourner en Espagne. La rigueur lui parut nécessaire pour arrêter cette conspiration dans sa naissance : Bernard de Pise fut saisi et renvoyé en Espagne dans un des cinq navires avec les informations et les preuves de son crime; mais ses principaux complices reçurent leur châtiment aux yeux de la colonie. Un historien remarque qu'il ne fut pas aussi sévère que semblait le demander une première sédition dont il était important de faire un exemple signalé; cependant les ennemis de l'amiral commencèrent à lui reprocher de la cruauté, et cette fausse opinion qu'on prit de son caractère sur un acte de justice où toutes les formalités avaient été gardées produisit dans un autre temps des effets funestes pour lui et pour toute sa famille.

Après avoir rétabli le calme dans la colonie il prit la résolution de visiter lui-même les mines de Cibao, et d'y faire transporter des matériaux pour la construction d'un fort : il se fit accompagner de ses meilleurs soldats et d'un grand nombre de volontaires, tous à cheval; et laissant Diègue, son frère, pour commander dans Isabella, il se

mit en marche le 12 mars, enseignes déployées, au son des tambours et des trompettes : le premier jour il ne fit que trois lieues jusqu'au pied d'une montagne fort escarpée, d'où il envoya sous la conduite de quelques hidalgos des pionniers à la même gorge par laquelle Ojéda s'était ouvert un passage. En montant au sommet de la montagne il découvrit avec admiration cette belle et vaste plaine de vingt lieues de longeur, nommée *Vega-real*, c'est-à-dire Campagne-royale : il la traversa dans sa largeur, qui n'est que de cinq lieues en cet endroit, et tous les Américains d'un grand nombre d'habitations dont elle est remplie lui firent un bon accueil.

On passa tranquillement la nuit sur la rive de l'Yaqui. Les Américains que l'amiral avait amenés d'Isabella entraient dans les maisons qui se trouvaient sur la route et prenaient librement ce qui tombait sous leurs mains comme si tous les biens eussent été communs, sans que les habitans donnassent la moindre marque de surprise et de mécontentement. Ils en usaient de même dans les logemens des Espagnols, et l'on n'eut pas peu de peine à leur faire perdre une habitude qui prouvait leur simplicité et leur innocence : les premières idées de propriété leur furent données par ceux qui leur apportaient les exemples du brigandage.

Une haute montagne sépare le pays qu'on avait traversé de la province de Cibao ; il fallut em-

ployer les pionniers pour s'ouvrir l'accès de cette montagne : l'amiral ayant eu la curiosité de monter au sommet découvrit de là l'île presque entière.

Le nom de *Cibao*, que les insulaires donnent à cette province, vient de la nature du territoire, qui n'est composé que de montagnes pierreuses et de rocs ou de cailloux, qui s'appellent *ciba* dans leur langue. Quoique l'entrée du pays soit affreuse on s'aperçoit bientôt que l'air y est doux et fort sain : il y coule de toutes parts des rivières et des ruisseaux. L'ombrage y est rare sur les montagnes, mais les lieux bas et le bord des eaux sont couverts de pins d'une extrême hauteur, qui sans être fort près les uns des autres paraissent former dans l'éloignement de grandes et belles forêts.

La vue d'un pays si riche les fit penser sérieusement à s'en assurer : à dix-huit lieues d'Isabella ils avaient déjà trouvé quantité de mines d'or, une mine de cuivre et deux carrières d'ambre et d'azur. Il était si difficile de revenir souvent à cheval ou de conduire des voitures dans un pays rempli de pierres et de montagnes que cet obstacle seul aurait suffi pour les obliger d'y former un établissement; mais l'amiral ne sentit pas moins l'importance de bâtir un fort pour mettre les habitans sous le joug; il en traça lui-même le plan sur une montagne, dont la rivière de Xanique faisait une presqu'île. Quoiqu'il n'y eût pas beaucoup d'or dans cette rivière le canton qu'elle arrose était rempli de mines. La forteresse fut bâtie de pierre

et de bois, et ceinte d'un bon fossé dans l'endroit où la rivière laissait un passage par terre; on lui donna le nom de *Saint-Thomas* pour railler les incrédules qui n'avaient pas voulu croire ce qu'on publiait des mines de Cibao sans les avoir vues de leurs propres yeux: il se trouva, dit-on, dans les fondemens des nids de paille qui parurent assez anciens et qui contenaient des œufs pétrifiés aussi ronds et aussi gros que des oranges.

L'amiral confia le gouvernement de cette importante place au commandeur don Pedro de Margarita, et lui laissa cinquante-six hommes, qui étaient un mélange de soldats et d'ouvriers. Ensuite craignant pour Isabella dans une si longue absence il se hâta d'y retourner par la même route : une grande pluie, qui n'avait pas cessé depuis quelques jours, lui fit trouver tant de difficulté au passage des rivières qu'il fut obligé de camper plusieurs fois entre les habitations des Américains; c'était autant d'occasions de se les attacher par ses caresses et ses bienfaits. En approchant de sa colonie il fut surpris du progrès de tout ce qu'il avait fait semer deux mois auparavant : il y trouva d'excellens melons; les concombres étaient venus en vingt jours; le blé qui n'avait été mis en terre qu'à la fin de janvier était en épis : tout germait en trois jours et la plupart des fruits étaient mûrs dans l'espace de trois semaines. Cette extrême fertilité du terroir venait de l'admirable température de l'air, et des eaux

qui pénétraient aussitôt les germes et qui fournissaient une nourriture continuelle aux racines.

Cependant ces secours ne suffisant point à la subsistance de la colonie on y était menacé de toutes les extrémités du besoin : les provisions qu'on y avait apportées touchaient à leur fin; la chaleur et l'humidité, qui servaient si promptement à la végétation des plantes, corrompaient les vivres de l'Europe, que d'ailleurs on n'avait pas assez ménagés dans la navigation. La farine commençant à manquer il fallut dresser des moulins pour moudre le blé : ce travail demandait de la vigueur : les soldats et les ouvriers qu'on avait occupés sans relâche à bâtir la ville étaient faibles ou malades; l'amiral se vit obligé d'employer les bras de la noblesse, humiliation insupportable pour des volontaires qui ne s'étaient embarqués que par des motifs de fortune et d'honneur. Les mécontentemens éclatèrent, et la violence qui parut nécessaire pour les apaiser ne servit qu'à les aigrir. Boyl, chef des missionnaires, fut un des plus emportés; il traita l'amiral de cruel. La principale cause de son mécontentement, qui ne fit qu'augmenter de jour en jour, paraît avoir été le chagrin de n'être pas excepté dans le retranchement des vivres : mais la sévérité nécessaire de Colomb à punir les plus légères fautes lui servait de prétexte spécieux, et après lui en avoir fait des reproches il était allé plusieurs fois jusqu'à mettre l'église en interdit.

Dans ces circonstances on reçut avis du fort de Saint-Thomas que les Américains abandonnaient les habitations voisines, et que le redoutable Caonabo se disposait à chasser les Castillans de ses états; mais la nouvelle qu'on reçut en même temps qu'un seul cavalier du fort de Saint-Thomas avait mis plus de quatre cents naturels en fuite par la vue et les mouvemens de son cheval fit juger que les révoltes d'une nation si simple et si timide ne seraient jamais fort dangereuses.

Il lui tardait de pouvoir exécuter les ordres de leurs majestés catholiques, qui lui avaient recommandé particulièrement d'étendre leur domaine et leur gloire par de nouvelles découvertes; cette entreprise demandant une longue absence il commença par établir dans la colonie un conseil ou un tribunal composé de Boyl, de Pero Fernandez Corroel, d'Alphonse Sanchez de Carvajal et de Jean de Luxan, auxquels il donna pour président don Diègue, son frère, qui n'avait pas cessé de commander dans la ville; ensuite ayant donné ses ordres et ses instructions il partit le 24 d'avril avec un navire et deux caravelles. Il découvrit d'abord la Jamaïque; *Jamaica* : c'est le nom que les Américains lui donnaient. La résistance qu'on lui opposa ne lui permit pas d'y aborder; il suivit la côte à l'ouest; mais ayant à combattre le vent il prit le parti de retourner à Cuba dans la résolution d'approfondir si c'était une île ou la terre-ferme.

Il arriva sous le cap de Cuba, qu'il nomma *de la Cruz*; ensuite continuant de ranger la côte il rencontra quantité de petites îles, les unes couvertes de sable, d'autres remplies d'arbres, mais plus hautes et plus vertes à proportion qu'elles étaient moins éloignées de Cuba, et la plupart à deux, trois ou quatre lieues de distance entre elles : leur nombre paraissant croître, le troisième jour l'amiral perdit l'espérance de les compter et leur donna le nom général de *Jardin de la Reine*. Elles sont séparées par des canaux où les navires peuvent passer : on y vit diverses sortes d'oiseaux, les uns rouges et de la forme des grues, qui ne se trouvent que dans ces îles, où ils vivent d'eau salée ou plutôt de ce qu'ils y trouvent de propre à les nourrir. On y prit des *réves*, (ce doit être le *sucet.*) espèce de poissons de la grosseur des harengs. L'expérience ou le témoignage des Américains y fit reconnaître une propriété singulière : avec une corde déliée d'environ cent brasses de long, qu'on leur attache à la queue et dont on retient le bout, ils nagent entre deux eaux vers les tortues qui ne sont pas au-delà de cette distance, et lorsqu'ils en trouvent une ils s'attachent si fort à la partie inférieure de son écaille qu'en retirant la corde on attire quelquefois une tortue qui pèse plus de cent livres.

L'amiral, apprenant des pêcheurs du pays qu'il trouverait plus loin beaucoup d'autres îles, continua sa route à l'ouest sans être arrêté par le dan-

ger continuel d'échouer sur les sables ou de se briser contre les côtes. Une île plus grande que les autres reçut le nom de *Sainte-Marthe* : on y trouva quantité de poissons, des chiens muets, de grandes troupes de grues rouges, des perroquets et d'autres oiseaux; mais la crainte fit fuir les habitans du seul village qu'on y découvrit. L'eau commençait à manquer sur les trois bords castillans : on avait des ressources présentes dans l'île de Cuba; on s'en rapprocha et l'on prit la route de l'est avec des vents fort variables et par des canaux remplis de sable : L'amiral y échoua fort dangereusement, et il ne fut redevable de la conservation de son vaisseau qu'à sa propre habileté. Il continua d'avancer sans dessein et sans ordre en suivant les bancs et les canaux dans une mer fort blanche, exposé chaque jour à la violence des marées et des courans : enfin les trois vaisseaux se retrouvèrent près de Cuba sur la même côte d'où ils avaient pris leur route.

Le 7 juin pendant que l'amiral faisait célébrer les saints mystères sur le rivage on y vit arriver un vieux cacique, qui s'approcha de l'amiral pour lui présenter modestement quelques fruits de l'île; ensuite s'étant assis à terre, les genoux pliés jusqu'au menton, il lui tint ce discours, que Colomb se fit expliquer aussitôt par ses interprètes; « Tu « es venu dans ces terres que tu n'avais jamais « vues avec des forces qui répandent l'effroi parmi « nous. Apprends néanmoins que nous recon-

« naissons dans l'autre vie deux lieux où doivent « aller les âmes; l'un redoutable et rempli de té« nèbres, qui est le partage des méchans; l'autre « bon et délectable, où reposent ceux qui aiment « la paix et le bonheur des hommes : si tu crois « mourir, si tu crois que le bien ou le mal que tu « auras fait te sera rendu, j'espère que tu ne feras « point de mal à ceux qui ne t'en font point. Tout « ce que tu as fait jusqu'à présent est sans re« proche, parce qu'il me semble que tes desseins « ne tendent qu'à rendre grâces à Dieu. »

L'amiral lui répondit « qu'il se réjouissait beaucoup de voir l'immortalité de l'âme au nombre de ses connaissances; qu'il lui apprenait et à tous les habitans de sa terre que les rois de Castille, leurs seigneurs, l'avaient envoyé pour savoir s'il y avait dans leur pays des hommes qui fissent du mal aux autres comme on le disait des Caraïbes; qu'il avait ordre de les corriger de cet usage inhumain et de faire régner la paix entre tous les habitans des îles. » Le cacique, à qui on expliqua cette réponse, versa quelques larmes après l'avoir entendue : il demanda plusieurs fois si c'était du ciel que ces hommes étaient descendus. Les Américains eurent bientôt lieu de demander si ces hommes étaient sortis de l'enfer.

De retour dans sa colonie l'amiral trouva que le besoin s'y faisait sentir de plus en plus. Une autre source de désordre fut la licence des gens de guerre que l'amiral avait laissés sous la conduite

de don Pedro de Margarita : cet officier avait reçu ordre de visiter toutes les provinces de l'île en faisant observer une exacte discipline ; c'était trop exiger d'un corps de troupes qui manquait du nécessaire, aussi les soldats castillans qui trouvèrent les habitans peu disposés à leur fournir des vivres employèrent-ils la violence pour s'en procurer : alors toutes les puissances de l'île se réunirent contre eux à la réserve de Guacanagari, dont les états portaient le nom de Marien. Don Diègue, gouverneur d'Isabella, fit faire à Margarita des remontrances de la part du conseil : elles ne servirent qu'à l'irriter; la fierté de sa naissance lui faisant souffrir impatiemment l'autorité des Colomb il se retira dans le fort de Saint-Thomas, d'où ses gens eurent la liberté d'employer toutes sortes de voies pour remédier à la faim qui les pressait : il y était exposé lui-même, et les historiens lui font honneur d'une action fort noble, qui mériterait plus d'éloges s'il y avait su joindre un peu de modération dans sa conduite. Un jour que les habitans lui avaient apporté deux tourterelles il les reçut et les paya libéralement : elles étaient vivantes entre ses mains; il pria ses officiers de monter avec lui dans la partie la plus élevée du fort, et donnant la liberté aux deux oiseaux il dit à ceux qui l'avaient suivi qu'il ne pouvait se résoudre à faire un bon repas tandis qu'il les voyait mourir de faim.

Ce n'était pas le seul mal qui le tourmentait;

depuis quelque temps il souffrait de vives douleurs qui troublaient jusqu'à son sommeil. Les attribuant au climat ou à la mauvaise qualité des alimens il prit enfin la résolution de retourner en Espagne : ce dessein le conduisit à Isabella, où son mécontentement et le mépris qu'il avait pour la nouvelle noblesse du gouverneur lui firent éviter de le voir. Il ne garda plus de ménagement dans ses discours, et cette conduite lui fit un grand nombre de partisans, entre lesquels Boyl affecta de se distinguer : ce missionnaire publia qu'il allait détromper les rois catholiques des fausses idées qu'on leur faisait concevoir de l'amiral et de ses entreprises, et joignant l'effet aux menaces il partit avec Margarita sur des navires qui venaient d'apporter don Barthélemi, frère de Colomb. En arrivant à la cour d'Espagne, leur haine se déchaîna contre les Colomb : ils publièrent qu'à la vérité Espagnola avait un peu d'or; mais qu'on en verrait bientôt la fin, et qu'un avantage si léger ne valait pas tant de dépenses, ni le sacrifice d'un si grand nombre d'honnêtes gens. Sans doute les motifs qui le faisaient parler n'étaient pas très purs; mais il serait difficile de nier qu'il n'y eût beaucoup de vérité dans ce qu'il disait.

L'amiral résolut de porter la guerre aux caciques ennemis de sa colonie; mais avant son départ il revêtit son frère d'un titre qu'il crut capable de le faire respecter; ce fut celui d'*adelan-*

*tade* ou lieutenant-général dans toutes les Indes occidentales. La cour d'Espagne trouva d'abord assez mauvais qu'un emploi de cette importance eût été donné sans sa participation; mais elle ne laissa point de le confirmer. Au fond don Barthélemi en était digne; il entendait parfaitement la navigation; il avait de la prudence et du courage : tous les historiens conviennent qu'il aurait pu rendre de grands services à l'Espagne si son humeur un peu violente n'eût excité des jalousies et des haines, qui firent manquer plusieurs fois ses plus sages mesures.

Cependant quelques jours de réflexions firent juger à l'amiral que le petit nombre de troupes avec lequel il se proposait de tenir la campagne pourrait être accablé par les Américains réunis; il crut devoir tenter la surprise et la ruse avant de faire éclater ses desseins; Caonabo lui paraissant le plus redoutable des caciques il tourna tous ses soins à le faire enlever au milieu de ses états : il savait que ce prince, qui prenait le titre de *maguana*, faisait beaucoup plus de cas du cuivre et du laiton que de l'or, et qu'il avait souvent marqué une vive passion d'obtenir la cloche de l'église d'Isabella, parce qu'il s'était imaginé qu'elle parlait. Il se servit de cette connaissance pour le faire donner dans un piége, dont Ojéda, qui commandait le fort de Cibao, prit sur lui l exécution : on fit courir le bruit que les Castillans souhaitaient une paix constante, et que par des



sentimens particuliers d'estime pour Caonabo ils pensaient à lui faire des présens considérables. Ojéda partit du fort avec neuf cavaliers bien montés, sous prétexte de porter les présens de l'amiral : une suite si peu nombreuse ne pouvant inspirer aucune défiance il fut reçu fort civilement à Maguana, qui était la résidenca ordinaire du cacique. Après quelques explications il fit voir à Caonabo les présens qu'il avait à lui offrir; c'étaient des fers tels qu'on les met aux pieds et aux mains des forçats, mais de laiton si poli qu'ils paraissaient d'argent. Il lui dit que ces instrumens étaient des marques d'honneur dont l'usage était réservé aux rois de Castille, et que dans le dessein où l'amiral était de le traiter avec la plus haute distinction il ne faisait pas difficulté de lui envoyer ce qui n'avait appartenu jusqu'alors qu'à ses maîtres; qu'il lui conseillait de se retirer à l'écart pour se parer de ce précieux ornement, et que se présentant ensuite aux yeux de ses sujets il paraîtrait avec autant de majesté que les rois de Castille. Caonabo donna dans le piége, et ne se défiant pas que neuf ou dix hommes eussent la hardiesse de l'insulter au milieu de sa cour il fit signe à ses gens de se retirer. Ceux d'Ojéda lui mirent les fers, se saisirent brusquement de lui après l'avoir intimidé par la vue de leurs armes et le placèrent en croupe derrière leur chef, qui se l'étant fait lier autour du corps reprit au galop le chemin d'Isabella avec sa proie. La joie de l'ami-

ral fut extrême en se voyant maître du destructeur de son premier établissement et du seul ennemi dont il redoutât l'audace : il le tint enchaîné dans sa maison, mais loin d'en tirer quelque marque de respect et de soumission il remarqua qu'il affectait de ne le pas saluer lorsqu'il le voyait paraître, tandis qu'il en usait plus civilement à l'égard d'Ojéda. Colomb voulut savoir de lui-même la raison de cette différence : « C'est, lui répondit Caonabo, que tu n'as pas osé me venir prendre « dans ma maison et que ton officier a plus de « cœur que toi. » Un homme si fier parut dangereux jusque dans ses chaînes; on prit le parti de l'envoyer en Espagne et de l'embarquer malgré lui sur un navire qui était près de faire voile; mais une tempête qui ensevelit dans les flots ce bâtiment et plusieurs autres fit périr le malheureux cacique avec tous ceux qui l'accompagnaient.

On vit bientôt arriver au port d'Isabella Antoine de Torrez, qui était renvoyé avec quatre grands vaisseaux bien fournis de vivres et de munitions, et qui remit à l'amiral des lettres du 16 août, par lesquelles le roi et la reine lui témoignaient une extrême satisfaction de ses services : ils lui demandaient le récit de ses observations, les noms et les distances des îles, et toutes les espèces d'oiseaux qui n'étaient pas connus en Espagne; et pour établir un commerce régulier entre le Nouveau-Monde et l'ancien ils réglaient que des deux côtés on ferait partir tous les mois une caravelle qui

n'aurait pas d'obstacle à redouter dans sa course, parce que tous les différens étaient terminés avec le Portugal.

L'année touchait à sa fin lorsqu'il apprit que l'enlèvement de Caonabo avait soulevé l'île entière et que les trois frères de ce prince assemblaient une nombreuse armée dans la Véga-Réal : il ne s'étonna point de leurs préparatifs. Le roi de Marien, qu'il fit avertir du dessein où il était de se mettre à la tête de ses troupes, vint le joindre avec un corps de ses plus braves sujets. Les Castillans capables de service ne montaient pas à plus de deux cents hommes d'infanterie et vingt cavaliers; mais l'amiral y joignit vingt chiens d'attache dans l'opinion que leurs morsures et leurs aboiemens contribueraient autant que le sabre et la mousqueterie à répandre l'épouvante dans une multitude d'Indiens nus et sans ordre. Il partit d'Isabella le 24 mars avec l'adelantade et Guacanagari : à peine fut-il entré dans la Véga-Réal qu'il découvrit l'armée ennemie forte de cent mille hommes et commandée par Manicate, un des frères de Caonabo. L'adelantade entreprit sur-le-champ de l'attaquer; il trouva peu de résistance : ces malheureux insulaires, dont la plupart n'avaient que leurs bras pour défense ou qui n'étaient pas accoutumés du moins à des combats fort sanglans, furent étrangement surpris de voir tomber parmi eux des files entières par le prompt effet des armes à feu, de voir trois ou quatre hommes en-

filés à la fois avec les longues épées des Espagnols, d'être foulés aux pieds des chevaux et saisis par de gros mâtins qui, leur sautant à la gorge avec d'horribles hurlemens, les étranglaient d'abord ou les renversaient, et mettaient facilement en pièces des corps nus dont aucune partie ne résistait à leurs dents. Bientôt le champ de bataille demeura couvert de morts; les autres prirent la fuite : on les poursuivit et les prisonniers furent en grand nombre. L'amiral employa neuf ou dix mois à faire des courses qui achevèrent de répandre la terreur dans toutes les parties de l'île: il rencontra plusieurs fois les trois caciques avec le reste de leurs forces, et chaque rencontre fut une nouvelle victoire, car c'est de ce nom que les historiens appellent cet exécrable abus de la force destructive contre la faiblesse désarmée.

Après les avoir assujettis l'amiral leur imposa un tribut, qui consistait pour les voisins des mines à payer par tête de trois en trois mois une petite mesure d'or, et pour tous les autres à fournir vingt-cinq livres de coton. Guarinoex, roi de la Véga-Réal, offrit de faire labourer la terre et semer par ses sujets le blé que les Castillans voudraient lui confier, à l'exemple de Guacanagari qui leur avait déjà rendu cet important service. Sa proposition fut rejetée sans qu'on puisse comprendre les raisons de ce refus dans un temps où la difficulté de faire venir des vivres d'Espagne avait réduit plusieurs fois la colonie aux dernières

extrémités; mais comme ce prince ne cherchait qu'à se dispenser de fournir de l'or sous prétexte que ses peuples ignoraient le moyen d'en recueillir, un historien juge avec assez de vraisemblance que l'amiral, faisant peu de fond sur la faveur des Espagnols et se voyant exposé à de grandes révolutions par sa qualité d'étranger, rapportait toutes ses vues à s'enrichir et préférait l'or à tout autre soin : il obligea Manicate, principal auteur de la révolte, de lui en fournir chaque mois une mesure, qui montait à cent cinquante écus; en même temps il fit fabriquer des médailles de cuivre ou de laiton qu'on donnait à ceux qui apportaient le tribut et qu'ils étaient obligés de porter au cou pour faire foi qu'ils avaient payé, avec ordre de les changer à chaque paiement. Boechio, puissant cacique dont les états étaient les plus éloignés d'Isabella, fut le seul qui continua de résister aux vainqueurs, animé par Anacaona, sa soeur, veuve de Caonabo, dont il avait embrassé la vengeance.

Tous les autres sentirent bientôt le poids du joug; mais dans la simplicité qu'ils conservaient encore, ils demandaient sans cesse à leurs nouveaux maîtres s'ils ne retourneraient pas bientôt en Espagne : cependant lorsqu'ils eurent perdu l'espérance d'en être délivrés par un départ volontaire ils résolurent de s'en défaire en leur coupant les vivres, c'est-à-dire en renonçant à la culture du maïs et en se retirant dans les mon-

tagnes; ils se flattaient que les productions naturelles de la terre suffiraient pour leur nourriture, pendant que les étrangers périraient de faim ou seraient forcés de quitter l'île. Guacanagari même, qu'on cessa de ménager et qui se vit forcé aux travaux les plus humilians pour satisfaire l'avarice de ses alliés ou pour fournir à leur subsistance, suivit l'exemple des fugitifs. Cette résolution désespérée produisit en partie l'effet qu'ils en avaient attendu. Les conquérans d'Espagnola retombèrent bientôt dans le même excès de misère qui les avait déjà réduits à se nourrir de ce que la nature offre de plus dégoûtant : mais les Américains n'en tirèrent pas d'autre fruit pour eux-mêmes que de se voir poursuivis par des ennemis affamés, qui ne leur firent aucun quartier ou qui les forcèrent de se tenir cachés dans des cavernes sans oser faire un pas pour chercher leur nourriture. On assure que la faim, les maladies et les armes des Castillans firent périr en peu de mois la troisième partie des habitans de l'île : Guacanagari eut le même sort; et pour récompense de tant de services qu'il avait rendus à l'Espagne les historiens ont noirci sa mémoire par les plus odieuses accusations : il n'y avait pas d'autre moyen de justifier les destructeurs.

Cependant Boyl et Margarita étaient arrivés à la cour d'Espagne et faisaient retentir leurs plaintes contre l'amiral et ses deux frères : ils traitaient de chimère tout ce qu'on avait publié de la décou-

verte des mines d'or; ils accusaient l'amiral d'imprudence, d'orgueil et de cruauté; ils lui reprochaient de compter pour rien la vie des Castillans, qu'il avait employés aux plus vils travaux et qu'il avait ensuite abandonnés pendant quatre mois pour aller découvrir de nouvelles terres ou des trésors qui étaient demeurés apparemment dans ses coffres. On avait reçu d'ailleurs au premier retour de Torrez des lettres particulières de quelques mécontens qui n'avaient pas fait une peinture avantageuse de la conduite des Colomb. Leurs majestés prirent le parti d'envoyer à Espagnola un commissaire chargé de l'ordre vague d'approfondir la vérité et d'une simple lettre de créance pour le faire respecter : cette voie pouvait être prudente et sûre si la cour d'Espagne eût fait un meilleur choix.

Mais Jean d'Aguado, honoré de cette commission, était un esprit vain qui s'enfla d'une faveur à laquelle il ne s'était point attendu. Il arriva au port d'Isabella vers la fin du mois d'octobre lorsque l'amiral était occupé à terminer quelques nouveaux mouvemens dans la province de Maguana. L'adelantade commandait dans l'absence de son frère : Aguado le traita d'abord avec beaucoup de hauteur; il employa même les menaces, et sous prétexte d'écouter les plaintes qu'on avait à faire contre le gouvernement il prit une autorité qui excédait beaucoup ses pouvoirs. Ensuite étant parti pour chercher l'amiral il publia dans sa

route qu'il était venu pour faire le procès aux Colomb et pour en délivrer la colonie. Ses gens le représentaient aux Américains comme un nouvel amiral qui devait faire périr l'autre, et ce bruit fut répandu avec tant d'affectation que plusieurs caciques en prirent occasion de s'assembler pour tirer parti de ce changement. Aguado n'alla pas loin sans apprendre que l'amiral, rappelé par un courrier de son frère, était rentré dans Isabella : il y retourna aussitôt, et sa suite ayant été grossie par tous les mécontens il y entra comme en triomphe. Sa commission fut proclamée au son des trompettes ; l'amiral aida lui-même à la solennité de cette publication, et se présentant au commissaire il l'assura d'une soumission absolue aux ordres de leurs majestés. Aussitôt les informations furent commencées dans les plus rigoureuses formes : Américains et Castillans, la plupart saisirent ardemment l'occasion de perdre des étrangers qu'ils n'aimaient pas et que la cour semblait abandonner ; d'ailleurs les plaintes étaient bien reçues par le commissaire, notamment les plus graves. Pendant cette humiliante cérémonie l'amiral se conduisit avec une extrême modération : il déféra tous les honneurs à son adversaire ; il souffrit patiemment l'insolence de ses reproches ; il affecta même de la tristesse et de l'embarras dans son extérieur jusqu'à négliger ses cheveux et sa barbe, et se revêtir d'un habit de deuil, qu'un historien nomme *un*

*habit gris de moine*. Enfin loin de relever les fausses démarches d'Aguado il ne considéra que l'autorité dont il tenait ses pouvoirs, quoiqu'ils ne fussent pas clairement expliqués dans ses lettres.

Après les informations, lorsque le commissaire se disposait à retourner en Espagne, un furieux ouragan brisa dans le port les navires qui l'avaient apporté : il n'en restait pas d'autres au Nouveau-Monde que deux caravelles que l'amiral avait fait construire depuis peu; il offrit noblement le choix de l'une des deux à son adversaire; mais il déclara qu'il monterait l'autre pour aller plaider sa cause au tribunal incorruptible de ses maîtres, leur rendre compte de ses nouvelles découvertes et leur donner les avis qu'ils lui avaient demandés sur la ligne de partage entre les couronnes de Castille et de Portugal. Aguado n'osa combattre une résolution si ferme. L'amiral continuant de lui laisser de vains honneurs n'en retint pas moins les droits essentiels de sa dignité : il confia pendant son absence le gouvernement général à ses deux frères. Roland, dont il connaissait l'habileté, fut nommé chef de la justice; plusieurs forteresses, qu'il avait bâties en différens lieux pour contenir les caciques, reçurent des commandans de sa main, surtout celle de la Conception dans la plaine de la Véga, qui devint ensuite une ville considérable. L'avis qu'il reçut dans les mêmes circonstances qu'on avait découvert au sud de l'île des mines d'or fort abondantes lui fit sus-

pendre son départ pour éclaircir cette importante nouvelle : il y envoya Garay et Diaz avec une escorte et des guides qui leur firent traverser la Véga-Réal, d'où passant entre des montagnes ils entrèrent dans une autre plaine, qui les conduisit au bord de la Hayna, rivière fort poissonneuse, où quantité de ruisseaux apportaient un mélange d'or et de sable. La terre qu'ils firent ouvrir en divers endroits leur offrit une abondance de grains d'or : l'amiral n'en fut pas plus tôt informé qu'il fit construire dans le lieu une forteresse qu'il nomma Saint-Christophe, et ces mines, auxquelles il donna le même nom, fournirent long-temps d'immenses richesses. Il ne pouvait rien arriver de plus heureux pour lui dans sa situation; cette nouvelle découverte suffisait pour faire tomber la principale accusation de ses ennemis; et quand leurs autres reproches auraient été mieux fondés, il n'ignorait pas qu'on obtient aisément grâce de ses maîtres lorsqu'on leur apporte le secret d'augmenter leur puissance et leurs trésors. Il faut convenir que pendant cette persécution suscitée par ses ennemis l'amiral montra dans toute sa conduite la même supériorité de lumières et de courage qu'il avait signalée dans tout le cours de son expédition : on ne peut lui reprocher que les cruautés odieuses exercées contre les Américains; l'humanité il est vrai répugne à croire que ces cruautés fussent absolument gratuites : il était

bien difficile et peut-être impossible que les Espagnols ne fissent pas un peu trop sentir leur ascendant, et les naturels du pays étant une fois portés à la défiance et à la haine, une poignée d'étrangers environnée d'ennemis ne se crut en sûreté que par leur mort. Qu'en faut-il conclure? Que l'esprit de conquête et d'avidité, principe de ces expéditions hasardeuses et brillantes, ne pouvait avoir que des effets funestes : on ne connaissait pas alors d'autre héroïsme; on n'était point encore assez éclairé pour sentir qu'il était à la fois et plus glorieux et plus utile de s'attacher les Américains par de bons traitemens que de les disperser par la terreur ou de les détruire par le fer; et les conquérans trouvèrent plus court et plus facile de faire des esclaves et des victimes que d'acquérir des alliés et des amis.

Les deux caravelles mirent à la voile le 10 mars 1496 : l'amiral fit embarquer dans la sienne environ deux cent vingt Espagnols, les plus pauvres et les plus infirmes de la colonie, que leurs femmes et leurs parens avaient redemandés à la cour et que ses bons traitemens dans le cours de la navigation disposèrent à prendre parti pour lui contre Aguado. Il se fit accompagner de l'adelantade jusqu'à Puerto de Plata, qu'il voulait visiter avec lui dans le dessein d'y bâtir une ville; ensuite prenant congé de son frère, qui retourna par terre à la colonie, il fit gouverner à l'est vers le cap d'Engano, et l'ayant doublé le 22 il aborda

le 9 à Marie-Galande; mais la difficulté de faire de l'eau et du bois l'obligea d'aller mouiller le jour suivant à la Guadeloupe : sa surprise fut extrême d'y voir le rivage bordé d'un grand nombre de femmes armées d'arcs et de flèches, qui s'opposèrent à l'approche de ses barques. Deux Américains de ceux qu'il avait amenés de l'île espagnole se jetèrent à la nage pour avertir cette troupe d'Amazones qu'on ne pensait point à leur nuire et qu'on ne leur demandait que des vivres : elles répondirent que leurs maris étaient de l'autre côté de l'île et que c'était à eux qu'il fallait s'adresser, et voyant que les barques n'avançaient pas moins elles tirèrent une nuée de flèches, dont personne ne fut blessé. Bientôt le bruit des arquebuses les mit en fuite : les Castillans entrèrent dans l'île sans être sûrs que ce ne fût pas la terre-ferme; ils y trouvèrent de très gros perroquets, du miel, de la cire et quantité de ces plantes dont les insulaires faisaient du pain et qu'ils nommaient *cazabi*, d'où les Français ont fait *cassave*. Un détachement qui fut envoyé dans les terres amena quarante femmes, entre lesquelles était l'épouse du cacique, qu'on n'avait pas eu peu de peine à joindre dans sa fuite : lorsqu'elle s'était vue pressée par celui qui la poursuivait elle s'était retournée tout d'un coup, et l'ayant saisi de ses deux bras elle l'avait renversé avec tant de force que sans le secours qu'il reçut il confessa qu'elle l'aurait étouffé. Cependant les caresses et les présens

que l'amiral fit à toutes les femmes établirent bientôt la confiance et l'amitié; elles procurèrent toutes sortes de rafraîchissemens aux deux caravelles pendant neuf jours que les Castillans passèrent dans l'île, et lorsqu'on remit à la voile l'épouse du cacique offrit de s'embarquer avec sa fille pour suivre l'amiral en Espagne.

On ne découvrit point la terre avant le 11 juin: en entrant le lendemain dans le port de Cadix Colomb trouva trois vaisseaux prêts à faire voile avec des vivres et des munitions pour Espagnola; et n'osant les arrêter après avoir vu les ordres du roi, il eut du moins le temps de saisir cette occasion pour animer par ses lettres le courage et la constance de ses frères.

Il se rendit à Burgos, où leurs majestés catholiques tenaient ordinairement leur cour; il parut à l'audience avec autant de fermeté que de modestie. Loin de le traiter comme un criminel dont on attend les justifications, on ne lui parla ni des informations d'Aguado ni des accusations de Boyl et de Margarita; il ne reçut que des éloges et des remercîmens pour ses nouveaux services.

Dans la joie d'un accueil qui couvrait ses ennemis de honte il fit le récit de ses découvertes; et proposant de les continuer il demanda huit vaisseaux, dont il destinait deux à porter des vivres et des munitions à la colonie d'Isabella et les six autres à demeurer sous ses ordres. Cette demande lui fut accordée. Ensuite ayant représenté

qu'il était question de former un établissement solide qui pût servir de modèle à l'avenir pour d'autres colonies, il obtint que leurs majestés feraient passer à Espagnola un corps de recrues de trois cents hommes, composé de quarante cavaliers, cent fantassins, soixante matelots, vingt ouvriers en or, cinquante laboureurs et vingt artisans de différentes professions, auxquels on joindrait trente femmes; que le fond de leur solde serait par mois de soixante maravedis et d'un *fanega* de blé, qui revient à six boisseaux de France, et que par jour on leur donnerait quatorze maravedis pour vivre; qu'on enverrait des religieux pour le service divin et pour l'instruction des Américains; des médecins, des chirurgiens et des apothicaires pour connaître la nature des maladies qui avaient emporté tant de monde et pour en chercher le remède; enfin jusqu'à des musiciens et des joueurs d'instrumens pour bannir la tristesse, fléau ordinaire des colonies lointaines. Outre ces trois cents personnes, qui devaient être entretenues aux dépens de leurs majestés, l'amiral eut la permission d'en mener cinq cents à ses propres frais. Il fut permis aussi à tous ceux qui voudraient passer en Amérique sans aucune solde de s'embarquer sur sa flotte avec cet avantage séduisant qu'ils auraient le tiers de tout l'or qu'ils pourraient découvrir dans d'autres mines que dans celles dont on avait déjà pris possession, et qu'ils ne paieraient à leurs majestés

que le dixième de tous les autres profits du commerce.

Toutes ces mesures étaient sages; mais comme on ne pouvait se promettre de trouver beaucoup de volontaires qui fussent disposés à se transporter au Nouveau-Monde pour y passer toute leur vie, surtout depuis le retour de ceux qui n'en avaient rapporté qu'une couleur livide et diverses sortes de maladies, l'amiral commit une grande faute en proposant de changer la peine des crimes, à l'exception des plus noirs, en un exil perpétuel aux nouvelles colonies. Sur cette ouverture, qui fut approuvée, on statua que ceux des criminels qui avaient mérité la mort serviraient deux ans sans gages et les autres une année seulement; après quoi ils seraient à couvert de toutes les poursuites de la justice sans autre condition que de ne jamais retourner en Europe. D'un autre côté l'ordre fut donné à tous les tribunaux d'Espagne de condamner désormais au travail des mines ceux qui avaient mérité quelque punition équivalente. Ces deux règlemens, qui reçurent le sceau de l'autorité souveraine le 22 juin à Médina del Campo, démentaient la sagesse qu'avait jusque là montrée l'amiral. Il fut égaré par l'ambition de hâter à quelque prix que ce fût les progrès de sa colonie; mais que pouvait-il attendre de pareils habitans? Les nouveaux états doivent être établis sur de meilleurs fondemens. Colomb obtint aussi le pouvoir de distribuer des

terres à ceux qui seraient en état de les cultiver et d'y bâtir, avec réserve des droits du souverain sur l'or, l'argent et les autres métaux. Enfin la reine, qui s'attribuait justement l'honneur des premières entreprises qui avaient conduit son amiral à la découverte du Nouveau-Monde, fit publier un édit qui défendait le passage aux Indes à tous ceux qui n'étaient pas nés sujets de sa couronne de Castille; cependant il paraît qu'elle joignit au motif de la gloire celui de faire satisfaction à l'amiral sur la conduite et les discours de Boyl et de Margarita, dont le premier était Catalan et l'autre sujet de la couronne d'Aragon. Les historiens qui lui attribuent ce dessein ajoutent que l'amiral demanda cette satisfaction comme une récompense de ses services, mais ne porta pas plus loin la vengeance.

Les vaisseaux qu'il avait rencontrés à Cadix ayant achevé leur voyage au commencement de juillet, l'adelantade, encouragé par la nouvelle qu'il avait reçue de l'arrivée de son frère en Espagne, se hâta de les renvoyer avec de nouveaux trésors. Dans le compte qu'il rendait de ses opérations à l'amiral il lui faisait sentir que le choix du terrain n'avait pas été heureux pour sa ville d'Isabella, et que s'il voulait former une colonie durable il fallait songer à d'autres établissemens. La cour, à qui l'amiral fit cette proposition, s'en étant remise à ses lumières, il se rappela que dans son dernier voyage en rangeant la côte du

sud il avait remarqué de bons ports, d'excellens pâturages et des terres qui lui avaient paru fertiles, sans compter que cette partie de l'île ne devait pas être fort éloignée des mines auxquelles il avait donné le nom de *Saint-Christophe* : il fit partir aussitôt une caravelle pour communiquer ses idées à son frère avec ordre de travailler incessamment au transport de la colonie; elle arriva dans les plus heureuses circonstances, lorsque par d'autres informations don Barthélemi était à la veille d'exécuter son dessein dans le même lieu. Oviédo fait le récit de cet événement.

Un jeune Aragonais nommé *Michel Diaz*, le même qui avait reconnu les nouvelles mines, s'était battu contre un Espagnol et l'avait dangereusement blessé : quoiqu'il fût au service particulier de l'adelantade, la crainte du châtiment l'avait fait fuir; il avait pris sa route avec cinq ou six de ses amis vers la partie orientale de l'île, d'où, côtoyant le rivage au sud, il fut arrêté par l'embouchure d'un fleuve sur la rive duquel il trouva une bourgade. Les habitans, qui n'avaient point encore été maltraités par les Espagnols, ne firent pas difficulté de le recevoir. Une femme, que les historiens ont nommée *Catalina*, conçut de l'inclination pour lui; elle lui découvrit des mines qui n'étaient qu'à sept lieues de sa demeure, et dans la crainte de perdre un homme qui lui était devenu cher elle lui proposa d'engager les Espagnols à s'établir sur ses terres. Le pays était

agréable et fertile; Diaz ne balança point à saisir cette occasion pour se réconcilier avec la colonie. Catalina lui donna pour guides quelques habitans dont elle lui garantit la fidélité : Isabella était éloignée d'environ cinquante lieues, il y arriva secrètement. Quelques amis lui apprirent que son adversaire était guéri de sa blessure; rien ne l'empêcha plus de se montrer; il se présenta devant don Barthélemi, qui le revit avec joie parce qu'il avait regretté sa perte et qu'il ne fut pas moins satisfait de ses offres.

Elles l'avaient déjà déterminé à faire un établissement du côté du sud, lorsque étant confirmé dans cette résolution par les lettres de son frère il partit aussitôt avec Diaz et les plus robustes de ses gens : après quelques jours de marche il arriva au bord de la rivière que les Américains nommaient *Ozama* et dont il trouva les rives fort peuplées. Le port était sûr et capable de recevoir des vaisseaux de plus de trois cents tonneaux; les terres paraissaient excellentes et tous les habitans fort prévenus en faveur des Espagnols. L'adelantade ne balança point à tracer le plan d'une nouvelle ville à l'embouchure du port sur la rive orientale; il y fit venir en peu de temps la plus grande partie des habitans d'Isabella, où il ne laissa qu'un petit nombre d'ouvriers : elle prit le nom de *San-Domingo*, les uns disent du nom du père des Colomb qui s'appelait *Dominique;* les autres, du jour où l'adelantade y était arrivé, qui était la

fête de ce saint et un dimanche. Nous avons cru devoir ces détails à la fondation d'une ville devenue la capitale de l'île, qui prit ensuite le nom de *Saint-Domingue* et où se trouvait la plus florissante des colonies françaises.

Après s'être assuré par un traité du cacique Boechio qui commandait dans cette province, l'adelantade se rendit par terre à Isabella, où il trouva que la misère et les maladies avaient emporté presque tout le reste des habitans. Dans le chagrin de ne voir arriver aucun navire d'Espagne il prit le parti d'en faire construire pour y envoyer chercher des vivres, et dans l'intervalle il dispersa les Espagnols faibles ou malades dans les villages les plus voisins des forteresses; mais les habitans se lassèrent bientôt d'entretenir des hôtes qu'ils ne pouvaient rassasier et dont ils ne recevaient que de mauvais traitemens pour récompense. Les sujets de Guarinoex, qui se ressentaient le plus de cette vexation, furent les premiers qui résolurent de secouer un joug insupportable : leur cacique était ami de la paix; mais ils le forcèrent de se mettre à leur tête par la menace de se donner un autre maître. L'adelantade, informé de ce soulèvement à San-Domingo dont il avait fait sa principale résidence, se hâta de marcher contre ce prince, et l'ayant rencontré à la tête de quinze mille hommes il l'attaqua si brusquement pendant la nuit qu'après avoir mis en pièces une partie de ses gens il le fit lui-même prisonnier.

Vers le même temps il reçut avis de Boechio et d'Anacoana que leur tribut était prêt et qu'ils étaient disposés à le livrer. Il chargea don Diègue, son frère, qui commandait toujours dans Isabella, de faire passer une caravelle à la côte de Xaragua; mais il voulut s'y rendre lui-même par terre et recevoir le premier hommage que ces caciques rendaient à l'Espagne. L'accueil qu'ils lui firent le confirma dans l'opinion qu'il avait prise de leur bonne foi : ils allèrent au-devant de lui avec un cortége de trente-deux seigneurs, tandis qu'un grand nombre de leurs sujets apportaient à leur suite quantité de coton cru et filé et toutes sortes de provisions. La caravelle ayant abordé au port de Xaragua, qui n'était éloigné du palais du Boechio que d'environ deux lieues, Anacoana ne fit pas difficulté de se rendre à bord avec son frère. Elle avait fait préparer vers le rivage un logement fort bien meublé pour l'adelantade, où il fut surpris de trouver entre divers ornemens des siéges de bois travaillés avec beaucoup d'art. C'était la première fois qu'on voyait un bâtiment d'Europe sur cette côte. Les Castillans firent une décharge de l'artillerie, qui causa une frayeur extrême aux Américains; mais Anacoana remarquant que l'adelantade ne faisait qu'en rire, fut la première à les rassurer et monta gaîment sur le tillac.

Les historiens s'accordent à relever le mérite de cette femme, que nous verrons bientôt indignement traitée par ceux qui croyaient ne lui devoir

alors que de la reconnaissance et de l'admiration. Ces mêmes historiens ont la bonne foi de rapporter un trait qui fait voir combien il eût été facile de gagner par la douceur un peuple qui paraissait sensible et généreux. Dans un des combats qui commençaient à devenir fréquens entre les Espagnols et les Américains on avait enlevé la femme d'un des principaux seigneurs du pays : son mari fut si désespéré de sa perte que sans redouter le péril qui le menaçait lui-même il vint se jeter aux genoux de Barthélemi, et il le conjura les larmes aux yeux de lui rendre une femme qui lui était plus chère que la vie. L'adelantade fut touché de cette tendresse; il lui rendit sa femme sans exiger aucune rançon. Ce bienfait ne fut pas perdu pour les Castillans : ils furent surpris de revoir bientôt ce bon Américain avec quatre ou cinq cents de ses sujets, dont chacun portait un coas, espèce de bâton brûlé qui leur servait à remuer la terre. Il demanda un terrain pour le cultiver : son offre fut acceptée, et le travail de ses gens, animés par la reconnaissance, eut bientôt défriché de vastes champs où l'adelantade fit semer du blé. Ainsi cette terre pouvait devenir fertile sous les mains de ses habitans, et l'on préféra de l'ensanglanter.

Le troisième voyage de Colomb est remarquable en ce qu'il découvrit pour la première fois le continent de l'Amérique, dont il n'avait encore aperçu que quelques îles, nommées aujourd'hui *les Antilles* ou *îles du Vent.*

Il faisait route vers l'ouest, et cherchant à se dégager des canaux voisins des côtes qu'il prenait encore pour des îles, il prit au sud dans l'espérance de sortir entre la pointe du golfe de Paria et la côte opposée; il traversa le golfe, et le 13 il entra dans un très beau port, qu'il nomma *il Puerto de Gatos*, trompé par la vue d'un grand nombre de très gros singes qu'il prit d'abord pour des chats : ce port est proche de la bouche de l'Orénoque, qu'Herréra nomma *Yuyapari*, et qui contient les deux petites îles *del Caracol* et *del Delfin*. A peu de distance on visita un autre port, ensuite on doubla le cap de Lapa pour sortir du golfe au nord : entre ce cap, qui fait la pointe de la côte de Paria, et le cap Boto, qui est au nord-ouest de la Trinité, la distance est d'environ deux lieues, mais un peu au-dessus le canal en a cinq de largeur. Les trois vaisseaux y étant entrés avant midi trouvèrent les flots dans un mouvement terrible, et si couverts d'écume par le combat du courant avec la marée que le danger leur parut extrême : ils s'efforcèrent en vain de mouiller; les ancres furent enlevées par la force des vagues. Ils avaient trouvé la mer aussi fougueuse en entrant dans le golfe par le canal; mais ils y avaient eu la faveur du vent, au lieu que dans le passage où ils se voyaient engagés, le vent avec lequel ils espéraient sortir s'étant calmé tout à coup, ils demeuraient comme livrés à l'impétuosité des flots sans aucun moyen d'avancer ou de retourner dans le golfe.

L'amiral sentit la grandeur du péril; il confessa que s'il en était délivré par le ciel il pourrait se vanter d'être sorti de la gueule du dragon, et cette idée fit donner au détroit le nom de *Boca del Drago*, qu'il a conservé jusque aujourd'hui. Enfin la marée perdit sa force et le courant des eaux douces du fleuve jeta les trois vaisseaux en haute mer.

De la première terre de la Trinité jusqu'au golfe, qui fut nommé *golfe des Perles*, on n'avait pas compté moins de cinquante lieues. L'amiral suivait la terre qu'il prenait pour celle qu'il avait nommée *île de Gracia*, et fit le tour du golfe dans la vue d'approfondir si cette grande abondance d'eau venait des rivières suivant l'opinion des pilotes, mais non pas suivant la sienne, car il ne pouvait s'imaginer qu'il y eût un fleuve au monde qui produisît tant d'eau, ni que les terres qu'il voyait en pussent fournir autant, à moins qu'elles ne fussent la terre ferme. Il trouva sur cette côte quantité d'excellens ports et plusieurs caps auxquels il donna successivement des noms. Il avait découvert à vingt-six lieues au nord une île qu'il avait nommée *l'Assomption*, une autre qui fut nommée *la Conception*. Ce ne fut qu'après avoir fait environ quarante lieues au-delà du Boca del Drago, que voyant la longueur de la côte qui continuait toujours de descendre à l'ouest, il crut pouvoir juger avec certitude qu'une si vaste étendue de terres ne pouvait être une île, et que

c'était le continent. Il fit cette déclaration le mercredi premier jour d'août 1498, mais précisément dans le même temps on travaillait à lui ravir une gloire qu'il achetait par tant de dangers.

L'évêque de Badajos, qu'on pouvait alors nommer le ministre des Indes, parce qu'il était chargé de tous les ordres qui regardaient les nouveaux établissemens, recevait familièrement Alphonse d'Ojéda, adroit aventurier, qui s'étant aperçu de son aversion pour les Colomb, en profita pour partager avec eux s'il était possible la gloire des découvertes. Après avoir obtenu la communication des plans et des mémoires de l'amiral il sollicita la permission d'armer pour continuer une entreprise devenue moins difficile, puisque la route était tracée : il obtint cette permission de l'évêque, qui la signa de son nom; mais elle ne fut point signée et peut-être fut-elle ignorée des rois catholiques.

Cette commission d'un ministre à qui leurs majestés avaient confié toutes les affaires des Indes eut bientôt rassemblé quantité d'Espagnols et d'étrangers qui brûlaient de tenter la fortune ou de se signaler par des aventures extraordinaires. Ojéda trouva des fonds dans Séville pour armer quatre vaisseaux : il prit pour premier pilote Jean de la Cosa, natif de Biscaye, homme d'expérience et de résolution; et Améric Vespuce, riche négociant florentin, versé dans la cosmographie et la navigation, voulut avoir part à l'ar-

mement et courir tous les dangers du voyage. La flotte se trouva prête le 20 mai 1499 et mit le même jour à la voile : on prit la route de l'ouest, et tournant ensuite au sud on ne fut pas plus de vingt-sept jours à découvrir une terre qu'on reconnut bientôt pour le continent; on rangea la côte pendant l'espace de quatre-vingts lieues jusqu'à celle de Paria que l'amiral avait découverte. Ojéda n'eut pas de peine à la reconnaître sur les mémoires qu'il avait reçus de l'évêque de Badajos : les noms de *l'île de la Trinité* et de *Boca del Drago*, donnés par Colomb et conservés depuis, attestaient qu'il avait vu le continent et semblaient réfuter d'avance l'injuste prétention de Vespuce qui se vanta dès ce moment d'avoir découvert l'Amérique; mais l'envie, toujours jalouse des grandes choses, aima mieux accorder la gloire à celui qui avait fait moins, et la terre vue par Colomb n'en eut pas moins le nom d'*Amérique*. Le sort lui réservait bien d'autres traverses, et Colomb devait éprouver cette révolution si commune dans les grandes destinées et qui souvent a placé le comble de l'humiliation si près du comble de la gloire. Dès l'année précédente un grand nombre de mécontens, qui étaient sortis d'Espagnola, avaient entrepris comme de concert de soulever toute l'Espagne contre les Colomb : ils s'étaient rendus à Grenade où la cour était alors, et répandant les plus noires calomnies contre l'amiral ils avaient également réussi à le

rendre odieux au peuple et suspect au roi. Un jour quelques-uns de ces séditieux ayant acheté une grande quantité de raisins s'étaient assis à terre pour les manger au milieu d'une place publique, et s'étaient mis à crier que le roi et les Colomb les avaient réduits à cette misère en leur refusant de leur payer le salaire qu'ils avaient mérité dans les pénibles travaux des mines : si le roi paraissait dans les rues de Grenade ils le poursuivaient pour lui demander leur paie avec de grands cris; et s'ils voyaient passer les deux fils de l'amiral, qui étaient encore pages de la reine : « Voilà, s'écriaient-ils, les enfans de ce traître qui a découvert de nouvelles terres pour y faire périr toute la noblesse de Castille. » Le roi, qui n'avait pas pour l'amiral autant d'affection que la reine, ne se défendit pas si long-temps contre le soulèvement général; et la reine même, après avoir fait plus de résistance, fut entraînée par la force du torrent; mais rien ne fit tant d'impression sur elle que de voir arriver trois cents esclaves américains qui avaient été embarqués contre les ordres de l'amiral et probablement par la connivence des officiers subalternes. La reine, qui n'avait rien recommandé avec tant de soin que de ne point attenter à la liberté des Américains, ne put apprendre sans une vive colère que ses ordres eussent été si peu respectés; non seulement elle en fit un crime à l'amiral, mais elle jugea qu'il ne pouvait être innocent sur tout le reste; et com-

mençant par ordonner sous peine de mort que tous les esclaves fussent remis en liberté, elle prit en même temps la résolution de lui ôter l'autorité dont elle l'avait revêtu. Si elle eût agi avec moins de précipitation elle se serait épargné le reproche trop fondé d'ingratitude et d'injustice; les éclaircissemens qu'elle eût dû attendre lui auraient appris que dans les embarras et les détresses où s'était trouvé l'amiral sa conduite, toujours difficile, avait toujours été irrépréhensible et ne pouvait être accusée tout au plus que d'un excès de sévérité, peut-être indispensable dans une colonie lointaine, où la désobéissance et la mauvaise volonté sont enhardies par l'éloignement du pouvoir suprême : elle aurait appris que c'était cette sévérité seule qui avait fait tant de mécontens, comme sa gloire avait fait tant de jaloux, mais qu'enfin il touchait au but de ses travaux; qu'il avait extirpé jusqu'aux moindres semences de révolte; qu'il gouvernait avec une autorité absolue; qu'il voyait les Castillans soumis, les insulaires disposés à recevoir le joug de l'Evangile et celui de la domination de Castille, et qu'il ne demandait pas plus de trois ans pour augmenter de soixante millions les revenus de la couronne en y comprenant à la vérité la pêche des perles, dont il pensait à s'assurer par une bonne forteresse.

On publia pour colorer sa déposition qu'il avait demandé lui-même un premier administrateur de

la justice dans Espagnola, et qu'il avait prié leurs majestés de faire juger ses différens personnels avec l'alcade major par des commissaires désintéressés; que ses deux propositions paraissaient raisonnables, mais qu'on ne jugeait point à propos de mettre en concurrence deux pouvoirs dont chacun devait être absolu; que d'ailleurs on ne pouvait revêtir de cette commission qu'un homme de qualité, près duquel il ne convenait pas de laisser un étranger qui exerçait deux grandes charges telles que celles d'amiral et de vice-roi perpétuels. Le roi et la reine crurent trouver tout ce qui convenait à leurs vues dans François de Bovadilla, commandeur de Calatrava; avec le titre de gouverneur général ils lui donnèrent celui d'intendant de justice, et l'ordre de tenir ses provisions secrètes jusqu'au jour de sa réception à San-Domingo, d'où les historiens croient pouvoir conclure que les rois catholiques avaient prêté l'oreille au bruit que les ennemis de l'amiral avaient répandu qu'il pensait à se rendre souverain du Nouveau-Monde. Bovadilla mit à la voile vers la fin du mois de juin 1500 avec deux caravelles, et le 23 août on aperçut de San-Domingo ces deux bâtimens qui s'efforçaient d'entrer dans le port, d'où ils étaient repoussés par le vent de terre. L'amiral était alors occupé à bâtir un fort, et l'adelantade à contenir les révoltés dans le royaume de Xaragua.

A la vue des deux caravelles don Diègue Co-

lomb, qui commandait dans l'absence de ses deux frères, les envoya reconnaître. Ce fut Bovadilla même qui se présenta sur le bord de sa caravelle pour répondre aux questions : il déclara non seulement son nom, mais la commission d'intendant de justice qu'il venait exercer contre les rebelles de l'île; et s'informant à son tour des affaires, il apprit l'exécution de quelques chefs, l'ardeur des Colomb dans la recherche des coupables et la résolution où ils étaient de faire des exemples. Ces informations irritèrent le gouverneur : il était ambitieux; violent, intéressé : soit qu'il eût apporté d'aveugles préventions contre les Colomb, ou que la jalousie de l'autorité lui fît déjà regarder tout ce qui ne venait pas de lui comme une usurpation de la sienne, il ne put entendre sans indignation qu'on lui parlât de supplices pour des criminels dont il devait être l'unique juge. Cette disposition ne fit qu'augmenter à la vue de deux gibets et de quelques Castillans qu'il y vit attachés. En arrivant dans le port il passa la nuit dans son vaisseau.

Le lendemain 24 août, étant descendu dans la ville, il se rendit d'abord à l'église, où il entendit la messe avec une grande ostentation de piété. Don Diègue Colomb et Perez, major de l'île, y assistèrent accompagnés de la plupart des habitans de San-Domingo. En sortant il tira des lettres qui portaient le sceau royal d'Espagne, et les remit à un notaire de sa suite avec ordre de

les lire devant l'assemblée; c'étaient celles qui le créaient intendant de justice. Ensuite, s'adressant à don Diègue, il demanda au nom de leurs majestés qu'on lui livrât tous les prisonniers qui étaient arrêtés pour la révolte : don Diègue lui répondit qu'ils lui avaient été confiés par l'amiral, dont l'autorité sans doute était supérieure à la sienne, et qu'il n'en pouvait disposer sans son ordre. « Je « vous ferai connaître, reprit Bovadilla, que vous « et lui devez m'obéir. » Le reste du jour se passa dans une extrême agitation; mais le lendemain après la messe, à la vue de toute la colonie, que la curiosité n'avait pas manqué de rassembler, Bovadilla fit lire d'autres patentes qui le constituaient gouverneur-général des îles et de la terre-ferme du Nouveau-Monde, avec un pouvoir sans bornes; ensuite, ayant prêté le serment ordinaire, il invita tout le monde à la soumission, et pour la mettre à l'épreuve il renouvela la demande des prisonniers : on lui fit la même réponse, et cette fermeté l'embarrassa. Il fit lire deux autres mandemens des rois catholiques, par l'un desquels il était ordonné à l'amiral et à tous les commandans de forteresses et de navires, aux trésoriers et aux garde-magasins de le reconnaître pour supérieur. L'autre regardait la solde militaire et la paie des artisans et des engagés. Après cette lecture, qui mit tous les gens de guerre dans ses intérêts, il somma pour la troisième fois don Diègue de lui remettre les clefs de la prison : sur son refus

il se rendit à la citadelle, où Michel Diaz commandait en qualité d'alcade, et lui ayant fait signifier ses pouvoirs il ordonna que sur-le-champ tous les prisonniers fussent amenés devant lui. Diaz demanda du temps pour en informer l'amiral, dont il tenait sa commission; mais Bovadilla fit mettre à linstant sous les armes les troupes qu'il avait amenées et celles mêmes de la ville, qui reconnaissaient déjà ses ordres. La citadelle était encore sans défense, et quoique Diáz se montrât l'épée à la main sur les créneaux avec Alvarado, son lieutenaut, il y entra sans résistance. Il se fit conduire à la prison, où il trouva les coupables chargés de chaînes. Un léger interrogatoire parut le satisfaire, et leur ayant fait espérer leur grâce il se contenta de les laisser sous la garde d'un de ses gens.

L'amiral, bientôt informé de cette révolution, se rendit à Bonao après y avoir donné rendez-vous aux Castillans qu'il croyait dans ses intérêts, et l'ordre à plusieurs caciques de l'y venir joindre avec toutes les troupes qu'ils seraient capables de rassembler : en arrivant il y trouva un huissier à verge qui lui remit des copies de chaque provision du nouveau gouverneur : après les avoir lues il déclara que la première ne contenait rien qu'il n'eût demandé lui-même; mais que l'autre ne s'accordant point avec les patentes irrévocables de vice-roi et d'amiral qu'il avait reçues de leurs majestés, il ne pouvait se per-

suader qu'elle vînt de cette respectable source; qu'il ne s'opposait point à l'administration de la justice dont Bovadilla était chargé, mais qu'il allait écrire en Espagne, et qu'en attendant les explications de la cour sur les événemens qui lui paraissaient obscurs, il sommait tous les sujets des rois catholiques de demeurer dans la soumission qu'ils lui devaient. On ne douta point alors que cette querelle ne dégénérât en guerre civile, surtout lorsque le commandeur eut affecté de ne pas répondre à une lettre qu'il reçut de l'amiral. Mais tout fut éclairci quelques jours après par l'arrivée de Vélasquez, trésorier royal, et d'un religieux franciscain, qui remirent à Colomb une lettre signée de la main du roi et de la reine; elle était dans ces termes : « Don Christophe Colomb, notre amiral dans l'Océan, nous avons ordonné au commandeur don François de Bovadilla de vous expliquer nos intentions; nous vous ordonnons d'y ajouter foi et d'exécuter ce qu'il vous dira de notre part. Moi *le roi*, moi *la reine*. » Les réflexions que l'amiral fit sur cette lettre, dans laquelle il ne manqua point de remarquer qu'on ne lui donnait pas le titre de vice-roi, le déterminèrent à reconnaître Bovadilla dans toutes les qualités qu'il s'attribuait; il partit aussitôt pour la capitale.

A son exemple tout ce qu'il y avait de Castillans à Bonao, dans la Vega et dans tous les nouveaux établissemens prit le chemin de San-Domingo.



Bovadilla pour les attirer par l'intérêt avait déjà fait publier que pendant vingt ans ceux qui travaillaient à chercher de l'or n'en paieraient au roi que le vingtième; qu'il allait acquitter les arrérages de la solde militaire et contraindre l'amiral de satisfaire tous ceux auxquels il avait donné quelque sujet de plainte. Les mécontens s'empressèrent de venir déposer contre les trois Colomb, et toutes leurs accusations furent reçues : la plus maligne de toutes, celle d'avoir voulu se rendre indépendant, la seule qui eût armé ses souverains contre lui, était certainement la plus mal fondée et la plus démentie par les faits; jamais sujet ne fut ni plus soumis ni plus zélé; mais en matière politique le seul soupçon tient souvent lieu du crime, et Colomb étant le seul homme que l'on pût craindre dans le Nouveau-Monde, on ne voulait plus qu'il y commandât. On remarque que parmi tant d'imputations et de plaintes il ne se trouva pas une seule déposition favorable à l'amiral, tant on est généralement disposé à accabler les malheureux!

Christophe Colomb fut extrêmement surpris en arrivant à San-Domingo d'apprendre que le commandeur s'était logé dans sa maison; qu'il avait saisi ses papiers, confisqué ses meubles, ses chevaux et tout ce qu'il avait d'or et d'argent, sous prétexte de payer ceux qui se plaignaient de ne l'avoir pas été; qu'il avait fait arrêter don Diègue, son frère, sans aucune formalité de justice, et

qu'il l'avait fait transférer dans une des caravelles qu'il avait amenées, avec ordre d'employer les fers pour l'y retenir. A peine avait-il eu le temps de se faire expliquer tant de violences qu'il se vit enlevé lui-même et conduit dans la citadelle, où il fut enfermé les fers aux pieds. Herréra, quoique fort prévenu en faveur de sa nation contre un étranger, donne ici le nom de *tyran* au nouveau gouverneur; il traite de cruel et de détestable un emportement de cette nature contre un homme que les rois catholiques avaient élevé aux premiers degrés d'honneur et qui avait acquis tant de gloire à l'Espagne. La suite des événemens fit même connaître que le commandeur avait passé ses pouvoirs, et que s'il était chargé d'informer, c'était avec respect pour la personne des Colomb : mais sa cruauté ne dut pas les affliger plus que l'applaudissement qu'elle reçut de tous les Castillans de l'île; ceux mêmes qui devaient leur fortune à l'amiral et qui ne subsistaient que par ses bienfaits eurent la lâcheté de l'outrager, et pendant que ses ennemis se contentaient du moins de le noircir par leurs accusations ce fut un de ses valets qui s'offrit à lui mettre les fers aux pieds, tandis que les satellites de Bovadilla rejetaient eux-mêmes avec horreur cet indigne ministère.

Il souffrit sa disgrâce et toutes les humiliations dont elle fut accompagnée avec une fermeté qui fut peut-être le plus glorieux trait de son caractère; cette force d'esprit qui ne l'abandonna ja-

mais parut alors avec éclat. Il y avait toute apparence que l'adelantade, qui était encore en liberté, ne ménagerait rien pour arracher ses frères des mains d'un homme dont il devait tout appréhender : Bovadilla, qui en comprit le danger, envoya ordre à l'amiral de lui écrire pour le presser de revenir promptement à San-Domingo. L'amiral écrivit : il faisait les plus vives instances pour engager son frère à venir partager sa mauvaise fortune avec lui. « Notre ressource, lui disait-il, est dans notre innocence : nous serons menés en Espagne ; qu'avons-nous à désirer de plus heureux que de pouvoir nous justifier ? » Cette proposition dut révolter un homme du caractère de l'adelantade, mais il ne laissa pas de se rendre à l'avis de son frère, il vint à San-Domingo : à peine y fut-il arrivé qu'il fut chargé de chaînes et conduit dans la caravelle qui servait de prison à don Diègue. Bovadilla mit le comble à ses injustices en accordant toutes sortes de faveurs à un chef de révoltés. Après avoir donné ses premiers soins à sauver une troupe de séditieux qui étaient sur le point d'expier leurs crimes par le dernier supplice, on s'était attendu qu'il ferait du moins des informations sur leur conduite ; mais il leur rendit la liberté sans s'embarrasser même de sauver les bienséances.

Des emportemens si peu ménagés firent craindre pour la vie des trois frères. Leur procès fut instruit : Bovadilla semblait avoir été trop loin pour

s'imposer des bornes; ou si la facilité qu'ils eurent à détruire des accusations vagues, dont la plupart ne regardaient même que leurs intentions, parut lui causer de l'embarras, c'était un motif de plus pour se défaire de trois ennemis dont la justification entraînait infailliblement sa perte : cependant il n'osa pousser l'audace jusqu'à faire conduire au supplice un grand officier de la couronne, et se contentant de rendre un arrêt de mort contre lui et ses frères il prit le parti de les envoyer en Espagne avec l'instruction de leur procès, dans l'idée apparemment que le nombre et l'uniformité des dépositions, la gravité des charges et la qualité des accusateurs, dont la plupart avaient eu d'étroites liaisons avec les accusés, feraient confirmer sa sentence. Les prisonniers n'étaient pas sans inquiétude sur la décision de leur sort : un historien raconte qu'Alphonse de Vallejo, capitaine de la caravelle qui devait les conduire, étant allé prendre l'amiral pour le faire embarquer, cet illustre vieillard lui dit tristement : « Vallejo, où me mènes-tu? En Espagne, monseigneur, répondit le capitaine. Est-il bien vrai? reprit l'amiral. Par votre vie, repartit Vallejo, j'ai ordre de vous faire embarquer pour l'Espagne. » Ces assurances calmèrent son esprit; mais pour ne laisser rien manquer à son humiliation Bovadilla fit publier avant son départ un pardon général pour ceux qui avaient eu le plus de part aux révoltes passées, et remplit plusieurs brevets qu'il avait apportés

en blanc, des noms de Roldan, de Gueverre et des mutins les plus décriés par le mal qu'ils avaient causé. Vallejo reçut ordre en mettant à la voile de prendre terre à Cadix, et de remettre les prisonniers avec toutes les procédures entre les mains de l'évêque de Badajos et de Gonçalo Gomez de Cervantes, parens du commandeur, tous deux ennemis déclarés des Colomb.

En sortant du port Vallejo voulut ôter les chaînes aux trois frères; mais l'amiral protesta qu'il ne les quitterait que par l'ordre du roi et de la reine : on assure qu'il ne cessa jamais de conserver ses fers, et qu'il ordonna même par son testament qu'après sa mort on les mît avec lui dans son tombeau comme un monument de la reconnaissance dont le monde paie les services. Vallejo mouilla devant Cadix le 25 novembre : un pilote nommé *André Martin*, touché des malheurs de l'amiral, sortit secrètement du vaisseau et se hâta de porter ses lettres à la cour avant qu'on y pût recevoir la nouvelle de son arrivée.

Le roi et la reine n'apprirent point sans étonnement et sans indignation qu'on eût abusé de leur autorité pour se porter à des violences par lesquelles ils se croyaient déshonorés; ils envoyèrent sur-le-champ l'ordre de délivrer les trois frères et de leur compter mille écus pour se rendre à Grenade, où la cour était alors : ils les y reçurent avec des témoignages extraordinaires de compassion et de faveur; la reine consola particulièrement

l'amiral. Comme il avait plus de confiance à sa bonté qu'à celle du roi il lui demanda une audience secrète, dans laquelle s'étant jeté à ses pieds il y demeura quelque temps les larmes aux yeux et la voix étouffée par ses sanglots. Cette princesse le fit relever : il lui dit les choses les plus touchantes sur l'innocence de ses intentions, sur le zèle qu'il avait toujours eu pour le service de leurs majestés, sur le témoignage qu'il se rendait au fond du cœur que s'il avait manqué dans quelque point c'était faute de connaissance; enfin sur la malignité de ses ennemis que la seule jalousie de son élévation portait à lui chercher des crimes, peu contens de lui nuire s'ils ne le déshonoraient. La reine en fut attendrie au point d'être quelque temps sans pouvoir lui parler; elle se remit enfin et lui dit avec beaucoup de douceur : « Vous voyez combien je suis touchée du « traitement qu'on vous a fait; je n'omettrai rien « pour vous le faire oublier : je n'ignore pas les « services que vous m'avez rendus, et je conti- « nuerai de les récompenser. Je connais vos en- « nemis et j'ai pénétré les artifices qu'ils emploient « pour vous détruire; mais comptez sur moi. Tout « le monde se plaignait de vous et personne ne « parlait en votre faveur; je n'ai donc pu me dis- « penser d'envoyer un commissaire en Amérique, « que j'ai chargé de prendre des informations et « de me les communiquer, avec ordre de modérer « une autorité qu'on vous accusait de porter trop

« loin. Dans la supposition que vous fussiez cou-
« pable de tous les crimes dont vous étiez accusé,
« il devait succéder au gouvernement général et
« vous envoyer en Espagne pour y rendre compte
« de votre conduite; mais ses instructions ne por-
« taient rien de plus. Je reconnais que j'ai fait un
« mauvais choix; j'y mettrai ordre et je ferai de
« Bovadilla un exemple qui apprendra aux autres
« à ne point passer leurs pouvoirs : cependant je
« ne puis vous promettre de vous rétablir si tôt
« dans votre gouvernement; les esprits y sont
« trop aigris contre vous; il faut leur donner le
« temps de revenir. A l'égard de votre charge d'a-
« miral mon intention n'a jamais été de vous en
« ôter la possession ni l'exercice; laissez faire le
« reste au temps et fiez-vous à moi. »

Colomb comprit par ce discours plus que la reine n'avait eu dessein de lui faire entendre; il jugea que son rétablissement aurait blessé les règles de la politique espagnole; que le roi était vraisemblablement sa partie en secret; en un mot qu'on se repentait de l'avoir tant élevé et qu'il ne devait pas se flatter de faire changer la cour en sa faveur; aussi sans s'arrêter à d'inutiles instances, après avoir remercié la reine de sa bonté il la supplia d'agréer qu'il ne demeurât pas inutile à son service et qu'il continuât la découverte du Nouveau-Monde, pour chercher par cette voie quelque passage qui pût conduire les vaisseaux de l'Espagne aux Moluques : ces îles étaient alors ex-

trêmement célèbres par le trafic que les Portugais y faisaient des épices, et les Espagnols souhaitaient ardemment de partager avec eux un commerce si lucratif. Le projet de l'amiral fut approuvé avec de grands éloges; la reine lui promit de faire équiper autant de vaisseaux qu'il en demanderait, et l'assura que si la mort le surprenait dans le cours de cette expédition son fils aîné serait rétabli dans toutes ses charges.

Rien ne servit tant à justifier l'amiral dans l'esprit de ceux qui jugeaient de lui sans passion que la conduite de Bovadilla : il s'efforça d'abord d'augmenter de plus en plus la haine qu'on portait dans l'Amérique aux Colomb ; à la réserve de quelques officiers le reste n'était qu'un assemblage de la plus vile canaille ou d'un grand nombre de criminels sortis des prisons de Castille, sans mœurs, sans religion, et qui n'étant venus si loin que pour s'enrichir se persuadaient que les lois n'étaient pas faites pour eux. D'ailleurs malgré toutes les précautions de la reine il s'en trouvait de toutes les provinces d'Espagne, entre lesquelles on sait qu'il y a des antipathies insurmontables, sources de querelles et de divisions d'autant plus funestes dans un nouvel établissement qu'il s'y trouve toujours des mécontens et que les lois y sont moins en vigueur. En affectant une conduite toute contraire à celle de l'amiral le nouveau gouverneur commit de grandes fautes : il n'y avait au fond de répréhensible dans l'ancien gouverne-

ment qu'un peu trop de sévérité pour les Espagnols : prendre une méthode entièrement opposée c'était se déclarer pour des brigands. Bovadilla donna tellement dans cet excès qu'on entendait les plus honnêtes gens se dire entre eux tous les jours qu'ils étaient bien malheureux d'avoir fait leur devoir, puisque c'était un titre pour être exclus des grâces.

Le commandeur ne traita pas les insulaires avec plus de prudence et d'équité : après avoir réduit les droits du prince au onzième et donné la liberté de faire travailler aux mines, il fallait pour ne rien faire perdre au domaine que les particuliers tirassent une prodigieuse quantité d'or; aussi les caciques se virent-ils contraints de fournir à chaque Espagnol un certain nombre de leurs sujets qui faisaient l'office d'autant de bêtes de charge. Enfin pour retenir ces malheureux sous le joug on fit un dénombrement de tous les insulaires, qui furent rangés par classes et distribués suivant le degré de faveur où l'on était dans l'esprit du gouverneur : ainsi l'île entière se trouva réduite au plus dur esclavage. Ce n'était pas le moyen d'inspirer de l'affection pour le christianisme et pour la domination des rois catholiques; mais Bovadilla ne pensait qu'à s'attacher les Castillans qui étaient sous ses ordres, et qu'à faire en même temps de gros envois d'or en Espagne pour se rendre nécessaire et pour confirmer les soupçons qu'il avait répandus contre la fidélité de l'a-

miral. Il en coûta la vie à un si grand nombre d'Américains qu'en peu d'années l'île espagnole parut déserte. On ne lit point sans horreur dans le récit même des Espagnols les traitemens barbares auxquels ces infortunés furent assujettis : cette inhumanité pouvait être d'autant moins justifiée qu'elle était bien inutile; jamais on n'avait trouvé des mines plus abondantes ni d'un or plus pur. Un esclave qui était à déjeûner sur le bord de la rivière de Hayna s'avisa de frapper la terre d'un bâton et sentit quelque chose de fort dur : il le découvrit entièrement ; c'était de l'or : un grand cri qu'il jeta dans l'étonnement de voir un grain si gros fit accourir aussitôt ses maîtres. Ils ne le virent pas avec moins d'admiration, et transportés de joie ils firent tuer un porc, le firent servir à leurs amis sur ce grain, qui se trouva assez grand pour le tenir tout entier, et se vantèrent d'être plus magnifiques en vaiselle que les rois catholiques. Bovadilla l'acheta pour leurs majestés; il pesait trois mille six cents écus d'or; et les orfèvres après l'avoir examiné jugèrent qu'il n'y en aurait que trois cents de diminution dans la fonte. On y voyait encore quelques petites veines de pierre, mais qui n'étaient guère que des taches et qui avaient peu de profondeur. Cette découverte étant sans exemple on peut juger combien elle anima les espérances de ceux qui s'occupaient à la même recherche.

Cependant on apprit à la cour la manière dont

les habitans d'Espagnola étaient traités, et le roi et la reine en conçurent une égale indignation : le rappel de Bovadilla était déjà résolu comme une satisfaction que leurs majestés croyaient devoir à l'amiral; elles nommèrent pour succéder au gouvernement de l'île don Nicolas Ovando, commandeur de Larex, de l'ordre d'Alcantara. Ses provisions ne furent que pour deux ans : on lui fit équiper en diligence une flotte de trente-deux voiles sur laquelle on embarqua deux mille cinq cents hommes sans y comprendre les équipages, pour remplacer à Espagnola quantité de personnes dont la reine voulait purger la colonie. Entre les nouveaux habitans on comptait plusieurs gentilshommes, tous sujets de la couronne de Castille : Isabelle se confirmait de plus en plus dans la résolution d'exclure du Nouveau-Monde tous ceux qui n'étaient pas nés Castillans; cependant après sa mort on ne mit plus de distinction entre les Castillans et les Aragonais, et sous Charles-Quint tous les sujets des différens états qui composaient la monarchie espagnole obtinrent la même liberté. Comme la cour était résolue de rappeler particulièrement l'alcade major Roldan Ximenès, et que l'administration de la justice convenait mal à un homme de guerre, chargé d'ailleurs du gouvernement général, elle nomma pour cette importante fonction Alphonse Maldonat, habile jurisconsulte. Les instructions de ces deux officiers suprêmes furent dressées avec des soins qui répon-

daient aux vues de leurs majestés; celles d'Ovando portaient particulièrement d'examiner la conduite et les comptes du commandeur de Bovadilla, de le renvoyer en Espagne par la même flotte et d'apporter toute son attention à faire dédommager l'amiral et ses frères de tous les torts qu'ils avaient soufferts.

Ovando s'embarqua le 13 février 1502 : une tempête qu'il essuya près des Canaries dissipa sa flotte et fit périr un des ses plus grands navires avec cent cinquante hommes; tous les autres se rejoignirent à la Gomera, qui était le rendez-vous général, où l'on acheta un navire pour remplacer celui qui avait été submergé. Quantité d'Espagnols habitans des Canaries en formèrent l'équipage. Ensuite Ovando partagea sa flotte en deux bandes, prit sous ses ordres celle qu'il crut la meilleure à la voile, et laissa le reste sous ceux d'Antoine de Torrez, qui devait tout commander au retour. Il arriva le 15 avril au port de San-Domingo.

Bovadilla s'attendait peu à voir arriver si tôt son successeur; cependant il vint le recevoir sur le rivage et le conduisit à la forteresse, où les nouvelles provisions furent lues devant tous les officiers de la colonie. Ovando fut aussitôt reconnu et salué sous tous les titres, tandis que Bovadilla se vit en un moment abandonné; cependant il fut toujours honorablement traité. Roldan fut moins ménagé : le nouveau gouverneur après avoir informé contre lui et contre ses principaux

complices les fit tous arrêter et les distribua sur la flotte pour être conduits en Espagne avec l'instruction de leur procès. Aussitôt les Américains furent déclarés libres par la publication d'une ordonnance du roi et de la reine, qui portait aussi qu'on paierait au domaine la moitié de l'or qu'on tirerait des mines, et que pour le passé on s'en tiendrait au tiers suivant les règlemens de l'amiral; à la vérité cette ordonnance ne fut pas plus tôt en exécution que le profit des mines cessa tout d'un coup. Toutes les offres qu'on fit aux insulaires n'eurent sur eux aucun pouvoir lorsqu'ils se crurent assurés qu'on ne pouvait les forcer au travail : ils préférèrent une vie tranquille dans leur première simplicité à la fatigue de recueillir des biens dont ils ne faisaient aucun cas; d'ailleurs tout le monde fut révolté qu'on obligeât de payer au souverain la moitié de ce qui coûtait tant de peine et de dépense. Une partie des Castillans qui étaient arrivés sur la flotte s'offrirent pour remplacer ceux qui s'étaient retirés, mais ils ne furent pas long-temps à s'en repentir. L'ouvrage le plus facile était fait; il fallait déjà creuser bien loin pour trouver de l'or : les nouveaux ouvriers manquaient d'expérience, et les maladies dont ils furent attaqués en emportèrent un grand nombre; ils se dégoûtèrent d'une entreprise qui les accablait sans les enrichir. Le mauvais succès des ordonnances fit juger au gouverneur qu'elles demandaient quelque modération; il écrivit à la cour

pour engager leurs majestés à se contenter du tiers, et cette espérance rendit le courage à quelques ouvriers. Ses représentations furent écoutées; mais dans la suite il fallut se relâcher encore; on se borna au quint des métaux, des perles et des pierres précieuses, règlement qui a toujours subsisté depuis.

Ovando continuait de faire régner le bon ordre et la tranquillité dans l'île lorsqu'on y vit arriver une chaloupe envoyée par l'amiral qui demandait la permission d'entrer dans le port de San-Domingo pour y changer un de ses navires qui ne pouvait plus tenir la mer. Après le départ de la flotte Ferdinand avait goûté le projet que les Colomb avaient formé dans leur inaction d'entreprendre de nouvelles découvertes, et quoique la lenteur des ministres à leur fournir des vaisseaux eût été capable de les rebuter ils avaient été soutenus par une lettre de ce prince, qui, reconnaissant enfin le mérite de leurs services, s'était expliqué dans des termes qui ne pouvaient leur laisser aucun doute sur ses intentions. Cette lettre avait été suivie des ordres les plus pressans, et les préparatifs n'avaient pas langui pour le départ de quatre vaisseaux qu'on avait accordés à l'amiral : il était parti du port de Cadix le 9 mai avec don Barthélemi son frère, et don Fernand, le second de ses fils, âgé d'environ treize ans; il était arrivé le 13 juin à la vue de l'île Martinico, qui a pris depuis le nom de *la Martinique* : il y avait passé

trois jours après lesquels, s'étant aperçu que son plus grand navire, qui était de soixante-dix tonneaux, ne soutenait plus la voile, il avait pris le parti de se rendre à Espagnola.

Le nouveau gouverneur, qui n'avait point encore fait partir Bovadilla ni les auteurs des anciens troubles, lui fit dire qu'il craignait que sa présence ne causât quelque désordre dans la colonie : cette réponse, à laquelle il devait s'attendre, ne laissa point de le mortifier; mais apprenant que la flotte était sur le point de mettre à la voile pour l'Espagne il fut assez généreux pour avertir Ovando que si l'on voulait s'en rapporter à son expérience on était menacé d'une tempête prochaine, qui devait engager Torrez à différer son départ. Son avis fut méprisé et la flotte leva l'ancre : elle était encore à la vue de la pointe orientale de l'île lorsqu'un des plus forts ouragans qu'on eût vus dans ces mers fit périr vingt-un navires chargés d'or sans qu'on pût sauver un seul homme. Ce beau grain d'or dont on a raconté la découverte périt dans ce désastre. Jamais l'Océan n'avait englouti tant de richesses; mais ces richesses étaient le fruit de l'injustice et de la cruauté : il semblait que le ciel voulût venger par la perte de tant de trésors le sang d'une infinité de malheureux qu'on avait sacrifiés pour les acquérir. Le capitaine général Antoine de Torrez, le commandeur François de Bovadilla, Roldan Ximenès, tous ceux qui avaient fait profession de

haine pour les Colomb furent ensevelis dans les flots. Les onze navires qui furent épargnés étaient les plus faibles de la flotte, et celui dont on se promettait le moins, sur lequel on avait chargé tous les débris de la fortune des Colomb, fut le premier qui toucha aux rivages d'Espagne. La perte fut évaluée à dix millions.

On doit juger de la consternation qu'un si funeste événement répandit dans les deux mondes : il fut régardé comme un châtiment de l'injustice qu'on avait faite à l'amiral; et lorsqu'on fut informé de l'avis qu'il avait donné au gouverneur de l'île espagnole il est impossible de représenter les regrets de la cour et de toute l'Espagne. Ainsi périt en un moment le fruit de tant de tyrannie et de violence! l'or fut englouti, et il ne resta que le souvenir des crimes qu'il avait coûtés.

La seule personne de distinction qu'on vit arriver en Espagne avec les débris de la flotte fut Rodrigue de Bastidas, homme d'esprit et d'honneur, qui, s'étant associé avec Jean de la Cosa pour tenter de nouvelles découvertes, avait armé deux navires à Cadix et s'était mis en mer dès le commencement de l'année précédente avec commission du roi. Il avait cherché la terre-ferme par la même route que l'amiral avait suivie dans son troisième voyage, et du golfe de Vénézuéla, où il était arrivé heureusement, il avait poussé sa navigation jusqu'au golfe d'Uraba, cent lieues plus loin que ceux qui l'avaient précédé : il avait nom-

mé Carthagène le port où l'on a vu naître depuis une fameuse ville du même nom, et continuant de suivre la côte à l'ouest il avait découvert un autre port qu'il avait appelé port *del Retrette*, nom qui s'est changé dans la suite en celui de *Nombre de Dios*. Ses deux vaisseaux n'étant plus en état de tenir la mer il était venu pour les radouber à Espagnola, où ils avaient échoué sur la côte de Xaragua, de là s'étant rendu par terre à San-Domingo il y avait été fait prisonnier par Bovadilla sous prétexte qu'il avait traité avec les insulaires sans la participation du gouvernement. Mais la cour, informée par d'autres témoignages, rendit plus de justice à sa conduite, et dans son retour il fut vengé d'une odieuse persécution.

Christophe Colomb, engagé dans son quatrième voyage, reconnut la côte de Véragua et le port qu'il nomma Portobello : il souffrit des travaux et essuya des dangers infinis. Herréra nous a conservé la substance d'une lettre très intéressante où il se plaint du triste salaire qu'il recevait pour tant de services : « Je n'ai eu jusqu'à présent, « disait-il, que des sujets de larmes et je n'ai pas « cessé d'en répandre. Que le ciel me fasse miséri- « corde et que la terre pleure sur moi! » Il faisait observer au roi et à la reine qu'après vingt ans de service, après des fatigues sans exemple il ne savait pas s'il possédait un sou; qu'il n'avait pas une maison à lui, et que dans toute l'étendue de leurs états sa seule ressource pour la nourriture et le

sommeil, c'est-à-dire pour les besoins les plus communs de la nature, était les hôtelleries publiques. Accablé comme il l'était d'années et de maladies il protestait que dans cette langueur ce n'était pas le désir de la fortune et de la gloire qui lui avait fait entreprendre son dernier voyage, mais le pur zèle pour le service de leurs majestés jusqu'au dernier épuisement de ses forces : s'il lui en restait assez pour retourner en Castille il leur demandait d'avance la permission de faire le pélerinage de Rome.

Tandis que l'infatigable Colomb, tourmenté d'une goutte cruelle, abattu et presque mourant, conservait cette activité inquiète qui caractérise tous les hommes nés pour les grandes choses; tandis qu'il était le jouet des tempêtes à quelque distance des rives du Mexique, qu'il ne lui fut pas donné d'apercevoir, on dévastait par les barbaries les plus exécrables la colonie qu'il avait fondée. Ovando ne se vit pas plus tôt en possession du pouvoir suprême que pour contenir les Américains il n'imagina pas de meilleur moyen que de dépeupler une de leurs plus grandes provinces. La perfidie fut jointe à la cruauté : la sœur du cacique Boechio, mort depuis peu sans enfans, la princesse Anacoana avait succédé au gouvernement de Xaragua : portée d'inclination pour les Castillans elle s'était d'abord appliquée à bien traiter ceux qu'elle y avait trouvés établis; mais elle n'en avait été payée que d'ingratitude, et peut-

être la haine avait-elle succédé à son affection ; ils se le persuadaient du moins parce qu'ils devaient s'y attendre, et de part et d'autre ce changement produisit quelques hostilités. Quoiqu'elles eussent peu duré les Castillans mandèrent au gouverneur général que la reine de Xaragua méditait quelque dessein et qu'il était important de la prévenir. Ovando connaissait le caractère de ceux qui lui donnaient cet avis; cependant il prit ce prétexte pour se rendre dans la province à la tête de trois cents hommes de pied et soixante-dix chevaux, après avoir publié que le sujet de son voyage était de recevoir le tribut que la reine devait à la couronne de Castille et de voir une princesse qui s'était déclarée dans tous les temps en faveur de la nation espagnole. La confiance d'Anacoana semble prouver qu'elle n'avait rien à se reprocher; elle ne parut occupée qu'à faire au gouverneur une réception honorable : elle assembla tous ses vassaux pour grossir sa cour et donner une haute idée de sa puissance; les écrivains espagnols en comptent jusqu'à trois cents, auxquels ils donnent le titre de *caciques*. A l'approche du gouverneur elle se mit en marche pour aller au-devant de lui, accompagnée de cette noblesse et d'un peuple innombrable, tous dansant à la manière du pays, et faisant retentir l'air de leurs chants : la rencontre se fit assez proche de la ville de Xaragua, et l'on se donna mutuellement des marques de confiance et d'amitié. Après les premiers complimens

Ovando fut conduit parmi des acclamations continuelles au palais de la reine, où il trouva dans une salle très spacieuse un festin qui l'attendait : tous ses gens furent traités avec profusion, et le repas fut suivi de danses et de jeux. Cette fête dura plusieurs jours avec autant de variété que de magnificence, et les Castillans admiraient, suivant le rapport de leurs historiens, le bon goût qui régnait dans une cour barbare.

Ovando proposa de son côté à la reine de Xaragua une fête à la manière d'Espagne pour le dimanche suivant, et lui fit entendre que pour y paraître avec plus de grandeur elle y devait avoir toute sa noblesse autour d'elle. Cet avis semblait plus fait pour flatter son ambition que pour lui inspirer de la défiance : elle retint ses trois cents vassaux et leur donna le même jour un grand repas à la vue d'un peuple infini que la curiosité du spectacle n'avait pas manqué de rassembler. Toute sa cour se trouva réunie dans une salle spacieuse, dont le toit était soutenu d'un grand nombre de piliers et bordait la place qui devait servir de théâtre à la fête. Les Espagnols après s'être un peu fait attendre parurent enfin en ordre de bataille : l'infanterie, qui marchait la première, occupa sans affectation toutes les avenues de la place ; la cavalerie vint ensuite avec le gouverneur général à sa tête et s'avança jusqu'à la salle du festin, qu'elle investit : tous les cavaliers castillans mirent alors le sabre à la main. Ce spectacle

fit frémir la reine et tous ses convives; mais sans leur laisser le temps de se reconnaître Ovando porta la main à sa croix d'Alcantara, signal dont il était convenu avec ses troupes : aussitôt l'infanterie fit main-basse sur le peuple, dont la place était remplie, tandis que les cavaliers, mettant pied à terre, entrèrent brusquement dans la salle. Les caciques furent attachés aux colonnes et sans autre forme de justice on mit le feu à la salle : tous ces infortunés furent réduits en cendres. La reine, destinée à des traitemens plus honteux, fut chargée de chaînes et présentée au gouverneur, qui la fit conduire dans cet état à San-Domingo, où son procès fut instruit dans les formes d'Espagne : elle fut déclarée convaincue d'avoir conspiré contre les Espagnols et condamnée au plus ignominieux supplice, celui de la potence. On fit périr dans la fatale journée de Xaragua un nombre infini d'Américains sans distinction d'âge ni de sexe. Quelques cavaliers ayant sauvé par pitié plusieurs jeunes enfans qu'ils menaient en croupe et qu'ils réservaient pour l'esclavage, d'autres venaient percer derrière eux ces malheureux enfans, ou leur coupaient les jambes et les abandonnaient dans cet état. De ceux qui échappèrent à la fureur du soldat quelques-uns se jetèrent dans des canots que le hasard leur fit trouver sur le bord de la mer et passèrent dans une île nommée *Guanabo*, à huit lieues d'Espagnola; mais ils y furent poursuivis, et s'ils obtinrent la vie ce fut pour tomber

dans une servitude plus dure que la mort. Un parent de la reine, nommé *Guarocuya*, se cantonna dans les montagnes de Barruco, les plus hautes et les plus inaccessibles de l'île, qui s'étendent par l'intérieur des terres depuis Xaragua jusqu'à la côte du sud, et dont les habitans étaient encore sauvages; plusieurs pénétrèrent dans celles qui forment le milieu de l'île. Ovando fit marcher des troupes vers ces deux retraites : les Américains s'y défendirent quelque temps; mais Guarocuya et les autres chefs ayant été pris et condamnés à la mort, le reste fut si généralement dissipé que dans l'espace de six mois on ne connut plus un insulaire qui ne fût soumis au joug espagnol.

Cependant Colomb et son frère, sans cesse contrariés par les vents et battus par la mer, avaient été obligés de faire échouer leurs navires à la Jamaïque, île encore sauvage et qui offrait à peine des ressources suffisantes pour un équipage délabré et depuis long-temps assiégé par les besoins et les maladies; ses vaisseaux faisaient eau de tous côtés et il manquait d'ouvriers pour les rétablir; tout ce qu'il avait pu faire c'était de les amarrer au port avec de bons câbles et de faire construire deux baraques aux deux bouts pour le logement des équipages. La traversée jusqu'à Espagnola n'était que de trente lieues; mais ne pouvant faire ce voyage qu'avec des canots achetés à la Jamaïque il fallait suivre les côtes, et alors il y avait deux

cents lieues de route; cependant deux Castillans, Mendez et Fieschi, risquèrent ce périlleux voyage; il n'y avait pas d'autre moyen pour se tirer d'embarras que d'obtenir des vaisseaux et des secours de San-Domingo. Les deux aventuriers castillans y arrivèrent après des fatigues inexprimables. Ovando retint long-temps Mendez sans prendre aucune résolution, et ce ne fut qu'après avoir été fatigué par ses instances qu'il lui accorda la permission de se rendre à la capitale. Mendez y acheta un navire, et, suivant les ordres qu'ils avaient reçus en commun, Fieschi se chargea de le conduire à la Jamaïque; mais on lui fit naître des difficultés qui retardèrent encore son départ, et dans l'intervalle Ovando fit partir secrètement Diégo d'Escobar avec une barque pour aller prendre des informations certaines sur l'état de l'amiral et de son escadre.

On peut s'imaginer à quelle extrémité les Colomb et leurs gens étaient réduits par le délai du secours qu'ils attendaient depuis plus de six mois; la mauvaise qualité de nourriture et les fatigues d'une si rude navigation avaient réduit l'équipage à un état déplorable : s'ils avaient reçu quelque soulagement des habitans de la Jamaïque il ne leur avait pas ôté la crainte de se voir abandonnés dans une île sauvage et condamnés à ne jamais revoir leur patrie. Cette idée, qui n'avait agi que faiblement sur les Castillans tant qu'ils avaient espéré quelque chose du voyage de Mendez et de

Fieschi, produisit des mouvemens séditieux lorsqu'ils eurent commencé à perdre cette espérance : ils soupçonnèrent l'amiral de n'oser retourner à Espagnola, dont on lui avait refusé l'entrée; de n'avoir envoyé Mendez et Fieschi que pour faire sa paix à la cour, où l'on ne voulait plus entendre parler de lui, et de s'embarrasser si peu du sort de tous ses gens qu'il n'avait peut-être fait échouer ses navires que pour faire servir cet accident au rétablissement de sa fortune. Ils en conclurent qu'une juste prudence obligeait chacun de penser à soi et de ne pas attendre que le mal fût sans remède : les plus violens ajoutèrent qu'Ovando, qui n'était pas bien avec les Colomb, ne ferait un crime à personne de les avoir quittés; que le ministre des Indes occidentales, leur ennemi, n'en recevrait pas plus mal ceux qu'il verrait arriver sans eux, et que la cour, persuadée enfin que personne ne pouvait vivre avec ces étrangers, prendrait une fois le parti d'en délivrer l'Espagne.

Ces discours, qui avaient d'abord été secrets, se communiquèrent avec tant de chaleur que les mécontens, ne gardant plus de mesure, s'assemblèrent le 2 janvier 1504 et prirent les armes sous la conduite des Porras, deux frères, dont l'un avait commandé un des quatre vaisseaux de l'escadre, et l'autre était trésorier militaire. L'amiral était retenu au lit par la goutte; l'aîné des Porras vint le trouver et lui dit insolemment qu'on voyait bien que son dessein n'était pas de

retourner si tôt en Castille, et que sans doute il avait résolu de faire périr tous les équipages. L'amiral répondit qu'il ne comprenait pas d'où pouvait lui venir cette idée; que tout le monde savait comme lui que si l'on avait relâché dans cette île et si l'on y était encore c'était parce qu'on n'avait pas eu d'autre choix; qu'il avait envoyé demander des navires au gouverneur d'Espagnola, et qu'il ne pouvait rien faire de plus; qu'il n'était pas moins intéressé que tous les autres à repasser en Castille; que d'ailleurs il n'avait rien fait sans avoir demandé l'avis du conseil, et que si l'on avait quelque chose d'utile à proposer il était toujours disposé à l'embrasser avec joie. Ce discours aurait satisfait des gens moins emportés; mais l'esprit de révolte ne connaissant point la raison Porras reprit encore plus brusquement qu'il n'était plus question de discourir, mais de s'embarquer à l'heure même; qu'il voulait retourner en Castille, et que ceux qui ne voulaient pas le suivre pouvaient rester à la garde du ciel. Il s'éleva aussitôt un bruit confus des gens de guerre qui criaient les uns : *Nous vous suivrons;* d'autres : *Castille, Castille;* et d'autres : *Capitaine, que ferons-nous?* Quelques-uns même firent entendre en parlant sans doute des Colomb ce mot : *Qu'ils meurent.* L'amiral voulut se lever, mais il ne put se soutenir, et l'on fut obligé de le remettre sur son lit. L'adelantade parut une hallebarde à la main, et se posta courageusement proche d'une poutre qui traversait

le vaisseau, prêt à disputer le passage aux mutins. Ses meilleurs amis le forcèrent de rentrer dans sa chambre, et prenant le ton de la douceur avec Porras ils lui représentèrent qu'il devait lui suffire qu'on ne s'opposât point à sa résolution. Il se retira, mais ce fut pour se saisir des dix pirogues que l'amiral avait achetées des Américains, et pour s'y embarquer aussitôt lui et tous les mutins avec autant d'empressement et de joie que s'ils eussent été prêts de débarquer à Séville. Il ne resta guère avec les Colomb que leurs amis particuliers et les malades : l'amiral, les ayant fait assembler autour de lui, les excita par un discours fort touchant à prendre confiance au ciel, et leur promit de se jeter aux pieds de la reine pour faire récompenser leur fidélité.

Dès le même jour les séditieux prirent le chemin de la pointe orientale de l'île; ils s'y arrêtèrent pour commettre les dernières violences contre les Américains, auxquels il enlevèrent tout ce qui se trouvait dans leurs habitations en leur disant qu'ils pouvaient se faire payer par l'amiral ou le tuer s'il refusait de les satisfaire. Ils ajoutèrent qu'il était résolu de les exterminer, qu'il en avait usé de même avec les peuples de Véragua, et que le seul moyen de se défendre contre un homme si cruel était de le prévenir. Lorsqu'ils se virent à l'extrémité de l'île ils entreprirent d'abord de traverser le golfe sans faire réflexion que la mer était fort agitée : à peine eurent-ils fait quelques lieues

que leurs pirogues s'étant remplies d'eau ils crurent les soulager en jetant leur bagage dans les flots. L'inutilité de cette ressource leur fit prendre le parti de se défaire des Américains qu'ils avaient embarqués pour la rame ; ces malheureux, voyant des épées nues et quelques-uns de leurs compagnons déjà étendus morts, sautèrent dans l'eau; mais après avoir nagé quelque temps ils demandèrent en grâce qu'on leur permît de se délasser par intervalles en tenant le bord des pirogues : on ne leur répondit qu'à coups de sabre, dont on leur coupait les mains, et plusieurs se noyèrent. Le vent augmentait, et la mer devint si grosse que cette troupe de furieux se vit contrainte de retourner au rivage : après y avoir délibéré sur leur situation et proposé plusieurs partis, qui ne pouvaient venir que d'un excès d'aveuglement et de désespoir, ils tentèrent encore une fois le passage; mais la mer ne devenant pas plus calme ils se répandirent dans les bourgades voisines, où ils commirent toutes sortes d'excès. Six semaines après ils tentèrent de passer pour la troisième fois, et leurs efforts ne furent pas plus heureux : alors, abandonnant un dessein dont l'exécution leur parut impossible, et ne doutant plus que Mendez et Fieschi n'eussent péri dans les flots, ils se mirent à faire des courses dans toutes les parties de l'île, et causèrent mille maux aux insulaires pour en tirer des vivres.

L'amiral était réduit à vivre aussi par le secours

des Américains; mais sa conduite était fort différente; il faisait régner parmi ses gens une exacte discipline, qu'il adoucissait par des attentions continuelles sur leurs besoins et par des exhortations paternelles : d'ailleurs il ne prenait jamais rien qu'en payant, et jusqu'alors il n'avait rien reçu des Américains qu'ils n'eussent volontairement apporté; cependant comme ils n'étaient pas accoutumés à faire de grandes provisions ils se lassèrent enfin de nourrir des étrangers affamés qui les exposaient eux-mêmes à manquer du nécessaire. Les discours des mutins pouvaient avoir fait aussi quelque impression sur eux; ils commencèrent à s'éloigner, et les Castillans se virent menacés de mourir de faim. Dans cette extrémité l'amiral s'avisa d'un stratagème qui lui réussit. Ses lumières astronomiques lui avaient fait prévoir qu'on aurait bientôt une éclipse de lune; il fit dire à tous les caciques voisins qu'il avait à leur communiquer des choses fort importantes pour la conservation de leur vie. Un intérêt si pressant les eut bientôt assemblés : après leur avoir fait de grands reproches de leur refroidissement et de leur dureté il leur déclara d'un ton ferme qu'ils en seraient bientôt punis et qu'il était sous la protection d'un Dieu qui se préparait à le venger. N'avez-vous pas vu, leur dit-il, ce qu'il en a coûté à ceux de mes soldats qui ont refusé de m'obéir? Quels dangers n'ont-ils pas courus en voulant passer à l'île d'Haïti, pendant que ceux que j'y ai en-

voyés ont traversé sans peine! Bientôt vous serez un exemple beaucoup plus terrible de la vengeance du Dieu des Espagnols, et pour vous faire connaître les maux qui vous menacent, vous verrez dès ce soir la lune rougir, s'obscurcir et vous refuser sa lumière; mais ce n'est que le prélude de vos malheurs si vous vous obstinez à me refuser des vivres.

En effet l'éclipse commença quelques heures après, et les barbares épouvantés poussèrent d'effroyables cris : ils allèrent aussitôt se jeter aux piéds de l'amiral et le conjurer de demander grâce pour eux et pour leur île. Il se fit un peu presser pour donner plus de force à son artifice, et feignant de se rendre il leur dit qu'il allait se renfermer et prier son Dieu, dont il espérait d'apaiser la colère. Il s'enferma pendant toute la durée de l'éclipse, et les Américains recommencèrent à jeter de grands cris : enfin lorsqu'il vit reparaître la lune il sortit d'un air joyeux pour les assurer que ses prières étaient exaucées, et que Dieu leur pardonnait cette fois, parce qu'ayant répondu pour eux il l'avait assuré qu'ils seraient désormais bons et dociles et qu'ils fourniraient des vivres aux chrétiens. Depuis ce jour non seulement ils ne refusèrent rien aux Espagnols, mais ils évitèrent avec soin de leur causer le moindre mécontentement.

Ce secours était d'autant plus nécessaire à l'amiral qu'il se formait sous ses yeux un nouveau

parti qui l'aurait jeté dans de mortels embarras. Un apothicaire, nommé *Bernardi*, et deux de ses compagnons, Villatora et Zamora, avaient entrepris de soulever tous les malades par d'anciens ressentimens qu'ils crurent avoir trouvé l'occasion de faire éclater, et qui ne menaçaient pas moins que la vie des Colomb. L'effet n'aurait pu manquer d'en être funeste si l'arrivée de la barque d'observation qu'Ovando avait fait partir d'Espagnola n'eût arrêté ceux que le seul chagrin de leur misère avait engagés dans cette conspiration : le capitaine, nommé *Diégo d'Escobar*, était un de ceux qui s'étaient révoltés avec Roldan Ximenez et que l'amiral avait destinés au supplice. Ovando l'avait choisi pour cette commission parce qu'avec la haine qu'il lui connaissait pour les Colomb il l'avait jugé propre plus que personne à remplir exactement ses vues : les ordres qu'il lui avait donnés portaient de ne point approcher des vaisseaux de l'amiral; de ne pas descendre au rivage; de n'avoir aucun entretien avec les Colomb ni avec ceux qui les accompagnaient; de ne donner aucune autre lettre que la sienne, et de n'en pas recevoir d'autre que la réponse de l'amiral, afin de faire concevoir qu'il n'était envoyé que pour reconnaître l'état de l'escadre.

Escobar exécuta tous ces points avec une brutale exactitude. Après avoir mouillé à quelque distance des vaisseaux échoués il alla seul à terre dans un canot; il fit débarquer un baril de vin et

un porc; il fit appeler l'amiral pour lui remettre la lettre d'Ovando, et s'étant un peu éloigné il lui dit en élevant la voix que le gouverneur général était bien fâché de ses malheurs, mais qu'il ne pouvait encore le tirer de la situation où il se trouvait quoiqu'il fût dans le dessein d'y apporter toute la diligence possible, et qu'en attendant il le priait d'agréer cette légère marque de son amitié. En achevant ces mots il se retira pour aller attendre que l'amiral eût écrit sa réponse, et il la prit ensuite avec les mêmes précautions.

On regarda comme une insulte pour Christophe Colomb le choix d'un envoyé de ce caractère, qui d'ailleurs, suivant les ordres de la cour, ne devait plus être en Amérique, et la modicité du présent ne fut pas moins blâmée pour un homme de ce genre, dont on pouvait juger que les provisions n'étaient pas abondantes. L'amiral s'aperçut aussitôt du mauvais effet que la conduite d'Ovando avait produit sur ses gens : il les assembla pour les assurer qu'ils recevraient de prompts secours; mais il ne persuada pas les plus clairvoyans, qui, jugeant mal de l'affectation d'Escobar à ne converser avec personne, commencèrent à craindre que le dessein du gouverneur ne fût de laisser périr les Colomb et tous ceux qui leur marquaient de l'attachement. Cependant les promesses de l'amiral calmèrent la multitude; il se flatta même de pouvoir engager par la même voie les déserteurs à rentrer dans le devoir : il leur communiqua l'a-

gréable nouvelle qu'il venait de recevoir et leur fit porter un quartier de la bête dont on lui avait fait présent; mais cette honnêteté fut mal reçue: Porras jura que de sa vie il ne se fierait aux Colomb, et que jusqu'à l'arrivée du secours il continuerait de vivre dans l'indépendance. Il ajouta que si l'on envoyait deux vaisseaux il en prendrait un pour lui et pour sa troupe, et que s'il n'en arrivait qu'un il se contenterait de la moitié; et qu'au reste ses gens ayant été forcés de jeter à la mer toutes leurs hardes et leurs marchandises il convenait que l'amiral partageât avec eux ce qui lui en restait. Les envoyés ayant représenté qu'ils ne pouvaient faire des propositions de cette nature à leur chef commun, la fureur des rebelles augmenta jusqu'à protester que ce qu'on ne voulait pas leur accorder de bonne grâce ils l'enlèveraient par force; et Porras se tournant vers eux leur dit que l'amiral était un cruel dont ils avaient tout à craindre pour leur vie; qu'il joignait le sortilége à la cruauté; que cette barque qui n'avait paru qu'un instant était l'effet de quelque prestige; qu'il excellait dans ces inventions, et que si la barque eût été réelle il n'aurait pas manqué dans l'extrémité à laquelle il était réduit de s'y embarquer avec son fils et son frère; que le plus sûr était de le visiter l'épée à la main, de se saisir de sa personne et d'enlever tout ce qu'il y avait sur ses vaisseaux. Il faut convenir que s'il n'est pas très-extraordinaire que l'on prît Colomb pour un

sorcier, il n'était guère conséquent d'attaquer un homme que l'on croyait doué d'un pouvoir surnaturel; mais cette contradiction se retrouve à tout moment dans l'histoire de l'esprit humain.

Porras s'avança bientôt jusqu'à la vue des navires, et s'étant arrêté dans un village nommé *Mayma*, où quelques années après on vit naître une bourgade castillane sous le nom de *Séville*, il parut se disposer à forcer les Colomb dans leur retraite. L'amiral était encore retenu au lit par les douleurs de la goutte : il frémit d'indignation en apprenant que les rebelles étaient prêts à l'attaquer; cependant la prudence l'emportant sur sa colère il chargea don Barthélemi, qu'il envoya contre eux avec cinquante hommes, de les exhorter encore à la soumission et d'offrir un pardon général à ceux qui voudraient l'accepter : mais ils ne lui donnèrent pas le temps de faire cette proposition; à peine eurent-ils aperçu sa troupe qu'ils s'avancèrent les armes à la main en criant : *Tue! tue!* L'adelantade excita ses gens par les motifs de l'honneur et ne leur demanda rien dont il ne promît l'exemple : le combat fut engagé; une décharge qui se fit à propos renversa d'abord six des conjurés. L'aîné des Porras, furieux de les voir tomber, s'élança sur l'adelantade et fendit son bouclier d'un coup de sabre, qui le blessa même à la main ; mais don Barthélemi, qui était d'une vigueur extraordinaire, le saisit par le milieu du corps et le fit son prisonnier ; ensuite pressant

ceux qui continuaient de résister il en tua plusieurs, et le reste se sauva par la fuite. Ainsi l'amiral fut redevable de son salut à la valeur de son frère, car les rebelles avaient juré de ne pas ménager sa vie si la victoire s'était déclarée pour eux.

Elle ne coûta qu'un seul homme à l'adelantade; mais quelques-uns furent dangereusement blessés. Lédesma, pilote connu par son courage et par sa force, fut si maltraité d'un coup de sabre à la tête que la cervelle était à découvert; un autre coup faillit de lui abattre le bras, et d'un troisième il eut la jambe fendue jusqu'à l'os depuis le jarret jusqu'à la cheville du pied. Comme on l'avait cru mort et qu'il était demeuré sur le champ de bataille les Américains du village de Mayma, surpris de voir étendus par terre et sans mouvement des hommes qu'ils avaient crus immortels, s'approchèrent de lui et voulurent toucher ses blessures pour observer quelles plaies faisaient les épées : ce mouvement ayant rappelé ses esprits : *Si je me lève*... s'écria-t-il d'une voix terrible. Et de ce seul mot il causa tant d'épouvante aux Américains qu'ils se mirent à fuir sans oser tourner les yeux.

Le lendemain du combat tous les rebelles qui étaient échappés par la fuite prirent le parti d'aller se jeter aux pieds de l'amiral et de s'engager par de nouveaux sermens : il les reçut avec bonté, mais à condition que Porras, leur chef, demeurerait dans les chaînes et qu'ils recevraient eux-mêmes jusqu'au départ pour Espagnola un capi-

taine de sa main, sous la conduite duquel ils auraient la liberté de s'établir dans le lieu qu'ils voudraient choisir pour y subsister du commerce de quelques marchandises qu'il leur ferait délivrer.

Il se passa une année entière avant l'arrivée du navire que Mendez et Fieschi avaient acheté à San-Domingo. Diègue de Salcédo, que l'amiral y avait envoyé dans l'intervalle pour presser le gouverneur, parut en même temps avec deux caravelles, qu'il avait équipées comme le navire aux frais des Colomb. Enfin tous les Castillans s'étant rassemblés le 28 juin 1504 on mit à la voile pour Espagnola : les vents contraires rendirent le passage si difficile qu'on eut beaucoup de peine à gagner l'île Béata à vingt lieues du port d'Yaquimo. L'amiral ne voulut pas aller plus loin sans en avoir fait demander la liberté au gouverneur général; et non seulement il l'obtint, mais étant arrivé à San-Domingo le 13 août il y fut reçu avec les plus grandes marques de joie et d'honneur. Ovando vint lui-même à la tête de tous les habitans le recevoir à sa descente : il lui donna un logement dans sa maison et ne cessa point de le traiter fort civilement. Cet accueil surprit un peu les Colomb, qui ne s'y étaient pas attendus; mais ils devaient s'attendre encore moins à quelques actions du gouverneur, qui semblaient démentir de si belles apparences : il les obligea de lui livrer François Porras, qu'ils avaient laissé à bord et

qu'ils se proposaient de mener en Espagne : C'était à lui, leur dit-il, qu'appartenait la connaissance des affaires criminelles. Mais il n'eut pas plus tôt le prisonnier entre les mains qu'il lui rendit la liberté; ensuite il déclara qu'il voulait informer sur tout ce qui s'était passé à la Jamaïque, et juger quels étaient les coupables de ceux qui s'étaient soulevés ou de ceux qui étaient demeurés fidèles à l'amiral, insulte aussi vive que l'injustice était criante, mais que les Colomb dissimulèrent parce qu'ils n'étaient point en état de s'y opposer. L'amiral se contenta de dire avec assez de modération que les droits de son amirauté avaient des bornes bien étroites s'il ne pouvait pas juger un de ses officiers qui s'était révolté contre lui sur son propre bord; et pour sortir promptement d'une île qui était devenue le théâtre de ses humiliations après avoir été celui de sa gloire, il fréta deux navires, dont il partagea le commandement avec son frère.

Il mit à la voile pour l'Espagne le 12 septembre avec son fils et tous ceux qui lui étaient attachés : en sortant du port le navire qu'il montait perdit son grand mât; mais cet accident ne fut pas capable de le faire retourner dans un lieu où il venait d'essuyer tant de dégoûts; il aima mieux renvoyer le bâtiment à San-Domingo et passer dans celui de son frère. Le 19 octobre après avoir essuyé une furieuse tempête, et lorsqu'on se croyait délivré du danger, le mât de son second vaisseau se fendit

en quatre, et ne laissa point d'autre ressource que l'antenne, dont on fut obligé de faire un petit mât en la fortifiant avec des perches et d'autres pièces de bois. Une nouvelle tempête brisa la contre-misaine. Il continua sa navigation l'espace de sept cents lieues dans ce dangereux état, qui ne l'empêcha pas néanmoins de mouiller heureusement à San-Lucar avant la fin de l'année.

Mais il y était attendu avec une nouvelle disgrâce qui devait mettre le comble à tous ses malheurs; c'était la mort d'Isabelle, reine de Castille, arrivée à Médina del Campo le 9 novembre. Toute l'Espagne pleurait encore une princesse qui avait égalé les plus grands rois par ses qualités personnelles, et que la ruine des Maures, la conquête de Grenade et la découverte du Nouveau-Monde élevaient au-dessus de tous les souverains de son siècle. Il ne faut pas lui attribuer les cruautés commises en Amérique; elle recommandait avec instance à ceux qu'elle envoyait pour gouverner de traiter ces peuples comme les Castillans mêmes, et jamais elle ne fit éclater plus de sévérité que contre ceux qui contrevenaient à cette partie de ses ordres : on a vu ce qu'il en coûta aux Colomb pour avoir souffert qu'on ôtât la liberté à quelques Américains, cependant elle aimait les Colomb; elle connaissait tout leur mérite; elle attachait un juste prix à leurs services. On ne douta point en Espagne que sa mort n'eût sauvé le gouverneur Ovando d'un châtiment exemplaire pour le mas-

sacre de Xaragua, dont elle avait appris la nouvelle avec beaucoup de chagrin; et dans son testament elle insista encore sur les bons traitemens dont il fallait user envers les Américains.

Personne ne perdit plus que les Colomb à la mort de cette grande reine : l'amiral comprit d'abord qu'il tenterait inutilement de se faire rétablir dans sa dignité de vice-roi; cependant pour ne pas se manquer à lui-même, après avoir pris quelques mois de repos à Séville il partit avec son frère pour Ségovie, où la cour était alors, et dans une audience particulière du roi, qui les reçut tous deux avec quelque apparence de satisfaction, il lui fit un récit fort touchant de ses longs et pénibles services. Ferdinand lui donna de belles espérances; mais Colomb s'aperçut bientôt qu'elles étaient peu sincères : ce prince, s'il faut s'en rapporter à l'histoire, lui portait une haine secrète, qu'il déguisait à la vérité sous le voile de l'estime, mais qui l'empêcha toujours de lui donner la moindre marque de faveur et d'amitié. Il fit proposer à Colomb de renoncer à tous ses priviléges en lui offrant pour récompense des terres en échange dans la Castille : il détacha effectivement du domaine une petite ville, nommée *Canion de los Condes*, à laquelle il joignit quelques pensions, et tel devait être le fruit d'un si grand nombre de travaux que l'amiral avait essuyés pour la gloire de l'Espagne. Son chagrin en fut d'autant plus vif qu'il crut devoir conclure que la cour n'obser-

verait pas mieux les promesses qu'elle avait faites à sa famille.

Cette ingratitude de Ferdinand porta le coup mortel à l'amiral; le dernier jour de sa vie fut le 10 mai 1506, fête de l'Ascension; il se trouvait alors à Valladolid, d'où son corps fut porté au monastère des Chartreux de Séville, et dans la suite à Espagnola, pour être inhumé dans la grande chapelle de l'église cathédrale de San-Domingo.

Il avait eu d'un premier mariage don Diègue, qui lui succéda dans ses dignités; et de Béatrix Henriquez, qu'il avait épousée en Espagne, il eut don Fernand, l'écrivain de sa vie et qui eut autant d'inclination pour le repos que son père en avait eu pour les voyages.

Christophe Colomb mourut dans sa soixante-cinquième année. Tous les traits de sa figure et de son caractère ont été recueillis par divers historiens de son temps : il était d'une taille haute et bien proportionnée; son regard et toute sa personne annonçaient de la noblesse; il avait le visage long, le nez aquilin, les yeux bleus et vifs, et le fond du teint blanc quoique un peu enflammé. Dans sa jeunesse ses cheveux avaient été d'un blond ardent, mais la fatigue et les chagrins les firent blanchir avant le temps. Il avait d'ailleurs le corps bien constitué et autant de force que d'agilité dans les membres. Son abord était facile et prévenant, ses mœurs douces et aisées; il était

affable pour les étrangers, humain à l'égard de ses domestiques, enjoué avec ses amis et d'une admirable égalité d'humeur. On a dû reconnaître dans les événemens que nous avons rapportés qu'il avait l'âme grande et forte, l'esprit fécond en ressources, le cœur à l'épreuve de tous les dangers. Quoiqu'il eût passé les deux tiers de sa vie dans une fortune médiocre, il n'eut pas plus tôt changé de condition qu'il prit naturellement des manières nobles et qu'il parut né pour sa grandeur. Personne ne possédait mieux que lui le ton et l'éloquence du commandement; il parlait peu et avec grâce. Il était sobre, modeste dans son habillement, plein de zèle pour le bien public et pour la religion; il avait une piété solide, une probité sans reproche et l'esprit orné par les sciences, qu'il avait étudiées dans l'université de Padoue; il faisait même des vers.

Tant de qualités éminentes ne furent point sans quelques défauts. Colomb, passé tout d'un coup de l'état de simple pilote à des dignités qui ne lui laissaient voir au-dessus de lui que le sceptre, conserva de sa première condition une défiance qui le rendit trop jaloux de son autorité : il était naturellement porté à la colère, quoiqu'il trouvât en lui assez de force pour en réprimer les accès. Peut-être ne considéra-t-il point assez qu'il avait à conduire une nation fière et qui ne recevait pas volontiers la loi d'un étranger; on lui reproche de la dureté pour les Américains et d'avoir paru trop

persuadé qu'ils étaient nés pour être esclaves. Ces légères taches n'ont point empêché les historiens espagnols de rendre à son caractère toute la justice qui lui était due : Oviédo ne fit pas difficulté de dire à Charles-Quint qu'on n'aurait pas porté trop loin la reconnaissance et l'estime en lui élevant une statue d'or. Herréra le compare à ces héros des premiers temps dont l'antiquité profane a fait des demi-dieux. Le roi Ferdinand, revenu de l'injuste prévention par laquelle il s'était laissé trop long-temps gouverner, ordonna non seulement qu'on rendit des honneurs distingués à sa mémoire, mais que ses enfans se ressentissent des glorieux services de leur père : en effet on verra bientôt don Diègue recueillir tous les avantages de sa naissance et illustrer encore son nom dans la première dignité du Nouveau-Monde.

---

## CHAPITRE II.

Nouvelles découvertes et nouveaux crimes. Vasco Nugnez de Balboa, Las Casas.

L'île d'Espagnola n'avait pas cessé depuis plus d'un an d'être en proie à de nouvelles guerres, qui s'étaient terminées par le massacre d'une infinité d'insulaires et par le supplice de Cotubama, le dernier de leurs souverains : il fut pendu à San Domingo; ses sujets, pressés de toutes parts, furent réduits à de si cruelles extrémités qu'étant blessés à mort ils s'enfonçaient de rage leurs flèches dans le corps, les retiraient, les prenaient avec les dents et les mettaient en morceaux, qu'ils jetaient contre les chrétiens; d'autres, ayant été faits prisonniers et se voyant forcés par leurs vainqueurs de courir devant eux pour leur montrer les chemins, se précipitaient volontairement sur les pointes des rochers. Le succès des armes castillanes et la nouvelle de la mort d'Isabelle mirent le comble à l'infortune de ces misérables Américains : le salaire même qu'un ordre de cette princesse leur faisait accorder pour leurs services et qui était d'une demi-piastre chaque mois, parut une charge trop pesante; il fut retranché tout à fait, et tous ces malheureux furent condamnés au travail sans distinction d'âge, de sexe ou de rang,

et sans autre obligation pour ceux qui les employaient que de les instruire des principes du christianisme. Mais les soins d'Ovando se portaient sur la recherche de l'or : il en faisait quatre fontes chaque année; deux à Buéna-Ventura pour les vieilles et les nouvelles mines de Saint-Christophe, et deux à la Conception de la Véga pour les mines de Cibao. Dans la première de ces deux villes chaque fonte fournissait de cent dix à cent vingt mille marcs; celles de la Conception donnaient ordinairement cent vingt ou cent trente et quelquefois cent quarante mille marcs, prodigieuses sommes dont la renommée fit tant de bruit en Espagne que bientôt il ne se trouva plus assez de navires pour le passage de ceux qui s'empressaient d'aller partager tant de trésors. Mais il ne fut pas long-temps nécessaire de passer la mer; la plupart des seigneurs et des ministres demandèrent des départemens dans Espagnola, et n'eurent pas de peine à les obtenir : ils y établirent des agens qui eurent à pousser tout à la fois leurs intérêts et ceux de leurs maîtres. Les insulaires en devinrent les victimes; on les ménagea d'autant moins que ceux qui succombaient sous le poids du travail étaient aussitôt remplacés en vertu des provisions de la cour. Le gouverneur général n'osant rien refuser à ces impitoyables maîtres et moins encore châtier leur cruauté, on ne peut imaginer sans horreur combien de malheureux furent sacrifiés en peu de mois à l'avidité des grands et de leurs émissaires.

Jusqu'alors on n'avait fait passer dans l'île qu'un fort petit nombre de femmes castillanes, et la plupart des nouveaux habitans s'étaient attachés à des filles du pays, dont les plus qualifiées avaient été le partage des gentilshommes; mais les unes et les autres n'avaient pas le titre de femmes, et plusieurs même de leurs prétendus maris étaient mariés en Castille. Ovando ne trouva pas d'autre expédient pour remédier à ce désordre que de chasser de l'île ceux qui étant mariés refusèrent de faire venir leurs femmes, et d'obliger les autres sous la même peine d'épouser les Américaines ou de s'en séparer. Comme ceux-ci embrassèrent presque tous le premier de ces deux partis on peut dire que les trois quarts des Espagnols qui composent aujourd'hui cette colonie sont descendus de ces anciens mariages; en 1507 il n'y restait déjà plus que soixante mille indigènes, c'est à dire la vingtième partie de ce qu'on y en avait trouvé dans l'origine de l'établissement. Ce nombre ne suffisant point pour tous les services auxquels ils étaient employés Ovando résolut d'y transporter les habitans des îles Lucayes, qui avaient été découvertes dans le premier voyage de Christophe Colomb : il fit goûter cette proposition à la cour sous prétexte de procurer les lumières de la religion à des peuples auxquels on ne pouvait fournir un assez grand nombre de missionnaires, et Ferdinand donna dans le piége. La permission ne fut pas plus tôt publiée que

plusieurs particuliers, ayant équipé des bâtimens à leurs frais pour aller faire des recrues aux Lucayes, mirent toutes sortes de fourberies en usage pour engager ces insulaires à les suivre : la plupart les assurèrent qu'ils venaient d'une région délicieuse où étaient les âmes des premiers parens des Américains, qui les invitaient à venir partager leur bonheur. Ces artifices en séduisirent plus de quarante mille; mais lorsqu'en arrivant à Espagnola ils reconnurent qu'on les avait trompés le chagrin en fit périr un grand nombre, et d'autres formèrent des entreprises incroyables pour se dérober à leurs tyrans; un navire espagnol en rencontra plusieurs à cinquante lieues en mer sur un tronc d'arbre, autour duquel ils avaient attaché des calebasses remplies d'eau douce : ils touchaient presque à leur île; mais on ne manqua pas de les faire rentrer dans l'esclavage. La violence qui fut employée après la ruse rendit en peu d'années les Lucayes absolument désertes.

Jean Ponce, qui commandait à Salvaléon, ville nouvelle d'Espagnola, qu'Ovando avait fait bâtir sur le bord de la mer, à vingt-huit lieues de San-Domingo, ayant appris de quelques Américains qu'il y avait beaucoup d'or dans l'île de Boriquen, que Christophe Colomb avait nommée *Saint-Jean* et qui a pris ensuite le nom de *Portoric*, obtint du gouverneur général la permission de la visiter : il se mit dans une caravelle, que ses guides firent aborder sur la côte d'une terre dont le sei-

gneur, nommé *Agueynaba*, était le plus riche et le plus puissant de l'île; il y fut reçu avec la plus sainte preuve de l'amitié des Américains, qui consistait à prendre le nom de ceux qu'ils voulaient honorer singulièrement. Ainsi le cacique se fit nommer dès le premier jour *Jean Ponce Agueynaba*. Il conduisit son hôte dans toutes les parties de l'île et sur les bords des deux rivières nommées *Manatuabon* et *Cabuco*, dont le sable était mêlé de beaucoup d'or. Ponce en fit faire des épreuves et se hâta de porter cette heureuse nouvelle au gouverneur. Une partie de ses gens, qu'il avait laissée dans l'île, y fut si bien traitée dans son absence qu'également attiré par la richesse du pays et par l'humanité des habitans il y revint pour former une colonie. L'île est éloignée de douze ou quinze lieues de la pointe occidentale d'Espagnola; elle a quelques ports d'une bonté médiocre, à l'exception de celui qui fut nommé *Puerto Rico*, d'où s'est formé *Portoric;* sa longueur est d'environ quarante lieues sur quinze ou seize de largeur, et son circuit de cent vingt; elle est située entre le 19e et le 18e degré de latitude nord.

La même année apporta des changemens qui rendirent à la réputation de Colomb un éclat qu'elle semblait avoir perdu depuis la mort d'Isabelle. Don Diègue Colomb, l'aîné des deux fils de l'amiral, avait poursuivi avec chaleur les droits qu'il avait hérités de son père : les plus fortes oppositions étaient venues du roi même; mais après

avoir long-temps essuyé les lenteurs de ce prince il avait obtenu enfin la permission de recourir aux voies communes de la justice. Un mémoire composé de quarante-deux articles, qui ne contenaient que les anciennes conventions du roi et de la reine avec l'amiral, avait fait ouvrir les yeux au conseil : après une exacte discussion on avait reconnu la justice d'une demande si bien établie, et le jeune Colomb avait gagné son procès d'une seule voix. Cependant il aurait eu peine à vaincre l'irrésolution du roi s'il n'eût trouvé dans une alliance fort honorable des secours qui lui firent surmonter tous les obstacles : il épousa Marie de Tolède, fille de Ferdinand de Tolède, grand commandeur de Léon, grand veneur de Castille, frère du duc d'Albe et cousin-germain du roi catholique, dont le duc d'Albe était d'ailleurs fort aimé. Le premier effet de ce mariage fut de porter les deux frères à solliciter fortement, l'un en faveur de son neveu et l'autre pour son gendre. Ovando fut révoqué et don Diègue fut nommé pour le remplacer, mais avec le simple titre de gouverneur général, quoiqu'en faveur d'une alliance qui l'approchait de la maison royale on le trouve souvent honoré de la qualité de vice-roi, et dona Maria de Tolède, son épouse, de celle de vice-reine.

Il paraît que la disgrâce d'Ovando ne vint pas seulement du crédit de la maison de Tolède, et que la reine Isabelle pour assurer la punition du

massacre de Xaragua, dont elle avait toujours parlé avec horreur, avait prié Ferdinand de rappeler un officier qui avait répondu si mal à sa confiance. Il ne paraît pas pourtant qu'il joignît l'avarice à la cruauté, s'il est vrai comme on le rapporte qu'en partant pour l'Espagne il fut obligé d'emprunter cinq cents écus d'or pour les frais de son voyage.

Le roi, qui avait conçu de trop grandes espérances des dernières découvertes de Christophe Colomb pour ne pas s'assurer la possession de tant de riches contrées, résolut d'y établir sa puissance sur des fondemens solides. Alphonse d'Ojéda, dont la hardiesse et le courage étaient célèbres, lui parut propre à cette entreprise : mais les courses et les aventures d'Ojéda ne l'avaient point enrichi; loin de pouvoir fournir aux frais d'un armement considérable il luttait alors contre sa mauvaise fortune dans Espagnola, d'où il ne paraît pas qu'il fût sorti depuis le second voyage qu'il avait fait avec Améric Vespuce. Jean de la Cosa, qui estimait son caractère, apprenant l'obstacle qui pouvait faire renoncer à ses services, offrit non seulement de lui porter les ordres et les instructions de la cour, mais de l'aider de son bien pour une dépense dont le roi ne voulait pas se charger. Le ministre des Indes accepta cette proposition; mais dans le même temps un gentilhomme fort riche, nommé *Diégo de Nicuessa*, qui s'était fait connaître avantageusement à la

cour, arriva d'Espagnola chargé d'une commission qui regardait cette colonie : instruit de ce qui se ménageait en faveur d'Ojéda il demanda que l'entreprise fût partagée entre eux, et son crédit le fit écouter. On forma deux provinces de cette partie du continent où l'on voulait s'établir; on en régla les limites, et les provisions de deux gouverneurs furent expédiées. Le partage d'Ojéda fut tout l'espace qui est depuis le cap de Vela, auquel il avait donné le nom, jusqu'à la moitié du golfe d'Uraba, et ce pays fut nommé *la Nouvelle Andalousie.* Nicuessa obtint ce qui est depuis le même golfe jusqu'au cap Gracias à Dios, et cette province reçut le nom de *Castille d'Or.* Jean de la Cosa fut créé sergent-major et lieutenant-général du gouvernement d'Ojéda avec droit de survivance pour son fils. On abandonna aussi la Jamaïque en commun aux deux gouverneurs pour en tirer des vivres et d'autres secours.

Don Diègue avait reçu ordre à son départ d'Espagne de faire un établissement dans l'île de Cubagua, qu'on appelait communément l'*Ile des Perles.* Plusieurs habitans s'offrirent pour cette entreprise, surtout ceux qui avaient à leur service des esclaves lucayes : ces infortunés avaient une facilité extraordinaire à demeurer long-temps sous l'eau, et l'expérience avait appris qu'ils étaient moins propres au travail des mines. L'amiral profita de cette connaissance, et pendant plusieurs années il se fit dans cette île des fortunes immenses

par la pêche des perles. Herréra fait monter le seul quint de la couronne à quinze mille ducats; mais bientôt les plongeurs, qui furent peu ménagés, périrent presque tous et les perles disparurent en même temps des côtes de l'île : elle est éloignée d'Espagnola de plus de trois cents lieues; sa situation est au 10$^{e}$ degré de latitude nord. Comme la terre en est sèche et stérile, sans eau douce et sans autres plantes que quelques gayacs et des broussailles, elle fut bientôt abandonnée de ses nouveaux habitans, qui passèrent à la Marguerite : ils ne regrettèrent qu'une jolie ville qu'ils avaient bâtie dans un excellent port sous le nom de *Nouvelle Cadix*, et une fontaine odoriférante, dont l'eau passe pour médicinale et surnage sur celle de la mer. Les insulaires naturels avaient le corps peint et vivaient des huîtres dont ils tiraient les perles. On remarqua que les pourceaux qu'on avait apportés de Castille et qui multiplièrent beaucoup prirent une forme qui les faisait méconnaître; leurs ongles, s'il en faut croire l'historien, s'allongèrent d'un demi-pied en hauteur.

Dans le cours de la même année 1508 l'établissement de Portoric, dont Jean Ponce avait jeté les fondemens sous les auspices de la paix, fut achevé par la violence. Agueynaba était mort, et son frère, qui lui avait succédé, n'avait pas hérité de son affection pour les Espagnols. Ponce commença par bâtir une bourgade et voulut faire en-

suite des départemens à l'exemple d'Espagnola; mais il reconnut qu'il s'était trop flatté en croyant pouvoir disposer des insulaires comme d'un peuple conquis. Si la réputation des Espagnols, qu'ils regardaient encore comme autant de dieux descendus du ciel, leur avait d'abord imposé, ils n'eurent pas plus tôt senti la pesanteur du joug qu'ils cherchèrent les moyens de s'en délivrer : ils s'assemblèrent, et le premier objet de leurs délibérations fut de s'éclaircir sur l'immortalité de ces cruels étrangers : un cacique, nommé *Brayau*, fut chargé de cette commission. Les Espagnols étant accoutumés dans leurs courses à se loger familièrement chez les insulaires, un jeune homme, nommé *Salcedo*, passa chez Brayau, qui le reçut avec de grandes apparences d'amitié : après s'être reposé quelques jours il prit congé de son hôte, qui le voyant chargé d'un paquet l'obligea de prendre quelques habitans pour le porter et pour l'aider lui-même dans quelques passages difficiles. Salcedo arriva au bord d'une rivière qu'il fallait traverser : un de ses guides, chargé des ordres secrets du cacique, se présenta pour le charger sur ses épaules, et lorsqu'il fut au milieu de la rivière il le laissa tomber. Les Américains qui le suivaient se joignirent à lui pour tenir longtemps l'Espagnol au fond de l'eau, et le voyant enfin sans aucune marque de vie ils tirèrent le corps sur la rive; cependant comme ils ne pouvaient encore se persuader qu'il fût mort ils lui

firent des excuses de lui avoir laissé avaler tant d'eau, en protestant que sa chute les avait beaucoup affligés et qu'ils n'avaient pu faire plus de diligence pour le secourir. Leurs discours étaient accompagnés des plus grandes marques de douleur, pendant lesquels ils ne cessaient point de retourner le cadavre et d'observer s'il donnait quelque signe de vie. Cette comédie dura trois jours, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ils furent rassurés par la puanteur qui commençait à s'exhaler du corps. Brayau qu'ils informèrent aussitôt de leur découverte ne voulut s'en rapporter qu'à ses yeux : il fit son rapport aux autres caciques; et se désabusant tous ensemble de la prétendue immortalité de leurs tyrans ils prirent la résolution de s'en défaire à quelque prix que ce fût. Leur entreprise fut conduite avec beaucoup de secret, et les Castillans étant sans défiance ils en massacrèrent une centaine avant que les autres eussent ouvert les yeux sur le danger; un officier, nommé *Sotomayor*, fut enveloppé dans ce nombre : il avait eu dans son département le frère d'Agueynaba, et quoique averti par la sœur de ce cacique, dont il était aimé, il négligea ses avis et ceux d'un Castillan, qui savait assez la langue pour avoir compris que les Américains chantaient déjà sa mort avant qu'il fût assassiné.

Ponce, alarmé pour lui-même, rassembla aussitôt tout ce qui restait de Castillans dans l'île, et pressant les Américains dans leurs retraites mal-

gré l'arrivée des Caraïbes qu'ils appelèrent à leur secours, il en tira une vengeance qui leur ôta pour jamais l'espérance de rentrer en liberté. Tous ses gens étaient d'anciens soldats exercés à combattre les sauvages dans les guerres d'Espagnola; mais aucun d'eux ne contribua plus à la victoire qu'un grand chien dont l'histoire fait un éloge singulier, et dont le nom mérite bien de figurer parmi de tels héros; il s'appelait *Bezerrillo* [1]. Cependant l'île n'aurait pas été facilement subjuguée si les habitans, qui virent leurs ennemis se multiplier de jour en jour par les secours qu'ils recevaient d'Espagnola, n'avaient eu la simplicité de se persuader que ces nouveaux Castillans étaient ceux mêmes qu'ils avaient tués et qui ressuscitaient pour combattre : dans cette idée, qui leur fit regarder la résistance comme une folie, s'étant aban-

[1] Les historiens assurent qu'il savait distinguer les Américains ennemis et ceux qui vivaient en paix, aussi redoutaient-ils plus dix Castillans avec ce chien que cent Castillans sans lui. Avant la guerre ils lui donnaient pour l'apaiser la même portion qu'à un arbalétrier, non seulement en vivres, mais en or, en esclaves et autres choses que son maître recevait. Entre plusieurs preuves de discernement de cet animal on rapporte que les Castillans ayant un jour résolu de faire dévorer une vieille Américaine qui leur déplaisait ils la chargèrent d'une lettre qu'elle devait porter à quelque distance, et lorsqu'ils la virent sortir ils lâchèrent Bezerrillo : cette femme le voyant accourir furieusement prit une posture suppliante, lui montra la lettre et lui dit : « Seigneur « chien, je vais porter cette lettre à des chrétiens, ne me faites « pas de mal. » A ces mots le chien s'adoucit, la flaira, leva la jambe, pissa contre elle et revint sans lui nuire.

donnés à la discrétion de leurs vainqueurs, ils furent employés au travail des mines, où ils périrent presque tous.

La Jamaïque fut mise la même année sous le joug : l'amiral don Diègue Colomb y envoya Jean d'Esquibel avec un corps de troupes et l'ordre d'y faire un établissement en son nom.

Cependant Alphonse d'Ojéda était parti pour la conquête du Darien, et l'on remarque que le fameux François Pizarre, qui fut depuis le conquérant du Pérou, était de cette expédition, et que Ferdinand Cortez, qui devait en être, fut retenu par une maladie. L'escadre arriva au port que Rodrigue Bastidas avait découvert en 1501 et qu'il avait nommé *Carthagène* : les Espagnols n'y avaient encore aucun établissement; ils savaient que les habitans du pays étaient d'une haute taille, extrêmement braves; qu'ils avaient l'usage d'empoisonner leurs flèches, et que les femmes n'y excellaient pas moins que les hommes à tirer de l'arc et à lancer la zagaie. Christophe Guerra et d'autres Espagnols, qui avaient visité cette côte depuis Bastidas, les avaient peu ménagés, et pour s'établir dans leur pays il fallait se préparer à la guerre. La Coza, qui craignait leurs flèches venimeuses, était d'avis d'abandonner leurs côtes et de passer dans le golfe d'Uraba, dont les habitans étaient moins féroces; mais Ojéda, se fiant à son courage et au bonheur qu'il avait eu dans toutes ses expéditions de ne recevoir aucune blessure,

rejeta ce conseil timide et prit le parti d'attaquer les Américains, qui se disposaient à l'investir : il en tua un grand nombre. Quelques prisonniers qu'il força de lui servir de guides le conduisirent à la vue de leurs habitations. Les fugitifs s'étaient ralliés dans un champ voisin, et parurent prêts à soutenir une seconde attaque : leurs armes étaient des boucliers et des épées d'un bois très dur, des arcs et des flèches garnies de pointes d'os fort aiguës, et des zagaies qu'ils lançaient fort habilement : mais au signal de l'intrépide Ojéda, qui fit retentir le nom de *saint Jacques* avec un cri terrible, les Castillans se firent jour au travers de ces barbares, et couvrirent en un moment la terre de morts ; le reste se sauva par la fuite à la réserve de huit, qui n'ayant pu joindre les autres se retirèrent dans une de leurs cabanes et se défendirent si vivement à coups de flèches que les Castillans n'en osaient approcher. Ojéda leur reprochant d'être arrêtés par huit hommes nus, un d'entre eux s'élança tête baissée au travers des dards et des flèches, et touchait déjà au seuil de la maison lorsqu'il fut frappé au milieu du sein d'un coup de flèche qui le fit tomber mort. Ojéda, furieux de la perte d'un si brave homme, fit mettre le feu de plusieurs côtés à la maison, qui fut consumée en un instant avec les huit guerriers. Soixante prisonniers qu'on avait enlevés dans le combat furent envoyés aux vaisseaux, et

pendant le reste du jour on continua de faire main-basse sur tous les Américains qu'on put découvrir. Le lendemain Ojéda s'étant saisi de la bourgade d'Yurbaco n'y trouva que des maisons nues et désertes ; tous les habitans s'étaient retirés dans les montagnes avec leurs familles et tous leurs biens. Ces apparences de consternation portèrent trop facilement les vainqueurs à se disperser; les habitans qui les observaient de leur retraite, jugeant que dans cette séparation ils auraient peine à se rassembler, fondirent sur eux de divers côtés avec des cris épouvantables. La Coza fut un des premiers qui furent surpris dans des cabanes où ils étaient à se reposer : il se défendit vaillamment jusqu'à ce qu'ayant vu tomber la plupart de ses gens, et sentant lui même la force du venin dans une infinité de blessures qu'il avait reçues des flèches américaines, il dit à un brave Castillan qui se trouvait près de lui et qui n'avait point encore été blessé : « Sauvez-vous s'il se peut ; Dieu vous a « conservé pour rendre compte de notre mal« heur au commandant. » Ce soldat fut le seul en effet qui eut le bonheur d'échapper à la fureur des ennemis.

Ojéda ne fut pas moins maltraité ; après avoir perdu tous ses gens dans un enclos où ils avaient été percés de flèches, il ne dut la vie lui-même qu'à son agilité, qui le fit passer comme un éclair au milieu des ennemis; il se sauva dans

l'épaisseur des bois et des montagnes sans autre guide que le hasard et courant toujours vers la mer. Les Castillans de l'escadre, surpris de ne pas recevoir de ses nouvelles, visitèrent la côte dans leurs barques et le trouvèrent à peu de distance du rivage sous des mangles fort épais, où il s'était retiré l'épée à la main et son bouclier percé de de trois cents coups de flèches. La fatigue, la douleur et la faim l'avaient tellement affaibli qu'il fût long-temps sans pouvoir prononcer un seul mot : il ne fut rappelé à la vie qu'à force de soins et par la force naturelle de sa constitution. Cette défaite avait coûté soixante et dix hommes aux Castillans ; c'était pour eux une perte considérable. Pendant qu'Ojéda s'abandonnait au regret d'avoir perdu tant de braves gens, surtout La Coza, qu'il regardait comme le meilleur de ses amis et dont il se reprochait amèrement d'avoir négligé les conseils, il aperçût au large plusieurs navires qui cherchaient à s'approcher de la côte ; c'était Nicuessa, dont l'arrivée imprévue lui causa d'autres inquiétudes : les différends qu'il avait eus avec lui dans Espagnola lui firent appréhender que ce nouvel ennemi ne saisît l'occasion de se venger ; il pria ses gens de le laisser seul et d'aller au devant des vaisseaux qui paraissaient. Nicuessa ne fut pas peu surpris des tristes informations qu'il reçut ; mais jugeant des alarmes d'Ojéda par les précautions avec lesquelles il entendait parler de lui, il protesta fort

noblement qu'il s'en croyait offensé, et que respectant l'infortune de son rival il voulait oublier leurs anciennes querelles pour l'assister de toutes ses forces et venger avec lui le sang espagnol indignement répandu par des barbares. Ojéda qui fut instruit de cette déclaration y prit confiance avec la même noblesse : on débarqua quatre cents hommes des deux escadres ; les deux gouverneurs se mirent à leur tête ; on marcha vers le village d'Yurbaco, où l'on ne douta point que l'orgueil de la victoire n'eût rassemblé les Américains, et l'ordre fut donné de les traiter sans pitié.

Ils y étaient dans une profonde sécurité lorsque les cris d'une sorte de perroquets rouges d'une grosseur extraordinaire, qu'ils appelaient *guacamayas* et que nous avons nommés *aras*, les avertirent que leurs ennemis pensaient à la vengeance; mais l'attaque fut si brusque que ceux qui n'avaient pas profité de cet avis pour prendre la fuite furent passés au fil de l'épée ou tués à coups d'arquebuse. Les vainqueurs mirent le feu à toutes les parties de l'habitation : ils attendaient au passage le reste de ces malheureux échappés à leur première furie, et que l'impétuosité des flammes forçait d'abandonner leurs retraites ; le massacre fut si général qu'on ne fit aucun prisonnier. Lorsqu'on ne vit plus d'ennemis on se livra aux pillage, et le butin fut considérable : Nicuessa eut pour sa part

la valeur de vingt mille pistoles. Dans les recherches qu'on fit aux environs de la bourgade on trouva sous un arbre le corps de La Coza, monstrueusement enflé par la force du poison : ce spectacle causa tant d'horreur aux Castillans qu'ils n'osèrent passer la nuit dans un lieu si redoutable.

Après cette expédition les deux chefs, unis désormais d'intérêt et d'amitié, se séparèrent pour suivre le cours de leur fortune : Nicuessa prit la route de Véragua, tandis qu'Ojéda, qui voulait prendre celle du Golfe d'Uraba fut arrêté par les vents contraires dans une petite île voisine de la côte, où il enleva quelques habitans et de l'or. De là étant entré plus heureusement dans le golfe il chercha inutilement la rivière de Darien, et s'étant arrêté devant les montagnes qui sont à la pointe orientale du golfe d'Uraba il y jeta les fondemens d'une ville qu'il nomma *Saint-Sébastien*, dans l'espérance que la protection de ce saint le garantirait des flèches empoisonnées. Cette colonie fut la seconde que les Castillans formèrent dans le continent; celle de Véragua avait été la première.

Les habitans du pays étant des cannibales auxquels il était difficile de résister avec si peu de force, Ojéda prit le parti d'envoyer un de ses navires à Espagnola avec son or et ses prisonniers sous la conduite d'un officier nommé *Enciso*, auquel il recommanda de lui amener des

hommes, des armes et des provisions. Ensuite il tourna tous ses soins à se retrancher dans un fort de bois contre les attaques des Américains; mais les vivres lui ayant manqué, ses gens se virent forcés d'en chercher dans les campagnes et les habitations voisines : ils y trouvèrent de toutes parts un grand nombre d'ennemis si peu traitables et si bien armés qu'ils furent réduits à se tenir renfermés dans leurs retranchemens, où ils essuyèrent bientôt toutes les horreurs de la famine. Il en était déjà mort un grand nombre et les autres s'attendaient au même sort, lorsqu'un bâtiment parti d'Espagnola vint mouiller à la vue de Saint-Sébastien : il était commandé par Bernardin de Talavera, qui, s'étant échappé d'une prison où il était retenu pour ses crimes avait trouvé le moyen de s'associer soixante-dix hommes recherchés comme lui par la justice, et s'était saisi avec leur secours d'un navire génois qu'il avait rencontré au cap de Tiburon. Cette troupe de fugitifs avait mis à la voile sans aucune vue bien déterminée, et la la Providence avait dirigé leur route vers Saint-Sébastien, dont les habitans étaient à la veille de mourir de faim. Le gouverneur acheta toutes les provisions du vaisseau; et Talavera, qui n'avait pas de meilleur parti à prendre, s'engagea sous ses ordres avec toute sa troupe. Mais la distribution des vivres entre des gens affamés fit quantité de mécontens dont Ojéda eut beau-

coup de peine à calmer les plaintes : d'ailleurs il s'était flatté en vain que les Américains respecteraient ses nouvelles forces et lui laisseraient quelque repos ; ils n'en parurent pas moins acharnés à la perte des Espagnols. Dans toutes les sorties de la garnison espagnole ils s'étaient aperçus que le général leur tuait seul plus de monde que tous ses gens ensemble ; l'espérance de défaire aisément le reste s'ils pouvaient vaincre un ennemi si terrible leur fit mettre quatre de leurs meilleurs archers en embuscade avec ordre de ne tirer que sur lui : Ojéda sortit le premier du fort, et dans l'ardeur qui le portait toujours à donner l'exemple il s'avança vers un gros d'ennemis qui feignaient de fuir pour l'attirer dans le piége ; les quatre archers lui tirèrent plusieurs coups dont un lui perça la cuisse. Il retourna au fort avec d'autant plus d'inquiétude pour sa vie qu'il n'avait jamais vu couler son sang et que la flèche était empoisonnée : en effet tous ses gens s'attendaient à le voir mourir dans une espèce de rage comme il était arrivé à tous ceux qui avaient reçu quelque blessure. Mais son courage lui fit imaginer un remède qui aurait épouvanté tout autre que lui : il fit rougir au feu deux plaques de cuivre, qu'il donna ordre à son chirurgien de lui appliquer aux deux ouvertures de la plaie. En vain le chirurgien refusa d'obéir dans la crainte d'avoir la mort de son général à se reprocher ; Ojéda jurant qu'il le ferait pendre s'il tardait à

le satisfaire, il se rendit, et le malade soutint cette cruelle opération avec une constance héroïque. Il avait reconnu que le venin des flèches était froid au dernier degré : la chaleur du feu consuma toute l'humeur froide; mais elle causa une si violente inflammation dans la masse du sang qu'il fallut employer un tonneau entier de vinaigre à mouiller des linges pour le rafraîchir.

Sa guérison ne servit qu'à le replonger dans d'autres peines. On avait déjà vu la fin des vivres qu'il avait achetés de Talavera; Eneiso ne revenait point; la crainte de nouvelles extrémités, qui paraissaient inévitables, porta tous les Castillans non seulement à demander leur départ, mais à faire des complots secrets pour se saisir de deux brigantins. Ojéda ne vit pas d'autre remède au désordre que l'offre d'aller lui-même à Espagnola pour hâter le secours qu'il en attendait, et d'ajouter que s'il ne paraissait point dans l'espace de cinquante jours ils seraient dégagés de l'obéissance qu'ils lui avaient jurée. Cette proposition ayant satisfait les plus mutins il s'embarqua sur le navire génois après avoir nommé pour commander dans son absence François Pizarre, qui se formait dans une si rude école à toutes les grandes entreprises auxquelles il était destiné par la fortune.

Aussitôt que le vaisseau fut en mer Ojéda se crut en droit d'agir en maître : Talavera, qui ne lui avait pas vendu son bâtiment et qui conser-

vait le même empire sur son équipage, commença par le mettre aux fers; mais sa captivité dura peu. Talavera et tous ses gens sentirent le besoin qu'ils avaient d'un tel chef lorsque, après avoir été fort maltraités par la tempête, ils eurent échoué sur la côte de Cuba; la nécessité de résister aux attaques des insulaires qui se présentaient sans cesse lui fit déférer le commandement.

Dans un pays qu'il ne connaissait point il ne vit pas d'autres ressources que de se rapprocher de la Jamaïque, où il espérait pouvoir se rendre aisément avec quelques canots qu'il comptait enlever aux Américains; il suivit les côtes pendant l'espace de cent lieues, et le détail de ses peines est incroyable dans le récit des historiens. Un marais fort humide qu'il rencontra au bout de cette marche et dont il se flatta de trouver bientôt la fin n'avait pas moins de trente lieues de longueur; cependant comme il s'y trouvait engagé sans aucune apparence de pouvoir pénétrer dans les terres au milieu d'une multitude innombrable d'ennemis, il continua cette route souvent avec de l'eau jusqu'à la ceinture, manquant de vivres; n'ayant pour boire que l'eau bourbeuse où il marchait, et trop heureux lorsqu'il pouvait rencontrer quelques mangliers pour s'y percher pendant la nuit. Enfin réduit à trente-cinq hommes de plus du double qu'il avait en arrivant dans l'île, et si faible qu'il avait peine à

se traîner, il entra sur les terres d'un cacique dans lequel il trouva quelques sentimens de pitié : il obtint du temps et du secours pour rétablir ses forces. De là étant passé chez un autre cacique qui ne le reçut pas avec moins d'affection, et qui n'était éloigné que d'environ vingt lieues de la Jamaïque, il fit passer dans cette île un Castillan nommé *Pierre d'Ordas* pour aller demander du secours à Esquibel, quoique cet Espagol fût son ennemi.

Ordas présenta au gouverneur de la Jamaïque une lettre de son général qui le conjurait de ne le pas abandonner dans son infortune. Esquibel heureusement se piqua de générosité et se hâta d'armer une caravelle qu'il fit partir sous les ordres de Pamphile de Narvaëz. Ce secours arriva heureusement à Cuba; et Narvaëz qui rendait justice au mérite d'Ojéda lui tendit la main avec autant de respect que d'amitié. Esquibel le reçut dans sa maison et le fit servir avec les plus grands honneurs ; après quelques jours de repos il le fit conduire à Espagnola. Talavera n'eut pas la hardiesse de le suivre dans un lieu où il ne pouvait éviter le châtiment de ses crimes; mais ayant demeuré trop long-temps à la Jamaïque il n'y fut pas moins arrêté par l'ordre de l'amiral et condamné au dernier supplice.

En arrivant à San-Domingo Ojéda eut le chagrin d'apprendre qu'Enciso en était parti depuis long-temps pour conduire à Saint-Sébastien un

grand convoi d'hommes et de vivres. Comme dans toute sa route il n'en avait appris aucune nouvelle, il ne douta point qu'il n'eût péri dans les flots ou par les armes des Américains ; et loin de perdre courage il se flatta que le secours de ses amis lui ferait bientôt réparer toutes ses pertes : mais son terme était arrivé ; il mourut si pauvre qu'on ne lui trouva pas de quoi le faire enterrer. Dans le peu de séjour qu'il avait fait à San-Domingo il avait donné une nouvelle preuve de cette intrépidité qui l'avait rendu célèbre pendant toute sa vie. Il fut attaqué la nuit par plusieurs personnes qui croyaient avoir à lui reprocher la perte de leurs biens et qui avaient juré d'en tirer vengeance : loin d'être effrayé du nombre il se jeta au milieu d'eux comme il avait toujours fait dans les combats, et son épée seule, qu'il maniait avec une adresse surprenante, le délivra de tous ses ennemis. Jamais personne en effet ne fut plus propre pour un coup de main et pour l'exécution des grandes entreprises qui ne demandent que du courage et de la fermeté ; jamais on n'eut le cœur plus haut ni plus de mépris pour la fortune : mais il avait besoin d'être conduit, il manqua toujours de prudence et de bonheur.

D'un autre côté les habitans de Saint-Sébastien, ayant vu expirer les cinquante jours pendant lesquels ils avaient promis d'attendre leur gouverneur, pressèrent Pizarre de leur faire quit-

ter un pays où il ne leur restait aucune assurance de s'établir; mais lorsqu'ils voulurent s'embarquer, les deux brigantins qu'ils avaient conservés se trouvèrent trop petits pour contenir soixante hommes dont leur troupe était encore composée: ils convinrent entre eux d'attendre que la misère et les flèches des ennemis eussent diminué ce nombre, et ce qu'ils désiraient arriva plus tôt encore qu'ils ne l'avaient prévu. Alors ils tuèrent quatre chevaux qu'ils avaient épargnés dans les plus grandes extrémités parce que la seule vue de ces animaux épouvantait les Américains, et les ayant salés pour leur unique provision ils se partagèrent sur les deux bâtimens : Pizarre monta l'un et donna le commandement de l'autre à un Flamand qui entendait fort bien la navigation ; mais ils n'étaient pas bien loin de la côte lorsqu'un furieux coup de mer ouvrit le brigantin du Flamand et l'ensevelit dans les flots à la vue de l'autre sans qu'il fût possible d'en sauver un seul homme. Les vents ne cessant point d'être contraires, Pizarre se vit forcé de retourner au continent vers le port qui avait reçu le nom de Carthagène : en approchant du rivage il découvrit en mer un navire et un brigantin ; c'était Enciso, qui revenait d'Espagnola avec cent cinquante hommes d'élite et toutes les provisions nécessaires pour l'établissement d'une colonie. Comme il croyait encore Ojéda dans sa fortune il ne douta point, à la vue de Pizarre et de sa troupe, qu'ils ne

fussent des transfuges qui avaient abandonné leur général, et Pizarre ne guérit ses soupçons qu'en lui montrant par écrit la commission qu'il avait reçue d'Ojéda : mais ils n'en furent pas plus disposés à s'accorder lorsque Enciso eut déclaré qu'en vertu de leurs conventions avec le gouverneur ils devaient retourner tous et l'attendre à Saint-Sébastien. Cette proposition les ayant fait frémir ils le conjurèrent avec les dernières instances de ne les pas reconduire dans un lieu dont le seul nom devait leur faire horreur après ce qu'ils y avaient souffert; et s'il ne voulait pas leur permettre de retourner à Espagnola ils le priaient de consentir du moins qu'ils allassent joindre Nicuessa dans la Castille-d'Or. Enciso se garda bien de permettre que cette province fût peuplée aux dépens de la Nouvelle-Andalousie; il employa les promesses et l'autorité pour les engager à le suivre. Mais ils ne furent pas long-temps sans voir toutes leurs craintes vérifiées; en entrant dans le golfe d'Uraba le navire d'Enciso toucha si rudement contre la pointe orientale qu'il fut brisé en un instant, et qu'on eut à peine le temps de sauver les hommes avec une fort petite partie des provisions : ainsi la colonie se trouva réduite en peu de jours à vivre de bourgeons de palmiers. Pour comble de disgrâce les habitans avaient réduit en cendres la forteresse et toutes les maisons. Un assez grand nombre de porcs du pays, qui descendirent des montagnes, fu-

rent pendant quelques jours une ressource pour les Castillans ; mais lorsqu'elle fut épuisée il ne leur resta plus d'espérance que dans la guerre. Enciso partit pour chercher des vivres à la tête de cent hommes bien armés : il n'alla pas loin ; trois Américains l'arrêtèrent avec autant de gloire pour eux que de perte et d'humiliation pour les Espagnols : ils eurent l'audace de venir à lui l'arc bandé, et tirant leurs flèches avec une vitesse étonnante ils eurent vidé leurs carquois avant que leurs ennemis se fussent reconnus. Enciso, blessé comme la plupart de ses soldats, n'eut pas même la satisfaction d'arrêter ces trois braves, qui s'enfuirent après lui avoir ôté le pouvoir d'avancer. Son retour dans ce triste état fut le sujet d'un nouveau désespoir pour la colonie : on ne parlait que d'abandonner cette fatale contrée, lorsqu'un jeune homme de ceux qui étaient venus avec Enciso proposa une ouverture qui rendit l'espérance aux plus abattus.

Il se nommait Vasco Nugnez de Balboa, et cette occasion fut la première source du crédit et de la réputation qui le conduisirent dans la suite au plus haut degré de la gloire et de la fortune. Chargé de dettes et poursuivi par ses créanciers, il avait trouvé le moyen de s'embarquer secrètement avec Enciso en se faisant porter à bord dans un tonneau : il avait attendu pour se faire voir que le vaisseau fût assez loin en mer ; et Enciso fort irrité de cette tromperie l'avait menacé de le dé-

barquer dans la première île déserte, parce que suivant les lois que le gouverneur d'Espagnola avait portées en faveur des créanciers il méritait la mort : mais adouci par sa soumission et par les instances de ceux qui avaient demandé grâce pour lui, Enciso s'était déterminé à lui pardonner.

Cet aventurier, âgé de trente-cinq ans et qui joignait à une belle figure beaucoup d'esprit, de vigueur et d'intrépidité, voyant manquer le courage à tous ses compagnons et cherchant à se distinguer par quelque service important, leur dit que dans le voyage qu'il avait fait avec Bastidas il avait pénétré jusqu'au fond du golfe, et qu'il se souvenait d'y avoir visité à l'ouest d'une belle et grande rivière une bourgade abondante en vivres, dont les habitans n'empoisonnaient point leurs flèches. Ce récit fit renaître l'espérance des Castillans : ils se hâtèrent de passer le golfe, dont la largeur n'est que de six lieues, et trouvant la rivière telle que Balboa l'avait représentée ils reconnurent que c'était celle du Darien ; mais à leur arrivée ils aperçurent un corps d'environ cinq cents Américains qui s'étaient rassemblés au pied d'une colline et qui semblaient résolus de s'opposer à leur descente. Le témoignage de Balboa, qui les avait assurés que ces barbares n'empoisonnaient pas leurs flèches, ne leur ôtait pas un reste de défiance. Enciso leur fit jurer qu'ils mourraient plutôt que de fuir ; après quoi il fit sonner la charge.

Les Américains soutinrent le premier choc ; mais s'étant bientôt ébranlés ils prirent la fuite avec beaucoup de confusion : les Castillans marchèrent vers la bourgade, qu'ils trouvèrent abandonnée, mais remplie de vivres. Ils parcoururent tout le pays sans rencontrer un seul ennemi, et le butin qu'ils enlevèrent en bijoux d'or très pur ne monta pas à moins de dix mille pesos.

Une si heureuse expédition et l'abondance où l'on se trouva tout d'un coup acquirent une nouvelle considération à Balboa. L'on jeta aussitôt les fondemens d'une ville, qui fut nommée *Sainte-Marie-l'Ancienne de Darien*, parce qu'elle fut placée sur le bord de cette rivière. Il y a beaucoup d'apparence qu'Enciso ne fit pas réflexion qu'en transportant sa colonie sur la rive occidentale du Darien il la tirait de la Nouvelle-Andalousie, qui était séparée de la Castille-d'Or par ce fleuve. Balboa, après l'avoir adroitement engagé dans cette fausse démarche, eut soin de faire observer à ses partisans que la colonie n'était plus dans le gouvernement d'Ojéda, et que par conséquent Enciso, qui tenait son autorité de ce gouverneur, n'avait plus de droit au commandement. Ces insinuations avaient déjà remué les esprits lorsque Enciso commit une autre faute en défendant la traite de l'or aux particuliers sous peine de mort : on le soupçonna de vouloir profiter seul d'un si riche commerce, et l'indignation porta tout le monde à lui déclarer que, n'étant plus dans la Nouvelle-

Andalousie, on ne reconnaissait plus sa juridiction. Les mécontens formèrent ensuite une nouvelle sorte d'administration dont la principale autorité fut confiée à Balboa avec deux autres officiers, qui furent Jean Sarmudio et François Valdivia. Cependant comme ce changement ne fut pas universellement approuvé, il se forma trois partis, dont la division faillit de ruiner la colonie dans sa naissance. Les uns redemandaient Enciso, du moins jusqu'à ce que la cour leur donnât un gouverneur; d'autres voulaient qu'on fît appeler Nicuessa et qu'on reconnût ses ordres parce qu'on était dans son gouvernement. Enfin les amis de Balboa soutenaient leur élection et ne croyaient digne de les commander que celui dont ils faisaient profession de tenir la vie.

Pendant que la discorde augmentait de jour en jour on fut extrêmement surpris d'entendre dans le golfe le bruit de quelques pièces d'artillerie, et toutes les factions se réunirent pour y répondre: bientôt on aperçut deux navires; ils étaient commandés par Rodrigue-Enriquez de Colmenarez, qui portait des provisions et soixante hommes à Nicuessa. Il avait d'abord été jeté par le vent au port de Sainte-Marie, éloigné d'environ cinquante lieues de celui de Carthagène; et tandis qu'il y faisait tranquillement de l'eau un corps d'Américains, qui étaient tombés sur ses gens avec leurs flèches empoisonnées, lui en avait tué quarante-six; il en avait perdu sept autres, qui s'étant dis-

persés dans leur fuite n'avaient pu trouver le moyen de retourner à bord. Le chagrin de son infortune et la nécessité de se radouber l'avaient conduit au côté oriental du golfe dans l'espérance d'y rencontrer Ojéda; mais n'y ayant trouvé que des indices de sa mort il avait pris la résolution de visiter toutes les parties du golfe, en tirant par intervalles et faisant allumer des feux qui pouvaient servir à rassembler les malheureux Castillans s'il en était resté quelques-uns sur cette côte.

Son arrivée répandit une joie extrême dans la colonie; mais bientôt elle y fit succéder de nouveaux troubles. Comme son inquiétude était fort vive pour Nicuessa, qui était son intime ami, dont il n'apprenait aucune nouvelle, il prêta l'oreille aux désirs de ceux qui le demandaient pour gouverneur; et se les étant attachés par la facilité qu'il eut à leur donner des vivres, il continua d'employer la même adresse pour faire entrer les deux autres factions dans les intérêts de son ami : il leur représenta d'ailleurs l'avantage qui reviendrait à la colonie de joindre ses forces à celles de Nicuessa, qu'il supposait heureusement établi; et ce motif fit tant d'impression sur ceux qui paraissaient encore incertains qu'ils s'accordèrent tous à le charger de cette commission.

Nicuessa était parti d'Espagnola vers la fin de l'année précédente avec cinq bâtimens de différentes grandeurs et chargés de toutes les provi-

sions qui convenaient à son entreprise; une tempête les avait presque aussitôt dispersés. Lope d'Olano, son lieutenant, l'avait quitté pendant la nuit sous prétexte qu'il lui était impossible de tenir la mer, et s'étant joint au gros de l'escadre qui était entré dans la rivière de Châgre, il s'en était fait reconnaître le chef dans la fausse supposition que la caravelle du commandant avait été submergée; mais n'ayant pu se garantir de la misère qui fit périr quantité de ses gens il avait formé le dessein de retourner à Espagnola.

Nicuessa jeté seul sur une côte inconnue y perdit en effet sa caravelle et se vit forcé de chercher par terre Véragua, qui était le rendez-vous général: dans cette marche un très-grand nombre d'Espagnols périrent de misère ou par les mains des sauvages: d'autres abandonnèrent leur chef sans suivre de route certaine et souffrirent tous les tourmens de la faim, de la soif et de la chaleur; enfin quatre matelots arrivèrent dans une chaloupe à l'entrée de la rivière de Belem, où ils rencontrèrent Olano, qui avait différé jusqu'alors à mettre à la voile, et lui donnèrent avis que Nicuessa venait par terre le long du rivage. Olano crut l'occasion favorable pour rentrer en grâce; il lui envoya sur-le-champ quelques provisions dans un brigantin: on n'alla pas loin sans le rencontrer. Mais avec quelque joie qu'il dût recevoir un secours auquel il devait la vie, il demeura long-temps ferme dans la résolution

qu'il avait prise de punir du dernier supplice la trahison de son lieutenant, qui avait coûté la vie à plus de quatre cents hommes; cependant il lui fit grâce à la prière de ses gens qui se jetèrent tous à ses pieds pour le fléchir, mais il le retint prisonnier dans l'intention de le renvoyer en Espagne.

Les Castillans tirèrent peu de fruit de leur réunion; ils tombèrent bientôt dans tous les maux dont ils s'étaient crus délivrés, et la faim devint le plus pressant. Nicuessa leur permit de se répandre dans le pays et d'employer la violence pour forcer les habitans à leur fournir des vivres; mais ces peuples, qui étaient bien armés, se défendirent avec beaucoup de vigueur. Leur résistance ayant ôté toute ressource à leurs ennemis on vit le besoin et le désespoir produire un effet qui était peut-être sans exemple : trente Castillans ayant un jour trouvé le corps d'un Américain tué dans quelque rencontre et déjà presque en pourriture, le mangèrent avidement et moururent tous de cet horrible festin. Enfin Nicuessa désespérant de pouvoir s'établir au milieu d'un peuple si peu docile laissa une partie de ses gens dans la rivière de Belem sous les ordres d'Alphonse Nugnez, et, conduit par un matelot qui avait été du dernier voyage de Christophe Colomb, il se rendit avec les autres à Porto-Bello : il y trouva le rivage couvert d'une multitude infinie d'Américains, qui armés de za-

gaies lui tuèrent vingt hommes. Ce cruel accueil le mit dans la nécessité d'avancer six ou sept lieues plus loin, jusqu'au port qui avait reçu de Colomb le nom de *Bastimentos*; il y jeta l'ancre en disant dans sa langue : *Arrêtons-nous ici au nom de Dieu*; et le trouvant commode pour s'y établir il jeta aussitôt les fondemens de la fameuse ville que cette circonstance a fait nommer *Nombre de Dios*, nom de Dieu.

Les habitans ne s'opposèrent pas au travail, mais le pays n'offrait point d'alimens, aussi la famine y redevint-elle extrême, et les maladies qui s'y joignirent bientôt enlevèrent les trois quarts de la nouvelle colonie; les autres étaient si faibles qu'ils ne pouvaient soutenir leurs armes. Il fallait néanmoins presser l'ouvrage pour se mettre en sûreté contre les sauvages, dont on craignait à tout moment d'être attaqué. Le général s'empressa de donner l'exemple; mais il ne put éviter les murmures et les malédictions de ses gens à qui le désespoir avait ôté le courage et la raison. Ceux qui étaient restés sur le bord du Belem n'étaient pas moins à plaindre; la faim les porta jusqu'à manger des animaux venimeux : la plupart moururent empoisonnés, et Nicuessa n'en eût pas revu un seul s'il ne se fût hâté d'emmener le reste. Ensuite il fit partir une caravelle pour aller demander du secours à Espagnola. Les efforts qu'il fit dans l'intervalle pour se lier avec les Américains et pour en obtenir des vivres furent toujours inu-

tiles : on entreprit de leur enlever ce qu'ils refusaient; mais ils firent une si furieuse défense qu'ils forcèrent toujours les Castillans de se retirer avec perte.

Telle était la situation de Nicuessa lorsqu'il vit arriver Colmenarez avec des propositions qui pouvaient le dédommager de ses pertes s'il eût été capable d'en profiter; mais ses malheurs l'avaient aigri jusqu'à troubler un peu sa raison, et ce qui devait le conduire à la fortune ne servit qu'à précipiter sa ruine. Colmenarez qui lui portait une sincère affection, l'ayant trouvé avec soixante hommes tous dans le plus déplorable état du monde, nu-pieds, maigres, décharnés, leurs habits en lambeaux, fut quelque temps sans pouvoir s'expliquer autrement que par ses larmes. Il lui apprit ensuite le sujet de son voyage, qui fut écouté avec des transports de joie; mais quelle fut la surprise de ce généreux ami lorsque après lui avoir fait une vive peinture des richesses qu'on avait trouvées sur les bords du Darien, il l'entendit répondre devant tous ceux qui venaient le reconnaître pour leur chef, que cette nouvelle ville ayant été bâtie sur son terrein, les fondateurs méritaient d'être punis, et qu'aussitôt qu'il y serait arrivé il ferait sentir sa colère aux coupables! Un langage si déplacé fit une égale impression sur tout le monde; mais par une seconde imprudence qui mit le comble à la première Nicuessa fit partir avant lui une caravelle pour le Darien, tandis

que dans l'espérance apparemment de trouver de l'or il employa plusieurs jours à visiter quelques îles voisines. Ses députés portèrent la nouvelle de ses dispositions avec celle de son départ. Lorsqu'il parut à la vue du port Balboa se présenta sur le rivage et lui fit crier qu'il était le maître de retourner à Nombre de Dios, mais qu'on était résolu de ne le pas laisser descendre dans la province du Darien.

Une déclaration si peu attendue le jeta dans un étonnement qui lui ôta d'abord la force de répondre : après avoir rappelé ses esprits il représenta aux Castillans qui s'opposaient à sa descente qu'il était venu sur leur invitation, et qu'il ne pensait qu'à se rendre utile à la colonie par un sage gouvernement : il demanda du moins la liberté de descendre et celle de s'expliquer ; il s'abaissa jusqu'à protester que, s'ils ne le jugeaient pas digne du commandement après l'avoir entendu, il consentait à se voir traité comme ils le jugeraient à propos. On ne répondit à ce discours que par des railleries et des menaces. Comme il était fort tard il prit le parti de jeter l'ancre et de passer la nuit dans sa caravelle. Lorsque le jour parut on lui fit dire qu'il pouvait débarquer ; mais au moment qu'il toucha la terre il s'aperçut qu'on cherchait à se saisir de sa personne, et c'était en effet le dessein de ses ennemis : il eut assez de légèreté pour leur échapper par la fuite, d'autant plus que Balboa empêcha qu'il ne fût

poursuivi. La crainte de tomber entre les mains des sauvages le fit sortir d'un bois où il s'était retiré, et s'étant approché de la colonie il fit dire aux habitans que s'ils ne voulaient pas le recevoir en qualité de gouverneur il demandait d'être reçu du moins comme leur compagnon, ou d'être enchaîné s'ils le désiraient, et qu'il aimait mieux mourir près d'eux dans les fers que de retourner à Nombre de Dios pour y périr par des flèches empoisonnées. Cette proposition ne servit qu'à lui attirer du mépris et de nouvelles injures: cependant Balboa, qui regrettait de s'être opposé à sa réception, entreprit de faire revenir les esprits en sa faveur; il fit même punir ceux qui l'avaient outragé, et lui conseillant de rentrer dans sa caravelle il lui recommanda de n'en point sortir s'il ne le voyait lui-même au nombre de ceux qui pourraient l'inviter à descendre. De quelque source que fût parti ce conseil, le dernier malheur de Nicuessa vint de ne l'avoir pas suivi. Trois Castillans de la colonie feignant de la chaleur pour ses intérêts se rendirent à son bord, rejetèrent ce qui s'était passé sur l'emportement de quelques mutins et l'assurèrent que tous les honnêtes gens le souhaitaient pour gouverneur. Il donna dans le piége malgré l'avis de Balboa : ces trois traîtres, auxquels il ne fit pas difficulté de se fier, l'ayant livré à ses ennemis il fut embarqué peu de jours après sur un méchant brigantin avec dix-sept hommes qui s'attachèrent volon-

tairement à sa fortune. En vain prit-il le ciel à témoin de cette cruauté et cita-t-il ses ennemis au jugement de Dieu et des hommes; on lui reprocha d'avoir fait périr une infinité de Castillans par son ambition ou sa mauvaise conduite, et les plus modérés furent ceux qui lui conseillèrent ironiquement d'aller rendre compte en Espagne des services qu'il avait rendus à la nation. Il mit à la voile sans qu'on ait su dans quel lieu du monde sa mauvaise fortune l'avait conduit; ce ne fut qu'en 1519 qu'on apprit par hasard qu'ayant été jeté par un naufrage dans de petites îles nommées les *Caimans*, au nord-ouest de la Jamaïque, et voulant passer à la terre ferme du côté de l'Yucatan, il était tombé entre les mains d'un cacique qui le sacrifia aux idoles du pays et qui fit un festin de sa chair.

Après son départ Balboa se mit sans peine en possession de l'autorité : il fit arrêter Enciso après lui avoir reproché de vouloir usurper une place dont les provisions devaient venir du roi seul; il ne lui rendit la liberté à la prière des principaux habitans de la colonie qu'à condition qu'il s'embarquerait sur le premier vaisseau qu'on ferait partir pour la Castille ou pour Espagnola. Ensuite pensant à se procurer des secours d'hommes et de munitions il fit nommer pour cette commission Valdivia, son collègue et son ami, qui devait presser l'amiral au nom de tous les Castillans de la nouvelle fondation : d'un autre

côté il leur représenta qu'il convenait d'informer la cour de leur situation dans la province de Darien et des richesses qu'ils se promettaient d'y découvrir; sur quoi Zamudio, son autre collègue, se laissa persuader de passer lui-même en Castille.

Les négociations dans Espagnola eurent tout le succès qu'il s'en était promis : Valdivia revint non seulement avec des provisions et des hommes, mais avec des lettres de l'amiral, qui promettaient de plus puissans secours à la colonie. Dans l'intervalle il était arrivé de nouveaux événemens qui avaient beaucoup relevé les espérances de Balboa, et il se hâta d'en donner avis à l'amiral par le même député : il s'était mis à la tête de cent cinquante hommes, avec lesquels il avait fait des courses dans tout le pays jusqu'à Nombre de Dios, répandant la terreur de son nom parmi les Américains et n'accordant son amitié qu'à ceux qui la recherchaient au prix de l'or. Cette expédition lui avait fait rassembler tant de richesses, que le quint du roi dont Valdivia fut chargé pour le remettre au trésor royal de San-Domingo montait à quinze cents pesos, c'est-à-dire trois cents marcs d'or.

La fortune l'avait traité encore avec plus de faveur en lui donnant les premiers indices de la plus grande et la plus heureuse de toutes les découvertes de l'Espagne. Un jour que le fils d'un cacique nommé *Comagre*, allié de la colonie, lui avait présenté beaucoup d'or, il s'éleva pour la répartition

une querelle fort vive entre les Castillans. Le jeune Américain, étonné de cette furieuse passion pour un métal dont il ne faisait pas le même cas, s'approcha de la balance, la secoua d'un air d'indignation et renversa tout l'or qu'il avait apporté; ensuite se tournant vers les Castillans, auxquels il reprocha de se quereller pour une bagatelle, il leur dit que puisque c'était apparemment ce métal qui leur avait fait abandonner leur patrie et qui leur faisait essuyer tant de fatigues, courir tant de dangers et troubler tant de peuples qui avaient toujours vécu dans une paix profonde, il voulait leur faire connaître un pays dans lequel ils trouveraient de quoi remplir tous leurs désirs; mais que pour y pénétrer ils avaient besoin de forces plus nombreuse, parce qu'ils y auraient à combattre de puissans rois et des nations guerrières. On lui demanda de quel côté était le pays qui renfermait de si beaux présens du ciel : il répondit que du sien il y avait six soleils, c'est-à-dire six journées de marche, en tirant au midi, qu'il montrait du doigt; qu'on trouverait d'abord un cacique d'une extrême richesse et plus loin une grande mer, sur laquelle on voyait des vaisseaux un peu moins grands que ceux des Espagnols, mais équipés de voiles et de rames; et qu'au-delà de cette mer on arriverait dans un royaume où l'or était si commun que les habitans mangeaient et buvaient dans de grands vases de ce métal et le faisaient servir aux mêmes usages qu'il voyait faire

aux Castillans de ce qu'ils nommaient du fer. Enfin le jeune cacique s'offrit de leur servir de guide avec une partie des sujets de son père. Un avis de cette importance pour tous les habitans de la colonie leur fit pardonner à l'Américain sa hardiesse et ses reproches. Balboa en faisant partir Valdivia pour Espagnola le chargea particulièrement de communiquer à l'amiral une nouvelle si capable de lui faire hâter les secours qu'il avait promis ; mais le malheur de l'envoyé retarda pendant plusieurs années l'honneur et l'utilité que Balboa en devait tirer.

Cependant l'humanité foulée aux pieds dans ces malheureuses contrées commençait enfin à élever sa voix, et les premiers cris se firent entendre par la bouche d'un moine dominicain. Espagnola continuait de perdre ses habitans naturels sans que les ordonnances du roi fussent capables de réprimer la tyrannie des Castillans ; un prédicateur, nommé *Antoine Montesimo*, qui s'était fait une grande réputation d'éloquence et de sainteté, prit un jour solennel pour monter en chaire à San-Domingo devant l'amiral et tout ce qu'il y avait de personnes distinguées dans la colonie, et s'éleva contre l'injustice et la barbarie avec laquelle il voyait traiter les Américains. Ce reproche si juste, qui touchait les Castillans du côté le plus sensible ; excita beaucoup de murmures : les officiers royaux pressèrent l'amiral de réprimander un indiscret qu'ils accusaient d'avoir

manqué de respect pour le roi. Ils reçurent ordre de se rendre au couvent pour s'expliquer d'abord avec le supérieur; mais leur surprise fut extrême lorsque ce religieux, qui se nommait le P. de *Cordoue*, leur déclara que le P. de Montesimo n'avait rien dit à quoi son devoir ne l'eût obligé et qui ne dût être approuvé de tous ceux qui respectaient Dieu et le roi. Les officiers dans le premier mouvement de leur colère déclarèrent à leur tour que le prédicateur se rétracterait en chaire, ou que les dominicains seraient chassés de l'île; cependant après quelques explications plus modérées on convint que le P. de Montesimo prêcherait du moins dans un autre style et qu'il satisferait ceux qui se croyaient offensés. Le concours fut extraordinaire à l'église; mais loin de tenir un autre langage le prédicateur soutint avec fermeté ce qu'il avait dit la première fois, en protestant qu'il s'y croyait également obligé par l'intérêt de l'état et de la religion. Les officiers plus irrités que jamais prirent le parti d'en écrire au roi. D'un autre côté les dominicains firent partir le P. de Montesimo pour plaider sa propre cause auprès du souverain : il trouva la cour fort prévenue contre lui; mais quelque répugnance qu'il eût à s'y présenter, après avoir hésité deux ou trois fois son zèle lui fit traverser la garde du palais et le conduisit jusqu'aux pieds du roi. Il en fut reçu avec bonté : il n'eut pas de peine à faire comprendre à ce prince qu'on lui avait dé-

guisé la vérité : cependant il n'en put obtenir que des ordres pour l'assemblée d'un conseil extraordinaire, où cette grande affaire fut plaidée de part et d'autre avec beaucoup de chaleur. On peut dire que c'était le procès de l'humanité contre la tyrannie, aussi la première ne gagna pas sa cause. C'est une chose curieuse que les raisons alléguées par ceux qui justifiaient l'esclavage où l'on tenait les Américains : « Ce sont des en« fans, disaient-ils, qui à cinquante ans ont l'es« prit moins avancé que les Européens ne l'ont « à dix. » Ce sont des enfans; instruisez-les : ils sont faibles; protégez-les. Depuis quand le sentiment de la supériorité est-il l'excuse de la violence ? Ce n'est qu'une raison pour être généreux. « Mais ils vont nus, et quand on les a vêtus ils « déchirent leurs habits. » (On répète ici littéralement ce qui fut allégué.) Quoi! la nature ne leur a pas fait un besoin du vêtement, et vous leur en faites un supplice! et vous vous indignez qu'ils s'y dérobent! Vous n'avez pas plus de droit de leur faire porter des habits que de leur donnés des fers. « L'oisiveté est leur souverain bien.» Pourquoi voulez-vous le leur arracher? A quel titre leur commandez-vous le travail? Si l'influence d'un climat brûlant leur fait du repos une nécessité, s'ils sont heureux du seul plaisir d'être, tyrans du monde, qui promenez partout une activité funeste aux autres et à vous-mêmes, de quel droit tourmentez-vous leurs jours, qui sans

vous seraient tranquilles! L'homme innocent couché sur sa natte serait-il moins agréable aux yeux de Dieu que l'homme ambitieux porté sur des vaisseaux au-delà des mers? Montesimo prouva qu'on exagérait les défauts et les vices des Américains et qu'on les calomniait après les avoir égorgés. Il parla avec tant de force que le roi, également pressé par sa conscience et par le testament de la reine Isabelle, voulut qu'on accordât quelque chose à l'équité : on régla par provision que les Américains seraient réputés libres, mais que les départemens continueraient de subsister dans la même forme. C'était reconnaître le droit de ces peuples à la liberté, et les retenir en même temps dans l'esclavage. Comme les bêtes de charge s'étaient extrêmement multipliées dans Espagnola il fut expressément défendu de faire porter aux insulaires aucun fardeau et de se servir du bâton ou du fouet pour les punir. Il fut aussi ordonné qu'on nommerait des visiteurs ou des intendans qui seraient comme leurs protecteurs, et sans le consentement desquels il ne serait pas permis de les mettre en prison. Enfin l'on régla qu'outre les dimanches et les fêtes ils auraient dans la semaine un jour de relâche, et que les femmes enceintes seraient exemptes de toute sorte de travail. Mais en conservant les départemens et les redevances qu'ils payaient au trésor royal, ces règlemens devenaient impraticables; s'ils eussent pu être suivis les posses-

seurs étaient réduits à l'indigence et ne pouvaient plus payer; aussi ces lois restèrent sans effet.

L'amiral songeait alors à peupler l'île de Cuba, dans la crainte apparemment que, s'il différait plus long-temps cette entreprise, la cour n'en donnât la commission à quelque autre, et que cette île ne fût encore séparée de son gouvernement. Il choisit Diégo de Vélasquez pour la conquérir et pour y bâtir une ville. Vélasquez était un des anciens habitans d'Espagnola: il y avait occupé les premiers emplois avec honneur sous l'adelantade Barthélemi Colomb, et sa prudence, accompagnée d'une figure et d'un caractère aimables, lui attirait beaucoup de considération; d'ailleurs il avait tout son bien dans la province de Xaragua et proche des ports de mer les plus voisins de Cuba. On n'eut pas plus tôt publié qu'il était chargé de l'expédition que tout le monde s'empressa d'en partager l'honneur avec lui; on vit arriver à Salvatiare de la Savana, où se faisait l'embarquement, plus de trois cents volontaires de toutes les parties de l'île. Il mit à la voile avec quatre vaisseaux, et la distance n'étant que d'environ dix-huit lieues d'une île à l'autre il alla débarquer heureusement à l'extrémité orientale de Cuba, vers la pointe de Meyci.

Ce canton avait alors pour maître un cacique nommé *Hatuey*, qui était né à Espagnola et qui en étant sorti avec un grand nombre de ses sujets pour éviter la tyrannie des Européens, avait

formé un petit état où il régnait paisiblement. Comme il craignait toujours que ces redoutables ennemis ne le suivissent dans sa retraite il avait sans cesse des espions qui lui donnaient avis de tous leurs mouvemens : à la première nouvelle du dessein de l'amiral il assembla les plus braves de ses sujets et de ses alliés pour leur représenter ce qu'ils avaient à redouter de la persécution des Castillans, et pour les animer à la défense de leur liberté : mais il les assura que tous leurs efforts seraient inutiles s'ils ne commençaient par se ménager la faveur du dieu de leurs ennemis, qui était un maître fort puissant et pour lequel ces cruels tyrans étaient capables de tout entreprendre : « Le voilà, leur dit-il en leur mon-« trant de l'or dans un petit panier; voilà ce dieu « pour lequel ils prennent tant de peine et qu'ils « ne se lassent pas de chercher; ils ne pen-« sent à venir ici que dans l'espérance de l'y « trouver. Célébrons une fête à son honneur pour « obtenir sa protection. » Aussitôt ils se mirent tous à chanter et à danser autour du panier. Ces fêtes durent une nuit entière, suivant l'ancien usage du pays, et ne finissent ordinairement que lorsque tout le monde est tombé d'ivresse ou de fatigue. On remarque que les chants de Cuba étaient plus doux et plus harmonieux que ceux d'Espagnola. Après cette cérémonie Hatuey rassembla tous ses Américains pour leur dire qu'ayant beaucoup réfléchi sur le sujet de leurs craintes, il

n'avait pas encore l'esprit tranquille et qu'il ne voyait aucune sûreté pour eux tant que le dieu des Espagnols serait dans leur canton : « Vous le « cacheriez en vain, continua-t-il; quand vous « l'avaleriez ils vous éventreraient pour le cher- « cher au fond de vos entrailles. » Il ajouta qu'il ne connaissait qu'un lieu où ils pussent le mettre pour s'en défaire; c'était le fond de la mer, et que lorsqu'ils ne l'auraient plus parmi eux il se flattait qu'on les laisserait en repos. Cet expédient leur parut infaillible; et tout l'or qu'ils possédaient fut jeté en effet dans les flots.

Ils furent extrêmement surpris lorsqu'ils n'en virent pas moins arriver les Espagnols. Hatuey s'opposa d'abord au débarquement; mais aux premières décharges des arquebuses une multitude d'Américains qui bordaient le rivage prit la fuite vers les bois, et Vélasquez ne jugea point à propos de les poursuivre : cependant après quelques jours de repos, voulant se délivrer d'un ennemi qui pouvait l'incommoder à sa retraite, il fit chercher le cacique avec tant de soin qu'il s'en saisit, et pour effrayer ceux qui conservaient encore de l'attachement pour lui il le condamna au feu. Hatuey était attaché au poteau lorsqu'un religieux franciscain entreprit de le convertir, et lui parla fortement du paradis et de l'enfer. « Dans le lieu « de délices dont vous parlez, lui demanda le ca- « cique, y a-t-il des Espagnols? Il y en a, répon- « dit le missionnaire. Je n'y veux point aller, »

dit le cacique; et il expira dans les flammes. Tous les caciques vinrent successivement rendre hommage au vainqueur, et la conquête d'une des plus grandes et des plus belles îles du monde ne coûta pas un seul homme aux Espagnols.

La conquête de Cuba fut comme un nouvel aiguillon qui excita plusieurs aventuriers à tenter d'autres entreprises : Ponce de Léon, qui se trouvait sans emploi dans l'île de Portoric, résolut de faire un voyage au nord, où l'on était bien informé qu'il y avait des terres à découvrir; il aperçut la côte qu'il nomma *Floride* à cause de l'aspect agréable qu'elle présentait, et il doubla le cap de Corientes sans savoir si la terre qu'il avait vue était une île ou tenait au continent. Avant de retourner à Portoric il chargea un officier et un pilote d'ordres secrets, qui fondés sur des chimères produisirent des découvertes réelles : il est assez naturel aux aventuriers d'avoir des idées romanesques. Une ancienne tradition des Antilles avait persuadé à tous les Américains que dans une île nommée *Bimini*, du nombre des Luçayes et proche du canal de Bahama, il y avait une fontaine dont les eaux avaient la vertu de rajeunir les vieillards qui s'y baignaient. Personne ne fut plus enchanté de ces douces rêveries que Ponce de Léon : un autre égarement d'imagination lui avait fait espérer la découverte d'un troisième monde, et comme c'était trop peu pour une si vaste entreprise que les jours qui lui

restaient dans l'ordre de la nature, il voulait commencer par le renouvellement de ceux qui s'étaient écoulés et s'assurer pour toujours d'une vigoureuse jeunesse. Dans la course dont on vient de parler il s'était informé continuellement de la merveilleuse fontaine ; il avait goûté de toutes les eaux, même de celles des marais les plus bourbeux : enfin il ordonna à son lieutenant Ortubia et au pilote Alaminos de continuer les mêmes recherches ; mais ce qui rendit son voyage utile ce fut la connaissance qu'il donna du canal de Bahama, que les navigateurs commencèrent bientôt à suivre pour retourner en Europe ; de là aussi l'établissement du port de la Havane, à deux petites journées du canal, pour servir d'entrepôt à tous les vaisseaux qui venaient de la Nouvelle-Espagne.

Cependant Balboa, qui n'ignorait pas qu'à la cour d'Espagne on n'approuvait pas ses entreprises et usurpations sur l'autorité des chefs qu'il avait supplantés, cherchait à se faire pardonner ce que sa conduite pouvait avoir de répréhensible en rendant quelque grand service ou en faisant passer l'or du Nouveau-Monde dans les mains de son souverain ; il poussait ses recherches dans le Darien.

Cette région était pleine de marais et de lacs et la terre presque sans cesse inondée. Les maisons y étaient d'une forme dont on ne connaît pas ailleurs d'exemples : elles étaient bâties sur les

plus gros arbres, qui les enveloppaient de leurs branches et qui les couvraient de leur feuillage ; on y trouvait des chambres et des cabinets d'une charpente assez forte, et chaque famille était ainsi logée séparément. Chaque maison avait deux échelles, l'une qui conduisait jusqu'à la moitié de l'arbre, et l'autre depuis la moitié de l'arbre jusqu'à la porte de la première chambre; ces échelles étaient de canne, et si légères que les levant facilement le soir les habitans étaient en sûreté pendant la nuit contre les attaques des tigres et d'autres animaux voraces, qui étaient en grand nombre dans la province. Ils avaient leurs magasins de vivres dans ces maisons aériennes; mais ils laissaient leurs liqueurs au pied de l'arbre dans des vaisseaux de terre, et lorsque les seigneurs étaient à manger leurs valets avaient tant d'adresse et de promptitude à descendre et à monter qu'ils n'y employaient pas plus de temps qu'on en met pour aller du buffet à la table. Le cacique Dabayda, seigneur de la contrée qui s'étend au-delà du Rio-Negro, était dans son palais, c'est-à-dire sur son arbre, lorsqu'il vit paraître les Castillans; il se hâta de faire lever les échelles. Ils l'appelèrent à haute voix et l'exhortèrent à descendre sans crainte : il répondit qu'il n'avait offensé personne, et que n'ayant rien à démêler avec des étrangers qu'il ne connaissait pas il demandait en grâce qu'on le laissât tranquille dans sa maison. On le menaça de couper les arbres par

le pied ou d'y mettre le feu, et sur le refus qu'il fit encore on mit la hache au pied de l'arbre qu'il habitait : déjà les morceaux volaient en éclats; il se détermina enfin à descendre avec sa femme et deux de ses fils. On lui demanda s'il avait de l'or : il répondit qu'il n'en avait point dans ce lieu parce que ce métal ne lui était d'aucun usage pour vivre; mais que si les Castillans en désiraient avec tant d'ardeur qu'ils se crussent en droit de troubler le repos d'autrui pour en obtenir, il était prêt à leur en faire apporter d'une montagne voisine. Ils prirent d'autant plus de confiance en cette promesse qu'il leur laissa sa femme et ses deux fils pour gage de son retour; mais après l'avoir inutilement attendu pendant plusieurs jours ils reconnurent qu'ils avaient été trompés, et que leurs otages mêmes, qu'ils avaient fait remonter dans leurs maisons, d'où ils ne s'imaginaient pas qu'ils pussent descendre sans échelles, avaient trouvé le moyen de s'évader pendant la nuit. Tous les autres arbres étant abandonnés de même par leurs habitans l'alarme s'était répandue au loin, et tous les caciques de la province se réunirent bientôt en corps d'armée dans le dessein de repousser leurs tyrans; mais quand ces malheureux se réunissaient, que faisaient-ils que rassembler des victimes sous les mains des Espagnols? Le carnage fut horrible, et ce massacre s'appela la conquête d'une province.

Mais Balboa ne perdait pas de vue une entre-

prise beaucoup plus importante qu'il n'avait pas cessé de méditer depuis les lumières qu'il avait tirées du jeune Comagre; après y avoir préparé ses gens par ses exhortations et par les plus hautes espérances, il partit avec cent-soixante hommes et le jeune cacique pour guide, dans un brigantin qui le porta par mer jusques aux terres d'un cacique nommé *Careta*, avec lequel il avait fait alliance; de là il prit le chemin des montagnes pour entrer dans le pays de Ronca, autre cacique qui se cacha dans des lieux fort secrets à l'approche des Castillans, mais qui se rassurant ensuite par l'exemple de son voisin prit le parti d'aller volontairement au-devant d'eux et d'acheter leur amitié par l'offre de tout ce qu'il avait d'or. Balboa accepta d'autant plus joyeusement la sienne, qu'il était bien aise de s'assurer la liberté du passage pour toutes sortes d'événemens; ensuite s'étant engagé dans des montagnes fort hautes, il eut à combattre une nombreuse armée, dont il tua six cents hommes à coups d'arquebuse et par les morsures de ses chiens.

Quoique le jeune Comagre eût assuré avec raison qu'il n'y avait que six jours de chemin depuis les terres de Ronca jusqu'au sommet d'une montagne d'où l'on découvrait la mer, la difficulté des passages et celle d'y trouver des vivres y firent employer vingt-cinq jours; enfin on arriva fort près de cette élévation, la plus grande de tout le pays qu'on avait traversé, et Balboa y voulut monter seul

pour jouir le premier d'un spectacle qu'il désirait depuis si long-temps : à la vue de la mer du Sud, qu'il ne put méconnaître, il se mit à genoux, il étendit les bras vers le ciel en rendant grâce à Dieu d'un événement si avantageux à sa patrie et si glorieux pour lui-même. Tous ses gens, appelés par le signal, s'empressèrent de le suivre : il recommença devant eux la même cérémonie, qu'ils imitèrent tous à la vue des Américains étonnés, qui ne pouvaient s'imaginer le sujet d'une si grande joie ; ils ne savaient pas que leurs oppresseurs se félicitaient d'avoir trouvé un chemin de plus pour pénétrer dans le Nouveau-Monde, qu'on allait investir par les deux mers.

Balboa se hâta de prendre possession pour les rois ses maîtres du pays qui l'environnait et de la mer qu'il venait de découvrir. Le même jour, après avoir fait élever de gros murs de pierres, planter des croix et graver le nom de Ferdinand sur l'écorce des plus grands arbres, il entra dans la mer jusqu'à la ceinture, l'épée dans une main et le bouclier dans l'autre, et adressant la parole aux Castillans et aux Américains qui bordaient le rivage : « Vous êtes témoins, leur dit-il, que je prends possession de cette partie du monde pour la couronne de Castille, et je saurai bien lui en conserver le domaine avec cette épée. » On est tenté, je l'avoue, de sourire de pitié lorsqu'on entend une aussi faible créature que l'homme dire qu'il prend possession de l'océan, comme si l'on avait

un empire réel sur cet élément à jamais indocile, qui se joue si furieusement de ses prétendus dominateurs, enfin comme si l'océan pouvait avoir d'autre maître que celui qui le fait rouler dans ses limites et qui lui dit : *Tu t'arrêteras ici.*

Balboa, ayant soumis quelques caciques voisins, embarqua tous ses gens sur neuf canots pour s'avancer sur les côtes du golfe où il était et qu'il avait nommé *Saint-Michel*; mais à peine eut-il quitté le rivage qu'une furieuse tempête le jeta dans le plus grand péril qu'il eût jamais essuyé : les Américains mêmes en parurent épouvantés; mais comme ils excellaient à nager ils eurent l'adresse d'attacher les canots deux à deux avec des cordes pour les rendre plus capables de résister aux flots, et celle de les conduire entre quantité de petites îles jusqu'à la pointe d'une plus grande, où ils ne les amarrèrent pas moins habilement aux arbres et aux roches. La nuit qui survint avant le retour du beau temps prépara aux Castillans une scène encore plus effrayante : les eaux ayant crû jusqu'au jour l'île se trouva tout inondée sans qu'on aperçût aucun reste de terre; et comme on avait passé la nuit sur les rochers, ceux qui visitèrent les canots furent consternés d'en trouver une partie en pièces et d'autres entr'ouverts ou remplis de sable et d'eau; le bagage et les vivres avaient été emportés par la violence des flots : on n'eut pas d'autre ressource dans un si grand péril que d'arracher l'écorce des arbres et de la

mâcher avec des herbes pour s'en servir à boucher les fentes des canots qui n'étaient pas absolument brisés, et l'on entreprit de gagner la terre sur de si frêles bâtimens en suivant les Américains qui les précédaient à la nage. Balboa, aussi pressé de la faim que tous les autres, avait recommandé à ses guides d'aborder dans la terre d'un cacique nommé *Tomaco*, dont ils lui avaient vanté l'opulence; mais voyant les habitans disposés à lui résister il se mit à la tête de ses plus braves gens, avec ses chiens qui n'étaient pas moins affamés qu'eux, et dans sa descente il fit un carnage effroyable de ses ennemis; le cacique même y fut blessé; et pendant quelques jours cette disgrâce ne parut servir qu'à redoubler sa fureur; cependant ayant appris de ses voisins que les Castillans avaient bien traité ceux qui les avaient reçus civilement, il leur envoya son fils avec des vivres, et un présent dont la seule vue leur fit oublier toutes leurs fatigues; c'était un amas d'or de six cent quatorze pesos et deux cent quarante perles d'une grosseur extraordinaire: les perles n'avaient que le défaut d'être un peu ternies parce que les Indiens mettaient les huîtres au feu pour les ouvrir; mais on leur apprit une méthode plus simple: et Tomaco voyant l'admiration de ses hôtes pour des biens dont il faisait peu de cas leur en fit pêcher douze marcs dans l'espace de quatre jours. Il assura Balboa que le cacique d'une île qui n'était éloignée que de cinq lieues en avait

de plus grosses encore, et que toute cette côte, qui s'étendait fort loin au sud, produisait quantité d'or et d'autres richesses; mais dans l'affection qu'il avait conçue pour lui depuis qu'il avait éprouvé la douceur avec laquelle il traitait ses alliés, il lui conseilla d'attendre une saison où la mer fût plus tranquille; et les Castillans, rebutés par leur dernière navigation et la plupart accablés de faiblesse et de maladies, pressèrent leur chef de retourner au Darien. Il prit sa marche par une autre route pour acquérir une parfaite connaissance du pays : ce ne fut pas sans peine et sans danger qu'il traversa de nouvelles montagnes parmi des peuples si sauvages qu'ils n'avaient entre eux aucune communication, obligé souvent de s'ouvrir un passage par les armes, s'attachant par ses caresses et ses bienfaits ceux qui lui fournissaient volontairement des vivres et de l'or, et faisant dévorer par ses chiens tous les caciques qui entreprenaient de lui résister; enfin le 29 janvier de l'année 1514 Balboa rentra glorieux et triomphant dans la colonie avec plus de quarante mille pesos d'or qu'il rapportait de la dépouille des Américains.

Son premier soin fut d'informer le roi et ses ministres de tant d'importantes découvertes et des suites qu'on devait s'en promettre : il chargea de ses lettres Pierre d'Arbolancho, et les accompagna d'une très grande quantité d'or et de ses plus belles perles; Arbolancho partit au commence-

ment de mars, et son arrivée remplit de joie toute la cour. Le ministre des Indes, qui était passé alors au siége de Burgos et qui continuait de gouverner les affaires avec une autorité presque souveraine, le reçut avec de grandes marques de faveur et lui procura le même accueil du roi : ce prince parut satisfait des services de Balboa et donna ordre au prélat de ne pas les laisser sans récompense. Mais ce fut un malheur pour ce brave aventurier que son député ne fût point arrivé deux mois plus tôt; les coups qui devaient entraîner sa ruine étaient déjà portés. Ferdinand à qui l'on avait fait comprendre que la colonie du Darien méritait beaucoup d'attention, s'était déterminé à lui donner un chef dont le caractère et le rang fussent capables d'y établir l'ordre et d'y faire respecter l'autorité souveraine : on lui proposa don Pédrarias d'Avila, officier de naissance et de mérite et d'une grande réputation dans les armes. On avait travaillé à ses instructions avec tant de diligence qu'il était parti peu de jours avant l'arrivée d'Arbolancho.

Pédrarias arriva avant la fin de juillet au golfe d'Uraba, et faisant mouiller à quelque distance de Sainte-Marie il y envoya donner avis des ordres de la cour. L'officier qu'il chargea de cette commission se fit présenter d'abord au commandant : il fut surpris de voir un homme si célèbre en simple camisole de coton, en caleçon et en souliers de cordes, occupé à faire couvrir de feuilles

une assez mauvaise case qui lui servait de demeure. Herréra, qui rapporte cette circonstance, remarque que c'était par cette simplicité de mœurs que Balboa était devenu la terreur de tant de nations, et s'était tellement attaché tous les habitans de la colonie qu'avec quatre cent cinquante hommes qu'on y comptait à peine il aurait empêché, s'il l'eût entrepris, toutes les forces de la flotte d'Espagne de mettre Pédrarias en possession de son gouvernement; ce nouveau commandant ne s'était pas même attendu d'y être reçu sans obstacle, mais il fut agréablement trompé. Son officier ayant déclaré à Balboa que don Pédrarias d'Avila, nommé par le roi au gouvernement de cette province, était dans la rade avec sa flotte, reçut pour réponse que toute la colonie était disposée à respecter les volontés du roi. Cependant il s'éleva dans la ville un assez grand murmure : il se forma des assemblées, et Balboa se vit le maître de faire soulever tout le monde en sa faveur; mais ayant pris de bonne foi le parti de la soumission il ne voulut pas même qu'aucun de ses gens parût armé devant le gouverneur, et, marchant au-devant de lui avec tous ses braves, après lui avoir fait un compliment respectueux, il le conduisit dans sa cabane, où il lui fit servir un repas de cassave, de fruits et de racines avec de l'eau du fleuve pour toute liqueur. Dès le jour suivant Pédrarias vérifia ce qu'on avait publié des grandes entreprises et des conquêtes de Balboa : la mer

du Sud était découverte et tout le pays jusqu'à cette mer avait été soumis; mais les Espagnols qui venaient pour jouir de ces nouveaux avantages et qui s'étaient flattés de trouver de l'or en étendant la main, se virent fort éloignés de leurs espérances lorsqu'ils eurent appris ce qu'il en avait coûté aux conquérans pour s'enrichir et ce qui restait à faire.

Peu de jours après le gouverneur fit proclamer l'ordre qu'il avait apporté de finir le procès intenté à Balboa sur les mémoires d'Enciso : on commença par l'arrêter; on examina les charges: un jugement du conseil le condamna d'abord à une grosse amende, mais il fut mis ensuite en liberté. Pédrarias n'en prit pas moins ses instructions pour former de nouvelles peuplades dans des lieux dont on lui faisait connaître les propriétés. La colonie était dans un état très florissant; tout le monde y jouissait d'un sort heureux; on n'y voyait que des fêtes; on n'entendait que des chants de joie au son de toutes sortes d'instrumens; les terres étaient ensemencées et commençaient à fournir assez de vivres pour la nourriture des habitans; non seulement les caciques étaient soumis, mais la plupart portaient tant d'affection à leurs vainqueurs qu'un Espagnol pouvait aller librement d'une mer à l'autre, tant il eût été facile aux Espagnols de faire oublier par la douceur du gouvernement les cruautés de la conquête! Le roi, démêlant la vérité au travers des nuages

dont on voulait l'obscurcir, écrivit l'année suivante à Pédrarias que pour reconnaître les services de Balboa il le créait son adelantade dans la mer du Sud et dans les provinces de Panama et de Coyba ; il ordonnait qu'on lui obéît comme à lui-même, et que tout subordonné qu'il devait être au gouverneur général, il ne fût gêné en rien sur tout ce qui regarderait le bien public. Ce prince ajoutait qu'il reconnaîtrait le zèle de Pédrarias pour sa personne au traitement qu'il ferait à Balboa, dont il voulait qu'il prît les avis dans toutes les entreprises.

Des ordres si flatteurs ne firent qu'avancer sa perte. Pédrarias était bien éloigné de cette douceur qui avait fait tant d'amis à l'adelantade ; il avait juré la perte d'un homme dont le mérite lui faisait ombrage : il lui fit un procès criminel dans lequel la mort de Nicuessa et les violences exercées contre Enciso furent encore rappelées ; on y ajouta le crime de félonie en supposant l'intention d'usurper le domaine du roi. En vain Balboa se récria contre ces accusations, dont les unes étaient déplacées après le jugement du conseil, et les autres absolument fausses ; il eut la tête coupée à Sainte-Marie, à l'âge de quarante-deux ans, et sa mort fit perdre au roi le meilleur officier qu'il eût alors dans les Indes. Ce qu'il avait fait en si peu d'années ne laissa aucun doute qu'il n'eût bientôt découvert et conquis le Pérou si la cour ne lui eût pas ôté le commandement lorsqu'il se disposait

à partir pour cette expédition. L'Amérique fut indignée de cet acte de tyrannie, et la conduite de Pédrarias dans son gouvernement ne répondit que trop à cette première atrocité. Les historiens le représentent comme une bête féroce déchaînée par le ciel en colère : on lui reproche d'avoir désolé depuis le Darien jusqu'au lac Nicaragua cinq cent lieues d'un pays très peuplé, le plus riche et le plus beau qu'on puisse s'imaginer, et d'avoir exercé sur les Américains, sans distinction d'alliés et d'ennemis, des cruautés qui paraîtraient incroyables si les preuves n'en avaient été déposées au fisc royal, où les historiens renvoient les lecteurs. Comme son pouvoir était balancé par celui du conseil de la province, le désir de secouer un joug dont il se croyait blessé contribua plus que tout autre motif à la destruction de Sainte-Marie du Darien : il s'imagina qu'en allant s'établir sur la mer du Sud l'éloignement pourrait le dérober à l'autorité de ceux qui commanderaient dans Espagnola et le délivrer de l'obligation qu'on lui avait imposée de prendre les avis du conseil. En 1518 il chargea Diégo d'Espinosa, son alcade-major, de se rendre à Panama avec ordre d'y bâtir une ville; en même temps il écrivit au roi que le pays où la colonie de Sainte-Marie avait été fondée n'était pas propre pour un grand établissement, et qu'il convenait aux intérêts de l'Espagne de transporter le siége épiscopal à Panama. L'année d'après ayant reçu des réponses favorables

il envoya ordre à Oviédo, qui commandait alors sur le Darien avec la qualité de son lieutenant, de transporter à Panama tout ce qu'il y avait d'habitans à Sainte-Marie.

C'est vers ce temps que commençait à se faire connaître le plus célèbre défenseur des malheureux Américains, un de ces hommes dont la mémoire ne saurait être trop chérie, dont le nom ne saurait être trop honoré, parce qu'il est de l'intérêt de tous les humains qu'il se trouve de temps en temps de ces âmes élevées et courageuses pour qui la défense de l'opprimé soit le devoir le plus cher, la première gloire et le premier bonheur. Barthélemi Las Cas, depuis évêque de Chiapa au Mexique, était passé fort jeune aux Indes occidentales, avant même d'avoir reçu le sacerdoce : il était prêtre et missionnaire lorsqu'il suivit Vélasquez à Cuba; son unique motif était de convertir les peuples à la foi de l'Evangile, qu'ils auraient peut-être embrassée facilement si leurs nouveaux dominateurs en avaient suivi les préceptes, qui sont en même temps ceux de l'humanité. Las Casas rend témoignage de la docilité des Américains : *Il m'est bien plus aisé*, disait-il aux Espagnols, *de les faire croire au christianisme que de vous le faire observer.* Il a laissé à la postérité son plaidoyer pour les habitans de l'Amérique, adressé au souverain, portant à la fois tous les caractères de la vérité et de la vertu : c'est la peinture la plus touchante de la plus horrible oppression, c'est

l'histoire de la destruction et des crimes; c'est une tache éternelle pour le peuple qui mérita cette leçon et qui même en profita peu. L'espèce de vexation contre laquelle Las Casas s'élève avec le plus de force c'est la forme des départemens dont nous avons déjà parlé, qui mettaient les Américains à la discrétion de maîtres impitoyables. Herréra nous a conservé cette formule que nous allons rapporter : « Moi, distributeur des caciques et des Américains pour le roi et la reine, nos seigneurs, en vertu des patentes royales que je tiens de leurs mains, de l'avis et du consentement du seigneur trésorier-général en ces îles et terreferme pour leurs majestés, je vous commets tel cacique avec tant d'Américains, que je vous recommande pour vous en servir dans vos labourages, dans les mines et dans la ménagerie suivant l'intention de leurs majestés et leurs ordonnances, que vous observerez ponctuellement; et vous en aurez soin tout le temps de votre vie et de votre héritier, fils ou fille, si vous en avez, parce qu'ils ne vous sont commis qu'à cette condition par leurs majestés et par moi en leur nom, vous avertissant que si vous ne gardez pas les susdites ordonnances ces Américains vous seront ôtés, et que l'obligation de conscience pour le temps et la manière tombera sur vous, et non sur leurs majestés, outre la peine que vous encourrez et qui est contenue dans les mêmes ordonnances. »

Ces ordonnances étaient mal exécutées dans

des pays où ceux qui devaient les faire observer étaient les premiers contrevenans, où la complicité des crimes et le partage du butin étaient l'intérêt le plus général. Il faut entendre Las Casas dans l'Histoire de Saint-Domingue : « Les Espagnols, dit-il en parlant des Américains, les accouplaient pour le travail comme des bêtes de somme, et les ayant excessivement chargés ils les forçaient de marcher à grands coups de fouet : s'ils tombaient sous la pesanteur du fardeau on redoublait les coups et l'on ne cessait point de frapper qu'ils ne se fussent relevés. On séparait les femmes de leurs maris; la plupart des hommes étaient confinés dans les mines, d'où ils ne sortaient point, et les femmes étaient employées à la culture des terres; dans leurs plus pénibles travaux les uns et les autres n'étaient nourris que d'herbes et de racines; rien n'était plus ordinaire que de les voir expirer sous les coups ou de pure fatigue. Les mères, dont le lait avait tari ou s'était corrompu faute de nourriture, tombaient mortes de faiblesse ou de désespoir sur le corps de leurs enfans morts ou mourans. Quelques insulaires s'étant réfugiés dans les montagnes pour se dérober à la tyrannie, on créa un officier sous le titre d'*alguazil del campo* pour donner la chasse à ces transfuges, et cet exécuteur de la vengeance publique se mit en campagne avec une meute de chiens qui déchirèrent en pièces un très grand nombre de ces misérables; quantité d'autres, pour

prévenir une mort si cruelle, avalèrent du jus de manioc, qui est un poison très-violent, ou se pendirent à des arbres après y avoir pendu leurs femmes et leurs enfans. » Tels étaient ces départemens qu'on représentait à la cour comme nécessaires pour la conversion de ces peuples.

Las Casas osa déclarer la guerre aux fauteurs des départemens. Les services qu'il avait rendus dans l'île de Cuba lui avaient acquis de la considération : il avait applaudi aux efforts des Pères dominicains, il entreprit de faire revivre la même cause, et ce zèle qui lui fit obtenir dans la suite le titre de protecteur de l'Amérique ne se ralentit point jusqu'à sa mort. Ne pouvant se persuader que le roi catholique eût été bien informé, il prit la résolution de passer en Espagne pour y porter la vérité : il ne put arriver à Séville que vers la fin de l'année 1515; il en partit pour la cour avec des lettres de recommandation de l'archevêque; et dans la première audience qu'elles lui firent obtenir il déclara librement au roi qu'il n'était venu d'Espagnola que pour lui donner avis qu'on tenait dans les Indes une conduite également nuisible aux intérêts de sa conscience et de sa couronne. Il ajouta qu'il s'expliquerait davantage quand il plairait à sa majesté de l'écouter : le roi surpris d'un langage si ferme, lui dit de faire son mémoire et lui promit de le lire. Après cette courte audience s'adressant au P. Matienco, dominicain, confesseur du roi, il lui dit avec la même

noblesse qu'il n'ignorait point que Passamonte et d'autres officiers d'Espagnola avaient prévenu la cour contre lui; que le ministre des Indes et le commandeur Lope de Conchilos lui seraient contraires parce qu'ils avaient des départemens d'Indiens qui étaient les plus maltraités, et qu'il n'avait de fond à faire que sur la justice de sa cause. Ensuite lui ayant exposé toutes les cruautés qu'on exerçait sur les malheureux Américains il l'exhorta au nom du ciel à prendre la défense de la religion, de l'équité et de l'innocence.

Matienco rendit compte au roi de ce qu'il venait d'entendre, et il n'eut pas de peine à faire promettre une audience particulière; le temps et le lieu furent nommés. Las Casas par le conseil de Matienco ne laissa pas de se présenter à l'évêque de Burgos et au commandeur de Conchilos, auxquels il fallait s'attendre que toutes ses explications seraient communiquées: il fut mal reçu, quoique moins durement par le commandeur; mais il se flattait que la recommandation de l'archevêque de Séville pourrait balancer le crédit de ses adversaires lorsqu'il apprit la mort de Ferdinand. Un si fâcheux contre-temps n'eut pas la force de refroidir Las Casas; il résolut aussitôt de faire le voyage de Flandre pour instruire le prince Charles avant qu'on eût pensé à le prévenir. Cependant d'autres considérations ne lui permettant pas de faire cette démarche sans l'agrément du cardinal Ximenès, qui venait d'être

déclaré régent du royaume, il prit le parti de l'aller voir à Madrid : il le trouva fort bien disposé en sa faveur; mais son voyage de Flandre n'en fut pas approuvé. Le cardinal après l'avoir entendu s'occupa d'un nouveau plan d'administration dont il confia le soin aux frères hiéronymites dans Espagnola : dans ce nouveau plan les Américains étaient déclarés libres, et tous les règlemens tendaient à adoucir leur sort. Les esclaves des principaux départemens furent mis en liberté; mais les départemens ne furent pas formellement abolis, quoique forts restreints par beaucoup de lois favorables aux peuples conquis. Les hiéronymites quoique revêtus d'une autorité absolue n'eurent pas le courage de maintenir ces lois dans toute leur vigueur; elles furent bientôt éludées et tous les abus continuèrent dès que la nouvelle administration eut déclaré qu'on ne toucherait pas aux départemens. Le zèle de Las Casas se ralluma; il repassa en Espagne, et trouvant des obstacles de tous côtés il proposa de faire exploiter les Antilles par des noirs. Il est assez extraordinaire que Las Casas imaginât qu'on avait plus de droit sur la liberté des noirs que sur celle des Américains. L'idée de Las Casas quoique adoptée dès lors ne put avoir lieu parce qu'un seigneur flamand, chargé d'un privilége en vertu duquel il devait faire transporter quatre mille noirs aux Antilles, le vendit aux Génois, qui mirent leurs noirs à un prix trop haut pour la cupidité des possesseurs espa-

gnols, qui avaient des travailleurs américains à si bon marché. Ces difficultés firent évanouir le projet de Las Casas. Il en conçut un autre qui marquait bien quelle confiance il avait au pouvoir de la persuasion et au bon naturel des Américains : il offrait au roi d'Espagne de lui assurer dans un terme donné la domination du continent de l'Amérique pourvu qu'on n'y laissât passer qui que ce soit sans sa permission : il voulait arriver avec cent cinquante hommes habillés de blanc et sous un autre nom que celui des Espagnols, devenus trop odieux dans le Nouveau-Monde, et avec ce petit nombre et une conduite opposée à celle des premiers conquérans de l'Amérique il prétendait qu'en peu d'années il tirerait de ce pays le même tribut que le roi d'Espagne en recevait, et qu'il y ferait fleurir la foi, la paix et le bonheur. Il fallait que ce vertueux prêtre eût le talent de persuader, car ce projet quoique peu fait pour réussir fût goûté de beaucoup de personnes considérables et même du roi. On permit à Las Casas d'essayer sa mission politique sur la côte de Cumana, pays de plus de deux cent cinquante lieues de long, qui s'étend depuis la province de Paria jusqu'à celle de Sainte-Marthe; on lui en donna le commandement et il partit avec deux cents laboureurs et quelques religieux : mais les Espagnols s'étaient déjà fait connaître dans ce pays par des violences et des perfidies; les habitans d'ailleurs étaient plus féroces que la plupart des autres peuples de

l'Amérique; ils étaient même anthropophages. Las Casas, obligé de se transporter souvent de sa nouvelle colonie à Espagnola, fut mal obéi en son absence, et son petit établissement fut ruiné par les Américains. Pénétré de douleur il entra dans l'ordre de saint Dominique, et nous le verrons bientôt reparaître sur un plus grand théâtre, toujours avec le même zèle et le même courage. Nous nous contenterons de faire observer ici que ses représentations ne furent pas absolument inutiles; les Américains furent traités avec plus de douceur; mais nous ne croyons pas devoir dérober au lecteur le détail que nous ont laissé les historiens sur la manière dont cette affaire fut discutée dans le conseil de Charles-Quint, et surtout le discours de Las Casas, dans lequel on distinguera aisément ce qui est de son caractère et ce qui est de son siècle.

Charles parut dans une grande salle du palais, élevé sur un trône avec tout l'appareil de la royauté : de Chièvres, son gouverneur, l'amiral Colomb, l'évêque du Darien étaient assis à sa droite; le chancelier Gatinara, l'évêque de Badajos et les autres conseillers d'état étaient à sa gauche; Las Casas et un franciscain, de même avis que lui, se tinrent debout vis-à-vis le roi. Lorsque chacun fut placé de Chièvres et le chancelier, montant chacun de leur côté les degrés du trône, se mirent à genoux aux pieds du roi et lui parlèrent quelque temps à voix basse; ensuite ils re-

prirent leur place, et le chancelier se tournant vers l'évêque du Darien lui dit : « Révérend évê-« que, sa majesté vous ordonne de parler si vous « avez quelque chose à lui dire. » L'évêque se leva aussitôt et répondit que les explications qu'il avait à donner ne pouvant être communiquées qu'au roi et à son conseil il suppliait sa majesté de faire éloigner ceux qui ne devaient pas les entendre ; il insista même après un second ordre, et ce ne fut qu'au troisième, lorsque le chancelier eut ajouté que tout ce qu'il y avait de seigneurs dans la salle avaient été appelés pour assister au conseil, qu'il prit le parti d'obéir ; mais, évitant les détails, il se contenta de déclarer que depuis cinq ans qu'il s'était rendu au continent de l'Amérique avec la dignité épiscopale il ne s'y était rien fait pour le service de Dieu ni pour celui du prince; que la colonie se perdait au lieu de s'établir; que le premier gouverneur qu'il y avait vu était un méchant homme; que le second était encore pire, et que tout allait si mal qu'il s'était cru obligé de passer en Espagne pour en informer le roi. Cependant comme il était question de donner son avis sur la conduite qu'on devait tenir à l'égard des Américains il ajouta que tous ceux qu'il avait vus soit dans le pays qu'il venait d'habiter, soit dans les autres lieux où il avait passé, lui avaient paru nés pour la servitude; qu'ils étaient naturellement pervers, et que son sentiment était de ne les pas abandonner à eux-mêmes, mais de

les diviser par bandes et de les mettre sous la discipline des plus vertueux Espagnols, sans quoi l'on n'en ferait jamais des chrétiens, ni même des hommes.

Lorsque l'évêque eut cessé de parler Las Casas reçut ordre d'expliquer ses idées; Herréra le fait parler en ces termes :

« Très haut, très puissant roi et seigneur, je suis un des premiers Castillans qui aient fait le voyage du Nouveau-Monde; j'y ai vécu long-temps et j'ai vu de mes propres yeux ce que la plupart ne rapportent que sur le témoignage d'autrui. Mon père est mort dans le même pays après y avoir vécu comme moi dès l'origine des découvertes. Sans m'attribuer l'honneur d'être meilleur chrétien qu'un autre je me suis senti porté par un mouvement de compassion naturelle à repasser en Espagne pour informer le roi, votre aïeul, des excès qui se commettaient dans les Indes : je le trouvai à Placentia; il eut la bonté de m'écouter, et dans le dessein d'y apporter du remède il remit l'explication de ses ordres à Séville; mais la mort l'ayant surpris en chemin sa volonté royale et toutes mes représentations demeurèrent sans effet. Après son trépas je fis mon rapport aux régens du royaume, les cardinaux Ximenès et Tortosa, qui entreprirent de réparer le mal par de sages mesures ; mais la plupart furent mal exécutées. Ensuite votre majesté étant venue prendre possession de ses états je lui ai représenté la situa-

tion de ces malheureuses colonies, à laquelle on aurait alors remédié si dans le même temps le grand chancelier n'était mort à Sarragosse. Aujourd'hui je recommence mes travaux pour ce grand objet.

« L'ennemi de toute vertu ne manque pas de ministres qui tremblent de voir l'heureux succès de mon zèle; mais laissant à part un moment ce qui touche à la conscience, l'intérêt de votre majesté est ici d'une si haute importance que les richesses de tous les états de l'Europe ensemble ne peuvent être comparées à la moindre partie de celles du Nouveau-monde; et j'ose lui dire qu'en lui donnant cet avis je lui rends un aussi grand service que jamais prince en ait reçu de son sujet. Non que je prétende aucune espèce de gratification ou de salaire; ce n'est pas seulement à servir votre majesté que j'aspire: il est certain même que dans toute autre supposition que celle d'un ordre exprès le seul motif de son service ne m'aurait pas ramené des Indes en Europe; mais je crois en rendre beaucoup à Dieu, qui est si jaloux de son honneur que je ne dois pas faire un pas pour l'avantage de votre majesté auquel il n'ait la première part; aussi le prends-je à témoin que je renonce à toutes sortes de faveurs et de récompenses temporelles, et si jamais j'en accepte ou moi-même ou par quelqu'un qui les reçoive en mon nom, je veux être regardé comme un imposteur et un faussaire qui aurait trompé son Dieu et son roi. Apprenez donc, sire, que les na-

turels du Nouveau-Monde sont capables de recevoir la foi, de prendre de bonnes habitudes et d'exercer les actes de toutes les vertus; mais c'est par la raison et les bons exemples qu'ils y doivent être excités et non par la violence, car ils sont naturellement libres : ils ont leurs rois et leurs seigneurs naturels, qui les gouvernent suivant leurs usages. A l'égard de ce que dit le révérend évêque qu'ils sont nés pour la servitude suivant l'autorité d'Aristote sur laquelle il paraît qu'il se fonde, il y a autant de distance de la vérité à cette proposition que du ciel à la terre. Quand le philosophe aurait été de cette opinion comme le révérend évêque l'affirme, sa doctrine ne doit être admise qu'autant qu'elle s'accorde avec celle de l'Evangile. Notre sainte religion, sire, ne fait acception de personne : elle se communique à toutes les nations du monde; elle les reçoit toutes sans distinction; elle n'ôte à aucune sa liberté ni ses rois; elle ne réduit pas un peuple à l'esclavage sous prétexte qu'il y est condamné par la nature, comme le révérend évêque veut le faire entendre : j'en conclus, sire, qu'il est de la dernière importance pour votre majesté d'y mettre ordre au commencement de son règne. »

Après Las Casas le missionnaire franciscain reçut ordre de parler à son tour; il le fit dans ces termes : « Sire, je reçus ordre de passer à Espagnola, où je demeurai quelques années; on m'y donna la commission de faire le dénombrement

des Indiens ; il y en avait alors quantité de milliers. Quelque temps après je fus encore chargé du même ordre, et je trouvai ce nombre extrêmement diminué. Si le sang d'Abel, c'est-à-dire celui d'un seul mort injustement répandu, a crié vengeance et l'a obtenue du ciel, Dieu sera-t-il sourd au cri de ce déluge de sang qu'on ne cesse pas de répandre ? Je conjure donc votre majesté par le sang de Notre-Seigneur et par les plaies du grand saint dont je porte l'habit d'apporter un prompt remède à des maux qui ne manqueraient pas d'attirer sur votre couronne l'indignation et les rigoureux châtimens du souverain maître des rois.»

Don Diègue Colomb eut ordre ensuite de donner son avis ; il fut le même. Charles fut ému, et l'on ne peut douter que des lois plus humaines portées pour le traitement des Américains n'aient été la suite de ce fameux conseil ; mais alors la question ne fut point résolue : on avait fait naître une nouvelle difficulté; ceux qui consentaient à traiter les Américains en hommes libres exceptaient de cette faveur les peuples qui seraient déclarés anthropophages. On sent combien cette question devenait obscure et incertaine dans des régions dont les mœurs étaient encore peu connues : on ne s'avisa pas d'examiner si en supposant même que ces peuples mangeassent leurs prisonniers on était en droit d'en faire des esclaves ; on ne songea qu'à prouver comme l'on put qu'ils avaient tous cette barbare coutume, parce qu'on

avait intérêt de les en accuser. Charles-Quint, occupé de ses projets sur l'Italie et de ses querelles de rivalité et d'ambition, ne pouvait donner à cet examen une attention assez suivie pour résister à tout ce qui était intéressé à le tromper. Bientôt des conquêtes plus brillantes qu'il n'avait pu même l'imaginer, de vastes monarchies ajoutées à ses possessions d'Europe, des richesses immenses envoyées par les vainqueurs du Mexique et du Pérou éblouirent facilement une âme susceptible plus qu'aucune autre de cette espèce de séduction. Le livre suivant nous offrira le tableau de ces grands événemens.

FIN DU LIVRE PREMIER.

# LIVRE SECOND.

## MEXIQUE.

## CHAPITRE PREMIER.

Hernandez de Cordoue. Découverte de l'Yucatan. Fernand Cortez. Découverte du Mexique. Conquête de Tlascala.

Avant de passer à la conquête d'un des plus grands empires du nouvel hémisphère il est bon que le lecteur se fasse une idée de tout ce qu'avait découvert le grand Colomb, et de tous les pas qu'on avait faits après lui. On a vu que voguant toujours à l'occident il avait d'abord rencontré les grandes Antilles, c'est à dire la partie la plus considérable de l'Archipel américain dans la mer du Nord : Cuba, aujourd'hui la Havane; Espagnola, aujourd'hui Saint-Domingue; Portoric, la Jamaïque, les principales des grandes Antilles furent aussi les premiers établissemens qui se formèrent dans son second voyage : en gouvernant un peu plus au sud il avait aperçu les petites Antilles ou îles Caraïbes, la Guadeloupe, la Dominique, Marie-Galande; ce n'est qu'à son troisième voyage qu'en s'avançant toujours vers le sud il trouva le continent : il aborda dans l'île de la Trinité à la

pointe du golfe de Paria; il pénétra dans ce golfe jusqu'à la pointe d'Uraba, et ce ne fut qu'après lui qu'Ojédà et Vespuce parcoururent ces côtes qui forment les provinces de Terre-Ferme, Cumana, Venezuéla, Maracaïbo, Sainte-Marthe jusqu'au golfe du Darien : c'est dans ce golfe que nous avons vu s'élever, Carthagène devenue depuis si fameuse par son commerce. Entre le golfe de Darien dans la mer du Nord, et celui de Panama dans la mer du Sud, est situé l'isthme de Panama, et sur la rive septentrionale de cet isthme nous avons vu bâtir Porto-Bello, la rivale de Carthagène. En pénétrant à l'extrémité opposée de cet isthme, le hardi et malheureux Vasco Nugnez de Balboa avait découvert le premier la mer du Sud ou grand Océan qui conduisit dans la suite au Pérou; cependant les Espagnols remontant d'un autre côté dans le golfe du Mexique vers le nord avaient reconnu la Floride et le canal de Bahama vis-à-vis cette contrée, qu'ils parcoururent jusqu'à la Caroline. Ainsi le golfe du Mexique avait été visité dans toutes ses parties sans qu'on eût encore songé à pénétrer dans l'empire qui porte ce nom, lorsque la découverte de L'Yucatan, la partie du Mexique la plus orientale et qui s'avance en pointe à l'entrée du golfe, conduisit enfin les Espagnols dans un pays plus policé et plus riche que tout ce qu'ils avaient vu jusqu'alors.

Vers le commencement de l'année 1517 ou sur

la fin de la précédente, Vélasquez, qui avait mis l'île de Cuba dans un état florissant, ne voulut pas perdre l'occasion de s'étendre par de nouvelles conquêtes ou de se fortifier dans son île en y faisant amener un grand nombre d'esclaves pour la culture des terres : la douceur de son gouvernement avait attiré près de lui une grande partie de la noblesse espagnole des Indes; il proposa une expédition sur quelque endroit du continent où l'on n'eût point encore pénétré, dans le dessein d'y faire un établissement si le pays en paraissait digne, ou d'enlever des Américains s'ils étaient cannibales ou anthropophages, ou du moins d'y faire la traite de l'or s'il y en trouvait. Quelques mémoires assurent qu'il en demanda la permission à l'amiral don Diègue, dont il n'était que le lieutenant; mais don Diègue était en Espagne depuis trois ans, et Vélasquez, loin de donner cette marque de subordination, n'avait rien épargné pour se rendre indépendant.

Il arriva comme Vélasquez l'avait prévu que non seulement ses matelots et ses soldats, qui s'ennuyaient de l'oisiveté, mais plusieurs Castillans de considération, passionnés pour la fortune ou pour la gloire, entrèrent volontiers dans ses desseins : François Hernandez de Cordoue, un des plus riches et des plus entreprenans, se chargea de la conduite de l'entreprise et d'une grande partie des frais. Vélasquez accepta son offre et fit armer à San-Iago, capitale de Cuba, deux navires

et un brigantin sur lesquels il embarqua cent dix hommes. Hernandez mit à la voile le 8 février avec Alaminos pour son premier pilote. Cet habile navigateur, qui avait servi dans sa jeunesse sous Christophe Colomb, n'eut pas plus tôt doublé le cap de Saint-Antoine qui est à l'extrémité occidentale de Cuba qu'il proposa de gouverner droit à l'ouest, par la seule raison que l'ancien amiral avait toujours eu du penchant à suivre cette route : c'était assez pour déterminer Hernandez. Ils essuyèrent une tempête qui dura deux jours, et pendant trois semaines leur navigation fut très dangereuse dans une mer qu'ils connaissaient si peu; mais ils aperçurent enfin la terre et s'en approchèrent assez près : leurs premiers regards s'étaient arrêtés sur une grande bourgade qui leur parut éloignée d'environ deux lieues, lorsqu'ils virent partir de la côte cinq canots chargés d'Américains, qui étaient vêtus d'une sorte de pourpoint sans manches, et de caleçons de la même étoffe; ils semblèrent voir avec admiration les grands navires des Castillans, leurs barbes, leurs habits et tout ce qui ne ressemblait point à leurs propres usages. On leur fit quelques présens dont ils furent assez satisfaits pour revenir le lendemain en plus grand nombre avec de grandes apparences d'amitié; mais leur dessein était d'employer la perfidie et la violence pour se saisir de tout ce qu'ils avaient admiré à la première vue : les Castillans n'ayant pas fait difficulté de des-

cendre, ceux qui débarquèrent les premiers se trouvèrent tout d'un coup environnés d'un grand nombre d'ennémis qui s'étaient embusqués et qui, poussant de grand cris, firent tomber sur eux une grèle de pierres et de flèches; avec l'arc et la fronde ils étaient armés d'une sorte de lame d'épée dont la pointe était un caillou fort aigu, de rondaches et de cuirasses doublées de coton. Hernandez eut quinze hommes blessés; mais le feu des arquebuses eut bientôt dissipé les assaillans.

Les Castillans fort joyeux, malgré leur disgrâce, d'avoir découvert un pays dont les habitans étaient vêtus et les maisons de pierres et de chaux, spectacle qu'ils n'avaient pas encore eu dans l'Amérique, retournèrent à bord pour suivre la côte: après quinze jours de navigation, pendant lesquels ils observèrent constamment de ne mouiller que la nuit, ils arrivèrent proche d'un golfe à la vue d'une bourgade aussi grosse que la première, qu'ils appelèrent *Lazare*, parce qu'on était au dimanche de l'évangile de ce nom, mais que les Indiens nommaient *Kimpech*, et qui a pris depuis le nom de pays de *Campêche*. Pendant qu'on rentrait à bord cinquante Américains vêtus de camisoles et de mantes de coton se présentèrent aux Castillans, et leur ayant demandé par divers signes s'ils ne venaient pas du côté d'où le soleil se lève, ils les invitèrent à s'approcher de leur bourgade : quoique leur dernière aventure leur rendit

cette invitation suspecte ils résolurent d'y aller bien armés. La curiosité les fit entrer dans quelques temples bien bâtis qui se présentaient sur leur passage, et dans lesquels ils furent surpris de trouver avec quantité d'idoles des taches de sang toutes fraîches et des croix peintes sur les murs : ils y furent bientôt environnés d'une multitude des deux sexes, qui ne se lassait point de les admirer. Quelques momens après ils virent paraître deux troupes qui marchaient en bon ordre et qui étaient armées ; dans le même temps il sortit d'un temple dix hommes, qu'ils prirent pour des prêtres, vêtus de longues robes blanches avec une chevelure noire fort frisée; ils portaient du feu dans des réchauds de terre où ils jetaient une sorte de gomme en dirigeant la fumée du côté des Castillans et les pressant de se retirer. Après cette cérémonie on entendit le bruit de plusieurs instrumens de guerre qui sonnaient la charge. Hernandez, qui ne se voyait point en état de résister à un peuple si nombreux, fit reprendre à ses gens le chemin de la mer, et quoique suivi par les deux troupes, qui ne le perdirent pas de vue, il fut assez heureux pour se rembarquer sans aucun accident. Il y a toute apparence que la cérémonie qu'il avait vue était une espèce d'exorcisme.

Il reprit sa route au sud pendant six jours, et l'eau commençant à lui manquer il mouilla dans une anse, où il trouva un puits d'eau douce dont il remplit ses tonneaux ; mais ayant passé la nuit

à terre il y fut attaqué le lendemain par un grand nombre d'habitans qui lui tuèrent quarante-sept hommes : la plupart des autres n'échappèrent point sans blessure, et lui-même fut percé de douze flèches; il ne dut la vie qu'à son courage, qui lui ouvrit un chemin au travers des ennemis; et lorsqu'il fut rentré dans ses barques, où les flèches le suivirent, il eut le chagrin de voir mourir encore cinq hommes de leurs blessures, outre deux qui avaient été enlevés dans le combat et dont la vie lui parut désespérée entre les mains des Américains; il ne restait pas d'autre parti à prendre que de retourner à Cuba.

Hernandez mourut peu de jours après son retour à la Havane, mais Vélasquez conçut une si haute idée de l'Yucatan sur le témoignage des deux jeunes Américains qu'Hernandez avait amenés, et plus encore sur la vue des médailles, des couronnes et des bijoux d'or qu'on avait enlevés de leurs temples, qu'il ne perdit pas un moment pour se mettre en état de presser cette expédition: il arma trois navires et un brigantin, sur lesquels il mit deux cent cinquante Espagnols et quelques insulaires de son gouvernement. Juan de Grijalva, dont tous les historiens vantent le caractère et l'habileté, fut chargé du commandement général et reçut pour capitaines Pierre d'Alvarado, François de Montejo et Alphonse d'Avila; trois officiers respectés pour leur naissance, leur courage et leur politesse. Les Pilotes furent les mêmes qui avaient servi au voyage d'Hernandez.

Grijalva mit en mer le 8 avril 1518 : après avoir relâché et fait quelques provisions dans l'île de Cosumel il remit à la voile, et se trouva en peu de jours à la vue de l'Yucatan. La beauté de cette côte excita l'admiration des Espagnols ; ils y découvrirent par intervalles des édifices de pierre, et l'étonnement qu'ils avaient de trouver cet usage dans l'Amérique leur faisait paraître les bâtimens comme de grandes villes, où l'imagination leur représentait des tours et tous les ornemens des cités européennes. Quelques soldats ayant fait remarquer que le pays ressemblait à l'Espagne, cette idée plut si fort à ceux qui l'avaient entendu qu'on ne trouve pas d'autre raison qui ait fait donner le nom de *Nouvelle-Espagne* à toute cette contrée.

Les vaisseaux castillans continuèrent de ranger la côte jusqu'à l'endroit où la rivière que les Américains nommaient *Tabasco* entre dans la mer par deux embouchures : c'est une des plus navigables qui se jettent dans le golfe qu'on a nommé du *Mexique*, et depuis cette découverte elle a pris le nom de *Grijalva* pour laisser le sien à la province quelle arrose, et qui est une des premières de la Nouvelle-Espagne. Le pays paraissait couvert de très grands arbres, et si peuplé sur les rives du fleuve que Grijalva ne put résister à l'envie d'y pénétrer ; mais n'ayant trouvé de fond que pour les deux plus petits de ses bâtimens, il y fit passer tout ce qu'il avait de gens de guerre et

laissa ses deux autres vaisseaux à l'ancre avec la plus grande partie de ses matelots : à peine fut-il engagé dans le fleuve, dont il eut beaucoup de peine à surmonter le courant, qu'il aperçut un grand nombre de canots remplis d'hommes armés et plusieurs autres troupes sur la rive, qui paraissaient également résolus de lui fermer le passage et de s'opposer à sa descente. Leurs cris et leurs menaces effrayèrent si peu les Espagnols qu'ils ne s'avancèrent pas moins qu'à la portée du trait. Grijalva leur avait recommandé le bon ordre et surtout de ne faire aucun mouvement qui ne parût annoncer la paix. Les Américains de leur côté furent si frappés de la fabrique des vaisseaux étrangers, de la figure et des habits de ceux qui les conduisaient et de leur belle ordonnance, autant que de l'intrépidité avec laquelle ils les voyaient avancer, que dans leur première surprise cette vue les rendit comme immobiles. Le général castillan saisit ce moment pour sauter à terre; il y fut suivi de tous ses gens, dont il forma aussitôt un bataillon. Tandis que cette action semblait augmenter l'étonnement des Américains il leur envoya Julien et Melchior, deux jeunes gens qui avaient été pris dans l'expédition d'Hernandez de Cordoue et dont la langue était entendue dans une grande partie de la Nouvelle-Espagne, pour les assurer qu'il ne pensait point à troubler leur repos, et que dans le dessein au contraire de se rendre utile à leur nation il leur of-

frait la paix et son alliance. Cette déclaration en fit approcher vingt ou trente avec un mélange de confiance et de crainte; mais l'accueil qu'ils reçurent ayant achevé de les rassurer, Grijalva leur fit dire que les Castillans étaient sujets d'un grand roi, maître de tous les pays où ils voyaient naître le soleil, et qu'il était venu les inviter de la part de ce prince à le reconnaître aussi pour leur souverain. Ce discours fut écouté avec une attention qui parut accompagnée de quelques marques de chagrin : leur disposition semblait encore incertaine lorsqu'un de leurs chefs imposant silence à toute la troupe, répondit d'un air et d'un ton ferme « que cette paix qu'on leur offrait avec des propositions d'hommage et de soumission avait quelque chose de fort étrange; qu'il était surpris d'entendre qu'on leur parlât d'un nouveau seigneur sans savoir s'ils étaient mécontens de celui auquel ils obéissaient; que pour ce qui regardait la paix ou la guerre, puisqu'il n'était question maintenant que de ces deux points, il n'était pas revêtu d'une autorité suffisante pour donner une réponse décisive; mais que ses supérieurs, auxquels il allait expliquer ce qu'on avait proposé, feraient connaître leur résolution. » Les Espagnols jugèrent qu'ils s'étaient mépris en croyant avoir affaire à des sauvages, et que des peuples qui parlaient ainsi ne pouvaient être des ennemis méprisables. L'orateur s'étant retiré après son discours les laissa quelque temps dans cet embarras;

mais il reparut bientôt avec la même escorte pour leur déclarer « que ses maîtres ne craignaient pas la guerre; qu'ils n'ignoraient pas ce qui s'était passé dans la province voisine, et que cet exemple n'était pas capable de les intimider; mais qu'ils jugeaient la paix préférable à la plus heureuse guerre. » Il avait fait apporter quantité de fruits et d'autres provisions qu'il offrit à Grijalva de la part de ses maîtres comme un gage de la paix qu'ils acceptaient. Bientôt on vit arriver le cacique du canton avec une garde peu nombreuse et sans armes pour faire connaître la confiance qu'il prenait à ses hôtes et celle qu'il leur demandait pour lui. Grijalva le reçut avec de grands témoignages de joie et d'amitié, auxquels il répondit d'un air fort noble. Après les premiers complimens il fit approcher quelques gens de sa suite, chargés d'un nouveau présent dont plusieurs pièces étaient également précieuses par la matière et le travail; c'étaient différentes sortes de bijoux d'or renfermées dans une corbeille, des armes et des figures d'animaux revêtues de lames d'or, des pierreries enchâssées, des garnitures de plumes de diverses couleurs et des robes d'un coton extrêmement fin. Alors sans laisser le temps à Grijalva de le remercier il lui dit « qu'il aimait la paix et que c'était pour la faire subsister entre eux qu'il le priait d'accepter ce présent; mais que dans la crainte de quelque mésintelligence qui pouvait s'élever entre les deux nations il le suppliait de

s'éloigner. » Le général castillan, charmé de tout ce qu'il entendait, répondit que son dessein n'avait jamais été d'apporter le moindre trouble sur cette côte et qu'il était disposé à partir : en effet il se hâta de mettre à la voile.

En continuant de ranger la côte les Castillans arrivèrent ensemble à l'embouchure d'un autre fleuve, qui fut nommé *Rio de Banderas*, parce qu'ils y aperçurent des Américains avec une sorte de piques ornées de banderoles, qui semblaient les inviter à descendre. Montejo reçut ordre de s'avancer avec deux chaloupes pour reconnaître leurs dispositions, et l'escadre ne tarda pas à le suivre. Les Castillans furent si bien reçus de ces Américains qu'ils en obtinrent la valeur de quinze mille pesos d'or pour les plus viles marchandises d'Espagne. Ils apprirent dans ce lieu qu'ils étaient redevables des invitations et du bon accueil des habitans à l'ordre d'un puissant monarque de cette province qui se nommait *Motezuma*; que ce prince, qui avait été informé de leur approche, avait mandé aux commandans de ses frontières d'aller au devant des Espagnols de leur porter de l'or pour traiter, et de découvrir s'il était possible le véritable dessein de ces étrangers. Il paraît que la renommée avait porté jusqu'à ce prince les expéditions des Espagnols dans les Antilles et dans quelques parties du continent, et qu'il les regardait comme des ennemis redoutables qu'il fallait apaiser par des soumissions et éloigner s'il était possible.

La rade de Banderas étant mal défendue contre les vents du nord on remit à la voile, et l'on rencontra bientôt une île assez proche de la côte, que la blancheur de son sable fit nommer l'*île Blanche*. Un peu plus loin on en découvrit une autre à quatre lieues de la côte, et l'ombrage de ses arbres lui fit donner le nom d'*île Verte*. Plus loin encore, à une lieue et demie du rivage, on en aperçut une qui parut peuplée, et le général y descendit : il y trouva quelques bons édifices de pierre et un temple ouvert de toutes parts, au milieu duquel on découvrait plusieurs degrés qui conduisaient à une espèce d'autel chargé de statues d'horrible figure. En le visitant de près on y aperçut cinq ou six cadavres humains qui paraissaient avoir été sacrifiés la nuit précédente. L'effroi que les Castillans ressentirent de ce spectacle leur fit donner à l'île le nom d'*île des Sacrifices*. Ils virent d'autres victimes d'une barbare superstition dans une quatrième île un peu plus éloignée, que ses habitans nommaient *Culva*, dont on a fait Saint-Jean-d'Ulua.

La vue de tant de riches contrées faisait souhaiter au général espagnol d'en prendre possession plus solidement que par de simples formalités ; mais le gouverneur de Cuba, Vélasquez, jaloux de ses propres lieutenans, leur avait défendu de faire aucun établissement. On revint donc à la Havane, et Vélasquez, au récit de tout ce qu'avait vu Grijalva, eut la bizarre injustice de lui faire un

crime de son obéissance. Il n'eut rien de plus pressé que de faire partir une autre flotte pour la même destination ; elle fut composée de dix navires, et le fameux Fernand Cortez en eut le commandement.

Cortez était né en 1485 à Medellin, ville de l'Estramadoure, d'une famille dont on n'a pas contesté la noblesse. Dans sa première jeunesse il avait étudié à l'université de Salamanque, et le dessein de son père était de l'appliquer à la jurisprudence ; mais sa vivacité naturelle qui ne s'accommodait pas d'une profession si grave le ramena chez son père dans la résolution de prendre le parti des armes : il obtint la permission d'aller servir en Italie sous le grand Gonsalve de Cordoue, et le jour de son départ était marqué lorsqu'il fut attaqué d'une longue et dangereuse maladie, qui mit du changement dans ses desseins sans en apporter à ses inclinations. Il résolut d'aller en Amérique pour y chercher la fortune et la gloire ; il y passa dans le cours de l'année 1504 avec des lettres de recommandation pour don Nicolas d'Ovando, son parent, qui commandait dans Espagnola. Quoique il eût à peine vingt ans il fit éclater sa hardiesse et sa fermeté dans plusieurs dangers auxquels il fut exposé pendant la navigation. Ovando le reçut avec amitié et le garda quelque temps près de lui ; ensuite il lui donna de l'emploi. Cortez était bien fait et d'une physionomie prévenante : ces avantages extérieurs étaient sou-

tenus par des qualités, qui le rendaient encor plus aimable; il était généreux, sage, discret; il ne parlait jamais au désavantage de personne; sa conversation était enjouée; il obligeait de bonne grâce et sans vouloir qu'on publiât ses bienfaits. Un mérite si distingué et les occasions qu'il eut de signaler sa valeur et sa prudence lui avaient acquis beaucoup de réputation dans la colonie, lorsqu'en 1511 Vélasquez, qui passait dans l'île de Cuba, lui proposa de le suivre avec l'emploi de secrétaire : il accepta cet office ; mais le gouverneur ayant fait des mécontens, Cortez qui était apparemment de ce nombre se chargea l'année suivante de porter leurs plaintes à l'audience royale de San-Domingo. Ce complot fut découvert : Cortez fut arrêté et condamné au dernier supplice ; sa grâce néanmoins fut accordée aux instances de quelques personnes de considération, et le gouverneur se contentant de l'envoyer prisonnier à San-Domingo, l'embarqua dans un navire qui mettait à la voile; mais n'étant point observé à bord il eut le courage pendant la nuit de sauter dans la mer avec un ais entre ses bras : après avoir couru le plus terrible danger il fut jeté sur le rivage, où il retomba sous le pouvoir du gouverneur, qui frappé de l'énergie de son caractère prit le parti de s'en faire un ami et le combla de faveurs. Vélasquez, qui voulait surtout dans ses lieutenans un dévouement servile à ses volontés et à ses intérêts, crut avoir trouvé ce qu'il

cherchait dans un homme tel que Cortez, qui lui avait tant d'obligations; mais ceux qui avaient observé de plus près l'âme altière et ambitieuse de ce nouveau commandant jugèrent que la confiance de Vélasquez ne pouvait pas être plus mal placée. Un jour que le gouverneur et le capitaine-général de la flotte se promenaient ensemble, un fou, nommé *Francisquillo*, s'approcha d'eux et se mit à crier que Vélasquez n'y entendait rien, et qu'il lui faudrait bientôt une seconde flotte pour courir après Cortez. *Compère*, dit le gouverneur (c'était ainsi qu'il nommait ordinairement Cortez, dont il avait tenu la fille sur les fonts du baptême), *entendez-vous ce que dit ce méchant Francisquillo? C'est un fou*, dit Cortez, *il faut le laisser parler.* Cependant les concurrens au commandement qu'il avait obtenu profitèrent de ces ouvertures pour jeter des soupçons dans l'esprit naturellement défiant de Vélasquez. Cortez qui s'en aperçut ne songea qu'à presser son départ : il employa à ses préparatifs tout son bien et celui de ses amis. L'étendard qu'il fit arborer portait le signe de la croix avec ces mots pour devise en latin : *Nous vaincrons par ce signe.* C'est l'inscription du *labarum*, qui apparut à Constantin. En peu de jours il rassembla sous ses ordres environ trois cents hommes, entre lesquels on comptait Diégo d'Ordas, ami particulier du gouverneur; François de Norla, Bernard Diaz del Castillo, qui publia l'histoire de cette expédition, et d'autres gentilshommes dont

les noms paraîtront plus d'une fois avec honneur. Cortez était si alarmé qu'il se disposa à s'embarquer sans prendre son audience de congé. Vélasquez fut averti que la flotte allait mettre à la voile; il se leva aussitôt et toute la ville fut troublée : il alla au rivage dès la pointe du jour avec une nombreuse suite. Cortez l'ayant aperçu descendit dans une chaloupe armée de fauconneaux, d'escopètes et d'arbalètes, accompagné de ses plus fidèles amis, et s'approcha du rivage. Vélasquez lui dit : « Compère, compère, vous partez donc ainsi sans dire adieu ? il est bien étrange que vous me quittiez ainsi ! » Cortez lui répondit : « Seigneur, je vous en demande pardon ; mais sachez pu'on ne saurait apporter trop de diligence aux grandes entreprises ; ordonnez seulement ce que vous souhaitez que je fasse pour votre service. » Vélasquez surpris ne sut que répondre. Cortez retourna sur-le-champ aux vaisseaux, et partit le 18 de novembre 1518, rasa la côte du nord, puis tournant à l'est, alla mouiller en peu de jours au port de la Trinité, où il avait quelques amis qui le reçurent avec des transports de joie. Quantité d'Espagnols voulurent se joindre à lui : on nomme ici les principaux pour donner plus de facilité à les reconnaître dans le cours de leurs exploits; c'était Jean d'Escalante, Pierre Sanche de Farsan et Gonzale de Mexia. On vit bientôt arriver Alvarado et d'Avila, qui étaientpartis après la flotte, et ce renfort fut d'autant plus agréable à Cortez qu'ils avaient

déjà commandé tous deux dans l'expédition de Grijalva. Alvarado amenait ses quatre frères, Gonzale, George, Gomez et Jean. La ville du Saint-Esprit, qui est peu éloignée de la Trinité, fournit aussi ses plus braves citoyens, tels qu'Alphonse Hermandez, Porto Carréro, Gonzale de Sandoval, Rodrigue de Ranjal, Jean Vélasquez de Léon, parent du gouverneur, et plusieurs autres gentilshommes de la même distinction. Une si belle noblesse et plus de cent soldats qui furent tirés de ces deux villes augmentèrent également la réputation et les forces de l'armée, sans compter les munitions, les armes, les vivres et quelques chevaux qui furent embarqués aux frais de Cortez et de ses amis : outre les dépenses communes il distribua libéralement tout ce qui lui restait de son propre bien entre ceux qui avaient besoin de secours pour former leur équipage : cette générosité jointe à l'espérance que ses qualités naturelles faisaient concevoir de sa conduite, lui attacha tous les cœurs par des droits plus forts que ceux du rang et de l'autorité.

Cependant à peine était-il parti que Vélasquez, excité par de nouvelles représentations, surtout par celles d'un astrologue nommé *Jean de Milan*, dont les prédictions ambiguës augmentèrent ses craintes, résolut de tout tenter pour lui ôter le commandement : il commença par envoyer un ordre exprès à Verdugo, son beau-frère, qui exerçait l'emploi d'alcade major à la Trinité, de le dé-

poser dans toutes les formes établies au service d'Espagne. Cette commission était plus facile à donner qu'à remplir : Cortez était sûr de tous ceux qu'il avait sous ses ordres, et Verdugo comprit qu'il exposerait inutilement son autorité ; d'ailleurs il se laissa persuader par les discours séduisans de Cortez que pour son propre intérêt et celui de son beau-frère une entreprise de cet éclat demandait plus d'explication. Il écrivit à Vélasquez; la plupart des officiers de la flotte écrivirent de leur côté pour représenter au gouverneur l'injustice qu'il voulait faire à un homme de mérite, dont tout le crime était apparemment d'avoir excité l'envie, et le danger qu'il y avait de révolter toute l'armée par le mauvais traitement dont on menaçait son général. Enfin Cortez écrivit lui-même dans des termes fort mesurés, mais pleins de noblesse, qui faisaient sentir à Vélasquez le tort qu'il avait de prêter si facilement l'oreille à la calomnie. Cependant après le départ de toutes ces dépêches il jugea que dans une conjoncture si délicate la prudence l'obligeait de hâter sa navigation : il envoya par terre à la Havane une partie de ses soldats sous la conduite d'Alvarado pour y faire quelques nouvelles levées, et, mettant à la voile aussitôt, il s'avança vers cette ville dans le dessein de ne s'y arrêter que pour recevoir ses gens à bord.

La flotte sortit du port de la Trinité avec un vent favorable ; mais au lieu de suivre le vaisseau

de Cortez elle s'écarta pendant la nuit, et les pilotes ne s'aperçurent point de leur erreur avant la pointe du jour; cependant comme ils se voyaient fort avancés ils continuèrent leur route jusqu'à la Havane. Pierre de Barba qui commandait dans cette ville entra vivement dans les intérêts du capitaine général et donna des ordres pour les besoins de la flotte; mais on fut extrêmement surpris de voir passer plusieurs jours sans recevoir aucune nouvelle de Cortez; et l'inquiétude alla si loin qu'une partie de l'armée proposait déjà d'élire un commandant dans son absence. La nuit de son départ en passant sur les dangereux bancs qui se rencontrent entre la Trinité et le cap Saint-Antoine, assez près de l'île de Pinos, son vaisseau avait touché avec un danger si pressant qu'il avait fallu faire transporter une partie de sa charge dans l'île voisine. La présence d'esprit qui avait fait prendre au général le seul parti qui pouvait le sauver et la fermeté avec laquelle il avait fait exécuter ses ordres augmentèrent beaucoup l'estime et la confiance qu'on avait déjà pour lui.

Le nombre de ses soldats croissait tous les jours: entre les gentilshommes de la Havane on distinguait François de Montejo, qui fut ensuite adelantade de l'Yucatan, Diègue de Soto del Toro, Garcie Caro et Jean de Zedens, qui donnèrent un nouvel éclat à ses troupes et qui achevèrent même de fournir des armes et des provisions. Pendant ces préparatifs Cortez sut ménager jusqu'au temps

de son loisir; il profita de ce court intervalle pour mettre l'artillerie à terre, pour faire nettoyer les pièces et pour exercer les canonniers à leurs fonctions. Le canton de la Havane produisant du coton en abondance il en fit faire une sorte d'arme défensive, qui n'était qu'un double drap de coton piqué et taillé en forme de casaque, à laquelle on donna le nom d'*estampille*. Cette armure, qui doit son origine à la disette du fer, devint si commune après l'expérience qu'un peu de coton piqué mollement entre deux toiles passa pour une défense plus sûre que le fer contre la pointe des flèches et des dards américains, sans compter que les flèches y demeurant attachées perdaient encore leur activité et n'allaient blesser personne en glissant sur les armes. Cortez faisait faire aussi tous les exercices militaires à ses soldats; il les instruisait lui-même par le discours et l'exemple.

Mais tandis que les derniers préparatifs se faisaient avec une diligence et une conduite qui lui attiraient l'admiration, il vit arriver Gaspard de Garnica chargé des lettres de Vélasquez, par lesquelles il était ordonné à Barba de l'arrêter et de l'envoyer prisonnier à la capitale : elles portaient ordre à Diègue d'Ordaz et à Jean Vélasquez de Léon de prêter main-forte à Barba. Les plaintes du gouverneur de Cuba contre Verdugo faisaient comprendre qu'il ne recevrait aucune excuse dans l'affaire du monde qui l'intéressait le plus. Cortez en fut averti, et cette obstination lui causa

de l'inquiétude : ce fut alors qu'il prit la résolution de rompre ouvertement avec Vélasquez. Il trouva des prétextes pour éloigner Diègue d'Ordaz avant la publication de ces ordres, parce qu'il n'ignorait pas que la proposition de nommer un commandant dans son absence était venue de lui. Ensuite ayant mis dans ses intérêts Vélasquez de Léon, qu'il connaissait plus facile à persuader, il ne craignait point de se montrer à ses troupes et de leur déclarer lui-même la nouvelle persécution dont il était menacé. Leur ardeur fut égale à lui promettre une fidélité sans réserve : la noblesse se contint dans les bornes d'un attachement fondé sur l'estime et la reconnaissance; mais la chaleur des soldats fut poussée jusqu'aux cris et aux menaces. Barba, que ce mouvement tumultueux semblait regarder se hâta de paraître pour jurer qu'il n'avait pas dessein d'exécuter l'ordre du gouverneur et qu'il en reconnaissait l'injustice; ensuite pour ne laisser aucun doute à ses intentions il renvoya publiquement Garnica avec une lettre par laquelle il marquait au gouverneur qu'il n'était pas temps d'ôter à Cortez le pouvoir qu'il lui avait confié, et que les troupes n'étaient pas disposées à souffrir le changement. Il ajouta en forme de conseil que le seul parti qu'il eût à prendre était de retenir le capitaine général par la voie de la confiance en ajoutant de nouvelles grâces aux premières, et qu'il valait mieux espérer de sa reconnaissance ce qu'il ne pouvait obtenir par la force.

Après de telles assurances de l'affection de son armée Cortez ne vit plus d'obstacle à redouter : en vain le bruit courut que Vélasquez devait arriver lui-même à la Havane; il aurait beaucoup hasardé suivant les historiens. Les guerriers de la flotte n'étaient pas encore revenus de leur chagrin, et Solis décide hardiment qu'ils avaient pour eux la force et la raison : ils pressèrent eux-mêmes le départ; la flotte se trouva composée de dix navires et d'un brigantin. Cortez divisa toutes ses troupes en onze compagnies et les mit sous les ordres d'autant de capitaines, qui devaient commander ces onze vaisseaux avec une égale autorité sur mer et sur terre : il prit le commandement de la première compagnie : les autres capitaines furent Vélasquez de Léon, Porto Carréro, Montejo, Olid, Escalante, Alvarado, Morla, Sancedos, Avila et Ginez de Nortez, qui montait le brigantin. Orozco, qui avait servi avec beaucoup de réputation dans les guerres d'Italie, fut chargé de la conduite de l'artillerie; et le sage Alaminos, dont l'expérience était connue sur toutes ces mers, fut nommé premier pilote. Cortez donna pour mot *Saint-Pierre*, sous la protection duquel il déclara qu'il mettait toutes ses entreprises.

On partit du port de la Havane le 10 février 1519. Après avoir eu pendant quelques jours des vents impétueux à combattre, toute la flotte se réunit dans l'île de Cozumel, et l'on fit une revue générale. Le nombre des troupes montait à cinq

cent huit soldats, sans y comprendre les officiers, et cent neuf hommes pour le service de la navigation. Quoique la plupart eussent déjà fait éclater leur ardeur, Cortez, après leur avoir fait une exhortation générale, prit les officiers à part, s'assit au milieu d'eux, et leur adressa une harangue que Solis nous a conservée. Les insulaires s'étaient retirés dans les montagnes à la vue de la flotte; mais ils furent excités à descendre par le bon ordre qu'ils virent régner dans le camp des Espagnols, et bientôt ils se mêlèrent parmi eux avec autant de familiarité que de confiance. Cortez apprit du cacique que dans un canton du continent il y avait quelques hommes barbus, d'un pays auquel ils donnaient le nom de *Castille*. Il ne douta point que ce ne fût quelques-uns des Castillans qu'Hernandez de Cordoue et Grijalva s'étaient plaints d'avoir perdus sur cette côte, et comprenant de quelle importance il était pour lui de s'attacher quelques hommes de sa nation qui devaient savoir la langue du pays il fit passer Ordaz à la côte de l'Yucatan, dont l'île de Cozumel n'est éloignée que d'environ quatre lieues. Deux insulaires choisis par le cacique même furent chargés d'une lettre pour les prisonniers et de quelques présens, par lesquels on se flattait d'obtenir leur rançon. Ordaz eut ordre de demeurer à l'ancre pendant huit jours, qui était le temps nécessaire pour la réponse. Ordaz n'ayant pas reparu dans le terme de huit jours le départ ne fut pas retardé

plus long-temps; mais une voie d'eau qui se fit au vaisseau d'Escalante ayant bientôt obligé la flotte de retourner dans l'île d'où elle était partie, il fallut employer quatre jours au radoub; et comme on remettait à la voile on découvrit de fort loin un canot qui traversait le golfe pour venir droit à l'île; il portait quelques Américains armés, auxquels on fut surpris de voir faire une diligence extrême et témoigner peu de crainte à la vue de la flotte. Le général fit mettre quelques soldats en embuscade dans l'endroit du rivage où le canot devait aborder : ils laissèrent descendre les Américains, et leur ayant coupé le chemin ils fondirent impétueusement sur eux. Mais un de ces étrangers s'avançant les bras ouverts s'écria en castillan qu'il était chrétien : ils le reçurent avec mille caresses et le conduisirent au général, qui reconnut ses compagnons pour les mêmes insulaires qu'il avait envoyés avec Ordaz à la côte d'Yucatan. Si l'on considère qu'une voie d'eau est une disgrâce commune qui pouvait être réparée sans retourner à l'île, que le temps nécessaire pour le radoub du vaisseau ne l'était pas moins pour l'arrivé du prisonnier, que cet homme savait assez les différentes langues du continent pour servir d'interprète au général et qu'il devint en effet un des principaux instrumens de la conquête du Mexique, on conviendra que la fortune commençait de bonne heure à se déclarer pour Cortez.

Ce malheureux inconnu ne paraissait pas différent des Américains; il était nu comme eux et basané, avec des cheveux tressés autour de la tête; il portait sa rame sur l'épaule, un arc à la main, un bouclier et des flèches sur le dos, une sorte de rets en forme de sac, dans lequel était sa provision de vivres, et une paire d'heures qu'il avait toujours conservées pour ses exercices de religion. Il demanda d'abord quel jour il était, avec un embarras qu'on devait attribuer à l'excès de sa joie, mais qu'on reconnut bientôt pour véritable oubli de sa langue naturelle. Il ne pouvait tenir un discours suivi sans y mêler quelques mots américains qu'on n'entendait pas. Cortez après l'avoir embrassé le couvrit lui-même du manteau qu'il portait. On apprit de lui par degrés qu'il se nommait *Jérôme d'Aguilar*, qu'il était d'Ecija, ville d'Andalousie, et d'une naissance qui lui avait procuré tous les avantages de l'éducation. Il était passé en Amérique, et se trouvant dans la colonie du Darien pendant les dissensions de Nicuessa et de Vasco Nugnez de Balboa il avait accompagné Valdivia dans le voyage qu'il devait faire à San-Domingo; mais à la vue de la Jamaïque leur caravelle avait échoué sur les bancs de Los Alacranes : de vingt hommes qu'ils étaient sept étaient morts de fatigue et de misère; les autres ayant pris terre dans une province nommée *Maya* étaient tombés entre les mains d'un cruel cacique, qui avait commencé par sacrifier à ses idoles Valdivia et quatre de leurs compagnons,

dont il avait ensuite mangé la chair. Aguilar et les autres avaient été réservés pour la première fête et renfermés dans une cage où l'on prenait soin de les engraisser; mais ils avaient trouvé le moyen d'en sortir, et marchant pendant plusieurs jours au travers des bois sans autre aliment que des herbes et des racines, ils avaient rencontré des Américains qui les avaient présentés à un autre cacique, ennemi du premier et moins barbare, sous le pouvoir duquel ils avaient mené une vie assez douce, quoique forcés continuellement à de pénibles travaux. Tous les compagnons de son malheur étaient morts successivement à l'exception d'un matelot, nommé *Gonzalez Guerréro*, natif de Palos, qui avait épousé une riche Américaine de laquelle il avait plusieurs enfans. Pour lui que son attachement pour la religion avait toujours éloigné de ces coupables mariages il était parvenu après diverses épreuves à mériter l'affection et la confiance de son maître; il l'avait servi fort heureusement dans ses guerres, et ce cacique, nommé *Aquineuz*, l'avait recommandé en mourant à son fils auprès duquel il avait joui de la même faveur. Lorsqu'il avait reçu la lettre de Cortez par les Américains de Cozumel il avait employé les présens qu'ils lui avaient remis à traiter de sa liberté, qu'il avait obtenue comme une récompense de ses services. Il avait communiqué la lettre à Guerréro, mais sans avoir pu l'engager à quitter sa femme et l'emploi de capitaine dont il avait été revêtu par le cacique de Nachanaam.

Les Castillans partirent pour la seconde fois de Cozumel le 4 mars, et doublant la pointe de Catoche ils suivirent la côte et allèrent mouiller à la rivière de Grijalva : on n'y fut pas long-temps sans entendre des cris tumultueux qui semblaient annoncer de la résistance dans un canton ou Grijalva n'avait reçu que des caresses et des présens. Aguilar que Cortez envoya dans un esquif pour demander la paix revint lui dire que les ennemis étaient en grand nombre et si résolus de défendre l'entrée de la rivière qu'ils avaient refusé de l'écouter. Quoique ce ne fût point par cette province qu'il voulait commencer ses conquêtes il lui parut important de ne pas reculer dans le premier péril qui s'offrait : la nuit approchait, il l'employa presque entière à disposer l'artillerie de ses plus gros vaisseaux, avec ordre aux soldats de prendre leurs casaques piquées : à l'approche du jour les vaisseaux furent rangés en demi-lune, dont la forme allait en diminuant jusqu'aux chaloupes qui terminaient les deux pointes : la largeur de la rivière laissant assez d'espace pour s'avancer dans cet ordre on affecta de monter avec une lenteur qui invitait les Américains à la paix. Aiguilar fut député encore une fois pour l'offrir; mais leur réponse fut le signal de l'attaque : ils s'avancèrent à la faveur du courant jusqu'à la portée de l'arc, et tout d'un coup ils firent pleuvoir sur la flotte une si grande quantité de flèches que les Espagnols eurent beaucoup d'embarras à se couvrir;

mais après avoir soutenu cette première attaque ils firent à leur tour une si terrible décharge de leur artillerie que la plupart des Américains épouvantés d'un bruit qu'ils n'avaient jamais entendu et de la mort d'une infinité de leurs compagnons, abandonnèrent leurs canots pour sauter dans l'eau. Alors les vaisseaux s'avancèrent sans obstacle jusqu'au bord de la rivière, où Cortez entreprit de descendre sur un terrein marécageux et couvert de buissons : il y fallut soutenir un second combat; les Américains qui étaient embusqués dans les bois et ceux qui avaient quitté leurs bateaux s'étaient rassemblés pour revenir à la charge. Les flèches, les dards et les pierres incommodèrent beaucoup les Castillans; mais Cortez eut l'habileté de former un bataillon sans cesser de combattre, c'est-à-dire que les premiers rangs faisant tête à l'ennemi couvraient ceux qui descendaient des vaisseaux et leur donnaient le temps de se ranger pour les soutenir : aussitôt que le bataillon fut formé il détacha cent hommes sous la conduite d'Avila pour aller au travers du bois attaquer la ville de Tabasco, capitale de la province, dont on connaissait la situation par les mémoires des voyages précédens; ensuite il marcha contre une multitude incroyable, qu'il ne cessa point de pousser avec autant de hardiesse que de danger. Les Castillans combattaient dans l'eau jusqu'aux genoux; le général même s'exposa comme le moindre soldat, et l'on rapporte qu'ayant laissé

dans l'ardeur du combat un de ses souliers dans la fange, il combattit long-temps dans cet état sans s'en apercevoir.

Cependant les Américains disparurent entre les buissons, apparemment pour la défense de leur ville, vers laquelle ils avaient vu marcher Avila ; on en jugea par la multitude de ceux qui s'y étaient rassemblés : elle était fortifiée d'une espèce de muraille composée de gros troncs d'arbres en forme de palissades, entre lesquelles il y avait des ouvertures pour le passage des flèches. Cortez arriva plus tôt à la ville qu'Avila, dont la marche avait été retardée par des marais et des lacs; cependant les deux troupes se rejoignirent, et sans donner aux ennemis le temps de se reconnaître elles avancèrent tête baissée jusqu'au pied de la palissade : les intervalles qui s'y trouvaient servirent d'embrasures pour les arquebuses; bientôt il ne resta plus aux Américains d'autre ressource que de prendre la fuite vers les bois. Cortez défendit de les suivre pour leur laisser la liberté de se déterminer à la paix et pour donner à ses gens le temps de se reposer. Ainsi Tabasco fut sa première conquête : cette ville était grande et bien peuplée. Les Américains en ayant fait sortir leurs familles et leurs principales richesses, elle n'offrit presque rien à l'avidité du soldat; mais il y avait des vivres en abondance. Entre plusieurs Castillans blessés on nomme Diaz de Castillo, et Solis lui fait honneur de son courage.

Les Castillans passèrent la nuit dans trois temples dont la situation les mettait à couvert de toute surprise. Cortez ne se reposa que sur lui-même du soin de faire la ronde et de poser les sentinelles. Le jour n'ayant fait apercevoir aucune trace de l'ennemi, il envoya reconnaître les bois voisins, où l'on trouva la même solitude. Cette tranquillité lui fit naître des soupçons, qui augmentèrent en apprenant que Melchior, un des anciens interprètes, avait disparu cette nuit après avoir suspendu aux branches d'un arbre les habits qu'il avait reçus en embrassant le christianisme: les avis qu'il allait porter aux Américains pouvaient être dangereux; en effet on vérifia dans la suite qu'il les avait excités à continuer la guerre en les assurant que les Castillans n'étaient pas immortels, et que ces armes qui répandaient tant d'effroi n'étaient pas le tonnerre. Mais il fut mal payé de son zèle; les Mexicains auxquels il avait donné ces lumières n'en ayant pas trouvé la victoire plus facile, ils le sacrifièrent à leurs idoles.

Cortez après avoir fait reconnaître le pays par ses détachemens fut informé que près d'un lieu nommé *Cintla* on découvrait une armée innombrable de Mexicains, qui ne pouvaient s'être rassemblés que dans le dessein de l'attaquer.

On décrit l'ordre de leur marche pour donner une idée générale des combats qu'on eut à soutenir dans une région où tous les peuples ont les mêmes usages de guerre : leurs armes ordinaires

etaient l'arc et les flèches; la corde de leurs arcs était composée d'un nerf de quelque animal ou de poil de cerf filé, et leurs flèches étaient armées d'un os pointu ou d'une arête de poisson; ils avaient une sorte de dard ou de zagaie qu'ils lançaient dans l'occasion, et qui leur servait quelquefois aussi de demi-pique; quelques-uns portaient des épées ou de larges sabres d'un bois fort dur incrusté de pierres tranchantes, et s'en servaient à deux mains; les plus robustes y joignaient des massues fort pesantes dont la pointe était armée de cailloux; enfin d'autres n'avaient que des frondes dont ils se servaient pour jeter de grosses pierres avec autant de force que d'adresse. Leurs armes défensives, qui n'appartenaient qu'aux caciques et aux officiers, étaient des cuirasses de coton et des rondaches de bois ou d'écaille de tortue garnie de métal, quelques-unes d'or même dans tous les endroits où le fer est employé parmi nous Tous les autres combattaient nus; mais ils avaient le visage et le corps peints de diverses couleurs pour se donner un air plus terrible. La plupart portaient autour de la tête une couronne de plumes fort hautes qui semblaient ajouter quelque chose à leur taille. Ils ne manquaient pas d'instrumens militaires soit pour les rallier ou pour les animer dans l'occasion; c'était des flûtes de roseau, des coquilles de mer et une espèce de tambour d'un tronc d'arbre creusé, dont ils tiraient quelque son avec de grosses baguettes.

Leurs bataillons étaient sans aucun ordre de rang et de files, mais on y remarquait des divisions dont chacune avait ses chefs, et le corps d'armée était suivi de quelques troupes de réserve pour soutenir ceux qui venaient à se rompre. Leur première attaque était toujours furieuse, et les cris dont elle était accompagnée pouvaient inspirer de la terreur. Après avoir épuisé leurs flèches, s'ilsne voyaient pas leurs ennemis ébranlés, ils se précipitaient sur eux sans autre méthode que de se tenir serrés dans leurs bataillons; mais comme ils attaquaieut ensemble ils fuyaient aussi tous à la fois, et lorsque la crainte leur avait fait tourner le dos il était impossible de les arrêter.

Les Castillans, qui ne connaissaient point encore le caractère et les usages de ces peuples, ne purent voir sans quelque effroi la campagne inondée d'une armée si nombreuse; ils apprirent qu'elle était de quarante mille hommes. Cortez sentait le péril dans lequel il s'était engagé; cependant loin d'en être abattu il anima ses gens par un air de joie et de fierté : il leur fit prendre un poste au pied d'une petite éminence, qui ne leur laissait point à craindre d'être enveloppés par derrière et d'où l'artillerie pouvait jouer librement. Pour lui montant à cheval avec tout ce qu'il avait de cavaliers il se jeta dans un taillis voisin, d'où il se proposait de prendre l'ennemi en flanc lorsque cette diversion deviendrait nécessaire. Les Américains ne furent par plus tôt à la portée des

flèches qu'ils firent leur première décharge, après quoi suivant leur usage ils fondirent avec tant d'impétuosité sur le bataillon espagnol que les arquebuses et les arbalètes ne purent les arrêter ; mais l'artillerie faisait un cruel ravage dans leur corps d'armée, et comme ils étaient fort serrés chaque coup en abattait un grand nombre : ils ne laissaient pas de se rejoindre pour remplir les vides qui se faisaient dans leurs bataillons, et poussant d'épouvantables cris ils jetaient en l'air des poignées de sable par lesquelles ils espéraient cacher leur perte. Cependant ils avancèrent jusqu'à se trouver en état d'en venir aux coups de main ; et déjà les Espagnols commençaient à croire que la partie n'était pas égale lorsque les cavaliers, sortant du bois avec Cortez à leur tête, vinrent tomber à bride abattue dans la mêlée la plus épaisse : ils n'eurent pas de peine à s'ouvrir un passage; la seule vue des chevaux, que les Mexicains prirent pour des monstres dévorans à têtes d'homme et de bête, fit désespérer de la victoire aux plus braves; à peine osaient-ils jeter les yeux sur l'objet de leur terreur. Ils ne pensèrent plus qu'à se retirer en continuant néanmoins de faire tête, mais comme s'ils eussent appréhendé d'être dévorés par derrière et pour veiller à leur sûreté plutôt que pour combattre. Enfin les Espagnols, à qui cette retraite donna la liberté de se servir de leurs arquebuses, recommencèrent un feu si vif qu'il fit prendre ouvertement la fuite à leurs ennemis.

Cortez se contenta de les faire suivre à quelque distance par ses cavaliers dans la vue de redoubler leur effroi, mais avec ordre d'épargner leur sang et d'enlever seulement quelques prisonniers qu'il voulait faire servir à la paix. On trouva sur le champ de bataille plus de huit cents ennemis morts, et l'on ne put douter que le nombre de leurs blessés n'eût été beaucoup plus grand. Les Castillans n'y perdirent que deux hommes, mais ils eurent soixante-dix blessés. Cet essai de leurs armes parut digne après la conquête d'être célébré par un monument, et ils élevèrent un temple en l'honneur de Notre-Dame-de-la-Victoire; la première ville qu'ils fondèrent dans cette province reçut aussi le même nom. Les Mexicains épouvantés demandèrent la paix : elle se fit de si bonne foi qu'après l'avoir confirmée par des présens mutuels, entre lesquels le cacique de Tabasco fit accepter à Cortez vingt femmes américaines pour faire du pain de maïs à ses troupes, on se visita pendant quelques jours avec autant de civilité que de confiance. Mais si les magnifiques peintures que les Castillans firent au cacique de la puissance et de la grandeur du roi d'Espagne lui inspirèrent de l'admiration pour un si grand monarque, elles ne purent le disposer à se ranger au nombre de ses sujets : ce ne fut pas faute d'adresse de la part de Cortez. Les seigneurs du pays qui l'avaient visité entendant hennir les chevaux dans sa cour demandèrent avec embarras de quoi

se plaignaient les *yeguanez*, nom qui signifie dans leur langue *puissance terrible* : Cortez leur dit qu'ils étaient fâchés de ce qu'il n'avait pas châtié plus sévèrement le cacique et sa nation pour avoir eu l'audace de résister aux chrétiens. Aussitôt les seigneurs firent apporter des couvertures pour coucher les chevaux, et de la volaille pour les nourrir, en leur demandant pardon et leur promettant pour les apaiser d'être toujours amis des chrétiens.

Cortez, appréhendant de s'affaiblir s'il poussait plus loin ses prétentions, et rapportant toutes ses vues à de plus hautes entreprises, remit à la voile le lundi de la semaine sainte pour continuer de suivre la côte à l'ouest : il reconnut dans cette route la province de Guazacoalco, les rivières d'Alvarado et de Banderas, l'île des Sacrifices et tous les autres lieux qui avaient été découverts par Grijalva; enfin il aborda le jeudi saint à Saint-Jean d'Ulua. A peine eut-il jeté l'ancre entre l'île et le continent qu'on vit partir de la côte deux de ces gros canots que les gens du pays nomment *pirogues* : ils s'avancèrent jusqu'à la flotte sans aucune marque de crainte ou de défiance, ce qui fit juger favorablement de leurs intentions. Cortez ordonna qu'ils fussent reçus avec beaucoup de caresses; mais Aguilar, qui avait servi jusqu'alors d'interprète, cessant d'entendre la langue, on tomba dans un embarras dont il eût été difficile de sortir, lorsque le hasard fit remarquer qu'une des femmes qu'on

avait amenées de Tabasco, qui avait déjà reçu le baptême sous le nom de *Marina*, s'entretenait avec quelques-uns de ces Mexicains. C'est de ce jour que commença la faveur de cette femme auprès du général, et que par ses services autant que par son esprit elle acquit sur lui un ascendant qu'elle sut toujours conserver.

Les Mexicains déclarèrent à Cortez par la bouche de Marina que Pilpatoé et Teutilé, le premier gouverneur de cette province, et l'autre capitaine-général du grand empereur Montézuma, les avaient envoyés au commandant de la flotte pour savoir de lui-même quel dessein l'amenait sur leur rivage. Cortez traita fort civilement ces députés, et leur répondit qu'il venait en qualité d'ami dans le dessein de traiter d'affaires importantes pour leur prince et pour son empire: qu'il s'expliquerait davantage avec le gouverneur et le général, et qu'il espérait d'eux un accueil aussi favorable qu'ils l'avaient fait l'année précédente à quelques vaisseaux de sa nation : ensuite ayant tiré d'eux une connaissance générale des richesses, des forces et du gouvernement de Montézuma, il les renvoya fort satisfaits. Le jour suivant sans attendre la réponse de leurs maîtres il fit débarquer toutes ses troupes, ses chevaux et son artillerie. Les habitans du canton lui prêtèrent volontairement leurs secours pour élever des cabanes, entre lesquelles il en fit dresser une plus grande qu'il destinait au service de la religion et devant laquelle

il fit planter une croix. Il apprit des Américains que Teutilé commandait une puissante armée dans la province pour soumettre quelques places indépendantes que l'empereur voulait joindre à ses états. Tout le jour et la nuit suivante se passèrent dans une profonde tranquillité : elle fut troublée le lendemain par une nombreuse troupe de Mexicains armés qui s'avancèrent sans précaution vers le camp; mais on fut bientôt informé que c'étaient les avant-coureurs de Teutilé et de Pilpatoé, qui s'étaient mis en chemin pour venir saluer le général; ils arrivèrent le jour de Pâques avec un cortége digne de leur rang. Cortez ayant conçu qu'il avait à traiter avec les ministres d'un prince fort supérieur aux caciques, résolut d'affecter aussi un air de grandeur qu'il crut propre à leur en imposer : il les reçut au milieu de tous ses officiers, qu'il avait engagés à prendre une posture respectueuse autour de lui. Après avoir écouté leurs premiers complimens, auxquels il fit une réponse fort courte, il leur fit déclarer par Marina qu'avant de traiter du sujet de son voyage il voulait rendre ses devoirs à son Dieu, qui était le seigneur de tous les dieux de leur pays, et les ayant conduits à la cabane qui leur servait d'église il y fit chanter une messe solennelle avec toute la pompe que les circonstances permettaient. On revint de l'église à la tente, où il fit dîner les deux officiers mexicains avec la même ostentation. Ensuite prenant un air grave et fier il leur dit par la

bouche de son interprète qu'il était venu de la part de Charles d'Autriche, monarque de l'Orient, pour communiquer à l'empereur Montézuma des secrets d'une haute importance, mais qui ne pouvaient être déclarés qu'à lui-même; qu'il demandait par conséquent l'honneur de le voir, et qu'il se promettait d'en être reçu avec toute la considération qui était due à la grandeur de son maître.

Cette proposition parut causer aux deux officiers un chagrin dont ils ne purent déguiser les marques; mais avant de s'expliquer ils demandèrent la liberté de faire apporter leurs présens; c'étaient des vivres, des robes de coton très fin, des plumes de différentes couleurs et une grande caisse remplie de divers bijoux d'or travaillés avec délicatesse. Trente Mexicains entrèrent dans la tente chargés de ce fardeau, et Teutilé en présenta successivement chaque partie au général; ensuite se tournant vers lui il lui fit dire par l'interprète qu'il le priait d'agréer ce témoignage de l'estime et de l'affection de deux esclaves de Montézuma, qui avaient ordre de traiter ainsi les étrangers qui abordaient sur les terres de son empire, à condition néanmoins qu'ils s'y arrêteraient peu et qu'ils se hâteraient de continuer leur voyage; que le dessein de voir l'empereur souffrait trop de difficultés, et qu'ils croyaient lui rendre service en lui conseillant d'y renoncer. Cortez d'un air encore plus fier répliqua que les rois ne

refusaient jamais audience aux ambassadeurs des autres souverains, et que sans un ordre bien précis leurs ministres ne devaient pas se charger d'un refus si dangereux ; que dans cette occasion leur devoir était d'avertir Montézuma de son arrivée, et qu'il leur accordait du temps pour cette information; mais qu'il pouvait assurer en même temps leur empereur que le général étranger était fortement résolu de le voir, et que pour l'honneur du grand roi qu'il représentait il ne rentrerait point dans ses vaisseaux sans avoir obtenu cette satisfaction. Les deux Mexicains, frappés de l'air dont Cortez avait accompagné cette déclaration, ne répondirent que pour le prier avec soumission de ne rien entreprendre, du moins avant la réponse de la cour, et pour lui offrir toute l'assistance dont il aurait besoin dans l'intervalle.

Ils avaient dans leur cortége des peintres de leur nation qui s'étaient attachés depuis le premier moment de leur arrivée à représenter avec une diligence admirable les vaisseaux, les soldats, les chevaux, l'artillerie et tout ce qui s'était offert à leurs yeux dans le camp. Leur toile était une étoffe de coton préparée sur laquelle ils traçaient assez naturellement avec un pinceau et des couleurs toutes sortes d'objets et de figures. Cortez qui fut averti de leur travail sortit pour se procurer ce spectacle, et ne vit pas sans étonnement la facilité avec laquelle ils exécutaient leurs dessins : on l'assura qu'ils exprimaient sur ces

toiles non seulement les figures, mais les discours mêmes et les actions, et que Montézuma serait informé par cette méthode de toutes les circonstances de l'entretien qu'il avait eu avec Teutilé. Là-dessus pour soutenir les apparences de grandeur qu'il avait affectées, et dans la crainte qu'une image sans force et sans mouvemens ne donnât des idées peu convenables à ses vues, il conçut le dessein d'animer cette faible représentation en faisant faire l'exercice à ses soldats pour montrer leur adresse et leur valeur aux yeux de deux des principaux officiers de l'empire.

L'ordre fut donné sur-le-champ : l'infanterie castillane forma un bataillon, et tout le canon de la flotte fut mis en batterie. On déclara aux Mexicains que le général étranger voulait leur rendre les honneurs qui n'étaient accordés dans son pays qu'aux personnes d'une haute distinction. Cortez montant à cheval avec ses principaux officiers, commença par des courses de bague. Ensuite ayant partagé sa troupe en deux escadrons il leur fit faire entre eux une espèce de combat avec tous les mouvemens de la cavalerie. Les Américains dans leur première surprise regardèrent d'abord avec frayeur ces animaux, dont la figure et la fierté leur paraissaient terribles, et n'étant pas moins frappés de leur obéissance ils conclurent que des hommes capables de les rendre si dociles avaient quelque chose de supérieur à la nature ; mais lorsqu'au signal de Cortez l'infanterie fit

deux ou trois décharges, qui furent suivies du tonnerre de l'artillerie, la peur fit sur eux tant d'impression que les uns se jetèrent à terre, les autres prirent la fuite, et les deux seigneurs cachèrent leur effroi sous le masque de l'admiration. Cortez ne tarda point à les rassurer en leur répétant d'un air enjoué que c'était par ces fêtes militaires que les Espagnols honoraient leurs amis : c'était leur faire comprendre combien ces armes étaient terribles dans une action sérieuse, puisqu'un simple amusement, qui n'en était que l'image, avait pu leur causer tant de frayeur. Les peintres mexicains inventèrent de nouvelles figures pour exprimer ce qu'ils venaient de voir et d'entendre : les uns dessinaient des soldats armés, et les autres peignaient les chevaux dans l'agitation du combat; ils représentaient même un coup de canon, autant qu'il était possible, par du feu et de la fumée.

Cortez avait employé le temps que les Mexicains donnaient à l'admiration pour faire préparer des présens considérables, qu'il les pria d'envoyer de sa part à leur empereur. Pilpatoé s'arrêta près du camp des Espagnols avec une troupe assez nombreuse pour élever en peu d'heures une multitude de cabanes, qui prirent l'apparence d'une grosse bourgade : les Castillans n'eurent pas de peine à comprendre que son dessein était de les observer; mais comme il les avait avertis qu'il ne pensait qu'à se mettre à portée de leur fournir des

provisions, ils lui laissèrent le plaisir de croire qu'il les trompait par une politique dont ils recueillaient tout l'avantage. Teutilé reprit le chemin de son camp d'où il se hâta d'envoyer à Montézuma ses observations avec les tableaux de ses peintres et les présens de Cortez. Les rois du Mexique entretenaient pour cet usage un grand nombre de courriers, dispersés sur tous les grands chemins de l'empire : on choisissait pour cet office des jeunes gens fort dispos qu'on exerçait à la course dès le premier âge. Acosta, dont on vante l'exactitude dans ses descriptions, rapporte que la principale école où l'on dressait ces courriers était le grand temple de la ville de Mexico, qui contenait une idole monstrueuse au sommet d'un escalier de cent vingt degrés, et qu'il y avait des prix tirés du trésor public pour celui qui arriverait le premier aux pieds de l'idole: dans les courses qu'ils faisaient quelquefois d'une extrémité de l'empire à l'autre ils se relevaient de distance en distance avec des proportions si justes qu'ils se succédaient toujours avant qu'ils eussent commencé à se lasser.

La réponse de Montézuma vint en sept jours, quoique par le plus court chemin on compte soixante lieues de la capitale à Saint-Jean d'Ulua; et ce qui augmente l'admiration c'est qu'elle était précédée par un présent porté sur les épaules de cent Américains. Avant l'audience Teutilé, qui était chargé de négocier avec le général étranger, fit étendre les présens sur des nattes à la vue des

Espagnols ; ensuite s'étant fait introduire dans la tente de Cortez il lui dit que l'empereur Montézuma lui envoyait ces richesses pour lui témoigner l'estime qu'il faisait de lui et la haute opinion qu'il avait de son roi; mais que l'état de ses affaires ne lui permettait pas d'accorder à des inconnus la permission de se rendre à sa cour. Teutilé s'efforça d'adoucir ce refus par divers prétextes, tels que la difficulté des chemins et la rencontre de plusieurs nations barbares que toute l'autorité de l'empereur n'empêcherait pas de prendre les armes pour fermer les passages. Cortez reçut les présens avec toutes les marques d'un profond respect; mais il répondit que malgré le chagrin qu'il aurait de déplaire à l'empereur en négligeant ses ordres il ne pouvait retourner en arrière sans blesser l'honneur de son roi : il s'étendit sur son devoir avec une fermeté qui déconcerta le Mexicain, et l'exhortant à faire de nouvelles instances auprès de l'empereur il promit d'attendre encore sa réponse ; cependant il ajouta qu'il serait fort affligé qu'elle tardât trop à venir, parce qu'il se verrait alors forcé de la solliciter de plus près.

Teutilé insista sur la déclaration de l'empereur, mais n'obtenant point d'autre réponse il partit avec quelques présens de Cortez. Les Castillans après avoir admiré la richesse des siens se partagèrent sur le jugement qu'ils portaient de leur situation : les uns concevaient les plus hautes es-

pérances d'un si beau commencement; les autres, mesurant la puissance de Montézuma sur ses richesses, s'épuisaient en raisonnemens sur les difficultés de leur entreprise, et trouvaient de la témérité dans le dessein de lui faire la loi avec si peu de forces. Cortez même n'était pas sans inquiétude lorsqu'il comparait la faiblesse de ses moyens avec la grandeur de ses projets; mais n'en étant pas moins résolu de tenter la fortune il prit le parti d'occuper ses soldats jusqu'au retour de l'ambassadeur mexicain pour leur ôter le temps de se refroidir par leurs réflexions; et sous prétexte de chercher un mouillage plus sûr, parce que la rade de Saint-Jean d'Ulua était battue des vents du nord, il chargea Montéjo d'aller reconnaître la côte avec deux vaisseaux, sur lesquels il fit embarquer ceux dont il appréhendait le plus d'opposition. Montéjo revint vers le temps où l'on attendait Teutilé : il avait suivi la côte jusqu'à la grande rivière de Panuco, que les courans ne lui avaient pas permis de passer; mais il avait découvert une bourgade où la mer formait une espèce de port défendu par quelques rochers qui pouvaient mettre les vaisseaux à couvert du vent; elle n'était qu'à dix ou douze lieues de Saint-Jean. Cortez fit valoir cette faveur du ciel comme un témoignage de sa protection.

Teutilé arriva bientôt avec de nouveaux présens : sa harangue fut courte; elle portait un ordre aux étrangers de partir sans réplique. On

ignore quelle aurait été la réponse de Cortez; mais tandis qu'il la préparait avec embarras il entendit sonner la cloche de l'église; et prenant l'occasion de cet incident pour former un dessein extraordinaire, il se mit à genoux après avoir fait signe à tous ses gens de s'y mettre à son exemple. Cette action, qui fut suivie d'un profond silence, ayant paru causer de l'étonnement à l'ambassadeur, Marina lui apprit par ordre du général que les Espagnols reconnaissant un Dieu souverain qui détestait les adorateurs des idoles et qui avait la puissance de les détruire ils s'efforçaient de le fléchir en faveur de Montézuma, pour lequel ils craignaient sa colère. Ensuite Cortez d'un air plus imposant que jamais déclara « que le principal motif du roi son maître pour offrir son amitié à l'empereur du Mexique était l'obligation où sont le princes chrétiens de s'opposer aux erreurs de l'idôlatrie; qu'un de ses plus ardens désirs était de lui donner les instructions qui conduisent à la connaissance de la vérité, et de l'aider à sortir de l'esclavage du démon, horrible tyran qui tenait l'empereur même dans les fers, quoique en apparence il fût un puissant monarque; que pour lui, venant d'un pays fort éloigné pour une affaire de cette importance et de la part d'un roi plus puissant encore que celui des Mexicains, il ne pouvait se dispenser de faire de nouvelles instances pour obtenir une audience favorable, d'autant plus qu'il n'apportait que la paix, comme on en devait ju-

ger par ceux qui l'accompagnaient, dont le petit nombre ne pouvait faire soupçonner d'autres vues. »

Ce discours, par lequel il avait espéré de se faire du moins respecter, n'eut pas le succès qu'il s'en était promis. Teutilé, qui ne l'avait pas écouté sans quelques marques d'impatience, se leva brusquement avec un mélange de chagrin et de colère pour répondre que jusqu'alors Montézuma n'avait employé que la douceur en traitant des étrangers comme ses hôtes, mais que s'ils continuaient à résister à ses ordres ils devaient s'attendre d'être traités en ennemis : alors sans demander plus d'explication ni prendre congé du général il sortit à grands pas avec tout son cortége. Un procédé si fier causa quelques momens d'embarras à Cortez; mais tournant aussitôt son attention à rassurer ses gens il parut s'applaudir d'un refus qui lui donnait la liberté d'employer les armes sans violer aucun droit; et quoiqu'il y eût peu d'apparence que les Mexicains eussent une armée prête à l'attaquer il posa de tous côtés des corps-de-garde pour faire juger qu'il n'avait rien à craindre de la surprise avec lui.

Cependant le jour d'après fit découvrir un changement qui jeta l'alarme dans le camp espagnol : les Mexicains, qui s'étaient établis à peu de distance et qui n'avaient pas cessé jusqu'alors de fournir des vivres, s'étaient retirés si généralement qu'il ne s'en présentait pas un seul; ceux qu'il ve-

naient des villages et des bourgs voisins rompirent aussi toute communication avec le camp. Cette révolution fit craindre si vivement aux soldats de manquer bientôt du nécessaire qu'ils commencèrent à regarder le dessein de s'établir dans ce pays comme une entreprise mal conçue. Ces murmures firent élever la voix à quelques partisans de Vélasquez : ils accusèrent le général d'un excès de témérité, et leur hardiesse croissant de jour en jour ils sollicitèrent tout le monde de s'unir pour demander leur retour dans l'île de Cuba sous prétexte d'y fortifier la flotte et l'armée. Cortez, informé de ce soulèvement, employa ses plus fidèles amis pour reconnaître les sentimens du plus grand nombre : il trouva que celui des mutins se réduisait à quelques anciens mécontens dont il avait toujours eu de la défiance. Lorsqu'il se crut assuré de la disposition des autres il déclara qu'il voulait prendre conseil de tout le monde et que chacun avait la liberté de lui apporter ses plaintes. Ordas et quelques autres officiers se chargèrent de celles des mécontens; elles furent écoutées sans aucune marque d'offense : comme elles tendaient principalement à retourner dans l'île de Cuba pour remettre la disposition de la flotte à Vélasquez, et qu'il n'y avait point en effet d'autre moyen de la fortifier, Cortez se contenta de répondre qu'elle avait été jusqu'alors assez favorisée du ciel pour en espérer constamment les mêmes secours ; mais que si le courage

et la confiance manquaient aux soldats comme on l'en assurait, il y aurait de la folie à s'engager plus loin; qu'il fallait prendre ses mesures pour retourner à Cuba : il avoua néanmoins qu'il s'arrêtait à cette résolution pour suivre leur conseil et sur le témoignage qu'ils lui rendaient de la disposition des soldats. Aussitôt il fit publier dans le camp qu'on se tînt prêt à s'embarquer le lendemain pour Cuba, et l'ordre fut donné aux capitaines de remonter avec leurs compagnies sur les mêmes vaisseaux qu'ils avaient commandés. Mais cette résolution ne fut pas plus tôt divulguée que tous ceux qui étaient prévenus en faveur du général s'écrièrent avec beaucoup de chaleur qu'il les avait donc trompés par de fausses promesses : ils ajoutèrent que s'il était résolu de se retirer il en était le maître avec ceux qu'il trouverait disposés à le suivre; mais que dans les espérances qui les attachaient au Mexique ils n'abandonneraient pas leur entreprise, et qu'ils sauraient choisir un chef pour lui succéder. Les officiers qui servaient Cortez feignant d'approuver cette ouverture demandèrent seulement qu'il en fût informé : ils se rendirent à sa tente, accompagnés de la plus grande partie des soldats, pour lui représenter que toute l'armée était prête à se soulever, et la feinte fut poussée jusqu'à lui reprocher d'avoir pris la résolution de partir sans consulter ses principaux officiers. Ils se plaignirent de la honte dont il voulait couvrir les Espagnols en abandonant son

expédition au seul bruit des obstacles qu'il avait à surmonter; ils lui représentèrent ce qui était arrivé à Grijalva pour avoir manqué de faire un établissement dans le pays qu'il avait découvert; enfin ils lui répétèrent fidèlement tout ce qu'il leur avait dicté lui-même. Cortez parut surpris de les entendre : il rejeta sa conduite sur l'opinion qu'il avait eue des dispositions de l'armée; il affecta de se défendre, de balancer, d'avoir peine à se persuader ce qu'il désirait le plus ardemment, et se plaignant d'avoir été mal informé, sans nommer néanmoins ceux qui lui avaient rendu ce mauvais office, il protesta que les ordres qu'il avait donnés étaient contre son goût; qu'il n'avait cédé qu'à l'envie d'obliger ses soldats; qu'il demeurait au Mexique avec d'autant plus de satisfaction qu'il les voyait dans les sentimens qu'ils devaient au roi leur maître et à l'honneur de leur nation; mais qu'ils devaient comprendre que pour des entreprises aussi glorieuses que les siennes il ne voulait que des guerriers libres et dévoués à ses ordres; que si quelqu'un souhaitait de retourner à Cuba il pouvait partir sans obstacle, et que sur-le-champ il allait donner ordre qu'il y eût des vaisseaux prêts pour tous ceux qui ne seraient pas disposés à suivre volontairement sa fortune. Ce discours produisit des transports de joie dont il fut surpris lui-même; et ceux qui avaient servi d'interprètes aux mécontens n'eurent pas la hardiesse de se déclarer; ils lui firent des excuses, qu'il re-

eut avec la même dissimulation. on verra dans tout le cours de cette histoire que de tous les ennemis que Cortez eut à combattre ce sont les Espagnols qui lui donnèrent le plus de peine.

La fortune qui semblait conduire Cortez par la main amena dans le même temps cinq Américains que Diaz del Castillo vit descendre d'une colline vers un poste avancé qu'il gardait : leur petit nombre et les signes de paix avec lesquels ils continuaient de s'approcher ne lui laissant aucune défiance de leurs intentions il les conduisit au camp. On crut remarquer à leur air et à leurs habillemens qu'ils étaient d'une nation différente des Mexicains, quoiqu'ils eussent aussi les oreilles et la lèvre percées pour soutenir de gros anneaux d'or et d'autres bijoux : leur langage ne ressemblait pas non plus à celui des autres, et Marina ne l'entendit pas sans difficulté ; on apprit néanmoins par son organe qu'ils étaient sujets du cacique de Zampoala, province peu éloignée, et qu'ils venaient faire des complimens de sa part au chef de ces braves étrangers, dont les exploits dans la province de Tabasco s'étaient déjà répandus jusqu'à lui : c'était un prince guerrier qui faisait profession d'aimer la valeur jusque dans ses ennemis. Les députés insistèrent beaucoup sur cette qualité de leur maître, dans la crainte apparemment que ses avances ne fussent attribuées à des motifs moins dignes de lui. Cortez les reçut avec de grands témoignages d'estime et d'affection. Outre

l'effet que cet heureux incident pouvait produire sur les Mexicains pour arrêter leurs entreprises, et sur les Espagnols mêmes pour leur inspirer une nouvelle confiance, il apprit que la province de Zampoala était vers le port que Montéjo avait découvert sur la côte, et son dessein était toujours d'y transporter son camp; cependant sa joie se déguisant sous un air de fierté il demandaaux Américains pourquoi leur cacique, étant si voisin, avait différé si long-temps à lui faire cette députation. Ils répondirent que les peuples de Zampoala ne communiquaient pas volontiers avec les Mexicains, dont ils ne souffraient les cruautés qu'avec horreur. Nouveau sujet de satisfaction pour Cortez, surtout lorsque les Américains eurent ajouté que Montézuma était un prince violent qui s'était rendu insupportable à ses voisins par son orgueil, et qui tenait les peuples soumis par la crainte.

L'empire du Mexique était alors au plus haut point de sa grandeur, puisque toutes les provinces qui avaient été découvertes dans l'Amérique septentrionale étaient gouvernées par ses ministres ou par des caciques qui lui payaient un tribut; sa longueur du levant au couchant était de plus de cinq cents lieues, et la largeur du midi au nord d'environ deux cents. Il avait pour bornes au nord la mer Atlantique dans ce long espace de côtes qui s'étend depuis Panuco jusqu'à l'Yucatan; le golfe d'Anian le bornait au couchant. Le côté méridional occupait cette vaste contrée

qui borde la mer du sud depuis Acapulco jusqu'à Guatimala, et qui vient près de Nicaragua vers l'isthme du Darien; celui du nord, s'étendant jusqu'à Panuco, comprenait cette province entière. Mais ses limites étaient resserrées en quelques endroits par des montagnes qui servaient de retraite aux Chichimèques et aux Atomies, peuples farouches et barbares, auxquels on n'attribue aucune forme de gouvernement, et qui, n'ayant pour habitations que les cavernes des rochers ou quelques trous sous terre, vivaient de leur chasse et des fruits que leurs arbres produisaient sans culture: cependant ils se servaient de leurs flèches avec tant d'adresse et de force, et la situation de leurs montagnes aidait si naturellement à leur défense qu'ils avaient repoussé plusieurs fois toutes les forces des empereurs du Mexique; mais ils ne pensaient à vaincre que pour conserver leur liberté au milieu des bêtes sauvages.

Il n'y avait pas plus de cent trente ans que l'empire du Mexique était parvenu à cette grandeur après avoir commencé à s'élever comme la plupart des autres états sur des fondemens assez faibles. Les Mexicains, portés par inclination à l'exercice des armes, avaient assujetti par degrés plusieurs autres peuples qui habitaient cette partie du Nouveau-Monde : leur premier chef avait été un simple capitaine, dont l'adresse et le courage en avait fait d'excellens soldats; ensuite ils s'étaient donné un roi qu'ils avaient choisi entre

les plus braves de leur nation, parce qu'ils ne connaissaient pas d'autre vertu que la valeur ; et cet usage de donner la couronne au plus brave sans aucun égard au droit de la naissance n'avait été interrompu que dans quelques occasions où l'égalité du mérite avait fait donner la préférence au sang royal. Montézuma, suivant les peintures qui composaient leurs annales, était le onzième de ces rois ; quoique son père eût occupé le trône il n'avait dû son élévation qu'à ses grandes qualités naturelles, qui avaient été soutenues long-temps par l'artifice ; mais lorsqu'il s'était vu couronné il avait laissé paraître tous ses vices qu'il avait su déguiser : il avait porté l'orgueil jusqu'à congédier tous les officiers de sa maison qui étaient d'une naissance commune pour n'employer que la noblesse jusque dans les emplois les plus vils, affectation également choquante pour les nobles, qui se trouvaient avilis par des fonctions indignes d'eux, et pour les familles populaires qui s'étaient vu fermer l'unique voie qu'elles avaient à la fortune. Il paraissait rarement à la vue de ses sujets, sans excepter ses ministres mêmes et ses domestiques, auxquels il ne se communiquait qu'avec beaucoup de réserve, « faisant entrer ainsi, suivant l'expression de Solis, le chagrin de la solitude dans la composition de sa majesté. » Il avait inventé de nouvelles révérences et des cérémonies gênantes pour ceux qui approchaient de sa personne ; le respect lui paraissait une offense

s'il n'était poussé jusqu'à l'adoration, et dans la seule vue de faire éclater son pouvoir il exerçait quelquefois d'horribles cruautés, dont on ne connaissait pas d'autre raison que son caprice : il avait créé sans nécessité de nouveaux impôts, qui se levaient par tête avec tant de rigueur que ses moindres sujets, jusqu'aux mendians, étaient obligés d'apporter quelque chose au pied du trône. Ces violences avaient jeté la terreur dans toutes les parties de l'empire, et cette terreur avait produit la haine. Plusieurs provinces s'étaient révoltées : il avait entrepris de les châtier lui-même; mais celles de Méchoacan, de Tlascala et de Tépéaca se soutenaient encore dans la révolte. Montézuma se vantait de n'avoir différé à les soumettre que pour se conserver des ennemis et fournir des victimes à ses cruels sacrifices. Il y avait quatorze ans qu'il régnait suivant ces maximes. Tel est le portrait que tracent les écrivains espagnols, dont l'équité peut être suspecte : on peut encore avec plus de raison soupçonner leurs lumières dans le récit des prétendus prodiges qui, s'il faut les en croire, commençaient à faire sentir à Montézuma des remords et des craintes. Une effroyable comète avait paru pendant plusieurs nuits comme une pyramide de feu; elle avait été suivie d'une autre en forme de serpent à trois têtes, qui se levant de l'ouest en plein jour courait avec une extrême rapidité jusqu'à l'autre horizon, où elle disparaissait après avoir marqué sa trace par une

infinité d'étincelles. Un grand lac voisin de la capitale avait rompu ses digues et s'était répandu avec une impétuosité dont on n'avait jamais vu d'exemple; un temple s'était embrasé sans qu'on eût pu découvrir la cause de cet incendie ni trouver de moyen pour l'arrêter. On avait entendu dans l'air des voix plaintives qui annonçaient la fin de la monarchie, et toutes les réponses des idoles s'accordaient à répéter ce funeste pronostic. Quelques pêcheurs prirent au bord du lac de Mexico un oiseau d'une grandeur et d'une figure monstrueuses, qu'ils présentèrent à l'empereur; il avait sur la tête une lame luisante qui à la réverbération du soleil produisait une lumière triste et affreuse. Montézuma fixant ses yeux sur cette lame y aperçut la représentation d'une nuit avec des étoiles si brillantes qu'il se tourna aussitôt vers le soleil dans le doute s'il n'avait pas cessé tout d'un coup de luire : il y vit des soldats inconnus et bien armés qui venaient du côté de l'orient et qui faisaient un horrible carnage de ses sujets. Il fit appeler ses prêtres et ses devins pour les consulter sur ce prodige : l'oiseau demeura immobile tandis que plusieurs d'entre eux firent la même expérience, ensuite il s'échappa tout d'un coup de leurs mains.

Peu de jours après un laboureur vint au palais et demanda fort instamment d'être introduit à l'audience de l'empereur : il raconta qu'ayant vu en songe l'empereur endormi dans un lieu écarté,

et qui tenait à la main une pastille allumée, une voix lui avait ordonné de prendre la pastille et de la lui appliquer sur la cuisse, ce qu'il avait fait sans que l'empereur se fût éveillé. Alors la voix lui avait dit : C'est ainsi que ton souverain s'endort pendant que le tonnerre gronde sur sa tête et qu'il lui vient des ennemis d'un autre monde pour détruire son empire et sa religion. Sur quoi le laboureur ayant fait une exhortation fort vive à Montézuma prit la fuite avec beaucoup de vitesse. On pensait d'abord à le faire arrêter pour le punir de son insolence; mais une douleur extraordinaire que l'empereur sentit à sa cuisse y ayant fait regarder aussitôt, tous ceux qui étaient présens aperçurent la marque d'une brûlure récente, dont la vue effraya Montézuma. Soit que des ennemis de ce prince eussent répandu contre lui des prédictions sinistres, soit que la haine qu'il inspirait eût aisément accrédité des fables chez un peuple superstitieux, Cortez sut en profiter; il jugea qu'il ne lui serait pas difficile de former un parti contre un tyran parmi des peuples révoltés contre ses injustices : il envoya au cacique de Zampoala des présens et rechercha son amitié; il crut ce moment favorable pour exécuter le dessein qu'il avait toujours eu de former une colonie dans le lieu où il était campé; il se hâta de le communiquer aux officiers dont il connaissait l'attachement pour sa personne, et lorsqu'il eut réglé avec eux tout ce qui pouvait en assurer le succès il tint

une assemblée générale pour donner une forme au nouvel établissement. La conférence fut courte : ses partisans, qui composaient le plus grand nombre, secondaient toutes ses propositions par leurs suffrages. On nomma pour alcas ou chefs du conseil souverain Porto-Carréro et Montéjo, et pour conseillers Avila, Alvarado et Sandoval : Escalante fut créé alguazil major ou lieutenant criminel, et l'office de procureur général fut confié à Chico. Tous ces officiers après avoir prêté le serment ordinaire à Dieu et au roi, prirent possession de leurs charges avec les formalités ordinaires en Espagne, et commencèrent à les exercer en donnant à la nouvelle colonie le nom de *Villa-Rica de la Vera-Cruz*, qu'elle a conservé dans un autre lieu : ils la nommèrent *Ville-Riche*, parce qu'ils y avaient commencé à voir beaucoup d'or, et *Vraie-Croix*, parce qu'ils y étaient descendus le jour du vendredi-saint.

Cortez affecta d'assister à leurs premières fonctions comme un simple habitant qui ne tirait aucun droit de sa qualité de général de la flotte et de commandant des armées : il voulait autoriser le nouveau tribunal par son respect et donner au public l'exemple d'une juste soumission, parce qu'il croyait avoir également besoin et de l'autorité civile et de la dépendance des sujets pour suppléer à ce qui manquait à sa juridiction militaire. Il ne commandait qu'en vertu de la commission du gouverneur de Cuba; mais elle avait été révoquée,

et dans le fond son pouvoir était appuyé sur des fondemens trop faibles : ce défaut ne l'obligeait que trop souvent de fermer les yeux sur la résistance qu'il trouvait à ses ordres; il le mettait dans le double embarras de penser à ce qu'il devait commander et aux moyens de se faire obéir : de là son impatience pour l'exécution d'un projet dont toutes ces dispositions n'étaient que les préparatifs.

Le lendemain pendant que le conseil était assemblé il demanda modestement la permission d'y entrer. Les juges se levèrent pour le recevoir : il leur fit une profonde révérence et se contenta de prendre place après le premier conseiller : là dans un discours où l'art était revêtu des apparences du désintéressement et de la simplicité il leur représenta que depuis les variations du gouverneur de Cuba, dont il tenait la commission, il ne se croyait plus un pouvoir assez absolu pour commander, et que les circonstances demandant une pleine autorité dans un capitaine général il se désistait de toutes ses prétentions entre les mains du conseil, auquel il appartenait d'en nommer un jusqu'à ce qu'il plût au roi d'en ordonner autrement. Il n'oublia pas de demander acte de son désistement; après quoi, jetant sur la table les provisions de Diégo Vélasquez et baisant le bâton de général, qu'il remit au chef de l'assemblée, il se retira seul dans sa tente.

Le choix du conseil ne fut pas différé long-

temps; la plupart des conseillers y étaient préparés et les autres n'y pouvaient rien opposer : toutes les voix s'accordèrent à recevoir la démission de Cortez, mais à condition qu'il reprendrait aussitôt le commandement au nom du roi et qu'on informerait le peuple de cette élection. Elle n'eut pas été plus tôt publiée qu'on vit éclater la joie par de vives acclamations : ceux qui prirent le moins de part à la satisfaction publique se virent forcés de dissimuler leur mécontentement. Ensuite le conseil, accompagné de la plus grande partie des soldats, qui représentaient le peuple, se rendit solennellement à la tente de Cortez et lui déclara que la ville de la Vera-Cruz, au nom du roi catholique, l'avait élu gouverneur de la nouvelle colonie et général de l'armée castillane en plein conseil avec la connaissance et l'approbation de tous les habitans.

Il reçut les deux charges avec tout le respect qu'il aurait eu pour le roi même, dont on employait le nom et l'autorité; et dès ce moment il donna ses ordres avec un caractère de grandeur et de confiance qui détermina tout le monde à la soumission. Il fit mettre aux fers sur les vaisseaux Ordaz, Escudero et Jean Vélasquez, trois chefs de la faction opposée : cette fermeté jeta la terreur dans l'esprit des autres, surtout lorsqu'il eut déclaré que son dessein était de faire le procès aux séditieux; mais pendant qu'il marquait une sévérité feinte il employait toute son adresse pour les

ramener insensiblement à la raison, et cette conduite lui en fit à la fin des amis fidèles.

Aussitôt qu'il crut son autorité bien affermie il détacha cent hommes sous le commandement d'Alvarado pour aller reconnaître le pays et pour chercher des vivres, qui commençaient à manquer depuis que les Américains avaient cessé d'en apporter au camp. Alvarado n'alla pas loin sans rencontrer quelques villages dont les habitans avaient laissé l'entrée libre en se retirant dans les bois : il trouva du maïs, de la volaille et d'autres provisions, qu'il se contenta d'enlever sans causer d'autre désordre, et ce secours rétablit l'abondance. Alors Cortez donna ses ordres pour la marche de l'armée : les vaisseaux mirent à la voile vers la côte de Quiabizlan, où l'on avait découvert un nouveau port, et les troupes suivirent par terre le chemin de Zampoala : elles se trouvèrent en peu d'heures sur les bords d'une profonde rivière, où l'on fut obligé de rassembler quelques canots de pêcheurs pour le passage des hommes tandis que les chevaux passèrent à la nage. On s'approcha d'une bourgade, qui ne fut reconnue que dans la suite pour la première du pays de Zampoala : les habitans avaient non seulement abandonné leurs maisons, mais emporté jusqu'à leurs meubles, ce qui causa d'autant plus d'inquiétude à Cortez que leur retraite semblait préméditée; ils n'avaient même laissé dans leurs temples qu'une partie de leurs idoles avec des couteaux

de bois garnis de pierre et quelques misérables restes de la peau des victimes humaines qu'ils avaient sacrifiées, et qui causaient autant de pitié que d'horreur. Ce fut dans ce lieu que les Castillans virent pour la première fois la forme des livres mexicains ; ils en trouvèrent quelques-uns qui contenaient apparemment les cérémonies de la religion de ces peuples : leur matière était une espèce de parchemin enduit de gomme ou de vernis, et plié de manière à former un grand nombre de feuilles qui composaient chaque volume ; ils paraissaient écrits de tous côtés, ou plutôt chargés de ces images et de ces chiffres dont les peintres de Teutilé avaient donné des exemples beaucoup plus réguliers. L'armée passa la nuit dans cette bourgade avec toutes les précautions qui pouvaient assurer son repos ; le lendemain elle reprit sa marche dans le même ordre et par le chemin le plus frayé, qui descendait vers l'ouest en s'écartant un peu de la mer. Cortez fut surpris de n'y trouver pendant tout le jour qu'une continuelle solitude, dont le silence lui devint suspect ; mais vers le soir à l'entrée d'une belle prairie on vit paraître douze Américains chargés de rafraîchissemens, qui s'étant fait conduire au général lui offrirent ce présent de la part de leur cacique avec une invitation de se rendre dans le lieu de sa demeure, où il avait fait préparer des logemens et des vivres pour toute l'armée. On apprit d'eux qu'il restait un soleil, c'est à dire

dans leur langage une journée de chemin jusqu'à la cour de Zampoala. Cortez renvoya six de ces Américains au cacique avec des remercîmens fort nobles, et garda les autres pour lui servir de guides. Une civilité si peu prévue n'avait pas laissé de lui causer quelque défiance ; mais le soir il trouva tant d'empressement à le servir dans les habitans d'une bourgade où ses guides lui conseillèrent de s'arrêter qu'il ne douta plus de la bonne foi du cacique; et cette opinion fut heureusement confirmée par les avantages qu'il retira de son amitié.

Le jour suivant en continuant de marcher vers Zampoala il rencontra presque à la vue de cette place vingt Américains qui étaient sortis pour le recevoir : après l'avoir salué avec beaucoup de cérémonie ils lui firent un compliment civil au nom du cacique, ajoutant « que ses incommodi-« tés ne lui avaient pas permis de se mettre à leur « tête, mais qu'il attendait avec une extrême « impatience de connaître des étrangers dont la « valeur avait fait tant de bruit. » La ville était grande et bien peuplée, dans une agréable situation, entre deux ruisseaux qui arrosaient une campagne fertile : ils venaient d'une montagne peu éloignée, revêtue d'arbres et d'une pente aisée. Les édifices de la ville étaient de pierre, couverts et crépis d'une sorte de chaux blanche, polie et luisante, dont l'éclat formait un spectacle fort brillant. Un des soldats qui furent détachés revint

avec transport en criant de toute sa force que les murailles étaient d'argent, tant l'espèce d'ivresse où les jetaient tant d'objets nouveaux leur montrait partout les métaux que cherchait leur avarice.

Toutes les rues et les places publiques se trouvèrent remplies de peuple, mais sans aucune espèce d'armes qui pussent donner du soupçon, et sans autre bruit que celui qui est inséparable de la multitude. Le cacique s'offrit à la porte de son palais : il était d'une prodigieuse grosseur, et il s'approcha lentement appuyé sur les bras de quelques officiers, au secours desquels il semblait devoir tout son mouvement ; sa parure était une mante de coton enrichie de pierres précieuses, comme ses oreilles et ses lèvres; la gravité de sa figure s'accordait avec le poids de son corps. Cortez eut besoin de toute la sienne pour arrêter les éclats de rire des Espagnols et pour se faire cette violence à lui-même. Le discours du cacique fut simple et précis : il le félicita de son arrivée; il se félicita lui-même de l'honneur qu'il avait de le recevoir, et sans un mot inutile il le pria d'aller prendre quelque repos dans son quartier, où il lui promit de conférer avec lui de leurs intérêts communs.

Les logemens qu'il avait fait préparer étaient sous les portiques de plusieurs maisons, dans un assez grand espace, où tous les Espagnols furent placés sans embarras et trouvèrent abondamment

tout ce qui était nécessaire à leurs besoins. Le jour suivant la visite du cacique fut annoncée par un présent dont la valeur montait à deux mille marcs d'or : il le suivit de près sur une espèce de brancard porté par ses principaux officiers. Cortez, accompagné de tous les siens, alla fort loin au devant de lui, et le conduisit dans son appartement, où il ne retint que ses interprètes pour donner à cette première conférence l'air important du secret. Après l'exorde ordinaire sur la grandeur de son roi et sur les erreurs de l'idolâtrie il ajouta fort habilement qu'une des principales vues des soldats espagnols était de détruire l'injustice, de réprimer la violence et d'embrasser le parti de la justice et de la raison. C'était ouvrir la carrière au cacique pour apprendre de lui-même ce qu'on pouvait espérer de ses dispositions; en effet le changement qui parut sur son visage fit connaître au général qu'il l'avait touché par l'endroit sensible. Quelques soupirs servirent de prélude à sa réponse ; enfin la douleur paraissant l'emporter il confessa que tous les caciques gémissaient dans un esclavage honteux sous le poids de la tyrannie et des cruautés de Montézuma sans avoir la force de le secouer, ni même assez de lumières pour en imaginer les moyens; que ce cruel maître se faisait adorer de ses vassaux comme un des dieux du pays, et qu'il voulait que ses injustices et ses violences fussent révérées comme des arrêts du ciel; que la raison

néanmoins ne permettait pas de demander du secours à des étrangers pour tant de misérables, non seulement parce que l'empereur du Mexique était trop puissant, mais plus encore parce que Cortez n'avait pas assez d'obligation aux Mexicains pour se déclarer en leur faveur, et parce que les lois de l'honnêteté ne permettaient pas de lui vendre à si haut prix les petits services qu'ils lui avaient rendus.

Ce langage adroit causa beaucoup de surprise et d'admiration au général espagnol; il feignit néanmoins de s'y être attendu : il assura le cacique qu'il craignait peu les forces de Montézuma parce que les siennes étaient favorisées du ciel; mais qu'étant appelé par d'autres vues dans le Quiabizlan il y attendrait ceux qui se croyaient opprimés et qui auraient quelque confiance à son secours. Il ajouta que dans l'intervalle le cacique pouvait communiquer cette proposition à ses amis : Soyez sûr, lui dit-il du même ton, que les insultes de Montézuma cesseront ou qu'elles tourneront à sa honte lorsque j'entreprendrai de vous protéger. Ils se séparèrent après cette courte explication. Cortez donna aussitôt des ordres pour continuer sa marche : à son départ quatre cents Américains se présentèrent pour porter le bagage de l'armée et pour aider à la conduite de l'artillerie.

Le pays qui restait à traverser jusqu'à la province de Quiabizlan offrit un mélange de bois et de plaines fertiles dont la vue parut fort agréable

aux Espagnols. Ils se logèrent le soir dans un village abandonné pour ne pas se présenter la nuit aux portes de la capitale. Le lendemain ils découvrirent dans l'éloignement les édifices d'une assez grande ville sur une hauteur environnée de rochers qui semblaient lui servir de murailles; ils y montèrent avec beaucoup de peine, mais sans opposition de la part des habitans, à qui la frayeur avait fait abandonner leurs maisons. Tandis qu'ils s'avançaient vers la place ils virent sortir de quelques temples qui en faisaient l'ornement douze ou quinze Américains d'un air distingué, qui les prièrent civilement de ne pas s'offenser de la retraite du cacique et de ses sujets, et qui offrirent de les rappeler sur-le-champ si le général étranger voulait s'engager à les traiter avec amitié. Cortez leur donna toutes les assurances qu'ils désiraient, et ne fut pas peu surpris de voir presque aussitôt la ville repeuplée de tous ses habitans. Le cacique arriva le dernier : il amenait avec lui celui de Zampoala pour lui servir de protecteur, et tous deux étaient portés par quelques-uns de leurs officiers. Après des excuses fort adroites ils tombèrent sur les violences de Montézuma en joignant quelquefois des larmes à leurs plaintes. Le Zampoala, qui paraissait le plus irrité, ajouta pour conclusion : « Ce monstre est si fier et si « cruel qu'après nous avoir appauvris par ses im« pôts il déclare la guerre à notre honneur en « nous ravissant nos filles et nos femmes. » Cortez

s'efforça de le consoler et lui promit ouvertement d'aider à sa vengeance.

Pendant qu'il s'informait des forces et de la situation des deux caciques il vit entrer quelques Américains qui leur parlèrent, et les caciques s'étant levés aussitôt d'un air tremblant sortirent sans prendre congé de lui et sans avoir achevé leurs discours. On fut bientôt informé du sujet de leur crainte lorsqu'on vit passer dans le quartier même des Espagnols six officiers de Montézuma, du nombre de ceux qu'il envoyait dans les provinces pour y lever des tributs : ils étaient richement vêtus et suivis d'un grand nombre d'esclaves, dont quelques-uns soutenaient au-dessus d'eux des parasols de plumes. Cortez étant sorti pour les voir à la tête de ses capitaines ils passèrent d'un air méprisant : cette fierté irrita les soldats espagnols, qui l'auraient châtiée sur-le-champ si le général ne les eût retenus. Marina fut envoyée aux informations avec une escorte : on apprit par cette voie que les officiers mexicains avaient établi le siége de leur audience dans une maison de la ville, où ils avaient fait citer les caciques; qu'ils leur avaient reproché publiquement d'avoir reçu dans leurs villes des étrangers ennemis de leur maître, et que pour l'expiation de ce crime ils avaient demandé avec le tribut ordinaire vingt habitans, qui devaient être sacrifiés. Cortez indigné de cette audace fit appeler aussitôt les caciques, et recommanda qu'ils fussent ame-

nés sans bruit : il feignit d'avoir pénétré leurs pensées par une supériorité de lumières, et louant le ressentiment qu'il leur supposait d'une violence qu'ils n'avaient pas méritée il leur dit qu'il n'était plus temps de souffrir un abominable tribut de sang humain ; qu'un ordre si cruel ne serait pas exécuté devant ses yeux ; qu'il voulait au contraire que ces infâmes ministres fussent chargés de chaînes, et qu'il prenait la défense de cette action sur lui-même. Les caciques furent embarrassés; l'habitude de l'esclavage leur avait abattu le cœur et l'esprit : mais Cortez ayant répété sa déclaration d'un air d'autorité auquel ils n'osèrent résister, les officiers de Montézuma furent enlevés à la vue de tout le monde, et on applaudit à cette exécution; cependant il en fit mettre deux en liberté pendant la nuit, et les renvoya à Montézuma, qu'il était bien aise d'intimider, mais avec qui il ne voulait rompre qu'à l'extrémité.

La douceur affectée des Castillans et le zèle qu'ils avaient fait éclater pour leurs alliés s'étant bientôt répandus dans les cantons voisins, plusieurs autres caciques, informés par ceux de Zampoala et de Quiahizlan du bonheur dont ils jouissaient sous la protection d'une nation invincible, qui pénétrait jusqu'à leurs plus secrètes pensées et qui semblait défier toutes les forces de l'empire du Mexique, s'assemblèrent pour implorer un secours si puissant contre la même oppression; en peu de jours on en vit plus de trente

à Quiabizlan, la plupart sortis des montagnes qu'on découvre de cette ville. Leurs peuples, qui se nommaient *Totonagues*, avaient plusieurs bourgades fort peuplées dont le langage et les coutumes ressemblaient peu à celles des autres provinces de l'empire; c'était une nation extrêmement robuste, endurcie à la fatigue et propre à tous les exercices de la guerre : non seulement les caciques offrirent leurs troupes à Cortez, mais s'étant engagés à la fidélité par des sermens il y joignirent un hommage formel à la couronne d'Espagne. Après cette espèce de confédération ils se retirèrent dans leurs états. Ce récit fait voir que les victoires des Espagnols dans cette contrée commencèrent par des menées politiques que favorisaient les circonstances, et qu'indépendamment de l'avantage prodigieux de leurs armes ils surent diviser leurs ennemis avant de les vaincre, et employèrent une partie du Nouveau-Monde à conquérir l'autre : c'est alors que Cortez ne voyant plus d'obstacle à redouter prit la résolution de donner une forme régulière et constante à la colonie de Vera-Cruz, qui était comme errante avec l'armée dont elle était composée. La situation de la ville fut choisie dans une plaine, entre la mer et Quiabizlan, à une demi-lieue de cette place : la fertilité du terroir, l'abondance des eaux et la beauté des arbres semblèrent inviter les Castillans à ce choix. On creusa les fondemens de l'enceinte : les officiers se partagèrent pour

régler le travail et pour y contribuer par leur exemple; le général même ne se crut pas dispensé d'y mettre la main. Les murs furent bientôt élevés et parurent une défense suffisante contre les armes des Mexicains. L'on tint moins dans la bâtisse des maisons aux ornemens qu'à la commodité.

Dans cet intervalle les deux officiers de Montézuma étaient retournés à la cour et n'avaient pas manqué dans le récit de leur disgrâce de faire valoir l'obligation qu'ils avaient de leur liberté au général des étrangers. Cette particularité parut apaiser la fureur de Montézuma, qui n'avait pensé d'abord qu'à lever une armée formidable pour exterminer les rebelles et leurs partisans; cependant la colère ne pouvant lui faire oublier ses alarmes et les menaces de ses dieux il prit le parti d'en revenir à la négociation, et de tenter par une nouvelle embassade et de nouveaux présens d'engager Cortez à s'éloigner de l'empire. Ses ambassadeurs arrivèrent au camp des Espagnols lorsqu'on achevait de fortifier Vera-Cruz; ils amenaient avec eux deux jeunes princes, neveux de l'empereur, accompagnés de quatre anciens caciques qui leur servaient de gouverneurs: leurs présens étaient d'une richesse éclatante. Après avoir remercié le général du service qu'il avait rendu aux deux officiers de l'empire, et l'avoir assuré que la punition des caciques rebelles

n'avait été suspendue qu'à sa considération, ils renouvelèrent les anciennes instances pour l'engager à partir, de manière à faire voir que c'était le principal objet de leur commission.

Cortez leur fit rendre de grands honneurs, excusa ses alliés et ce qu'il avait fait pour eux, et répétant la même réponse qu'il avait déjà faite aux premiers députés il ajouta qu'aussitôt que l'honneur de voir le grand Montézuma lui serait accordé il lui ferait connaître les motifs et l'importance de son ambassade, mais qu'aucun obstacle n'aurait le pouvoir de l'arrêter, parce que les guerriers de sa nation loin de connaître la crainte sentaient croître leur courage à la vue du danger, et s'accoutumaient dès l'enfance à chercher la gloire dans les plus redoutables entreprises.

Après ce discours, prononcé d'un air majestueux et tranquille, il fit donner avec profusion aux embassadeurs mexicains toutes les bagatelles qui venaient de Castille, et sans marquer la moindre attention pour le chagrin qu'ils firent éclater sur leur visage il leur déclara qu'ils étaient libres de retourner à la cour. Cette indifférence altière, les démarches de l'orgueilleux Montézuma qui sollicitait son amitié par des présens, redoublèrent la vénération des peuples pour les Espagnols aux dépens de celle qu'ils avaient eue jusqu'alors pour leur souverain ; on ne remarqua plus

rien de forcé dans leur soumission. Bientôt un service considérable que le général rendit aux caciques de Zampoala et de Quiabizlan les fit passer de l'admiration à l'attachement : il humilia par la terreur de ses armes les habitans de Zinpazingo, contrée voisine dont ils lui avaient fait beaucoup de plaintes, et les força de jurer des conditions qu'ils observèrent fidèlement. A la vérité les caciques l'avaient trompé en lui représentant leurs ennemis comme des Mexicains qui cherchaient à nuire aux Castillans, et le motif de Cortez dans cette guerre fut bien moins d'obliger ses hôtes que de faire prendre à la cour du Mexique une idée de sa valeur; mais lorsqu'il eut découvert l'artifice des deux caciques il se fit demander grâce pour eux par tous ses capitaines, et l'ayant accordée avec des circonstances qui relevèrent sa bonté il acheva par cette faveur de les lier à ses intérêts.

Le changement qu'il eut occasion d'introduire dans leur culte servit encore à assurer leur fidélité en leur donnant une plus haute idée de sa puissance. Un jour, qui était celui d'une de leurs plus grandes fêtes, tous les Américains s'étaient assemblés dans le plus célèbre de leurs temples pour y faire le sacrifice de plusieurs hommes par le ministère de leurs prêtres; quelques Espagnols que le hasard rendit témoins de cette horrible scène se hâtèrent

d'en informer le général : sa colère s'alluma jusqu'au transport ; il fit prendre aussitôt les armes à toutes les troupes, et commençant par se faire amener le cacique et les principaux officiers il se mit en marche avec eux vers le temple. Les ministres des sacrifices parurent à la porte : la crainte leur fit pousser d'effroyables cris pour appeler le peuple au secours de leurs dieux : on vit paraître sur-le-champ quelques troupes d'hommes armés que la défiance des prêtres avait fait aposter, et dont le nombre augmenta bientôt jusqu'à causer de l'inquiétude au général. Il fit crier par Marina qu'à la première flèche qui serait tirée il ferait égorger le cacique, et qu'il permettrait à ses soldats de châtier cette insolence par le fer et par le feu. Cette menace arrêta les plus emportés ; le cacique même leur ordonna d'une voix tremblante de quitter les armes et de se retirer, et ils obéirent.

Cortez, demeuré avec le cacique et ceux de sa suite, se fit amener les sacrificateurs : il les rassura sur leur sort ; mais il déclara qu'il avait résolu de ruiner toutes leurs idoles, et que s'ils voulaient employer leurs propres mains à cette exécution il leur promettait son amitié. Alors il voulut leur persuader de monter les degrés du temple pour abattre tout ce qu'ils avaient adoré ; mais ils ne répondirent que par des cris et des larmes, et s'étant jetés tous à terre

ils protestèrent qu'ils souffriraient mille fois la mort avant que de porter la main sur leurs dieux. Cortez sans insister sur une proposition qu'il désespéra de leur faire goûter n'en ordonna pas moins à ses soldats de mettre les idoles en pièces : à l'instant on vit sauter du haut des degrés le principal de ces monstres et les autres à sa suite avec les autels mêmes et tous les instrumens d'un exécrable culte. Les Américains ne virent pas ces débris sans frémir de frayeur : ils se regardaient d'un air interdit comme s'ils eussent attendu la vengeance du ciel ; mais lorsqu'ils le virent tranquille ils jugèrent comme les insulaires de Cozumel que les divinités qui n'avaient pas le pouvoir de se venger ne méritaient pas leurs adorations. S'ils avaient regardé jusqu'alors les Espagnols comme des hommes d'une espèce supérieure ils commencèrent à les croire au-dessus de leurs dieux mêmes, et cette persuasion les rendit si dociles que Cortez ayant profité de son nouvel ascendant pour leur donner ordre de nettoyer le temple ils s'y employèrent avec une ardeur qui leur fit jeter au feu toutes les pièces dispersées de leurs idoles. Les murailles furent lavées ; on en effaça les taches de sang humain qui en faisaient le principal ornement : on les revêtit d'une couche de *gez*, espèce de vernis d'une blancheur brillante, dont l'usage était commun dans toutes les maisons

du Mexique, et Cortez y fit élever un autel, où l'on célébra dès le jour suivant les mystères du christianisme.

Les Espagnols quittèrent Zampoala, qui reçut dans la suite le nom de *Nouvelle-Séville*, et se retirèrent dans Vera-Cruz. En y arrivant ils virent paraître dans la rade un petit vaisseau qui venait d'y mouiller; il était parti de Cuba sous le commandement du capitaine Salcedo, et quoiqu'il n'amenât que dix soldats et deux chevaux ce secours parut considérable dans les circonstances. On ne trouve dans aucun historien le motif qui amenait Salcedo; mais l'utilité dont il fut pour Cortez en lui apprenant que le gouverneur de Cuba continuait de le menacer, et que la qualité d'adelantade dont il avait été nouvellement revêtu lui donnait plus que jamais le pouvoir de lui nuire, fait juger qu'il n'était venu que pour s'attacher à sa fortune. La colonie fut alarmée de cette information, et sentit de quelle importance il était pour la sûreté du nouvel établissement de rendre compte au roi de toutes ses opérations : les principaux officiers dans une lettre qu'ils se hâtèrent d'écrire au roi d'Espagne lui firent une exposition fidèle des provinces qui lui étaient déjà soumises et de l'espoir qu'ils avaient d'étendre son autorité dans une si belle et si riche partie du Nouveau-Monde. Ils lui représentaient l'injustice et les violences du gouverneur

de Cuba, les obligations que l'Espagne avait à la conduite de Cortez autant qu'à sa valeur, le parti qu'ils avaient pris au nom de sa majesté de le rétablir dans une dignité qu'il était seul capable de remplir, et que sa modestie lui avait fait abandonner. Enfin ils suppliaient le roi de confirmer leur élection sans aucune dépendance de don Diégo de Vélasquez. Le général écrivit de son côté en rendant à peu près le même compte de sa situation; mais remettant au roi la disposition de son sort avec une noble indifférence il ne s'expliquait fortement que sur l'espérance qu'il avait de soumettre l'empire du Mexique à l'obéissance de l'Espagne et sur le dessein de combattre la puissance de Montézuma par ses sujets mêmes, révoltés contre sa tyrannie. On choisit pour envoyer ces dépêches à la cour Porto-Carréro et Montéjo, qui furent chargés aussi de l'or et des bijoux rares ou précieux qu'on avait reçus de Montézuma et des caciques. Tous les officiers et les soldats mêmes cédèrent volontairement la part qu'ils avaient à cet amas de richesses, et quelques Américains s'offrirent à faire le voyage pour être présentés au roi comme les prémices des nouveaux sujets qu'on acquérait à l'Espagne. On équipa le meilleur vaisseau de la flotte : Alaminos fut nommé pour le commander; il mit à la voile le 16 juillet avec l'ordre précis de prendre sa route par le canal de Bahama sans toucher à l'île

de Cuba, où Vélasquez était trop redoutable.

Pendant les préparatifs de cet embarquement la fortune du général lui ménageait une autre occasion de faire éclater son adresse et sa fermeté. Quelques soldats avec un petit nombre de matelots, fatigués peut-être de leurs courses ou tentés par les récompenses qu'ils espéraient de Vélasquez, formèrent le dessein de prendre la fuite sur un vaisseau pour lui porter avis des lettres que la colonie écrivait au roi et de tout ce qu'elle avait fait en faveur de Cortez : ils furent trahis par un de leurs complices, qui servit même à les faire arrêter au moment de l'exécution sans qu'ils pussent désavouer leur projet. Cortez crut devoir un exemple à la sûreté de la colonie ; il en condamna deux des plus coupables au dernier supplice. Mais la hardiesse de ces mutins lui laissa beaucoup d'inquiétude ; c'était le reste d'un feu qu'il croyait avoir éteint : il considérait qu'étant résolu de marcher vers le Mexique il pouvait se trouver dans l'occasion de mesurer ses forces avec celles de Montézuma, et qu'une entreprise de cette nature ne pouvait être tentée par des troupes mécontentes ou d'une fidélité suspecte. Il pensait à subsister encore quelques jours dans un canton qui lui était affectionné, à faire quelques expéditions de peu d'importance pour donner de l'occupation à ses soldats, et à jeter plus loin dans les terres de

nouvelles colonies qui pussent se donner la main avec celle de Vera-Cruz; mais tous ces projets demandaient beaucoup d'union et de correspondance entre le général et l'armée : dans cette agitation ne consultant que son courage il prit sa résolution de se défaire de sa flotte en détruisant ses vaisseaux, pour forcer tous ses gens à la fidélité et les mettre dans la nécessité de vaincre ou de mourir avec lui, sans compter l'avantage d'augmenter ses forces de plus de cent hommes qui faisaient les fonctions de pilotes et de matelots. Ses confidens auxquels il communiqua ce dessein le secondèrent avec beaucoup d'habileté en disposant les matelots à publier que les navires s'étaient entr'ouverts depuis le séjour qu'ils avaient fait dans le port et qu'ils étaient menacés de couler à fond : ce rapport fut suivi d'un ordre pressant du général pour faire débarquer les voiles, les cordages, les planches et tous les ferremens dont il pouvait tirer quelque utilité. On ne vit d'abord dans cette précaution que l'effet d'une prudence ordinaire; mais aussitôt que les vaisseaux eurent été déchargés un autre ordre, dont l'explication fut confiée à la plus fidèle partie de l'armée, les fit tous échouer à l'exception des chaloupes, qui furent réservées pour la pêche. On compte avec raison la conduite et l'exécution d'un dessein si hardi entre les plus grandes actions de Cortéz.

Quoique la ruine de la flotte parût affliger quel-

ques soldats, les mécontentemens furent étouffés par la joie et les applaudissemens du plus grand nombre; on ne parla plus que du voyage de Mexico, et Cortez assembla toutes ses troupes pour confirmer le succès de son entreprise par ses promesses et ses exhortations : l'armée se trouva composée de cinq cents hommes de pied, de quinze cavaliers et de six pièces d'artillerie. Il était resté dans la ville une partie du canon, cinquante hommes et deux chevaux sous la conduite d'Escalante, dont Cortez estimait beaucoup la prudence et la valeur. Les caciques alliés reçurent ordre de respecter ce gouverneur, de lui fournir des vivres et d'employer un grand nombre de leurs sujets aux fortifications de la ville, moins par défiance du côté des habitans que sur les soupçons de quelque insulte de la part du gouverneur de Cuba. Cortez n'accepta de leurs offres que deux cents *tamènes*, nom d'une sorte d'artisans qui servent au transport du bagage, et quatre cents hommes de guerre, entre lesquels on en comptait cinquante de la principale noblesse du pays : c'étaient autant d'otages pour la garnison de Vera-Cruz et pour un jeune Espagnol qu'il avait laissé au Cacique de Zampoala dans la vue de lui faire apprendre exactement la langue du Mexique.

Il donna aussitôt ses ordres pour la marche : les Espagnols composèrent l'avant-garde et les Américains suivirent à peu de distance sous le

commandement de Manégi, Teuche et Taemelli, trois des plus braves caciques de la montagne.

On partit le 16 août; Jalapa, Socotlima et Techucla furent les premiers lieux qui s'offrirent successivement : la beauté du chemin et la disposition des peuples, qui étaient du nombre des alliés, firent trouver peu de difficultés dans cette route : mais au-delà de ces bourgs pendant trois jours qu'on mit à traverser les montagnes on ne trouva que des sentiers étroits et bordés de précipices, où l'artillerie ne put passer qu'à force de bras. Le froid y était cuisant et les pluies continuelles : les soldats, obligés de passer les nuits sans autre couverture que leurs armes et souvent pressés par la faim, y firent le premier essai des fatigues qui les attendaient. En arrivant au sommet de la montagne ils y trouvèrent un temple et quantité de bois qui ne leur cachèrent pas long-temps la vue de la plaine; c'était l'entrée d'une province nommée *Zocotla*, fort grande et fort peuplée, dont les premières habitations leur offrirent bientôt assez de commodités pour leur faire oublier leurs travaux. Cortez apprenant que le cacique faisait sa demeure dans une ville du même nom, peu éloignée de la montagne, l'informa de son arrivée et de ses desseins par deux Américains qui lui furent renvoyés avec une réponse civile. Bientôt on eut la vue d'une ville magnifique qui s'étendait dans une grande vallée et dont les édifices tiraient beaucoup d'éclat de leur blancheur; elle en reçut le nom de *Castel-Blanco*.

Le cacique vint au-devant des étrangers avec un nombreux cortége : mais au travers de ses politesses on crut distinguer que cette démarche était forcée; Cortez n'affecta pas moins de le recevoir avec un mélange de douceur et de majesté, et s'imaginant que les marques de chagrin qu'il découvrait sur son visage pouvaient venir de ses ressentimens contre Montézuma il crut lui donner occasion de s'expliquer en lui demandant s'il était sujet de l'empereur du Mexique. L'Américain répondit brusquement : « Est-il quelqu'un « sur la terre qui ne soit esclave ou vassal de « Montézuma ! » Un ton si fier révolta Cortez jusqu'à lui faire répliquer avec un sourire dédaigneux « qu'on connaissait fort peu le monde à Zocotla, puisque les Espagnols étaient sujets d'un empereur si puissant qu'il comptait entre ses vassaux plusieurs princes plus grands que Montézuma. » Le cacique prit un ton plus grave : « Montézuma, « dit-il, était le plus grand prince que les Améri- « cains connussent dans les terres qu'ils habi- « taient; personne ne pouvait retenir dans sa « mémoire le nombre des provinces qui lui étaient « soumises : il tenait sa cour dans une ville inac- « cessible fondée au milieu de l'eau, entourée « de lacs, et dans laquelle on n'entrait que par « des chaussées ou des digues coupées d'une suite « de ponts-levis, dont les ouvertures servaient à « la communication des eaux. » Il exagéra les immenses richesses de l'empereur, la force de ses

armes et surtout le malheur de ceux qui lui refusaient leur soumission, dont le sort était de servir de victimes dans ses sacrifices : « Tous les « ans plus de vingt mille de ses ennemis ou de « ses sujets rebelles étaient immolés sur les autels « de ses dieux. »

Cortez n'entreprit point de rabaisser ce qu'il venait d'entendre; mais feignant au contraire de ne pas ignorer les grandeurs de Montézuma il répondit que s'il l'avait cru moins puissant il ne serait pas venu de l'extrémité du monde pour lui offrir l'amitié d'un monarque encore plus grand que lui; qu'il venait avec des intentions pacifiques, et que s'il était armé c'était uniquement pour donner plus de poids et d'autorité à son ambassade; mais qu'il voulait bien informer Montézuma et tous les caciques de son empire qu'il désirait la paix sans craindre la guerre; que le moindre de ses soldats était capable de défaire une armée de Mexicains; qu'il ne tirait jamais l'épée s'il n'était attaqué; mais qu'aussitôt qu'il l'avait tirée il mettait à feu et à sang tout ce qui se présentait devant lui; que la nature produisait des monstres en sa faveur et que le ciel lui prêtait ses foudres, parce qu'étant sous la protection d'un Dieu terrible dont il soutenait la cause il en voulait particulièrement aux fausses divinités qu'on adorait au Mexique et à ces mêmes sacrifices de sang humain dont Montézuma prétendait tirer sa gloire. Ensuite ne pensant pas moins

a rassurer ses gens contre des vaines frayeurs qu'à réprimer l'orgueil du cacique, « Mes amis, leur dit-il en se levant fièrement et se tournant vers eux, voilà ce que nous cherchons, de grands périls et de grandes richesses. »

Sa conduite eut tant de succès que pendant cinq jours qu'il passa dans Zocotla il ne reçut que des marques extraordinaires de la considération du cacique : cependant il rejeta le conseil de ce seigneur qui lui proposait de prendre sa route par la province de Cholula sous prétexte que les habitans, moins portés à la guerre qu'au commerce, n'apporteraient pas d'obstacles à son passage ; il aima mieux se'n rapporter aux Zampoalans, ses alliés, qui le pressèrent de prendre par la province de Tlascala, où les peuples étaient à la vérité plus guerriers et plus féroces, mais unis par d'anciens traités avec les Zampoalans et les Totonagues. Après s'être arrêté à cette résolution il prit le chemin de Tlascala, dont les frontières touchaient à celles de Zocotla : sa marche fut tranquille pendant les premiers jours; mais en sortant du pays qu'il avait traversé il entendit quelque bruit de guerre, et bientôt il apprit que la nouvelle province où il était entré avait pris les armes sans que les coureurs dont il se faisait précéder pussent l'informer encore de la cause de ce mouvement : il s'arrêta pour se donner le temps de prendre des informations.

Tlascala était alors une province extrêmement

peuplée à laquelle on donnait environ cinquante lieues de circuit : son terrein est inégal, et s'élève de toutes parts en collines qui semblent naître de cette grande chaîne de montagnes qu'on a nommée depuis la *Grande-Cordillière*. Les bourgades occupaient le haut de ces collines par une ancienne politique des habitans, qui trouvaient dans cette situation le double avantage de se mettre à couvert de leurs ennemis et de laisser leurs plaines libres pour la culture : dans l'origine ils avaient été gouvernés par des rois; mais une guerre civile leur ayant fait perdre le goût de la soumission ils avaient secoué le joug de la royauté pour former une espèce de république, dans laquelle ils se maintenaient depuis plusieurs siècles. Leurs bourgades étaient partagées en cantons, dont chacun nommait quelques députés qui allaient résider dans la capitale, nommée *Tlascala* comme la province, et ces députés formaient le corps d'un sénat dont toute la nation reconnaissait l'autorité. Cet exemple du gouvernement aristocratique est assez remarquable dans un monde encore à demi sauvage. Les Tlascalans s'étant toujours défendus contre la puissance des empereurs du Mexique se trouvaient alors au plus haut point de leur gloire parce que les tyrannies de Montézuma avaient augmenté le nombre de leurs alliés et que depuis peu ils s'étaient ligués pour leur sûreté commune avec les Otomies, peuples fort barbares, mais d'une grande répu-

tation à la guerre, où la férocité leur tenait lieu de valeur.

Cortez, informé de toutes ces circonstances, crut devoir garder quelques ménagemens avec une république si puissante et ne rien tenter sans avoir fait pressentir les dispositions du sénat. Il chargea de cette commission quatre de ses Zampoalans les plus distingués par leur noblesse et leur habileté : Marina prit soin de les instruire jusqu'à composer avec eux le discours qu'ils devaient faire au sénat, et qu'ils apprirent par cœur : ils partirent avec toutes les marques de leur dignité ; c'étaient une mante de coton bordée d'une frange tressée avec des nœuds, une flèche fort large, qu'ils devaient porter dans la main droite, les plumes en haut, et sur le bras gauche une grande coquille en forme de bouclier. On jugeait du motif de l'ambassade par la couleur des plumes de la flèche : les rouges annonçaient la guerre et les blanches marquaient la paix : Ces caractères faisaient connaître et respecter les ambassadeurs zampoalans dans leur route ; mais ils ne pouvaient s'écarter des grands chemins sans perdre le droit de franchise, lois sacrées auxquelles ils donnaient dans leur langue des noms qui revenaient à celui de droit des gens et de foi publique.

Les quatre Zampoalans se rendirent à Tlascala et furent conduits civilement dans un lieu destiné au logement des ambassadeurs : dès le jour

suivant ils furent introduits dans la salle du conseil; ils se mirent à genoux les yeux baissés pour attendre la permission de parler. Alors le plus ancien des sénateurs leur ayant demandé le sujet de leur ambassade ils s'assirent sur leurs jambes, et celui que Cortez avait choisi pour l'orateur prononça le discours dont on avait chargé sa mémoire; il mérite d'être rapporté : « Noble « république, braves et puissans peuples, le ca« cique de Zampoala et les caciques de la Mon« tagne, vos amis et vos alliés, vous saluent : « après vous avoir souhaité une récolte abon« dante et la mort de vos ennemis ils vous font « savoir qu'ils ont vu arriver dans leur pays du « côté de l'orient des hommes extraordinaires, « qui semblent être des dieux, qui ont passé la « mer sur de grands palais et qui portent dans « leurs mains le tonnerre et la foudre, armes « dont le ciel s'est réservé l'usage; ils se disent « les ministres d'un Dieu supérieur aux nôtres, « qui ne peut souffrir la tyrannie ni les sacri« fices du sang des hommes. Leur capitaine est « ambassadeur d'un prince très-puissant, qui « étant poussé par le devoir de sa religion veut « remédier aux abus qui règnent parmi nous et « aux violences de Montézuma : cet homme après « nous avoir délivré de l'oppression qui nous « accablait se trouve obligé de suivre le chemin « de Mexico par les terres de votre état et souhaite « de savoir en quoi ce tyran vous a offensés pour

« prendre la défense de votre droit comme du « sien et la mettre entre les motifs de son voyage. « La connaissance que nous avons de ses intentions et l'expérience que nous avons faite de sa « bonté nous ont portés à le prévenir pour vous « exhorter de la part de nos caciques à recevoir « ces étrangers comme les bienfaiteurs et les « amis de vos alliés, et nous vous déclarons de « la part de leur capitaine qu'il vient avec un « esprit de paix et qu'il ne demande que la liberté « du passage sur vos terres. Soyez persuadés « qu'il ne désire que votre avantage ; que ses « armes sont les instrumens de la justice et de la « raison, qu'elles soutiennent la cause du ciel; « que ceux qui les portent recherchent la paix « et la douceur naturellement et par inclination, « et n'emploient la rigueur que contre ceux qui « les attaquent ou qui les offensent par leurs « crimes. »

Les délibérations durèrent quelques momens; ensuite un sénateur répondit au nom de l'assemblée qu'elle recevait avec reconnaissance la proposition des Zampoalans et des Totonagues, dont elle estimait l'alliance ; mais qu'elle avait besoin de quelques jours pour délibérer sur une affaire de cette importance. Les ambassadeurs se retirèrent; on ferma les portes de la salle. Dans un fort long conseil Magiscatzin, vieillard respecté de toute la nation, fit prévaloir d'abord le goût de la paix par cette seule raison que les étrangers

paraissaient envoyés du ciel, et que ne demandant que la liberté du passage ils avaient pour eux la raison et la volonté des dieux; mais le général des armées, nommé *Xicotencatl*, jeune homme plein de courage et de feu, représenta si vivement le danger qu'il y avait pour la religion et pour l'état à recevoir des inconnus dont on ignorait les intentions qu'il excita tout le monde à la guerre. Cependant un troisième sénateur, nommé *Témilotécatl*, ouvrit nne opinion plus modérée qui semblait concilier les deux autres, ou du moins qui favorisait le parti de la guerre sans ôter le pouvoir de revenir à la paix; c'était de faire partir sur-le-champ Xicotencatl avec les troupes qui étaient prêtes à marcher pour mettre à l'épreuve ces inconnus qu'on faisait passer pour des dieux : s'ils étaient battus dans leur première rencontre leur ruine faisait évanouir toutes les craintes et la nation demeurait glorieuse et tranquille; si la victoire se déclarait pour eux on aurait une voie toujours ouverte pour traiter en rejetant cette insulte sur la férocité des Otomies, dont on se plaindrait de n'avoir pu réprimer l'emportement. Cette proposition ayant réuni tous les suffrages on trouva le moyen d'amuser les ambassadeurs par des sacrifices et des fêtes sous prétexte de consulter les idoles, et Xicotencalt se mit secrètement en campagne avec toutes les troupes qu'il put rassembler.

Cortez, qui vit passer huit jours sans recevoir

aucune information de ses députés, commençait à se livrer aux soupçons; les Zampoalans lui conseillèrent de continuer sa marche et de s'approcher de Tlascala pour observer du moins la conduite d'une nation dont ils commençaient eux-mêmes à se défier : s'il ne pouvait éviter la guerre il était résolu d'ôter à ses ennemis le temps de s'y préparer et de les attaquer dans leur ville même avant qu'ils eussent assemblé toutes leurs forces; il leva aussitôt son camp avec toutes les précautions que la prudence exigeait dans un pays suspect : sa marche fut libre pendant quelques lieues entre deux montagnes séparées par une vallée fort agréable; mais il fut surpris de se voir tout d'un coup arrêté par une muraille fort haute qui prenant d'une montagne à l'autre fermait entièrement le chemin : cet ouvrage, dont il admira la force, était de pierres de taille liées avec une espèce de ciment; son épaisseur était d'environ trente pieds; sa hauteur de neuf; il se terminait en parapet comme dans les fortifications d'Europe; l'entrée en était oblique et fort étroite entre deux autres murs qui avançaient l'un sur l'autre. On apprit des Zocotlans que cette espèce de rempart faisait la séparation de leur province et de celle de Tlascala, qui l'avait fait élever pour sa défense depuis qu'elle s'était formée en république. Cortez regarda comme un bonheur que ses ennemis n'eussent pas songé à lui disputer ce passage, soit que le temps leur eût

manqué pour s'y rendre, soit que se fiant à leur nombre ils eussent résolu de tenir la campagne pour employer librement toutes leurs troupes. Les Espagnols passèrent sans obstacles, et s'étant arrêtés pour rétablir leurs bataillons ils s'avancèrent en bon ordre dans un terrein plus étendu, où ils découvrirent bientôt les panaches de vingt ou trente Américains : Cortez détacha quelques cavaliers pour les inviter à s'approcher par des cris et des signes de paix. Dans le même instant on aperçut une seconde troupe, qui s'étant jointe à l'autre tint ferme avec une apparence assez guerrière : les cavaliers n'en ayant pas moins continué de s'avancer se virent aussitôt couverts d'une nuée de flèches qui leur blessèrent deux hommes et cinq chevaux. Un gros de cinq mille hommes qui s'étaient embusqués à peu de distance se découvrit alors, et vint au secours des premiers. L'infanterie espagnole arrivait de l'autre côté : elle se mit en bataille pour soutenir l'effort des ennemis qui venaient à la charge avec une ardeur extrême; mais au premier bruit de l'artillerie qui en fit tomber un très grand nombre ils tournèrent le dos, et les Espagnols profitant de leur désordre les pressèrent avec tant de vigueur qu'ils leur firent prendre ouvertement la fuite. On trouva soixante morts sur le champ de bataille et quelques blessés, qui demeurèrent prisonniers. Cortez, arrêté par la fin du jour, fit passer la nuit à ses soldats dans quelques maisons voi-

sines, où ils trouvèrent des vivres et des rafraîchissemens.

Après la retraite des Américains on vit arriver deux des ambassadeurs zampoalans, accompagnés de quelques députés de la république, qui firent des excuses à Cortez de la témérité que les Otomies avaient eue de les attaquer : ils s'emportèrent vivement contre cette nation, et l'accusant de ne connaître aucun frein ils ajoutèrent que le sénat se réjouissait qu'elle eût été punie par la perte d'un grand nombre de ses chefs qui avaient été tués dans le combat. Ils offrirent au nom des sénateurs de payer en or le dommage qu'elle avait pu causer aux Espagnols ; mais ne s'expliquant pas avec plus de clarté sur les dispositions de la république ils se retirèrent après avoir fini leur compliment.

Cortez ne balança point à continuer sa marche : il rencontra deux autres ambassadeurs, qui dans la crainte qui leur restait encore avaient à peine la force de respirer ; ils se jetèrent à terre ; ils embrassèrent ses pieds. Les perfides Tlascalans, lui dirent-ils, violant le droit sacré des ambassades les avaient chargés de chaînes pour les sacrifier au dieu de la victoire; mais ayant trouvé le moyen de se détacher mutuellement ils s'étaient échappés pendant la nuit : ils avaient entendu dire que leur dessein était de sacrifier tous les Espagnols. Il paraît que le mauvais succès de leur première attaque ne les avait pas abattus,

et c'est une preuve que ces peuples étaient naturellement braves. Ce récit ne laissa pas de doute à Cortez que la république de Tlascala ne fût ouvertement déclarée contre lui. Il en eut d'autres preuves un quart de lieue plus loin dans un détroit fort difficile que son seul courage lui fit heureusement traverser au milieu d'une foule d'ennemis. Ce n'était plus la fortune qu'il proposait pour motif à ses soldats ; il les exhortait à combattre pour leur vie ; et les Zampoalans mêmes, effrayés de la grandeur du péril, dirent secrètement à Marina que la perte de l'armée leur paraissait inévitable. Elle leur répondit d'un air inspiré que le Dieu des chrétiens avait une particulière affection pour les Castillans et qu'il les sauverait de ce danger. Cette réponse fit une égale impression sur les soldats de Cortez et sur leurs alliés; ils se crurent tous sous la protection déclarée du ciel, et s'étant dégagés du détroit dont on leur avait disputé le passage, ils arrivèrent dans la plaine où s'engagea bientôt une action générale, qui doit être regardée comme la plus importante des victoires de Cortez puisqu'elle servit à lui ouvrir l'entrée du Mexique.

On découvrit d'une hauteur qui dominait sur la plaine une multitude que plusieurs écrivains ont fait monter à quarante mille hommes : ces troupes étaient composées de diverses nations, distinguées par les couleurs de leurs enseignes et de leurs plumes; la noblesse de Tlascala tenait

le premier rang autour de Xicotencatl, qui avait le commandement général, et tous les caciques auxiliaires étaient à la tête de leurs propres troupes : comme le terrein était inégal et rude, surtout pour les chevaux, on eut d'abord beaucoup de peine de se mettre en bataille ; il fallut faire du haut en bas une décharge de toute l'artillerie pour écarter quelques bataillons qui semblaient avoir entrepris de disputer la descente ; mais aussitôt que les cavaliers espagnols eurent trouvé le terrein plus commode et qu'une partie de l'infanterie eut mis le pied dans la plaine on gagna bientôt assez de champ pour mettre le canon en batterie. Le gros des ennemis avait eu le temps de s'avancer à la portée du mousquet ; ils ne combattaient encore que par des cris et des menaces. Cortez fit faire un mouvement à son armée pour les charger ; mais ils se retirèrent alors par une espèce de fuite, qui n'était en effet qu'une ruse pour faire avancer les Espagnols et pour trouver le moyen de les envelopper : on ne fut pas long-temps à le reconnaître. A peine eut-on quitté la hauteur qu'on laissait à dos, par laquelle on avait espéré de demeurer couvert, qu'une partie de l'armée ennemie s'ouvrit en deux ailes, et s'étendant des deux côtés enferma Cortez et tous ses gens dans un grand cercle ; l'autre partie s'étant avancée avec la même diligence doubla les rangs de cette enceinte, qui commença aussitôt à se resserrer. Le péril parut

si pressant que Cortez, songeant à se défendre avant d'attaquer, prit le parti de donner quatre faces à sa troupe : l'air déjà troublé par d'effroyables cris fut alors obscurci par une nuée de flèches, de dards et de pierres; mais les Américains remarquant que ces armes faisaient peu d'effet se disposèrent à faire usage de leurs épées et de leurs massues. Cortez attendait ce moment pour faire jouer l'artillerie, qui en fit un grand carnage; les arquebuses ne causèrent pas moins de désordre dans leurs rangs. Comme leur point d'honneur était de dérober la connaissance du nombre de leurs morts et de leurs blessés, ce soin, qui ne cessait pas de les occuper, contribua beaucoup à les jeter dans la confusion. Cortez n'avait pensé jusqu'alors qu'à courir avec ses cavaliers aux endroits où le péril était pressant pour rompre à coups de lances et dissiper ceux qui s'approchaient le plus; mais reconnaissant leur trouble il résolut de saisir ce moment pour les charger dans l'espérance de s'ouvrir un passage et de prendre quelque poste où toutes les troupes pussent combattre de front. Il communiqua son dessein à ses officiers : les cavaliers furent placés sur les ailes, et tout d'un coup, invoquant saint Pierre à haute voix, le bataillon espagnol s'avança contre les Tlascalans. Ils soutinrent assez vigoureusement le premier effort; mais la furie des chevaux, qu'ils prenaient toujours pour des êtres surnaturels, leur causa tant

de frayeur qu'ils s'ouvrirent enfin avec toutes les marques d'une affreuse consternation. Dans le temps qu'ils se heurtaient entre eux et que se renversant les uns sur les autres ils se faisaient plus de mal qu'ils n'en voulaient éviter il arriva un incident qui ranima leur courage et qui faillit entraîner la ruine des Espagnols. Un cavalier nommé *Pierre de Moron*, qui montait un cheval très-léger, mais peu docile, s'engagea si loin dans la mêlée que plusieurs officiers tlascalans, qui s'étaient ralliés et qui le virent séparé de ses compagnons, l'attaquèrent de concert : les uns saisirent sa lance et les rênes de la bride tandis que les autres percèrent le cheval de tant de coups qu'il tomba mort au milieu d'eux : aussitôt ils lui coupèrent la tête, et l'élevant au bout d'une lance ils exhortèrent les plus timides à redouter moins des monstres qui ne résistaient point à la pointe de leurs armes. Moron reçut plusieurs blessures et demeura quelques momens prisonnier ; mais il fut secouru par d'autres cavaliers qui l'enlevèrent à ses vainqueurs. Cependant une partie des Tlascalans, encouragés par la mort du monstre, reprirent leurs rangs et parurent se disposer au combat ; mais lorsque les Espagnols se croyaient menacés d'une nouvelle attaque ils furent surpris de voir succéder tout d'un coup un profond silence aux cris des ennemis et de ne plus entendre que le bruit de leurs timbales et de leurs cors : c'était la retraite qu'ils son-

naient à leur manière. Un mouvement qu'ils firent aussitôt vers Tlascala ne permit pas de douter qu'ils ne fussent près d'abandonner le champ de bataille; en effet ils s'éloignèrent insensiblement jusqu'à ce qu'une colline les déroba tout à fait aux yeux des Espagnols. L'armée avait perdu ses principaux chefs, et Xicotencatl voyant la plupart de ses bataillons sans commandans avait craint de ne pouvoir suffire seul pour faire agir ce grand corps; cependant il n'en prit pas moins un air de triomphe, et la tête du cheval qu'il portait lui-même et qu'il envoya bientôt au sénat lui tint lieu de tous les avantages de la victoire.

Ils étaient demeurés à Cortez, puisqu'il se trouvait maître du champ de bataille après avoir repoussé tant d'ennemis; mais il se voyait forcé d'accorder quelques repos à ses troupes, qui étaient accablées de fatigue. D'ailleurs informé par les prisonniers que l'animosité des Tlascalans venait de l'opinion qu'ils avaient conçue de son voyage à la capitale du Mexique, où ils s'imaginaient qu'il allait rechercher l'amitié de Montézuma, pour lequel ils avaient une haine mortelle, il se flattait encore de pouvoir les détromper sur ses intentions et de leur inspirer du goût pour la paix : ces deux raisons le déterminèrent à se saisir d'un petit bourg qu'on découvrait à peu de distance sur une hauteur qui commandait toute la plaine. Les habitans s'étant retirés à son approche laissèrent assez de vivres pour renouveler ses

provisions. Un lieu naturellement capable de défense ne fut pas difficile à fortifier par quelques ouvrages, et les Zampoalans, irrités du mépris avec lequel ils voyaient traiter leur alliance, apportèrent une ardeur infatigable au travail. Aussitôt que le général espagnol se crut en sûreté dans ce poste il se mit à la tête de deux cents hommes, moitié des troupes zampoalanes et moitié des siennes, pour aller lui-même observer la disposition des ennemis aux environs de Tlascala : il y fit quelques prisonniers, qui lui apprirent que Xicotencatl était campé assez proche de la ville et qu'il y assemblait une nouvelle armée. Cette nouvelle l'obligea de retourner à son quartier, mais ce ne fut pas sans avoir brûlé quelques villages, pour faire connaître à ses ennemis qu'il ne craignait point la guerre ; et revenant néanmoins à l'espérance de leur donner une meilleure idée de ses intentions il rendit la liberté à deux de ses prisonniers avec ordre de déclarer à Xicotencatl « qu'il était affligé de la mort d'un si grand nombre de braves Tlascalans qui avaient péri dans le dernier combat, mais que ce malheur ne devait être attribué qu'à ceux qui l'attiraient à leur patrie en recevant à main armée des étrangers qui venaient leur demander la paix ; qu'il la demandait encore malgré les outrages qu'il avait reçus, et qu'il promettait de les oublier ; mais que s'il ne recevait cette grâce à l'heure même il jurait de détruire la ville de Tlascala pour en

faire un exemple dont tous les peuples voisins seraient effrayés. » Après la perte que les Tlascalans avaient réellement essuyée cette déclaration aurait pu faire quelque impression sur le sénat si toutes les voies n'eussent été fermées pour la faire passer dans la ville; mais elle était adressée à Xicotencatl, qui en fut irrité jusqu'à couvrir de blessures ceux qui avaient eu l'audace de s'en charger; et les renvoyant dans cet état à Cortez il lui fit dire « qu'il n'avait pas voulu leur donner la mort afin que les Espagnols apprissent d'eux quelles étaient ses dernières résolutions; que le lendemain au lever du soleil ils le verraient en campagne avec une armée innombrable; que son dessein était de les prendre tous en vie et de les porter sur les autels de ses dieux pour leur faire un sacrifice du sang et des cœurs de leurs ennemis. » Ensuite joignant la raillerie à cette réponse il fit porter au camp espagnol trois cents poulets d'Inde et d'autres provisions, afin que les ennemis de ses dieux, faisait-il dire à Cortez, ne s'imaginassent point qu'il aimait mieux les prendre par la faim que par les armes; et qu'après avoir bien mangé, leur chair dont il voulait faire un grand festin fût d'un goût plus savoureux. Cette raillerie, accompagnée d'un présent de vivres, ne dut pas déplaire aux Espagnols, et Cortez profita de l'avis qu'il avait reçu pour se disposer à tous les événemens. Il prit avantage de la nature du terrein pour former plusieurs batteries, et ses

bataillons furent distribués suivant l'expérience qu'il avait de la méthode des Tlascalans : à la pointe du jour on vit en effet la campagne inondée d'ennemis, qui devaient avoir fait beaucoup de diligence pour s'être approchés du camp dans l'espace d'une nuit. Cette armée montait à plus de cinquante mille hommes; c'était le dernier effort de la république et de tous ses alliés. On découvrait au centre un aigle d'or fort élevé, qui n'avait point encore paru dans les autres combats et que les Tlascalans ne portaient pour enseigne que dans les plus pressantes occasions : ils semblaient courir plutôt que marcher. Cortez les voyant à la portée du canon fit faire une décharge générale qui ralentit beaucoup cette ardeur; cependant après avoir paru quelque temps arrêtés par la crainte ils reprirent courage pour s'avancer jusqu'à la portée des frondes et des arcs; mais ils furent arrêtés une seconde fois par de nouvelles décharges de l'artillerie et des arquebuses, dont chaque coup faisait de larges ouvertures dans leurs rangs. Le combat dura long-temps sous cette forme avec peu de dommage pour les Espagnols, qui voyaient tomber à leurs pieds les flèches et les pierres tandis que leurs boulets et leurs balles portaient le désordre et la mort dans tous les bataillons ennemis : cependant un gros de soldats comme transporté de fureur s'approcha jusqu'au pied des batteries et commençait à causer de l'inquiétude à Cortez lorsque la confu-

sion se répandant plus que jamais dans le corps de leur armée on y remarqua divers mouvemens opposés les uns aux autres, qui aboutirent à une retraite sans désordre pour ceux qui composaient l'arrière-garde, et qui se tournèrent bientôt en fuite pour ceux qui combattaient dans les postes avancés. Alors Cortez les fit charger avec l'épée et la lance, mais sans permettre à ses gens de s'écarter trop, dans la crainte de quelques ruses qui pouvaient les exposer au danger d'être enveloppés.

Cette étrange révolution passa d'abord aux yeux des Espagnols pour un miracle du ciel en faveur des armes chrétiennes; mais on sut bientôt que Xicotencatl, jeune homme fort emporté, avait outragé un des caciques auxiliaires parce qu'il avait différé d'obéir à ses ordres, et que le cacique s'était ressenti de ses injures jusqu'à lui proposer un combat singulier. Tous les alliés de la république s'étaient soulevés à cette occasion; ils avaient résolu brusquement de quitter une armée où l'on marquait si peu de reconnaissance pour leur zèle et leur valeur. Ce dessein s'étant exécuté avec une précipitation qui avait jeté le désordre dans les autres troupes, Xicotencatl, troublé par un incident si funeste, avait pris le parti d'abandonner la victoire et le champ de bataille aux Espagnols.

Malgré tant de marques d'un bonheur privilégié le péril dont ils se voyaient délivrés, mais

qui pouvait se renouveler à tout moment, les jeta dans une vive inquiétude qui produisit de nouveaux murmures. Cortez retomba dans la nécessité d'employer son éloquence et son adresse pour les apaiser : il ordonna une assemblée générale sous prétexte de délibérer en commun sur une situation dont il reconnaissait le danger. Il avait recommandé à ses confidens de placer sans affectation les plus mutins près de sa personne autant pour s'assurer d'en être entendu que pour se les concilier par cette apparence de distinction et de faveur. Le discours qu'il leur tint fut à peine achevé qu'un factieux des plus emportés éleva la voix et dit à ses partisans : « Mes amis, le général nous consulte ; mais en nous demandant le parti qui nous reste à prendre il nous l'enseigne ; je crois comme lui qu'il est impossible de nous retirer sans nous perdre. » Tous les autres entrèrent dans le même sentiment et reconnurent l'injustice de leurs plaintes.

D'un autre côté la nouvelle déroute des Tlascalans avait jeté tant de consternation dans la ville que le peuple y demandait la paix à grands cris : les plus timides proposaient de se retirer dans les montagnes avec leurs familles ; mais la plupart, persuadés que les Espagnols étaient des dieux, voulaient qu'on se hâtât de les apaiser par des adorations. Le sénat s'étant assemblé pour chercher quelque remède aux malheurs publics conclut que les merveilleux exploits des étrangers

devaient être l'effet de quelque enchantement, et cette idée le fit recourir aux magiciens du pays pour détruire un charme par un autre. Ces imposteurs furent appelés : ils déclarèrent qu'ayant déjà raisonné sur les circonstances, ce qui paraissait obscur aux sénateurs était d'une extrême clarté pour eux; que par la force de leur art ils avaient découvert que les Espagnols étaient des enfans du soleil, produits par l'activité de ses influences sur la terre des régions orientales; que leur plus grand enchantement était la présence de leur père, dont la puissante ardeur leur communiquait une force supérieure à celle de la nature, qui les faisait approcher de celle des immortels; mais que l'influence cessant lorsque le soleil déclinait vers le couchant ils s'affaiblissaient alors et se flétrissaient comme l'herbe des prairies, d'où les magiciens inféraient qu'il fallait les attaquer pendant la nuit avant que le retour du soleil les rendît invincibles. Le sénat donna de grands éloges à cette découverte et se flatta d'une victoire certaine. Quoique les combats nocturnes fussent opposés à l'usage de la nation l'ordre fut donné à Xicotencatl d'attaquer le camp espagnol après le coucher du soleil. Heureusement que la vigilance de Cortez n'était jamais en défaut : il avait des postes avancés et des sentinelles dans l'éloignement; il faisait faire exactement les rondes; les chevaux étaient sellés pendant toute la nuit et les soldats dormaient armés. Le soir avant

celle qu'on avait marquée pour l'attaque les sentinelles découvrirent un gros d'ennemis qui s'avançaient à petits pas vers le camp dans un silence qui ne leur était pas ordinaire. Cortez en fut averti : quoiqu'il ignorât encore leur dessein non seulement il donna ses ordres pour la défense, mais il recommanda qu'à leur exemple le silence fût observé dans tous les postes. La confiance de Xicotencatl augmenta lorsqu'à peu de distance du camp il se crut assuré par ces apparences de langueur que les Espagnols se ressentaient de l'absence de leur père : il s'approcha jusqu'au pied des remparts, où il forma trois attaques qui furent exécutées avec beaucoup de hardiesse et de diligence; mais les premiers qui entreprirent de monter furent reçus avec une vigueur à laquelle ils ne s'attendaient pas, et ceux qui les suivaient prirent l'épouvante en voyant tomber les plus avancés, dont les corps roulaient jusqu'à eux. Xicotencatl reconnut l'imposture des magiciens; cependant sa colère et son courage le firent retourner à l'assaut : ses gens donnèrent des témoignages extraordinaires de valeur; ils s'aidaient des épaules de leurs compagnons pour monter sur le rempart, où ils recevaient sans étonnement de mortelles blessures qui continuaient de les faire tomber sans que les autres parussent rebutés de ce spectacle. Le combat dura long-temps dans cette situation, où les Espagnols n'avaient que la peine d'allonger

le bras pour les tuer à coups de lance. Enfin Xicotencatl, désespérant de son entreprise, prit le parti de faire sonner la retraite. Cortez, qui savait que la méthode des ennemis était de se retirer en pelotons et sans ordre, sortit alors avec une partie de son infanterie tandis que les cavaliers, qui avaient garni de sonnettes le poitrail de leurs chevaux, descendirent aussi dans la campagne pour augmenter la terreur par la nouveauté de ce bruit. Une charge à laquelle les Tlascalans s'attendaient si peu acheva de les mettre en fuite, et le jour ne revint que pour montrer le nombre des morts et des blessés qu'ils avaient laissés contre leur usage au pied du rempart. Les Espagnols perdirent un Zampoalan, et n'eurent que deux ou trois soldats blessés, ce qu'ils regardèrent comme un miracle, à la vue de l'effroyable quantité de flèches, de dards et de pierres qui étaient tombés dans l'enceinte de leur quartier.

Leur joie n'eut d'abord pour objet qu'une victoire qui leur avait si peu coûté, mais elle augmenta beaucoup en apprenant des prisonniers quelle avait été l'espérance de leurs ennemis. Cortez ne douta point que la réputation qu'il devait se promettre d'un événement de cette nature ne servît plus que la force des armes au succès de ses desseins : en effet tous les sénateurs de Tlascala croyant reconnaître dans ces invincibles étrangers les hommes célestes qui étaient

annoncés par leurs prophéties craignirent de s'attirer les derniers malheurs en rejetant plus long-temps leur amitié; ils commencèrent par sacrifier à leurs dieux une partie des magiciens qui les avaient trompés, comme des victimes de propitiation pour apaiser le courroux du ciel; ensuite, pensant à nommer des ambassadeurs qui devaient être chargés de négocier la paix, ils envoyèrent d'avance un ordre exprès à Xicotencatl de faire cesser toutes sortes d'hostilités. Ce fier Américain loin d'approuver la délibération de ses maîtres répondit à leur envoyé que son armée était le véritable sénat et qu'il aurait soin de soutenir la gloire de sa nation puisqu'elle était abandonnée par les pères de la patrie; quoiqu'il fût désabusé de la folle opinion qu'il avait conçue du raisonnement des magiciens il n'avait point encore perdu l'espérance de forcer pendant la nuit les étrangers dans leurs murs; il attribuait sa dernière disgrâce à l'imprudence qu'il avait eue de les attaquer sans avoir fait reconnaître la disposition de leur camp, et dans cette idée il résolut d'y envoyer quelques espions avec ordre d'en examiner toutes les parties. Les habitans des villages voisins attirés par les présens des Espagnols ne faisaient nulle difficulté d'y porter des vivres : il choisit quarante soldats qu'il fit déguiser en paysans avec des fruits, de la volaille et du maïs; il leur recommanda d'observer les endroits par lesquels on pouvait attaquer la

place avec plus de facilité. Les espions travestis entrèrent dans le camp et y passèrent quelques heures : ce fut un Zampoalan qui remarqua le premier la curiosité avec laquelle ils observaient la hauteur du mur. Cortez qui en fut averti se hâta de les faire arrêter : la force des tourmens en fit parler quelques-uns : il forma là-dessus un dessein qui lui réussit au-delà de ses espérances ; ce fut celui de feindre qu'il avait pénétré celui de Xicotencatl par des lumières supérieures aux connaissances humaines, et de lui renvoyer la plus grande partie de ses espions pour lui déclarer de sa part que les Espagnols craignaient aussi peu la ruse et la trahison que la force des armes ; qu'ils l'attendaient sans crainte et qu'ils avaient laissé la vie à la plupart de ses gens afin que leurs observations ne fussent pas perdues pour lui ; mais en même temps pour répandre la terreur dans l'armée ennemie il fit mutiler diversement les malheureux qu'il renvoyait. Ce spectacle sanglant causa tant d'horreur aux troupes qui marchaient déjà pour l'attaque qu'elles parurent balancer sur l'obéissance qu'elles devaient à leur chef. Xicotencatl frappé lui-même de voir son projet éventé se figura que les étrangers n'avaient pu connaître ses espions et pénétrer jusqu'au fond de leurs pensées sans avoir quelque chose de divin. Il était dans cette agitation lorsque deux ministres envoyés par le sénat, qui avait été choqué de l'insolence de sa réponse, vinrent lui

ôter le commandement; et ses troupes, peu disposées à le soutenir dans sa désobéissance, ne tardèrent point à se dissiper. Il rentra néanmoins dans Tlascala sous la protection de ses parens et de ses amis, qui le présentèrent aux sénateurs avec lesquels ils firent sa paix.

Les Espagnols avaient passé la nuit sous les armes et dans une vive inquiétude; le jour suivant ne fut pas plus tranquille; et quoiqu'ils apprissent de ceux qui leur apportaient des vivres que l'armée des Tlascalans était rompue leur incertitude dura jusqu'au lendemain. Mais les sentinelles découvrirent au point du jour une troupe d'Américains qui s'avançaient vers le camp, et Cortez donna ordre qu'on leur laissât la liberté d'approcher; c'était l'ambassade du sénat, composée de quatre vénérables personnages, dont l'habit et les plumes blanches annonçaient ouvertement la paix : ils étaient environnés de leur cortége, après lequel marchaient quantité de tamènes chargés de toutes sortes de provisions. Ils s'arrêtaient par intervalles avec de profondes inclinations de corps vers le camp des Espagnols, et baissant les mains jusqu'à terre, ils les portaient ensuite à leurs lèvres. A quelques pas des murs ils rendirent leurs derniers hommages par des encensemens qu'ils firent au fort. Marina parut sur le bord du rempart et leur demanda dans leur langue de quelle part et dans quelles vues ils se présentaient : ils répondirent qu'ils étaient

envoyés par le sénat et la république de Tlascala pour traiter de la paix. On ne leur refusa point l'entrée; mais Cortez les reçut avec un appareil de grandeur et un air de sévérité qu'il jugea nécessaire pour leur inspirer du respect et de la crainte. Après avoir recommencé leurs révérences et leur encensement ils exposèrent le sujet de leur députation, qui se réduisit à des excuses frivoles, tirées de l'emportement brutal des Otomies, que toute l'autorité du sénat n'avait pu réprimer, et à l'offre de recevoir les Espagnols dans leur ville, où ils promettaient de les traiter comme les frères de leurs dieux. Cortez, dissimulant la joie qu'il ressentait de ce langage, affecta de les laisser dans le doute de ses intentions ; il leur fit valoir la bonté qu'il avait de les écouter lorsqu'ils avaient mérité sa colère, et le penchant qu'il conservait encore pour la paix après une guerre injuste qui lui donnait sur eux tous les droits de la victoire. Cependant il promit de ne pas reprendre les armes s'il n'y était forcé par de nouvelles offenses, et de laisser le temps à la république de réparer le passé par une prompte satisfaction. Il avait deux vues dans cette réponse; l'une de s'assurer en effet de la bonne foi des Tlascalans, et l'autre de prendre quelques jours pour rétablir sa santé.

A peine les ambassadeurs étaient sortis du fort qu'on y vit entrer cinq Mexicains, qui se firent annoncer au nom de l'empereur Montézuma : ils

avaient pris des chemins détournés pour entrer sur la terre des Tlascalans, et c'était à force de précautions qu'ils les avaient traversées sans obstacle. Montézuma, informé par la diligence de ses courriers de tout ce qui se passait à Tlascala, sentit redoubler ses alarmes en voyant une nation belliqueuse, qui avait résisté tant de fois à toutes ses forces, vaincue dans plusieurs batailles par un petit nombre d'étrangers; il commençait à craindre qu'après avoir soumis ces rebelles Cortez ne formât de plus grandes entreprises et n'employât leurs armes à la conquête de l'empire. Il paraît étonnant qu'avec de si justes soupçons il n'assemblât point une armée pour sa défense; mais on fait observer que dans toute sa conduite il se fiait beaucoup aux artifices de sa politique, et que son espérance était encore de rompre l'union qui pouvait se former entre les Espagnols et les Tlascalans : c'était dans cette vue qu'il envoyait une ambassade à Cortez sous prétexte de le féliciter de l'heureux succès de ses armes et de l'exhorter à traiter sans ménagement leurs ennemis communs, pour lesquels il se flattait de lui inspirer de la défiance et de la haine par les plus odieuses peintures de leur mauvaise foi; d'ailleurs ses ambassadeurs avaient ordre de faire de nouvelles instances au général étranger pour lui faire abandonner le dessein de se rendre à sa cour en lui expliquant avec des apparences d'amitié les raisons qui ne permettaient pas à leur maître de leur

accorder cette liberté. Leurs instructions portaient aussi de reconnaître la situation des Tlascalans, et s'ils les voyaient portés à la paix de faire naître assez d'obstacles au traité pour se donner le temps de s'informer du succès de leur négociation.

Cortez les reçut avec d'autant plus de joie et de civilité que le silence de ce monarque commençait à lui causer de l'inquiétude : il marqua une extrême reconnaissance pour leurs présens, qui montaient à la valeur de deux mille marcs d'or; mais il trouva des prétextes pour différer sa réponse parce qu'il voulait qu'avant leur départ ils vissent avec quelle soumission les Tlascalans lui demandaient la paix; et de leur côté ils ne demandèrent point d'être dépêchés, parce que ce délai semblait favorable à leur commission : cependant ils ne furent pas long-temps sans la laisser pénétrer par des questions indiscrètes, qui firent connaître toutes les frayeurs de Montézuma et de quelle importance il était, pour le déterminer, de conclure avec les Tlascalans.

La république, qui voulait persuader les Espagnols de la sincérité de ses intentions, envoya ordre à toutes les bourgades voisines du camp d'y porter des vivres sans paiement et sans échange : l'abondance y régna aussitôt, et les paysans du canton poussèrent la fidélité jusqu'à refuser les moindres récompenses. Deux jours après on découvrit sur le chemin de la ville un gros d'Amé-

ricains qui s'approchaient avec toutes les marques de la paix : Cortez ordonna que le fort leur fût ouvert sans aucune apparence de soupçon. Il se fit accompagner pour les recevoir des cinq ambassadeurs mexicains, après leur avoir fait entendre avec noblesse qu'il ne voulait rien avoir de réservé pour ses amis : le chef des Tlascalans était Xicotencatl même, qui avait brigué cette commission pour achever de se rétablir dans l'esprit des sénateurs, ou peut-être, suivant la conjecture de Solis, parce qu'ayant reconnu la nécessité de la paix son ambition lui faisait désirer que la république n'en eût l'obligation qu'à lui. Il avait pour cortége cinquante seigneurs des plus distingués, tous dans une magnifique parure. Sa taille était au-dessus de la médiocre, assez dégagée, mais droite et robuste; il était vêtu d'une robe blanche ornée de quantité de plumes et de quelques pierreries; les traits de son visage quoique sans proportion formaient une physionomie majestueuse et guerrière. Après quelques révérences il s'assit sans attendre l'invitation de Cortez, et le regardant d'un œil ferme il lui dit qu'il se reconnaissait seul coupable de toutes les hostilités qui s'étaient commises; qu'il s'était imaginé que les Espagnols étaient dans les intérêts de Montézuma, dont il avait le nom en horreur; mais qu'étant mieux informé il venait se rendre entre les mains de ses vainqueurs, et qu'il souhaitait de mériter par cette soumission le pardon de la

république, au nom de laquelle il se présentait pour demander la paix et pour la recevoir aux conditions qu'il leur plairait de l'accorder; qu'il la demandait une, deux et trois fois au nom du sénat, de la noblesse et du peuple, et qu'il suppliait le général d'honorer leur ville de sa présence; qu'il y trouverait des logemens pour toute son armée; que jamais les Tlascalans n'avaient été forcés d'en ouvrir les portes; qu'ils menaient dans ces montagnes une vie pauvre et laborieuse, uniquement jaloux de leur liberté, mais que l'expérience leur ayant fait connaître la valeur des Espagnols ils ne voulaient pas tenter plus long-temps la fortune, et qu'ils leur demandaient seulement en grâce d'épargner leurs dieux, leurs femmes et leurs enfans.

Cortez, porté naturellement à estimer la grandeur d'âme, fut touché de la noblesse de ce discours et de l'air libre et guerrier de Xicotencatl, et il lui témoigna d'abord tout le cas qu'il faisait de lui; ensuite reprenant un air sévère il lui fit des reproches fort vifs de l'obstination avec laquelle il avait entrepris de résister à ses armes; il exagéra la grandeur du crime pour faire valoir le mérite du pardon, et promettant enfin la paix sans aucune réserve il ajouta que lorsqu'il jugerait à propos d'aller à Tlascala il en donnerait avis aux sénateurs. Ce retardement parut affliger Xicotencatl, qui le regarda comme un reste de défiance ou comme un prétexte pour mettre la bonne foi

des Tlascalans à l'épreuve : il se hâta de répondre que lui, qui était le général, et la principale noblesse de la nation dont il était accompagné, s'offraient à demeurer prisonniers entre les mains des Espagnols pendant tout le temps qu'il voudrait passer dans la ville. Cortez quoique satisfait de cette offre affecta de la rejeter par une générosité supérieure : il fit dire au général que les Espagnols n'avaient pas plus besoin d'otages pour entrer dans la ville qu'ils n'en avaient eu pour se maintenir dans le pays des Tlascalans au milieu de leurs nombreuses armées; qu'on pouvait s'assurer de la paix sur sa parole, et qu'il irait à la ville aussitôt qu'il aurait dépêché des ambassadeurs que Montézuma lui avait envoyés. Ce discours, que son habileté lui fit jeter comme sans dessein, eut également son effet sur les ministres des deux nations. Xicotencatl se hâta de retourner à Tlascala, où la paix fut aussitôt publiée avec des réjouissances fort éclatantes. Les Mexicains qui demeurèrent dans le camp firent d'abord quelques railleries sur le traité et sur le caractère de ceux qui le proposaient; ensuite feignant d'admirer la facilité des Espagnols ils poussèrent l'artifice jusqu'à dire à Cortez qu'ils le plaignaient de ne pas mieux connaître les Tlascalans, nation perfide, qui se maintenait moins par la force des armes que par la ruse, et qui ne pensait qu'à le tromper par de fausses apparences pour le perdre avec tous ses soldats. Mais lorsqu'il leur eut répondu

qu'il ne craignait pas plus la trahison que la violence; que sa parole était une loi sacrée, et que d'ailleurs la paix étant l'objet de ses armes il ne pouvait la refuser à ceux qui la demandaient, ils tombèrent dans une profonde rêverie, dont ils ne sortirent que pour le supplier de différer de six jours son entrée dans Tlascala. Cortez paraissant surpris de cette demande ils lui avouèrent que dans la supposition de la paix ils avaient ordre d'en donner avis à l'empereur avant qu'elle fût conclue et d'attendre ses ordres pour s'expliquer davantage. L'habile Espagnol leur accorda volontiers cette grâce, non seulement parce qu'il voulait conserver des égards pour Montézuma, mais parce qu'il demeura persuadé qu'elle pourrait servir à lever les difficultés que ce prince faisait de se laisser voir.

Les députés revinrent le sixième jour accompagnés de six autres seigneurs de la cour impériale qui apportaient de nouveaux présens à Cortez : ils lui dirent que l'empereur du Mexique désirait avec passion d'obtenir l'alliance et l'amitié du grand monarque des Espagnols, dont la majesté paraissait avec tant d'éclat dans la valeur de ses sujets, et que ce dessein le portait à partager avec lui ses immenses richesses; qu'il s'engageait à lui payer un tribut annuel, parce qu'il le révérait comme le fils du soleil ou du moins comme le seigneur des heureuses régions où les Mexicains voyaient naître la lumière; mais que ce traité

devait être précédé de deux conditions; la première que les Espagnols ne formassent aucune alliance avec la république de Tlascala puisqu'il n'était pas raisonnable qu'ayant tant d'obligations à la générosité de l'empereur ils prissent parti pour ses ennemis; la seconde qu'ils achevassent de se persuader que le dessein qu'ils avaient d'aller à Mexico était contraire aux lois de sa religion, qui ne permettaient pas au souverain de se laisser voir à des étrangers; qu'ils devaient considérer les périls dans lesquels l'une ou l'autre de ces entreprises ne manquerait pas de les engager; que les Tlascalans, nourris dans l'habitude de la trahison et du brigandage, ne cherchaient qu'à leur inspirer une fausse confiance pour trouver l'occasion de se venger et pour se saisir des riches présens qu'ils avaient faits à Cortez, et que les Mexicains étaient si jaloux de l'observation de leurs lois, et d'ailleurs si farouches que toute l'autorité de l'empereur ne serait pas capable d'arrêter leurs emportemens; que par conséquent les Espagnols après avoir été tant de fois avertis du danger ne pourraient se plaindre avec justice de ce qu'ils auraient à souffrir.

Cortez se trouva fort loin de ses espérances; il comprit plus que jamais que Montézuma le regardait avec toute l'horreur que ses funestes présages lui avaient inspirée pour les étrangers, et qu'en feignant d'obéir à ses dieux il se faisait une religion de sa crainte; cependant il dissimula son

chagrin pour répondre froidement aux nouveaux ambassadeurs qu'après les fatigues de leur voyage il voulait leur laisser prendre un peu de repos, et qu'il ne tarderait point à les congédier. Son dessein était de les rendre témoins de son traité avec les Tlascalans et de suspendre ses dernières explications pour ôter à Montézuma le temps d'assembler une armée; on était bien informé qu'il n'avait point encore fait de préparatifs pour la guerre.

Cependant les délais affectés de Cortez causaient beaucoup d'inquiétude au sénat tlascalan, qui croyait ne les pouvoir attribuer qu'aux intrigues des ambassadeurs mexicains. Les sénateurs prirent la résolution de se rendre au camp des Espagnols pour les convaincre de leur affection, et de ne pas retourner dans leur ville sans avoir déconcerté toutes les négociations de Montézuma : ils partirent avec une nombreuse suite et des ornemens dont la couleur annonçait la paix; chacun était porté dans une sorte de litière sur les épaules des ministres inférieurs. Magiscatzin, qui avait toujours opiné en faveur des étrangers, était à la tête avec le père de Xicotencatl, vénérable vieillard que son grand âge avait privé de l'usage des yeux sans avoir affaibli son esprit, qui faisait encore respecter son sentiment dans les délibérations. Ils s'arrêtèrent à quelques pas du logement de Cortez ; et le vieil aveugle étant entré le premier se fit placer proche de lui et l'embrassa

avec une familiarité noble et décente; ensuite il lui passa la main sur le visage et sur différentes parties du corps comme s'il eût cherché à connaître sa figure par le sens du toucher au défaut de ses yeux, qui ne pouvaient lui rendre cet office. Cortez fit asseoir autour de lui tous les sénateurs et reçut dans cette situation un nouvel hommage de la république par la bouche de ses chefs. Si leur discours fut tel qu'on le rapporte il prouve que la véritable éloquence, celle de l'âme, est de tous les pays; il y a même des traits sublimes. Solis, plus équitable que les autres écrivains, est bien loin de regarder les Mexicains avec mépris: ses réflexions à ce sujet sont fort justes: « A la vérité, dit-il, ils admiraient des hommes qui leur paraissaient d'une autre espèce: ils regardaient leur barbe comme une singularité merveilleuse parce qu'ils n'en avaient pas eux-mêmes; ils prenaient les armes à feu pour des foudres et les chevaux pour des monstres; ils donnaient de l'or pour du verre: mais leur étonnement ne venait que de la nouveauté de ces spectacles et ne doit pas faire juger plus mal de leur raison; l'admiration ne suppose que l'ignorance et non pas l'imbécillité. » Voici le discours du vieillard:

« Généreux capitaine, que tu sois ou non de « la race des immortels, tu as maintenant dans ton « pouvoir le sénat de Tlascala, qui vient te rendre « ce dernier témoignage de son obéissance. Nous « ne venons point excuser les fautes de notre na-

« tion, mais seulement nous en charger, avec l'es-
« pérance d'apaiser ta colère par notre sincérité :
« c'est nous qui avions résolu de te faire la guerre,
« mais c'est nous aussi qui avons conclu à te
« demander la paix. Nous n'ignorons point que
« Montézuma s'efforce de te détourner de notre
« alliance : écoute-le comme notre ennemi si tu
« ne le considères pas comme un tyran tel qu'il
« doit déjà te le paraître, puisqu'il te recherche
« dans le dessein de te persuader une injustice.
« Nous ne demandons pas que tu nous assistes
« contre lui ; nos seules forces nous suffisent
« contre tout ce qui ne sera pas toi ; mais nous
« verrons avec chagrin que tu prennes confiance
« à ses promesses, parce que nous connaissons ses
« artifices. Au moment que je te parle il s'offre à
« moi malgré mon aveuglement certaines lumiè-
« res qui me découvrent de loin le péril où tu
« t'engages : tu nous as offert la paix si Monté-
« zuma ne te retient ; pourquoi te retient-il ?
« pourquoi te refuses-tu à nos prières ? pourquoi
« ne veux-tu pas honorer notre ville de ta pré-
« sence ? Nous venons résolus d'obtenir ton amitié
« et ta confiance ou de mettre entre tes mains
« notre liberté : choisis de ces deux partis celui
« qui te sera le plus agréable, il n'y a point
« de milieu pour nous entre la nécessité d'être
« tes amis ou tes esclaves. »

Cortez ne put résister à des soumissions qui portaient un caractère de bonne foi si peu suspect ;

après avoir fait une réponse favorable aux sénateurs il exigea seulement qu'ils lui envoyassent des hommes pour la conduite de l'artillerie et le transport du bagage. Dès le jour suivant on vit arriver à la porte du fort cinq cents tamènes, qui se disputèrent entre eux l'honneur de porter les plus pesans fardeaux. Aussitôt Cortez fit disposer tout pour la marche : on forma les bataillons et l'armée prit le chemin de Tlascala avec l'ordre et les précautions qu'elle observait dans les plus grands dangers. La meilleure partie des prospérités de Cortez était due à l'exactitude de la discipline, dont il ne se relâcha jamais. La campagne se trouva couverte d'une multitude innombrable d'Américains : leurs cris et leurs applaudissemens différaient peu des menaces qu'ils employaient dans les combats; mais les Espagnols avaient été prévenus sur ces témoignages de joie, qui étaient en usage dans les plus grandes fêtes du pays. Le sénat vint au-devant d'eux escorté de toute la noblesse. A l'entrée de la ville les acclamations redoublèrent avec un nouveau bruit d'instrumens barbares, qui se mêlèrent à la voix du peuple : les femmes jetaient des fleurs sur leurs hôtes, et les sacrificateurs, revêtus des habits de leur ministère, les attendaient au passage avec des brasiers de copal, dont ils dirigeaient vers eux la fumée. Il faut avouer que cinq cents Espagnols, dont l'alliance est disputée entre deux états puissans, et que leurs

ennemis reçoivent l'encens à la main, jouaient peut-être le plus grand rôle dont jamais des hommes puissent se glorifier. Cependant, à tout prendre, quel avantage avaient-ils sur les Tlascalans, qui avaient montré en les combattant une bravoure au moins égale à la leur? des chevaux et de la poudre à canon.

Toute l'armée fut logée commodément dans un spacieux édifice, où l'on entrait par trois grands portiques. Cortez avait amené les ambassadeurs mexicains malgré leur résistance : il leur fit donner un appartement près du sien pour les mettre à couvert sous sa protection. Tlascala était alors une ville fort peuplée, bâtie sur quatre éminences, qui s'étendaient de l'est au couchant et qui avaient l'apparence de quatre citadelles, avec des rues de communication bordées de murs fort épais, qui formaient l'enceinte de la place : ces quatre parties étaient gouvernées par autant de caciques descendus des premiers fondateurs, mais soumis néanmoins à l'assemblée du sénat, où ils avaient droit d'assister et dont ils recevaient les ordres pour tout ce qui concernait le bien public. Les maisons étaient d'une hauteur médiocre et d'un seul étage; elles étaient de pierre et de brique avec des terrasses et des corridors au lieu de toit. La plupart des rues étaient étroites et tortueuses suivant les différentes formes des montagnes. Enfin l'architecture paraissait aussi bizarre que la situation.

La province entière dans une circonférence de

cinquante lieues, qui en avait dix de longueur de l'est à l'ouest sur quatre de largeur du nord au sud, n'offrait qu'un pays inégal et montueux, mais fertile néanmoins et soigneusement cultivé : il était borné de tous côtés par des provinces de l'empire du Mexique à l'exception du nord, où ses limites étaient resserrées par la grande Cordilière, dont les montagnes, presque inaccessibles, lui donnaient communication avec les Otomies, les Totonaques et d'autres nations barbares; il s'y trouvait quantité de bourgs et de villages fort peuplés. Le pays abondait en maïs, d'où la province tirait le nom de *Tlascala*, qui signifie *terre de pain.* On n'admirait pas moins l'excellence et la variété de ses fruits et l'abondance de ses animaux sauvages et domestiques. Elle produisait aussi quantité de cochenille, qui est encore une de ses plus grandes richesses et dont Solis assure que ces peuples ne connaissaient pas l'usage avant l'arrivée des Espagnols. Mais ces avantages de la nature étaient balancés par de grandes incommodités : le voisinage des montagnes exposait la province à de furieuses tempêtes, à des ouragans terribles et souvent aux inondations d'une rivière nommée *Zahual*, dont les eaux s'élevaient jusqu'au sommet des collines : on leur attribue la propriété de causer la gale à ceux qui en boivent et qui s'y baignent. Le défaut de sel était un autre inconvénient pour les Tlascalans, non qu'ils n'en pussent tirer des provinces de l'empire en échange pour

leurs grains, mais dans leurs idées d'indépendance ils aimaient mieux se priver de ce secours que d'entretenir le moindre commerce avec leurs ennemis. Une politique de cette nature et d'autres remarques qui firent connaître à Cortez le caractère extraordinaire de cette nation ne lui causèrent pas moins d'inquiétude que de surprise : il dissimula ses soupçons, mais il faisait faire une garde exacte autour de son logement, et jamais il n'en sortait sans être escorté d'une partie de ses gens avec leurs armes à feu; il ne leur permettait d'aller à la ville qu'en troupes nombreuses, toujours avec les mêmes précautions. Les habitans s'affligèrent de cette défiance et le sénat en fit des plaintes. Il répondit qu'il connaissait la bonne foi des Tlascalans et qu'ils devaient avoir la même opinion de la sienne, mais que l'exactitude des gardes était un usage de l'Europe, où les soldats faisaient les exercices de la guerre au milieu de la paix pour conserver l'habitude de la vigilance et de la soumission, et que les armes qu'ils portaient sans cesse étaient une marque honorable qui distinguait leur profession. Les sénateurs parurent satisfaits de cette raison ; et Xicotencatl, naturellement guerrier, prit tant de goût pour la méthode espagnole qu'il entreprit d'introduire les mêmes usages parmi les troupes de la république. Cet éclaircissement ayant fait cesser les alarmes des Tlascalans, Cortez, qui sentit ce qu'il avait à se promettre d'une nation si prudente et si guer-

rière, n'épargna rien pour se les attacher par l'estime et l'affection. Il fit entrer tous ses soldats dans les mêmes vues, et le succès de cette conduite répondit bientôt à ses espérances; chaque jour lui en donnait des preuves par les civilités et les présens qu'il recevait de toutes les villes et des autres places de la république. Le sénat ne parut point mécontent que la plus belle salle du logement des Espagnols eût été destinée à servir d'église : ils y élevèrent un autel où les saints mystères étaient célébrés à la vue des principaux de la république, qui observaient respectueusement les cérémonies. Un des plus vieux sénateurs demanda un jour à Cortez s'il était mortel : « Vos actions, « lui dit-il, paraissent surnaturelles; elles ont ce « caractère de grandeur et de bonté que nous « attribuons à nos dieux; mais nous ne compre- « nons pas ces cérémonies par lesquelles il semble « que vous rendiez hommage à une divinité supé- « rieure : l'appareil est d'un sacrifice; cependant « nous ne voyons pas de victimes ni d'offrandes. » Cortez avoua que lui et ses soldats étaient des hommes mortels; mais il ajouta qu'étant nés sous un meilleur climat ils avaient beaucoup plus d'esprit et de force que les autres hommes; et prenant occasion de cette ouverture pour sonder les dispositions des Tlascalans par celles du sénateur il lui dit adroitement que non seulement les Espagnols reconnaissaient un supérieur au ciel, mais qu'ils faisaient gloire aussi d'être les sujets du plus

grand prince de la terre, à qui les peuples de Tlascala obéissaient maintenant puisque étant les frères des Espagnols ils étaient obligés de reconnaître le même souverain. Le sénateur et ceux qui l'accompagnaient ne marquèrent point d'éloignement pour devenir vassaux de l'Espagne à condition d'être protégés contre les violences de Montézuma; mais ils parurent peu disposés à renoncer à leurs erreurs : ils répondirent que le dieu des Espagnols était très grand et peut-être au-dessus des leurs, mais que chaque pays devait avoir les siens; que leur république avait besoin d'un dieu contre les tempêtes, d'un autre contre les déluges qui ravageaient leurs moissons, d'un autre pour les assister à la guerre, et de même pour les autres nécessités, parce qu'il était impossible qu'un seul dieu fût capable de suffire à tant de soins. Là-dessus Cortez ayant chargé un de ses deux aumôniers de combattre ces erreurs ils l'écoutèrent avec assez de complaisance; mais lorsqu'il eut cessé de parler ils prièrent le général avec beaucoup d'empressement de ne pas permettre que cet entretien se répandît hors de son quartier, parce que si leurs dieux en étaient informés ils appelleraient les tempêtes pour ruiner entièrement la province. Cortez dans le transport de son zèle méditait déjà de faire briser les idoles : il semblait se fier au succès que la même entreprise avait eu dans Zampoala; mais l'aumônier lui représenta que la ville où il se trouvait était

incomparablement plus peuplée et la nation plus guerrière, que la violence d'ailleurs ne s'accordait pas avec les maximes de l'Evangile, et qu'avant d'introduire le vrai culte il fallait penser à le rendre aimable par des instructions et des exemples. Cependant les représentations du général convainquirent le sénat que les sacrifices du sang humain étaient contraires aux lois de la nature; Cortez eut le crédit de les faire cesser : on délivra quantité de misérables captifs qui étaient destinés à servir de victimes aux jours des plus grandes fêtes; les prisons ou plutôt les cages où ils étaient engraissés furent brisées en plein jour sans aucun ménagement pour les prêtres, qui se virent forcés d'étouffer leurs murmures. Si jamais les Espagnols n'avaient commis d'autre violence ils auraient été les vrais héros de l'humanité.

Après avoir donné ses premiers soins à ces importantes occupations Cortez se crut obligé de congédier les ambassadeurs mexicains, qu'il n'avait retenus que pour les rendre témoins de son triomphe; sa réponse avait été différée jusqu'alors: il leur fit déclarer en sa présence par la bouche de Marina qu'ils pouvaient rapporter à l'empereur ce qui s'était passé devant leurs yeux, c'est à dire l'empressement des Tlascalans à demander la paix, qu'ils avaient méritée par leurs soumissions et la bonne foi continuelle avec laquelle elle était observée; que ces peuples étaient maintenant dans sa dépendance, et qu'avec le pouvoir qu'il

avait sur eux il espérait les faire rentrer sous l'obéissance de l'empire; que c'était un des motifs de son voyage, entre quelques autres d'une plus haute importance qui l'obligeaient de continuer sa route et d'aller solliciter de plus près la bonté de Montézuma pour mériter ensuite son alliance et ses faveurs. Les ambassadeurs comprirent le sens de ce discours et partirent avec les marques d'un vif chagrin sous l'escorte de quelques Espagnols, qui les conduisirent jusqu'aux terres de l'empire. Leur départ fut suivi de l'arrivée d'un grand nombre de députés des principales places de la province : ils venaient rendre leurs soumissions à l'Espagne entre les mains de Cortez, qui en fit dresser des actes formels au nom du roi Charles.

Il arriva dans le même temps un accident qui surprit les Espagnols et qui causa beaucoup d'épouvante aux Américains, mais que l'habileté de Cortez fit tourner à l'avantage de ses entreprises. De l'éminence où la ville de Tlascala est située on découvre à la distance de huit lieues le sommet d'une montagne qui s'élève beaucoup au-dessus de toutes les autres; il en sortit tout d'un coup des tourbillons de fumée qui montaient en l'air avec beaucoup de rapidité sans céder à l'impétuosité des vents, jusqu'à ce qu'ayant perdu leur force ils se divisassent pour former des nuées plus ou moins obscures suivant la quantité de cendre et de vapeurs qu'elles avaient entraînée : bientôt ces tourbillons parurent mêlés de flammes ou de

globes de feu, qui se séparaient dans leur agitation en une infinité d'étincelles. Les Américains n'avaient pas marqué de crainte à la vue de la fumée ; ce spectacle n'était pas nouveau pour eux: mais les flammes répandirent une horrible frayeur dans la nation; elle se crut menacée de quelque redoutable événement. Les principaux sénateurs parurent persuadés que c'étaient les âmes des méchans qui sortaient pour châtier les habitans de la terre, et cette opinion, qui renfermait du moins quelque idée de l'immortalité de l'âme, fut une occasion pour Cortez de leur inspirer les espérances et les craintes qui convenaient à ses grandes vues. Pendant que toute la nation était consternée Diégo d'Ordaz demanda la permission d'aller reconnaître de plus près ce volcan. Une proposition si hardie fit trembler les Américains : ils s'efforcèrent de lui faire perdre un dessein dont ils lui représentèrent tous les dangers; jamais les plus braves Tlascalans n'avaient osé s'approcher du sommet de la montagne. On y entendait quelquefois des mugissemens effroyables; mais les difficultés ne faisant qu'animer Ordaz il obtint facilement la permission de Cortez, qui s'applaudit de pouvoir faire connaître à ses nouveaux alliés qu'il n'y avait point d'obstacles insurmontables pour la valeur des Espagnols.

Ordaz partit avec deux soldats de sa compagnie et quelques Américains qui ne refusèrent pas de le conduire jusqu'au pied de la montagne, après

lui avoir déclaré qu'ils s'affligeaient d'avoir été choisis pour être les témoins de sa mort. La première partie de la côte est un pays charmant revêtu des plus beaux arbres du monde, qui forment un délicieux ombrage; mais on ne trouve au-delà qu'un terrein stérile et couvert de cendre, que l'opposition de la fumée faisait paraître aussi blanche que la neige. Les Américains s'étant arrêtés dans ce lieu Ordaz continua de monter courageusement avec ses deux Espagnols : ils eurent besoin de s'aider autant des mains que des pieds jusqu'au sommet de la montagne. En approchant de l'ouverture ils sentirent que la terre tremblait sous eux par de violentes secousses; bientôt ils entendirent les mugissemens qu'on leur avait annoncés et qui furent suivis immédiatement d'un tourbillon accompagné d'un bruit encore plus horrible et de flammes enveloppées de cendre et d'une affreuse fumée. Quoique le tourbillon fût sorti si rapidement qu'il n'avait pu échauffer l'air il s'étendit en parvenant à sa hauteur et répandit sur les trois aventuriers une pluie de cendre si épaisse et si chaude qu'ils furent obligés de se mettre à couvert sous un rocher où ils perdirent quelque temps la respiration; cependant lorsque le tremblement eut cessé et que la fumée fut devenue moins épaisse Ordaz, animant ses compagnons, acheva de monter jusqu'à la bouche du volcan : il remarqua au fond de cette ouverture une grande

masse de feu qui lui parut s'élever en bouillons comme une matière liquide et fort brillante ; la circonférence de cette horrible bouche, qui occupait presque tout le sommet de la montagne, n'avait pas moins d'un quart de lieue. Ordaz revint tranquillement après ces observations, et sa hardiesse fit l'étonnement de tous les Américains. Elle n'avait passé d'abord aux yeux de Cortez que pour une curiosité bizarre et téméraire ; mais il en reçut dans la suite un fruit plus considérable que l'admiration des Tlascalans : quelque temps après manquant de poudre dans une des plus importantes circonstances de son expédition il se ressouvint de ces bouillons de matière liquide et enflammée qu'Ordaz avait observés au fond du volcan, et ses gens en tirèrent assez d'excellent soufre pour la munition de toute l'armée.

Les Espagnols passèrent vingt jours à Tlascala, qui furent autant de fêtes pendant lesquelles ils ne reçurent que de nouveaux témoignages de la fidélité des habitans. Enfin Cortez ayant marqué le jour de son départ on lui fit naître quelques difficultés sur le chemin qu'il devait tenir : son inclination le portait à prendre celui de Cholula, grande ville fort peuplée qui n'était qu'à cinq lieues de Tlascala, et capitale d'une autre république avec laquelle Montézuma vivait en si bonne intelligence qu'il y avait ordinairement ses vieilles troupes en quartier; mais cette raison, qui causait le penchant du général espagnol, était celle

au contraire que les Tlascalans faisaient valoir pour lui conseiller de prendre une autre route : ils lui représentaient les Cholulans comme une nation perfide et rusée, servilement soumise à l'empereur, qui n'avait pas de sujets plus dévoués à ses ordres; ils ajoutaient que toutes les provinces voisines de cette ville la regardaient comme une terre sacrée parce qu'elle renfermait dans l'enceinte de ses murs plus de quatre cents temples, et des divinités si bizarres qu'il était dangereux de s'approcher sans leur approbation des lieux qu'elles protégeaient. Pendant cette irrésolution de nouveaux ambassadeurs arrivèrent avec des présens de la part de Montézuma : leurs instructions ne portaient plus de détourner Cortez du voyage du Mexique; mais paraissant supposer qu'il y était déterminé ils lui témoignèrent que l'empereur ayant jugé qu'il prendrait le chemin de Cholula lui avait fait préparer un logement dans cette ville. Les sénateurs tlascalans ne doutèrent plus alors qu'on n'y eût dressé quelques embûches. Cortez, surpris lui-même d'un changement si peu prévu, ne put se défendre de quelques soupçons; cependant comme il croyait important de le déguiser aux Mexicains, il conclut avec son conseil qu'il ne pouvait refuser le logement qu'ils lui offraient sans marquer une défiance à laquelle ils n'avaient encore donné aucun fondement, et qu'en la supposant juste, loin de s'engager dans de plus grandes entreprises en

laissant derrière lui des traîtres qui pouvaient l'incommoder beaucoup, il devait au contraire aller droit à Cholula pour y découvrir leurs desseins et pour donner une nouvelle réputation à ses armes par le châtiment de leur perfidie. Les Tlascalans, qu'il fit entrer dans ses vues, lui offrirent le secours de leurs troupes, et plusieurs écrivains les font monter à cent mille hommes; mais il leur déclara qu'il n'avait pas besoin d'une escorte si nombreuse, et pour marquer néanmoins la confiance qu'il avait à leur amitié il accepta un corps de six mille hommes.

---

## CHAPITRE II.

Départ de Cortez pour la capitale du Mexique; son séjour à la cour de Montézuma.

La marche fut paisible pendant quatre lieues jusqu'à la vue de Cholula. Cortez fit faire halte à son armée sur le bord d'une agréable rivière pour ne pas entrer la nuit dans une ville si peuplée. A peine eut-il donné cet ordre qu'on vit arriver des ambassadeurs cholulans, qui lui apportaient diverses sortes de provisions : leur compliment se réduisit à excuser leurs caciques de ne lui avoir pas rendu plus tôt ce devoir, parce qu'ils ne pouvaient entrer dans Tlascala, dont les habitans étaient leurs anciens ennemis. Ils lui offrirent un logement qu'on lui avait préparé dans leur ville avec des témoignages exagérés de la joie que leurs citoyens allaient ressentir en recevant des hôtes si célèbres. Cortez les reçut sans affectation. Le jour suivant il continua sa marche : on ne vit sortir personne de la ville pour le recevoir, et cette marque commençant à réveiller ses soupçons il donna ordre à ses gens de se tenir prêts à combattre ; mais à peu de distance des murs on vit paraître enfin les caciques et les sacrificateurs accompagnés d'un grand nombre d'habitans dé-

sarmés. Cortez s'arrêta pour les laisser venir jusqu'à lui : ils donnèrent d'abord des marques assez naturelles de joie; cependant comme on observait leurs moindres actions on fut surpris de voir tout d'un coup un grand changement sur leurs visages et d'entendre un bruit désagréable qui semblait marquer entre eux quelque altercation. Les Espagnols redoublèrent leurs précautions, et Marina eut ordre de leur demander la cause de ce mouvement : ils répondirent qu'ayant aperçu des troupes tlascalanes ils étaient obligés de déclarer au général étranger qu'ils ne pouvaient recevoir leurs ennemis au milieu de leur murs, et qu'ils le priaient ou de les renvoyer dans leur ville ou de les faire demeurer à quelque distance, comme un obstacle à la paix qu'ils désiraient. Cette demande causa quelque embarras à Cortez : il y trouvait une apparence de justice, mais peu de sûreté pour lui-même; cependant il fit espérer aux caciques qu'on trouverait le moyen de les satisfaire. Ses capitaines, qu'il assembla aussitôt, furent d'avis de faire camper les Tlascalans hors de la ville pour se donner le temps de pénétrer les desseins des caciques : on leur fit cette proposition, à laquelle ils consentirent plus facilement qu'on ne l'avait espéré. Les chefs firent assurer Cortez qu'ils n'étaient venus que pour recevoir ses ordres et qu'ils allaient sur-le-champ établir leur quartier hors de Cholula, mais qu'ils voulaient demeurer à la vue des murs pour voler au secours de leurs amis,

puisque les Espagnols voulaient risquer leur vie en la commettant à des traîtres : ce parti fut approuvé des caciques.

L'entrée des Espagnols à Cholula fut accompagnée de mille circonstances qui lui donnèrent l'apparence d'un triomphe. La ville parut si belle aux Espagnols qu'ils la comparèrent à Valladolid : elle était située dans une plaine ouverte ; on y comptait environ vingt mille habitans sans y comprendre ceux des faubourgs, qui étaient en plus grand nombre; elle était fréquentée sans cesse par quantité d'étrangers qui s'y rendaient de toutes parts comme au sanctuaire de leur religion : les rues étaient bien percées, les maisons plus grandes et d'une architecture plus régulière que celles de Tlascala ; on distinguait les temples par la multitude de leurs tours. Le logement qu'on avait préparé pour les Espagnols était composé de plusieurs grandes maisons qui se touchaient et où leur premier soin fut de se fortifier avec les Zampoalans : d'un autre côté les troupes tlascalanes avaient pris à cinq cents pas de la ville un fort bon poste qu'elles fermèrent de quelques fossés avec des corps-de-garde et des sentinelles, suivant la méthode dont elles étaient redevables à l'exemple de leurs nouveaux alliés. Les premiers jours se passèrent avec beaucoup de tranquillité; on ne vit dans les caciques que de l'empressement à faire leur cour au général. Les vivres venaient en abondance et tout semblait démentir l'idée

qu'on s'était formée des Cholulans; cependant ils n'eurent pas l'adresse de cacher long-temps leurs desseins : l'abondance des provisions diminua par degrés ; ensuite les visites et les caresses des caciques cessèrent tout d'un coup. Dans l'intervalle on remarqua que les ambassadeurs mexicains avaient des conférences secrètes avec les chefs de la nation; il fut même aisé de remarquer sur leur visage un air de mépris, qui venait apparemment de la confiance qu'ils avaient au succès de leurs complots. Mais tandis que Cortez apportait tous ses soins à pénétrer la vérité elle se découvrit d'elle-même par un de ces coups de hasard dont les Espagnols furent souvent favorisés dans cette expédition. Une vieille américaine d'un rang distingué, qui avait lié une amitié fort étroite avec Marina, la prit un jour à l'écart; elle plaignit le misérable esclavage où elle était réduite, et la pressant de quitter d'odieux étrangers elle lui offrit un asile secret dans sa maison. Marina, toujours dévouée à Cortez, feignit d'être retenue par la violence parmi des gens qu'elle haïssait : elle accepta l'offre de l'asile; elle prit des mesures pour sa fuite : enfin l'Américaine la crut engagée si loin qu'achevant de s'ouvrir sans ménagement et lui conseillant de hâter sa résolution elle lui apprit que le jour marqué pour la ruine des Espagnols n'était pas éloigné; que l'empereur avait envoyé vingt mille hommes qui s'étaient approchés de la ville; qu'on avait distribué des armes

aux habitans, amassé des pierres sur les terrasses des maisons et tiré dans les rues plusieurs tranchées, au fond desquelles on avait planté des pieux fort aigus qu'on avait couverts de terre sur des appuis légers et fragiles pour y faire tomber les chevaux; que Montézuma voulait exterminer tous les Espagnols, mais qu'il avait ordonné qu'on en réservât quelques-uns pour satisfaire la curiosité qu'il avait de les voir et pour en faire un sacrifice à ses dieux; enfin que pour animer les habitans de Cholula par une faveur extraordinaire il avait fait présent d'un tambour d'or à la ville. Marina parut se réjouir de ce qu'elle avait entendu et loua la prudence avec laquelle on avait conduit une si grande entreprise; elle ne demanda qu'un moment pour emporter ce qu'elle avait de plus précieux, mais elle en profita pour avertir Cortez, qui fit arrêter aussitôt l'Américaine, et cette malheureuse, effrayée ou convaincue, acheva sa confession dans les tourmens.

Deux soldats tlascalans qui s'étaient déguisés pour entrer dans la ville arrivèrent presqu'en même temps au quartier des Espagnols, et se présentant à Cortez de la part de leurs chefs, ils l'assurèrent que de leur camp on avait vu passer quantité de femmes et de meubles que les Cholulans envoyaient dans les villes voisines, ce qui semblait marquer quelque dessein extraordinaire. On apprit d'ailleurs que dans un temple de la ville on avait sacrifié dix enfans de l'un et de

l'autre sexe, cérémonie commune à tous ces peuples lorsqu'ils se préparaient à la guerre. Quelques Zampoalans qui s'étaient promenés dans la ville avaient découvert plusieurs tranchées quoiqu'on eût pris le temps de la nuit pour ce travail. Tant de preuves paraissaient suffire; cependant comme il était important de porter la conviction au dernier degré Cortez se fit amener sous divers prétextes trois des principaux sacrificateurs; il les interrogea séparément sans avoir fait éclater le moindre soupçon : dans l'étonnement qu'ils eurent de s'entendre reprocher leur perfidie avec un détail du complot qui leur fit juger que le général espagnol était un dieu qui pénétrait jusqu'au fond de leurs pensées, ils n'osèrent désavouer la moindre circonstance, et se reconnaissant coupables ils rejetèrent le crime sur Montézuma, qui avait dressé le plan de la conspiration et qui les y avait engagés par ses ordres. Cortez les mit sous une garde sûre : enfin ayant assemblé ses capitaines il prit avec eux la résolution de signaler sa vengeance par un exemple éclatant.

Il fit déclarer sur-le-champ aux caciques de la ville que son dessein était de partir le jour suivant: non seulement il leur ôtait par cet avis le temps de faire de plus grands apprêts, mais les mettant dans la nécessité de changer toutes leurs mesures il leur causait un trouble dont il espérait tirer quelque avantage. En même temps il leur fit demander des vivres pour la subsistance de ses

troupes pendant la marche, des tamènes pour le transport des bagages et deux mille hommes de guerre pour l'accompagner à l'exemple des Tlascalans et des Zampoalans. Les caciques firent quelques difficultés sur les vivres et les tamènes : ils accordèrent volontiers l'escorte militaire, mais par des raisons fort opposées à celles qui la faisaient demander. Cortez avait en vue de diviser leurs forces et d'avoir sous ses yeux une partie des traîtres qu'il voulait punir, au lieu que le dessein des caciques était d'introduire des ennemis couverts parmi les Espagnols pour les armer contre eux dans l'occasion.

Avant la fin du jour les Tlascalans reçurent ordre de passer la nuit sous les armes et de s'approcher des murs le lendemain au matin comme s'ils ne pensaient qu'à suivre la marche de l'armée, mais prêts lorsqu'ils entendraient la première décharge à pénétrer dans la ville pour se joindre aux Espagnols. Les Zampoalans eurent aussi leurs instructions. Ensuite le général fit appeler les ambassadeurs mexicains, et feignant de leur apprendre un secret dont il ne doutait pas qu'ils ne fussent bien instruits il leur dit qu'il avait découvert une horrible conjuration qui violait également les lois de l'hospitalité, le nœud sacré de la paix et le respect que les Cholulans devaient aux intentions de l'empereur; qu'il devait cette connaissance non seulement à sa pénétration, mais à l'aveu même des principaux conjurés; que pour se justifier ils

s'étaient rendus coupables d'une lâcheté encore plus énorme, puisqu'ils avaient osé dire qu'ils agissaient par l'ordre de l'empereur; mais qu'un si grand prince ne pouvant être soupçonné d'un projet si noir, c'était cette raison même qui le portait à les châtier rigoureusement de l'outrage qu'ils faisaient à leur maître. Il ajouta que comme ambassadeurs représentant celui qui les avait envoyés il avait voulu leur communiquer son dessein pour leur en faire connaître la justice et pour les mettre en état de rendre témoignage à l'empereur que les Espagnols étaient moins offensés de l'injure qui regardait leur nation que de voir d'indignes sujets autoriser une trahison du nom de leur souverain.

Les Mexicains, saisissant l'ouverture qui leur était présentée, feignirent assez adroitement d'ignorer la conjuration tandis que Cortez, ravi de les voir donner dans le piége, s'applaudissait de pouvoir éviter une guerre ouverte avec Montézuma et de faire tourner contre lui ses propres ruses : il se persuada plus que jamais qu'un ennemi qui n'osait l'attaquer ouvertement ne prendrait pas le parti le plus vigoureux, et se fiant à ses mesures il fit garder étroitement les ambassadeurs. Cependant on vit arriver les tamènes à la pointe du jour, mais en petit nombre, avec fort peu de vivres : ils furent suivis des gens de guerre, qui ne vinrent qu'à la file pour mieux cacher qu'ils étaient en plus grand nombre qu'on ne l'avait

demandé. On apprit dans la suite qu'ils avaient ordre de charger les Espagnols au signal dont ils étaient convenus. Cortez les fit poster séparément en divers endroits de son quartier, où ils étaient gardés à vue sous prétexte que c'était sa méthode lorsqu'il avait un ordre de marche à former. Pour lui montant à cheval avec quelques-uns de ses plus braves gens il fit appeler les caciques pour les informer enfin de sa résolution : quelques-uns se présentèrent et d'autres cherchèrent des excuses. Marina fut chargée de déclarer à ceux qui avaient eu la hardiesse de paraître que leur trahison était découverte et qu'ils allaient apprendre qu'il leur aurait été plus avantageux de conserver la paix. A peine eut-elle parlé de châtiment qu'ils se retirèrent en donnant à grands cris le signal du combat ; mais Cortez fit tomber aussitôt son infanterie sur les Cholulans qui étaient divisés dans son quartier : quoiqu'ils fussent sous les armes et qu'ils fissent des efforts extraordinaires pour se réunir la plupart furent taillés en pièces, et ceux qui se dérobèrent à la fureur des Espagnols ne durent leur salut qu'à leurs lances, dont ils se servaient avec une adresse extraordinaire pour sauter par-dessus les murs.

Aussitôt qu'on se fut défait de ces ennemis domestiques on donna le signal aux Tlascalans, et l'infanterie espagnole s'avança par la principale rue après avoir laissé une garde au logement. Quelques Zampoalans eurent ordre de marcher

à la tête pour découvrir les tranchées. Le cri des caciques avait déjà produit son effet, et pendant l'action du quartier les habitans avaient introduit dans la ville le reste des troupes mexicaines : elles s'étaient rassemblées dans une grande place bordée de plusieurs temples ; une partie avait occupé les portiques et les forts tandis que le reste, divisé en plusieurs bataillons, se disposait à faire face aux Espagnols. Le combat allait commencer avec les premiers rangs de Cortez lorsque les Tlascalans vinrent tomber sur l'arrière-garde ennemie : cette attaque imprévue les jeta dans une consternation dont ils ne purent se relever. Les Espagnols trouvèrent si peu de résistance qu'après avoir tué un grand nombre de ces misérables, dont la plupart semblaient avoir perdu l'usage de leurs mains et se présentaient aux coups, ils forcèrent les autres à se réfugier dans les temples. Cortez s'approchant en bon ordre du plus grand de ces édifices fit crier à haute voix qu'il accordait la vie à tous ceux qui descendraient pour se rendre; mais cet avis ayant été répété inutilement il fit mettre le feu au temple, et quantité d'habitans furent consumés par les flammes. Une si rigoureuse exécution ne put vaincre l'obstination des autres, et les historiens admirent qu'il n'y en eut qu'un seul qui vint se rendre volontairement entre les mains des Espagnols. Cependant il paraît que tous les autres temples et les maisons même où le reste de ces malheureux

se tenaient renfermés furent attaqués aussi par le feu. La guerre, dit Solis, cessa faute d'ennemis, et les Tlascalans profitèrent des circonstances pour se répandre dans la ville, où le pillage fut le moindre de leurs excès. Il ajoute que cette horrible journée ne coûta pas un seul homme aux Espagnols.

Cortez retourna dans son quartier avec les Espagnols et les Zampoalans : il en marqua un dans la ville aux Tlascalans; après quoi il fit rendre la liberté à tous les prisonniers; mais il les fit amener sous ses yeux avec les sacrificateurs qu'il avait fait arrêter, l'Américaine qui avait découvert la conspiration et les ambassadeurs mexicains. Il témoigna un extrême regret de la nécessité où les habitans l'avaient mis de les châtier avec tant de rigueur : il exagéra leur crime; il rassura les esprits par de meilleures espérances; enfin protestant que sa justice était satisfaite et sa colère apaisée il accorda un pardon général, qui fut publié avec beaucoup d'appareil. Il faut convenir qu'après cet horrible carnage le mot de pardon était une cruelle ironie.

Le jour suivant on vit arriver Xicotencatl à la tête de vingt mille hommes que la république de Tlascala envoyait au secours des Espagnols sur le premier avis qu'elle avait reçu de la conspiration. Cortez les remercia beaucoup; mais après leur avoir appris que leur secours ne lui était plus nécessaire pour la réduction de Cholula il leur fit

comprendre que son dessein étant de prendre bientôt le chemin du Mexique il ne voulait pas réveiller la jalousie de Montézuma, ni l'obliger de prendre les armes en introduisant dans ses provinces une si grande armée. Les Tlascalans ne firent pas difficulté de se retirer, et lui promirent seulement de se tenir prêts à marcher au premier ordre. Avant leur départ il entreprit d'établir une amitié sincère entre eux et les Cholulans : cette proposition trouva d'abord beaucoup de difficultés, mais elles furent levées en peu de jours et l'alliance fut jurée entre les deux peuples avec toutes les cérémonies qui pouvaient la rendre constante. La politique de Cortez ouvrait par ce traité un chemin libre aux Tlascalans pour lui conduire toutes sortes de secours, et lui assurait un passage pour sa retraite si le succès de son voyage ne répondait pas à ses espérances.

Il avait marqué le jour de son départ lorsqu'une partie des Zampoalans qui servaient sous ses ordres lui demandèrent la liberté de se retirer, soit qu'ils fussent effrayés du dessein de pénétrer jusqu'à la cour de Montézuma, ou qu'ils appréhendassent seulement de s'éloigner trop de leur patrie : ils consentit sans peine à leur demande, et témoignant même beaucoup de reconnaissance pour leurs services il prit cette occasion pour informer Escalante et les Espagnols de Vera-Cruz du succès que le ciel avait accordé à ses armes. De nouveaux ambassadeurs de Montézuma arrivèrent dans le

même temps : ce monarque, informé de tout ce qui s'était passé à Cholula, voulait dissiper les défiances des Espagnols; ses ministres poussèrent la dissimulation jusqu'à rendre grâce à Cortez d'avoir puni les Cholulans. Ils exagérèrent la colère et le ressentiment de leur maître, traitant de perfide un malheureux peuple qui n'avait mérité cette qualité que pour avoir exécuté ses ordres. Cette harangue était accompagnée d'un magnifique présent, qui fut étalé avec beaucoup d'ostentation; mais on eut bientôt occasion de reconnaître que c'était un nouvel artifice pour engager les Espagnols à s'observer moins dans leur marche et pour les faire tomber dans une embuscade qui était déjà dressée.

On partit enfin après la réduction de Cholula; l'armée passa la première nuit dans un village de la juridiction de Guagoxinjo, petite république peu affectionnée à Montézuma. Cortez fut ravi d'y trouver les mêmes plaintes qu'il avait entendues dans des provinces plus éloignées. Le jour suivant il continua sa marche par un chemin fort rude sur des montagnes d'une hauteur égale à celle du volcan. Un cacique de Guagoxinjo l'avait averti qu'il était menacé de quelque danger à la descente des montagnes, et que depuis plusieurs jours on y avait vu les Mexicains boucher avec des pierres et des troncs d'arbres le chemin qui conduit à la province de Chalco, tandis que d'autres avaient aplani l'entrée d'une route voisine. On parvint

avec beaucoup de fatigue au sommet de la montagne, parce qu'il tombait de la neige avec un vent furieux. Il s'y présenta deux chemins à peu de distance l'un de l'autre, et Cortez n'eut pas de peine à les reconnaître aux marques que le cacique lui avait données. Malgré l'émotion qu'il ressentit en vérifiant cette nouvelle trahison il demanda tranquillement aux ambassadeurs mexicains qui marchaient près de lui dans quelle vue on avait fait des changemens aux deux chemins: ils répondirent que pour la commodité de sa marche ils avaient fait aplanir le plus aisé et boucher l'autre, qui était le plus difficile. Cortez reprit avec la même tranquillité : « Vous connaissez mal, leur dit-il, les guerriers qui m'accompagnent : ce chemin que vous avez embarrassé est celui qu'ils vont suivre par la seule raison qu'il est difficile; dans le choix de deux partis les Espagnols se déterminent toujours pour le moins aisé. » Alors sans s'arrêter il ordonna aux alliés de prendre les devans et de débarrasser le chemin en écartant les obstacles qui le couvraient; et s'y étant engagé sans crainte il laissa les ambassadeurs dans l'admiration de son choix, qu'ils attribuèrent à une espèce de divination. Il était vrai que les Mexicains avaient dressé une embuscade au pied de la montagne; mais se croyant découverts lorsqu'ils virent prendre aux Espagnols un chemin différent de celui qu'ils avaient préparé ils ne pensèrent qu'à s'éloigner comme

s'ils eussent été poursuivis par une armée victorieuse : Cortez descendit librement dans la plaine.

Cependant Montézuma, désespéré du mauvais succès de ses artifices, demeurait dans ses irrésolutions sans oser faire usage de ses forces; il se réduisait à consulter ses dieux en faisant ruisseler le sang sur leurs autels; mais il ne trouvait rien qui n'augmentât son trouble; les réponses de ses prêtres se contredisaient sans cesse. Enfin lorsqu'il eut appris que les Espagnols étaient dans la province de Chalco et que son dernier stratagème n'avait tourné qu'à sa confusion, il assembla tous ses magiciens et ses devins, et dans la confiance qu'il avait à leur art il leur donna ordre d'aller audevant des Espagnols pour les mettre en fuite ou les endormir par la force de leurs charmes.

L'armée espagnole ne continuait pas moins sa marche; elle arriva le jour suivant dans un village de la province de Chalco, à deux lieues du pied des montagnes. Le cacique en présentant des vivres à Cortez lui fit des plaintes amères de la tyrannie de Montézuma. On fit quatre lieues le jour suivant au travers d'un pays fort agréable, pour aller passer la nuit dans le bourg d'Amameca, situé sur le bord du grand lac de Mexico : il y eut dans ce lieu un si grand concours de Mexicains, la plupart armés, que les Espagnols en conçurent de l'inquiétude. Cortez fit faire quelques décharges de l'artillerie et des arquebuses; il donna ordre que les chevaux fussent présentés à cette

multitude de curieux et maniés avec assez d'action pour leur inspirer de l'effroi, tandis que ses plus fidèles interprètes affectaient de répandre que ce bruit et ces terribles animaux annonçaient quelque chose de sinistre. Tous les Mexicains effrayés s'éloignèrent aussitôt du camp sans qu'on pût juger quel dessein les avait amenés; mais il resta quelque soupçon au général qu'ils étaient venus pour l'attaquer.

Cependant lorsqu'il fut prêt à se remettre en marche quelques seigneurs mexicains vinrent lui donner avis que Cacumatzin, neveu de Montézuma et prince de Tezcuco, s'approchait avec une suite nombreuse pour le visiter au nom de l'empereur : en effet ce prince arriva bientôt, porté sur les épaules de plusieurs Mexicains dans une espèce de chaise dont le principal ornement était une multitude de plumes fort bien assorties : c'était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans et d'une figure agréable. Aussitôt qu'il fut descendu quelques gens de sa suite s'empressèrent de nettoyer devant lui le terrein sur lequel il devait marcher. Cortez le reçut à la porte de son logement avec toute la pompe dont il avait soin de s'environner : après les premières civilités le prince témoigna la satisfaction qu'il ressentait de voir un homme si célèbre; mais revenant aux difficultés qui ne permettaient pas de recevoir les Espagnols dans la capitale de l'empire il feignit que la disette avait été fort grande cette année, et

que les habitans ne verraient pas volontiers une armée étrangère dans le sein de leur ville lorsqu'ils manquaient eux-mêmes de ce qui était nécessaire à leur subsistance. Cortez répéta ce qu'il avait dit plusieurs fois de la grandeur de son maître et des importantes raisons qui lui faisaient désirer de voir l'empereur du Mexique. A l'égard de la stérilité du pays il assura que les Espagnols, accoutumés à la fatigue et supérieurs aux infirmités communes, n'avaient pas besoin de beaucoup d'alimens pour conserver leurs forces. Le prince mexicain n'ayant rien à répliquer accepta quelques présens que Cortez lui fit offrir et prit le parti d'accompagner l'armée jusqu'à Tezcuco.

Cette ville était alors une des plus grandes de l'empire; elle le disputait à la capitale même, sur laquelle on lui donnait d'ailleurs l'avantage de l'ancienneté : ses maisons s'étendaient sur les bords du grand lac dans une belle situation, à l'entrée de la chaussée principale qui conduisait à Mexico. Cortez passa sur la chaussée sans s'arrêter à Tezcuco pour se rendre le soir à Istacpalapa, d'où il se proposait de faire le jour suivant son entrée dans Mexico. La chaussée, qui avait dans ce lieu environ vingt pieds de largeur, était composée de pierres liées avec de la chaux et bordée par intervalles de quelques ouvrages; on avait des deux côtés la vue d'une grande partie du lac, sur lequel on découvrait plusieurs autres chaussées qui se croisaient diversement, et quantité de

bourgades embellies de tours, d'arbres et de jardins qui paraissaient nager dans l'eau et comme hors de leur élément. Les Espagnols arrivèrent entre Tezcuco et Istacpalapa dans un bourg d'environ deux mille maisons, nommé *Quittavaca* auquel ils donnèrent alors le nom de *Vénézuéla*, ou petite Venise, parce qu'il était réellement bâti dans l'eau. Le cacique étant venu au-devant d'eux les pressa si vivement de passer la nuit dans son domaine que Cortez, augurant bien de ces témoignages d'affection, lui accorda ce qu'il désirait : il trouva des logemens commodes pour toute son armée, et les habitans, dont la politesse semblait annoncer le voisinage de la cour, lui fournirent des provisions en abondance. Il ne s'était pas trompé dans l'opinion qu'il avait eue des motifs du cacique; ce seigneur lui confia ses chagrins et l'envie qu'il avait de secouer un joug insupportable : il lui peignit l'empereur comme un tyran, et pour l'animer dans son entreprise il lui donna toutes les instructions qu'il aurait pu attendre du plus fidèle ami de l'Espagne. Cortez apprit de lui que le reste de la chaussée était plus large et mieux entretenu; qu'il n'avait rien à redouter dans tous les bourgs qui la bordaient; que la ville même d'Istacpalapa quoique dépendante d'un parent de l'empereur était paisible et ne s'opposerait point à son passage; que cette indifférence des Mexicains venait de l'extrême abattement de Montézuma, dont l'esprit paraissait trou-

blé par les prodiges du ciel, par les réponses de ses oracles et par les merveilles qu'on lui racontait des étrangers. Enfin le cacique l'assura qu'il trouverait la capitale prête à le recevoir, et l'empereur plus disposé à souffrir des humiliations qu'à se livrer aux emportemens de sa fierté. Ces lumières venaient d'autant plus à propos qu'une partie de l'armée avait commencé à s'effrayer de tant de grands objets, qui devaient faire prendre une magnifique idée de la grandeur et de la force de l'empire.

Le lendemain Cortez fit partir toutes ses troupes en ordre de bataille suivant la largeur de la chaussée, qui ne pouvait contenir que huit cavaliers de front : l'armée était alors composée de quatre cent cinquante Espagnols sans y comprendre les officiers, et de six mille Américains zampoalans et tlascalans. Elle marcha sans obstacle jusqu'aux portes d'Istacpalapa : cette ville se faisait distinguer entre toutes les autres par la beauté de ses tours et par la hauteur de ses édifices, dont une partie était bâtie dans l'eau et l'autre sur les bords de la chaussée ; on y comptait environ six mille maisons. Le cacique, accompagné de plusieurs autres princes, vint recevoir le général étranger, et chacun se fit connaître par son nom et sa dignité. Les présens qu'il reçut à l'entrée de la ville montèrent à deux mille marcs d'or. Tous les Espagnols furent logés dans le palais même du cacique, et les Américains de l'armée dans les portiques et

les cours. Cortez eut un appartement de plusieurs salles fort ornées, dont le plafond était de cèdre et les tapisseries de coton avec des figures et des compartimens de plusieurs couleurs. Il admira dans la ville quantité de fontaines d'eau douce qui venait des montagnes voisines par des canaux, qui servaient ensuite à la répandre dans plusieurs jardins fort bien cultivés : celui du cacique était d'une beauté singulière; on y voyait quantité d'arbres fruitiers qui formaient de larges allées et des parterres divisés par de fort beaux treillages en plusieurs formes, qui offraient une variété admirable d'herbes odoriférantes et de fleurs. Le centre était un étang carré d'eau douce et fort pure qui n'avait pas moins de quatre cents pas sur chaque face et dont les bords étaient revêtus d'un mélange de brique et de pierre avec des degrés de chaque côté pour descendre jusqu'au fond du bassin; on y nourrissait toutes sortes de poissons et d'oiseaux de rivière. Cet ouvrage, que les Espagnols jugèrent digne de l'Europe et qui n'était que l'entreprise d'un sujet de l'empire du Mexique, augmenta l'opinion qu'ils avaient des richesses et de la grandeur du souverain.

Il ne restait que deux lieues de chaussée jusqu'à la capitale; Cortez, résolu d'y faire son entrée le lendemain, donna ordre que l'armée fût prête à la pointe du jour. La nuit se passa tranquillement et le lendemain on continua la marche dans l'ordre établi, en laissant à côté la ville de Magiscatzingo,

fondée aussi dans l'eau, et celle de Cuyoacan sur le bord de la chaussée, outre quantité de grosses bourgades qu'on découvrait sur le lac; enfin l'on eut la vue de la grande ville de Mexico, qui se faisait reconnaître pour la capitale de l'empire à la hauteur et à la magnificence de ses bâtimens. Un corps de plus de quatre mille hommes, qui paraissait composé de la noblesse et des officiers de la ville, vint ici au-devant du général, et quoique leurs complimens ne fussent qu'une simple révérence que chacun faisait en passant à la file devant la tête de l'armée cette cérémonie l'arrêta longtemps.

Mexico était défendu de ce côté-là par un boulevart de pierre qui le couvrait dans toute la largeur de la chaussée et dont la porte donnait sur un autre bout de chaussée terminée par un pont-levis, après lequel on trouvait une seconde fortification qui faisait proprement l'entrée de la ville : aussitôt que la noblesse mexicaine eut passé le pont elle se rangea des deux côtés pour laisser l'entrée libre, et les Espagnols découvrirent alors une fort grande rue, dont toutes les maisons étaient bâties sur le même modèle, avec des terrasses et des balcons, qui parurent chargés d'une multitude infinie d'habitans. Il ne s'en présentait pas un dans la rue; mais Cortez fut averti qu'on la tenait dégagée par l'ordre exprès de l'empereur, qui voulait venir le recevoir lui-même à la tête des seigneurs de sa cour pour honorer son arrivée par une distinction sans exemple.

En effet on découvrit bientôt la première partie du cortége de ce monarque, composée de deux cents officiers de la maison impériale, tous en habit uniforme, avec de grands panaches de même figure et de même couleur : ils marchaient deux à deux les pieds nus et les yeux baissés : en arrivant à la tête de l'armée ils se rangèrent le long des murs pour laisser voir dans l'éloignement une autre troupe plus nombreuse et plus richement vêtue, au milieu de laquelle Montézuma était élevé sur les épaules de ses favoris dans une litière d'or bruni, dont l'éclat perçait au travers de quantité de belles plumes. Quatre des principaux seigneurs de l'empire marchaient autour de lui et soutenaient au-dessus de sa tête un dais de plumes vertes tissues avec tant d'art qu'elles formaient une espèce de toile mêlée de quelques figures en argent ; trois des principaux magistrats le précédaient, armés chacun d'une verge d'or qu'ils levaient par intervalles pour avertir que l'empereur approchait. A ce signal tout le peuple, dont les maisons étaient couvertes, se prosternait et baissait le visage : lever les yeux dans cette occasion était un crime qu'on ne distinguait pas du sacrilége. Cortez descendit de cheval à quelque distance de Montézuma, et ce prince mit en même temps pied à terre : quelques officiers étendirent aussitôt des tapis dans l'intervalle.

L'empereur s'avança lentement avec beaucoup

de gravité, les deux mains appuyées sur les bras des princes d'Istacpalapa et de Tezcuco, ses neveux; il fit ainsi quelques pas vers Cortez. Son âge paraissait d'environ quarante ans; il avait la taille de hauteur moyenne, mais plus dégagée que robuste, le nez aquilin et le teint moins basané que le commun des Américains; ses cheveux descendaient jusqu'au dessous des oreilles; ses yeux étaient fort vifs et toute sa personne avait un air de majesté, dans lequel on remarquait néanmoins quelque chose de composé. Sa parure était un manteau de coton très fin, attaché simplement sur ses épaules, assez long pour lui couvrir la plus grande partie du corps et bordé d'une frange d'or qui traînait jusqu'à terre : les joyaux d'or, les perles et les pierres précieuses dont il était couvert semblaient plutôt un fardeau qu'un ornement. Sa couronne était une espèce de mitre d'or qui se terminait en pointe par-devant et dont l'autre partie, moins pointue, se recourbait vers le derrière de la tête; il portait des souliers d'or massif; plusieurs courroies, qui étaient serrées par des boucles de même métal et qui remontaient en se croisant jusqu'au milieu de la jambe, représentaient assez bien l'ancienne chaussure des Romains.

Cortez s'avança de son côté d'un air noble, mais à plus grands pas, et fit une profonde révérence, que le monarque du Mexique rendit en baissant la main jusqu'à terre suivant l'usage com-

mun de sa nation et la portant ensuite à ses lèvres. Cette civilité, qu'on n'avait jamais vu pratiquer aux empereurs mexicains, parut encore plus étonnante dans Montézuma, qui saluait à peine les dieux d'un signe de tête et dont on connaissait l'orgueil : une déférence de cette nature, jointe à la démarche qu'il faisait en sortant pour recevoir le général étranger, fit sur l'esprit des peuples une impression d'autant plus avantageuse à Cortez que, révérant tous les décrets de leurs empereurs avec une soumission aveugle, ils se persuadèrent que Montézuma, dont ils connaissaient la fierté, n'avait pu s'abaisser à ce point sans de puissantes raisons, dont ils devaient respecter la justice et la force. Cortez portait sur ses armes une chaîne d'émail chargée de pierres fausses, mais d'un très grand éclat, qui représentaient des diamans et des émeraudes, et son dessein avait toujours été d'en faire le présent de sa première audience; mais se trouvant si proche de l'empereur il prit cette occasion pour la lui mettre au cou. Les deux princes qui soutenaient ce monarque s'efforcèrent en vain de l'arrêter en lui faisant connaître que cette politesse était trop libre; Montézuma blâma lui-même leur scrupule et parut si satisfait du présent qu'il le regarda quelque temps avec admiration. Il voulut s'acquitter sur-le-champ par une action éclatante, et prenant le temps que tous les officiers employaient à lui faire la révérence pour se faire apporter un

collier qui passait pour la plus riche pièce de son trésor il le mit aussi de ses propres mains au cou de Cortez; c'était un grand nombre de coquilles fines et fort précieuses dans cette partie du Nouveau-Monde, à chacune desquelles pendaient de chaque côté quatre écrevisses d'or. Cette nouvelle faveur fit monter au comble l'étonnement des Mexicains. Les complimens furent courts dans cette première entrevue : Montézuma donna ordre à l'un des deux princes, ses neveux, d'accompagner Cortez jusqu'au logement qui lui était destiné, et continuant de s'appuyer sur le bras de l'autre il remonta dans sa litière pour se retirer avec la même pompe. Tous les historiens rapportent l'entrée des Espagnols dans la capitale du Mexique au huitième jour de novembre 1519.

Ils font une brillante description du logement qu'on avait préparé pour Cortez; c'était un des édifices qu'Axayaca, père de l'empereur, avait fait bâtir : il égalait en grandeur le premier des palais impériaux; on l'aurait pris pour une forteresse par la force et l'épaisseur de ses murs, qui étaient flanqués par intervalles de tours et de parapets. Toute l'armée trouva facilement à s'y loger, et le premier soin du général fut d'en reconnaître lui-même toutes les parties pour y placer des corps-de-garde et pour y poster son artillerie. Quelques salles destinées aux officiers étaient tendues de tapisseries de coton, principale étoffe du pays, mais d'un prix fort différent suivant la variété des

couleurs et la délicatesse du travail. Les chaises étaient de bois et d'une seule pièce, variées néanmoins par l'industrie des ouvriers. Les lits n'étaient composés que d'une natte étendue et d'une autre roulée qui en faisait le chevet; mais ils étaient environnés fort proprement de courtines suspendues en forme de pavillon. Dans un pays où l'on ne connaissait point encore les recherches de la volupté les princes mêmes n'avaient point de lits plus délicats.

Le soir du même jour Montézuma, suivi du même cortége, se rendit au quartier des Espagnols et fit avertir Cortez, qui alla le recevoir dans la première cour d'où il le conduisit jusqu'à son appartement : l'empereur s'y assit d'un air familier et fit approcher un siége pour Cortez; ses officiers se rangèrent le long des murs, et ceux de Cortez se mirent dans la même situation. Marina fut appelée pour servir d'interprète, et Cortez se disposait à s'expliquer le premier, mais l'empereur témoigna qu'il voulait parler avant lui : son discours, s'il fut tel que les historiens le rapportent, n'est ni sans art, ni sans noblesse; mais de pareils monumens, toujours embellis à plaisir par ceux qui les recueillent long-temps après, doivent paraître un peu suspects; l'on n'en peut guère admettre avec quelque confiance que les idées principales. Montézuma pria Cortez de ne point s'en rapporter à la renommée, qui avait à la fois exagéré les richesses de son empire et

noirci son gouvernement : il avait lui-même, disait-il, rejeté les récits fabuleux qu'on lui avait faits de la puissance et de la méchanceté des Espagnols, et comme il ne croyait pas à leur divinité il ne croyait pas non plus à tout le mal qu'on disait d'eux. Il ajouta, soit crédulité, soit adresse à déguiser la honte de ses soumissions, qu'il savait bien que le grand monarque qui avait envoyé Cortez descendait de Quézalcoatl, fondateur de l'empire du Mexique; que suivant une tradition reçue ce Quézalcoatl était sorti de son pays pour aller conquérir de nouvelles terres vers l'orient; mais qu'il avait promis que ses descendans reviendraient réformer les lois et les mœurs du Mexique.

La réponse de Cortez roula sur deux objets; l'alliance offerte par Charles-Quint et l'établissement du christianisme. Sur le premier de ces articles l'empereur parut disposé à consentir à tout; mais lorsqu'il entendit parler mal de ses dieux il eut peine à se contenir jusqu'à la fin : il se leva pour déclarer d'un air ému qu'il recevrait avec beaucoup de reconnaissance les offres d'alliance et d'amitié qu'on lui faisait de la part d'un grand prince, descendant de Quézalcoatl; mais qu'il croyait que tous les dieux étaient bons et que celui des Espagnols pouvait être tel qu'on le représentait sans faire tort aux siens. Ensuite il exhorta Cortez à se reposer dans un palais dont il pouvait se regarder comme le maître, et s'étant

fait apporter de riches présens qu'il le pria d'accepter, et dont il distribua quelques-uns aux officiers espagnols qui assistaient à l'audience, il se retira.

Le jour suivant Cortez lui fit demander audience dans le palais impérial, et l'obtint avec tant de facilité que les seigneurs mexicains qui devaient l'accompagner arrivèrent avec la réponse; c'étaient les maîtres des cérémonies de l'empire. Le général se fit suivre de quatre capitaines, Alvarado, Sandoval, Vélasquez de Léon et Ordaz, avec six de ses plus braves soldats, entre lesquels était Bernard Diaz, qui commençait à recueillir tout ce qui se passait sous ses yeux pour en composer son histoire. Les rues se trouvèrent remplies d'une multitude infinie de peuple, à qui l'on entendait souvent répéter entre leurs acclamations le nom de *Teules*, qui signifie dans leur langue dieux ou gens descendus du ciel. Les Espagnols découvrirent de fort loin le palais de Montézuma, et furent frappés de sa magnificence: on y entrait par trente portes, qui répondaient au même nombre de rues, et la principale face, qui donnait sur une place fort spacieuse, dont elle occupait tout un côté, était bâtie de jaspe noir, rouge et blanc. On remarquait sur la principale porte un grand écusson chargé des armes de Montézuma; c'était une sorte de griffon, dont la moitié du corps représentait un aigle et l'autre un lion; il avait les ailes étendues comme prêt à

voler, et de ses griffes il tenait un tigre qui semblait se débattre avec fureur. En approchant de la porte les officiers mexicains qui accompagnaient le général s'avancèrent près de lui et formèrent une double ligne de manière à ne passer que deux à deux. Après avoir traversé trois vestibules incrustés de jaspe ils arrivèrent à l'appartement de l'empereur, dont Cortez admira la grandeur et les ornemens : les planchers étaient couverts de nattes d'un travail fort délicat et fort varié; les tentures de coton, dont les murs étaient revêtus, formaient une tapisserie fort brillante par l'éclat de leurs couleurs et la beauté des figures; les lambris étaient composés d'un mélange de cyprès, de cèdre et d'autres bois odoriférans avec des feuillages et des festons en relief. Les Mexicains sans avoir l'usage des clous ni des chevilles ne laissaient pas de faire de très grands plafonds, qui devaient leur solidité à l'art avec lequel toutes les pièces se soutenaient mutuellement. Chaque salon de l'appartement impérial offrait un grand nombre d'officiers de divers rangs qui exerçaient différentes fonctions. Les premiers ministres attendaient Cortez à la porte de l'antichambre; ils le reçurent avec beaucoup de civilités, après quoi ils prirent un moment pour se revêtir d'habits simples au lieu de riches manteaux et de sandales dorées, avec lesquelles ils avaient paru d'abord. Mais quoique l'usage de la cour mexicaine ne permît point de se présenter devant l'empereur

avec un habit brillant, on ne proposa point aux Espagnols de faire le même changement à leur parure; ils furent introduits avec un grand silence. Montézuma était debout et revêtu de toutes les marques de la dignité suprême : il fit quelques pas pour aller au-devant du général et lui mit les mains sur les épaules lorsqu'il se fut baissé pour le saluer; ensuite ayant jeté un regard doux et caressant sur les Espagnols du cortége il s'assit, et l'on donna par son ordre des siéges à Cortez et à tous ses gens. L'audience fut longue et prit la forme d'une simple conversation. Montézuma fit diverses questions sur l'histoire, les productions et les usages des pays orientaux : les explications qu'il demanda sur plusieurs difficultés firent connaître qu'il ne se livrait pas légèrement à des témoignages étrangers. Enfin revenant à la considération que les Mexicains devaient aux descendans de leur premier roi il s'applaudit particulièrement de voir accomplir sous son règne une prophétie qui s'était conservée depuis tant de siècles. Cortez fit tourner adroitement le discours sur la religion; mais se bornant à vanter la morale du christianisme, qui venait naturellement à la suite des éclaircissemens qu'il avait donnés sur les lois de sa nation, il en prit occasion de se récrier avec beaucoup de force contre les sacrifices du sang humain et contre le barbare usage de manger la chair des victimes. Ses représentations durent être fort vives puisqu'à la fin de cette pre-

mière audience Montézuma bannit de sa table les plats de chair humaine; cependant il n'osa le défendre absolument à ses sujets, et loin de se rendre sur l'article des sacrifices il soutint qu'il n'y avait pas de cruauté à tuer aux pieds des autels des prisonniers de guerre qui étaient déjà condamnés à la mort. Cortez ne put lui faire entendre ( disent les historiens ) que sous le nom de son prochain on dût compter jusqu'à ses ennemis.

Dans les conversations que l'aumônier de Cortez eut souvent avec ce prince on fait observer qu'il ne put jamais lui faire abandonner le principe dans lequel il se renfermait toujours que ses dieux étaient bons au Mexique comme celui des chrétiens l'était dans les lieux où il était adoré. Dès les premiers jours après avoir fait voir aux Espagnols la grandeur et la magnificence de sa cour il voulut par un autre sentiment de vanité leur montrer aussi le plus grand de ses temples; il les pria néanmoins de s'arrêter peu de temps à l'entrée tandis qu'il alla consulter un moment avec les sacrificateurs s'il pouvait faire paraître devant leurs dieux des étrangers qui ne les adoraient pas. La réponse ayant été qu'ils pouvaient être admis pourvu qu'ils n'y commissent rien d'offensant, deux ou trois des plus anciens sacrificateurs sortirent pour l'apporter à Cortez avec la prière qu'on lui faisait : aussitôt toutes les portes de ce vaste et superbe édifice s'ouvrirent en même temps : Montézuma prit soin lui-même d'expli-

quer aux Espagnols ce qu'il y avait de plus saint et de plus mystérieux; il leur montra les lieux destinés au service du temple, l'usage des vases et des instrumens sacrés; il leur apprit le nom de chaque idole et le culte particulier qu'on lui rendait. Quelques-uns n'ayant pu s'empêcher de rire il feignit de ne s'en être pas aperçu; mais il se tourna vers eux d'un air imposant pour arrêter leur indiscrétion par ses regards. Cortez ne laissa point de lui dire avec la confiance d'un missionnaire que s'il voulait permettre un moment que la croix des chrétiens fût plantée au milieu du temple il reconnaîtrait bientôt que toutes ces fausses divinités n'en soutiendraient pas la présence. Les sacrificateurs parurent irrités d'une proposition si hardie, et Montézuma même, embarrassé de sa réponse, lui dit après avoir paru balancer entre son ressentiment et le désir de se contraindre, que les Espagnols pouvaient accorder au lieu où ils étaient l'attention qu'ils devaient du moins à sa personne. Il sortit aussitôt, et s'arrêtant sous le portique il leur dit avec moins d'émotion qu'ils étaient libres de retourner à leur quartier tandis qu'il allait demeurer dans le temple pour demander pardon à ses dieux de l'excès de sa patience. Après une aventure si délicate Cortez se détermina suivant le conseil de ses aumôniers à demander au ciel des conjonctures plus favorables pour traiter l'affaire de la religion, ce qui n'empêcha point qu'il n'obtînt de Montézuma la

liberté de changer en église une des salles de son quartier.

Les premiers jours qui suivirent celui de son arrivée s'étaient passés en réjouissances, et la discipline qu'il faisait garder par ses troupes répondant à l'idée qu'il avait donnée des principes de sa religion et des motifs de son ambassade, il remarquait avec joie que la vénération des Mexicains croissait pour le nom espagnol et que l'empereur même pourrait revenir de ses préventions. Ce prince lui faisait de fréquentes visites, dans lesquelles il ne se lassait point d'admirer tout ce qui venait d'Espagne : il ne mettait point de bornes à ses présens. Les nobles s'efforçaient à son exemple de s'attirer l'estime et l'amitié de leurs hôtes par des soins et des services qui approchaient de la soumission, et le peuple pliait les genoux devant le moindre soldat espagnol. Enfin le quartier des étrangers était respecté comme un temple, et l'armée s'y était déjà rétablie de ses fatigues, dans l'abondance de toutes sortes de provisions, lorsque deux Zampoalans, déguisés en Mexicains, arrivèrent dans la ville par des chemins détournés et rendirent au général une lettre du conseil de Vera-Cruz qui troubla cette agréable situation.

Escalante, commandant de la nouvelle colonie, n'avait pensé qu'à fortifier la place et à se conserver les amis que Cortez lui avait laissés : sa tranquillité ne reçut aucune atteinte des peuples du

pays, mais il fut informé qu'un général de Montézuma était entré dans la province avec une armée considérable pour châtier quelques alliés des Espagnols, qui s'étaient dispensés de payer à l'empereur le tribut ordinaire, dans la confiance qu'ils avaient à la protection de leurs nouveaux amis. Ce capitaine mexicain, nommé *Qualpopoca*, qui commandait toutes les troupes répandues sur les frontières de Zampoala, les avait assemblées dans la seule vue de soutenir les commissaires impériaux qui venaient recueillir le tribut; mais sous ce prétexte elles s'étaient portées aux plus horribles violences. Les Totonaques de la montagne, dont elles détruisaient les habitations, portèrent leurs plaintes à la colonie espagnole: Escalante tenta les voies de la négociation; il dépêcha au général mexicain deux Zampoalans qui demeuraient dans Vera-Cruz pour le prier en qualité d'ami de suspendre les hostilités jusqu'à l'arrivée d'un nouvel ordre de la cour, parce qu'étant informé depuis peu que l'empereur avait permis aux ambassadeurs d'Espagne d'y passer pour établir une alliance constante entre les deux couronnes, il ne pouvait se persuader que ce prince eût en même temps des intentions contraires à la paix. La réponse de Qualpopoca fut injurieuse, et le conseil espagnol ne put dissimuler cet outrage. Escalante forma un corps de montagnards qui fuyaient la violence des Mexicains; il se mit à leur tête avec quarante Espagnols et deux

pièces d'artillerie. Qualpopoca vint au-devant de lui en fort bon ordre : le combat fut engagé et les Espagnols remportèrent une victoire éclatante ; mais elle leur coûta la perte de leur commandant et de sept de leurs plus braves soldats, qui moururent quelques jours après de leurs blessures. Un d'entre eux, nommé *d'Arguello*, homme d'une taille et d'une force extraordinaires, ayant été mortellement blessé à quelque distance de ses compagnons fut enlevé par les vaincus avec la même promptitude qu'ils mettaient à retirer leurs propres morts, circonstance particulière aux mœurs de ces peuples, et dont Cortez dans la suite sut tirer un grand avantage.

Le conseil de Vera-Cruz lui rendait compte de tous ces événemens en reconnaissant que la victoire même laissait des suites fâcheuses à redouter, et lui demandait avec ses ordres un successeur pour Escalante. Un contre-temps si cruel et si peu attendu le jeta dans une affliction qu'il ne put déguiser à ses officiers : il les assembla tous, et n'osant se fier aux premières délibérations il les pria de prendre quelque temps, comme il leur avoua qu'il en avait besoin lui-même, pour réfléchir sur le fond de cet incident. Il leur recommanda le secret dans la crainte que le soldat ne prît trop vivement l'alarme ; et ses aumôniers reçurent ordre d'implorer le secours du ciel par leurs plus ardentes prières : ensuite s'étant retiré dans son appartement il y passa seul le reste du

jour et une grande partie de la nuit : on rapporte qu'en s'y promenant avec beaucoup d'agitation le hasard lui fit découvrir un endroit nouvellement maçonné, où l'empereur avait fait cacher tous les trésors de son père, et qu'étant rempli de soins plus importans il se contenta de le remarquer sans être tenté alors de le faire ouvrir. Avant la fin de la nuit il se fit amener secrètement les Américains les plus habiles et les plus affectionnés qu'il eût à sa suite pour leur demander s'ils n'avaient pas remarqué quelque chose d'extraordinaire dans la conduite ou dans l'esprit des Mexicains, et s'ils jugeaient que l'estime de cette nation se soutînt pour les Espagnols : ils répondirent que le peuple ne pensait qu'à se réjouir dans les fêtes qui se faisaient en faveur des étrangers, et qu'il paraissait les révérer de bonne foi parce qu'il les voyait honorés de l'empereur ; mais que les nobles étaient devenus rêveurs et mystérieux et qu'ils tenaient des conférences dont il était aisé de voir que la cause était déguisée, et qu'on avait entendu de quelques-uns des discours interrompus qui pouvaient recevoir une interprétation sinistre, particulièrement sur la facilité de rompre les ponts des chaussées. Deux ou trois des mêmes Américains avaient appris dans la ville que peu de jours auparavant on avait apporté à Montézuma la tête d'un Espagnol, et que ce prince après en avoir admiré la grosseur et la fierté des traits ( détails qui convenaient à

celle d'Arguello) avait recommandé qu'elle fût cachée soigneusement. Cortez fut d'autant plus frappé de ce dernier récit qu'il y crut trouver une preuve certaine que Montézuma était entré par son approbation ou par ses ordres dans l'entreprise de son général.

A la pointe du jour il fit appeler tous ses capitaines avec quelques-uns des principaux soldats, auxquels leur mérite ou leur expérience avait fait donner entrée au conseil : il leur fit une nouvelle exposition du sujet de l'assemblée et de tous les avis qu'il avait reçus. On proposa diverses ouvertures : les uns voulaient qu'on demandât un passeport à Montézuma pour aller au secours de la colonie; d'autres, à qui cette voie parut dangereuse, témoignèrent plus d'inclination à sortir secrètement de la ville avec toutes les richesses qu'on y avait amassées; le plus grand nombre fut d'avis de demeurer sans faire connaître qu'on eût appris ce qui s'était passé à Vera-Cruz, et d'attendre l'occasion de se retirer avec honneur. Cortez recueillit toutes ces propositions; mais ce fut pour les rejeter après en avoir fait sentir le danger. Il insista sur cette tête d'Arguello, qui ne devait laisser aucun doute que Montézuma ne fût informé de la conduite de son général; et sur le silence de ce prince dont on devait conclure avec la même certitude qu'il fallait redouter les intentions : là-dessus il établit la nécessité de tenter quelque chose de grand qui fût capable de faire

une profonde impression sur l'esprit des Mexicains et de leur inspirer autant de respect que de crainte; enfin il proposa comme le seul parti dans lequel il vît de la sûreté, ou comme le seul du moins dont on pût espérer une composition qui convînt à la dignité du nom espagnol, de se saisir de la personne de l'empereur et de le retenir dans le quartier en donnant pour prétexte la mort d'Arguello, dont il avait eu connaissance, et la perfidie avec laquelle son général avait violé la paix. Il ajouta qu'après avoir considéré les difficultés d'une entreprise si hardie il en trouvait beaucoup moins que dans toute autre résolution, et s'attachant à représenter les avantages qui devaient résulter du succès il en fit une peinture si plausible qu'elle entraîna toute l'assemblée dans son opinion.

L'histoire n'a pas d'autre exemple d'une audace de cette nature; mais Cortez se voyait également perdu soit par une retraite qui lui ôtait sa réputation, soit en se maintenant dans son poste sans tenter quelque action extraordinaire. Pour ne pas causer d'alarme aux Mexicains il choisit l'heure à laquelle il rendait sa visite ordinaire à l'empereur : il donna ordre que toute l'armée prît les armes dans le quartier, que les chevaux fussent sellés et que tous ces mouvemens se fissent sans bruit et sans affectation; ensuite ayant fait occuper par quelques brigades l'entrée des principales rues qui conduisaient au palais il s'y rendit

accompagné d'Alvarado, de Sandoval, de Vélasquez de Léon, de Lugo et d'Avila avec une escorte de trente soldats choisis. On ne fut pas surpris de les voir entrer avec leurs armes parce qu'ils avaient pris l'habitude de les porter comme un ornement militaire; Montézuma les reçut sans défiance, et les officiers se retirèrent dans un autre appartement suivant l'usage qu'il avait lui-même établi. Les interprètes s'étant approchés Cortez prit un air chagrin, et commença son discours par des plaintes : il peignit vivement l'insolence de Qualpopoca, qui avait attaqué les Espagnols de Vera-Cruz au mépris de la paix et de la protection de l'empereur, sur laquelle ils devaient se reposer; il traita comme le plus noir et le plus infâme de tous les crimes le massacre d'un de ses soldats, qui avait été tué de sang-froid par les Mexicains pour venger apparemment la honte de leur défaite; et s'échauffant par degrés il donna encore des noms plus odieux à Qualpopoca et à ses capitaines pour avoir osé publier qu'ils avaient commis cet attentat par ordre de l'empereur. Mais il ajouta que loin d'avoir prêté l'oreille à cette indigne supposition il l'avait regardée comme un autre crime qui blessait l'honneur de sa majesté. Montézuma parut interdit, et changeant de couleur il se hâta de protester que ces ordres n'étaient pas venus de lui. Cortez répondit qu'il en était convaincu, mais que les soldats espagnols ne se le persuaderaient pas si facilement; et que

les sujets de l'empire ne cesseraient pas d'en croire le récit du général si cette calomnie n'était effacée par un désaveu public; que dans cette vue il venait proposer à sa majesté de se rendre sans bruit et comme de son propre mouvement au quartier des Espagnols pour y passer quelque temps avec ses amis; qu'une si généreuse confiance n'apaiserait pas seulement le chagrin du puissant monarque qui les avait envoyés à sa cour et le soupçon des soldats, mais qu'elle tournerait à son honneur en effaçant une tache qui le ternissait; qu'il lui donnait sa parole au nom du plus grand prince de la terre qu'il serait traité entre les Espagnols avec tout le respect qui lui était dû et qu'ils n'avaient pas d'autre dessein que de s'assurer de sa volonté pour lui rendre leurs services avec plus d'obéissance et de vénération.

Cortez se tut, et Montézuma, frappé d'une si étrange proposition, demeura comme immobile de colère et de surprise. Ce silence ayant duré quelques momens Cortez, qui ne voulait employer la force qu'après avoir perdu l'espoir de réussir par l'adresse et la douceur, continua de lui représenter que le logement qu'il avait donné aux Espagnols était un de ses palais où il leur avait fait souvent l'honneur de les visiter, et que ses sujets ne s'étonneraient pas de l'y voir passer quelques jours, surtout pour se laver d'une imputation qui faisait tort à sa gloire. Enfin le fier monarque perdit patience, et ne dissimulant pas

même qu'il pénétrait le motif de cette demande il répondit d'un air assez brusque qu'un empereur du Mexique n'était pas fait pour la prison, et que quand il serait capable de s'abaisser jusqu'à ce point ses sujets ne manqueraient pas de s'y opposer. Alors Cortez prenant un ton plus ferme lui déclara que s'il cédait de bonne grâce sans obliger les Espagnols de perdre le respect qu'ils avaient pour lui il s'embarrassait fort peu de la résistance de ses sujets, contre lesquels il pourrait employer toute la valeur de ses soldats sans que l'amitié qu'il voulait entretenir avec lui en reçût la moindre diminution. Cette dispute dura long-temps. Cortez se flattait toujours de l'emporter par un mélange de respect et de hauteur. Montézuma, qui commençait à découvrir le péril où il était, se jeta sur diverses propositions : il offrit de faire arrêter Qualpopoca et tous les officiers pour les livrer entre les mains de Cortez ; il voulait donner ses deux fils en otage ; il répétait avec une vive agitation qu'on ne devait pas craindre qu'il prît la fuite et qu'il allât se cacher dans les montagnes. Cortez refusait toutes les offres ; l'empereur ne se rendait point ; cependant il s'était passé trois heures et les officiers espagnols commençaient à s'alarmer d'un si long délai. Vélasquez de Léon dit hautement dans son impatience que les discours étaient inutiles et qu'il fallait s'en saisir ou le poignarder. Montézuma voulut savoir de Marina ce qu'on disait avec tant d'emportement :

cette habile interprète saisit l'occasion pour l'embarrasser par de nouvelles alarmes, et feignant de craindre que son discours ne fût entendu des Espagnols elle lui répondit qu'il était en danger s'il résistait à des gens dont il connaissait la résolution et qui étaient assistés d'un secours extraordinaire du ciel; qu'étant née dans son empire elle n'avait en vue que ses intérêts; que s'il consentait sur-le-champ à suivre le général étranger elle lui garantissait qu'il serait traité avec tous les égards dus à son rang, mais que s'il s'obstinait à résister elle ne répondait pas de sa vie. Ce discours triompha de sa fierté : il se leva brusquement pour déclarer à Cortez qu'il se fiait à lui; qu'il était prêt à passer dans son quartier, et que c'était la volonté des dieux du Mexique, puisqu'ils permettaient que les persuasions des Espagnols l'emportassent sur toutes ses difficultés. Il appela aussitôt ses officiers domestiques pour leur ordonner de préparer sa litière : il nomma ceux qui devaient l'accompagner après leur avoir dit que par des raisons d'état qu'il avait concertées avec ses dieux il avait résolu d'aller passer quelques jours dans le palais de son père. Ses ministres, qu'il fit appeler aussi, reçurent ordre de communiquer sa résolution au peuple : il ajouta qu'il l'avait formée volontairement et pour le bien de l'empire. D'un autre côté chargeant un capitaine de ses gardes d'aller se saisir de Qualpópoca et de tous les chefs de l'armée il lui remit pour la

sûreté de sa commission un sceau qu'il portait attaché au bras droit. En donnant publiquement tous ces ordres il priait Marina de les expliquer aux Espagnols dans la crainte de leur donner de l'ombrage et de s'exposer à quelque violence.

Il sortit de son palais avec une suite assez nombreuse : les Espagnols étaient autour de sa litière et le gardaient sous prétexte de l'escorter. Le bruit s'étant répandu dans toute la ville que les étrangers enlevaient l'empereur on vit aussitôt les rues pleines d'un peuple qui poussait de grands cris avec l'apparence d'un soulèvement général : les uns se jetaient à terre, d'autres témoignaient leur affliction par leurs larmes. L'empereur prit un air gai et tranquille qui apaisa ce tumulte, surtout lorsque ayant fait signe de la main il eut déclaré que loin d'être prisonnier il allait passer librement quelques jours avec les étrangers pour se divertir avec eux. En arrivant au quartier des Espagnols il fit écarter la foule, qui n'avait pas cessé de le suivre, avec ordre à ses ministres de défendre les assemblées tumultueuses sous peine de mort. Il fit beaucoup de caresses aux soldats espagnols, qui vinrent le recevoir avec les plus grandes marques de respect. Il choisit l'appartement qu'il voulait occuper ; on mit à la vérité des corps-de-garde à toutes les avenues, on doubla ceux du quartier ; on plaça des sentinelles dans les rues ; aucune précaution ne fut oubliée. Mais les portes demeurèrent ouvertes pour les officiers de l'empereur,

que l'on connaissait tous, et pour les seigneurs mexicains qui venaient lui faire leur cour, avec cette réserve que sous prétexte d'éviter la confusion on n'en admettait qu'un certain nombre à mesure que les autres étaient congédiés. Dès le premier jour Cortez rendit une visite au monarque après lui avoir fait demander audience avec les mêmes cérémonies qu'il avait toujours observées: il le remercia d'avoir honoré cette maison de sa présence comme si son séjour y eût été libre, et ce prince affecta de paraître aussi content que si les Espagnols n'eussent pas été témoins de sa résistance. Il leur distribua de sa main quantité de présens qu'il se fit apporter dans cette vue, et loin de découvrir à ses ministres le secret de sa prison il s'efforça de dissiper toutes leurs défiances pour conserver du moins la dignité de son rang dans l'opinion des Mexicains. Entre ceux qui ne pouvaient se persuader qu'il fût libre les uns condamnant la conduite de Qualpopoca louèrent celle de leur souverain, et donnaient le nom de grandeur d'âme à l'effort qu'il avait fait d'engager sa liberté pour faire connaître son innocence; d'autres étaient persuadés que leurs dieux, avec lesquels ils lui supposaient une communication familière, lui avaient inspiré ce qu'il y avait de plus convenable à sa gloire; les plus sages respectaient sa résolution sans se donner la liberté de l'examiner, d'autant plus qu'il exerçait les fonctions impériales avec la même régularité. Il donnait ses

audiences et tenait son conseil aux mêmes heures; les affaires de l'état n'étaient pas plus négligées, et ce qui surprenait les Espagnols mêmes, chaque jour semblait augmenter pour eux sa confiance.

On apportait du palais impérial tout ce qui devait être servi sur sa table : le nombre des plats était beaucoup plus grand qu'il ne l'avait jamais été, et ceux auxquels il n'avait pas touché étaient aussitôt distribués aux soldats espagnols : il connaissait tous les officiers par leurs noms, et l'on remarqua qu'il avait même étudié la différence de leur génie et de leurs inclinations : la familiarité dans laquelle il vivait avec eux leur fit croire à la fin qu'il avait oublié ses ressentimens, ou que les témoignages continuels qu'il recevait de leur respect et de leur affection l'avaient persuadé qu'ils n'avaient en vue que sa gloire et la justice. Il passait les soirs à jouer avec Cortez au totoloque, espèce de jeu de quilles avec de petites boules et de petites quilles d'or. Montézuma distribuait son gain aux soldats espagnols, et Cortez donnait le sien aux petits officiers mexicains. Alvarado marquait ordinairement et favorisait son général : l'empereur qui s'en aperçut fort bien le raillait agréablement de compter mal, et ne laissait pas de l'engager chaque fois à prendre la même peine. Solis assure que soit qu'il fût naturellement doux et libéral et que la disgrâce l'eût ramené à son caractère naturel, soit qu'il se fît violence pour plaire aux

Espagnols, il parvint à s'en faire aimer comme un frère.

On lui accordait quelquefois la liberté d'aller se promener sur le lac et se réjouir même dans les maisons de plaisance; mais il était toujours accompagné d'une garde espagnole et d'un grand nombre de Tlascalans, qui le ramenaient le soir dans sa prison.

Cependant le capitaine des gardes qui avait été dépêché dans la province des Totonaques amena chargés de chaînes, Qualpopoca et les principaux officiers : ils s'étaient rendus sans résistance à la vue du sceau impérial. Cortez permit qu'ils fussent conduits droit à Montézuma, parce qu'il souhaitait que ce prince les obligeât de cacher qu'ils eussent agi par ses ordres; ensuite ils lui furent amenés, et l'officier qui les conduisait lui dit de la part de l'empereur qu'il pouvait tirer d'eux la vérité et les punir avec toute la rigueur qui convenait à leur crime : ils confessèrent d'abord qu'ils avaient rompu la paix par une guerre injuste et qu'ils étaient coupables du meurtre d'Arguello sans chercher à s'excuser par l'ordre de leur maître, mais lorsqu'on leur eut déclaré qu'ils allaient être punis rigoureusement ils s'accordèrent tous à rejeter leur faute sur lui. Cortez refusa d'écouter leur déposition, qu'il traita d'imposture. La cause fut jugée militairement et les coupables reçurent leur sentence, qui les condamnait à être brûlés vifs devant le palais impérial.

On délibéra aussitôt sur la forme de l'exécution : il parut important de ne la pas différer, et dans la crainte que Montézuma ne s'aigrît et ne voulût soutenir des malheureux dont tout le crime était réellement d'avoir exécuté ses ordres Cortez forma un dessein qui surpasse tout ce qu'on a vu jusqu'à présent de plus audacieux dans ses résolutions; mais l'empereur ayant déjà consenti à se laisser mener en prison Cortez put en conclure que celui qui pouvait tout souffrir invitait à tout oser : il se fit apporter des fers tels qu'on les mettait aux Espagnols qui avaient mérité cette punition; il se rendit à l'appartement de l'empereur suivi d'un soldat qui les portait à découvert, de Marina pour lui servir d'interprète et d'un petit nombre de ses capitaines. Il ne se dispensa d'aucune des révérences et des autres marques de respect qu'il rendait ordinairement à ce monarque ; ensuite élevant la voix d'un ton fier il lui déclara que son général et les autres coupables étaient condamnés à mourir après avoir confessé leur crime ; qu'ils l'avaient chargé lui-même en soutenant qu'ils ne l'avaient commis que par son ordre; que des indices si violens l'obligeaient de se laver par quelque mortification personnelle ; qu'à la vérité les souverains n'étaient pas soumis aux peines de la justice commune, mais qu'ils devaient reconnaître une justice supérieure qui avait droit sur leurs couronnes et à laquelle ils devaient quelque satisfaction : alors il commanda d'un air

ferme et absolu qu'on lui mît les fers, et s'étant retiré sans lui laisser le temps de répondre il donna ordre qu'on ne lui permît aucune communication avec ses ministres.

Un traitement si honteux jeta le malheureux Montézuma dans une si profonde consternation que la force lui manqua également pour résister et pour se plaindre : il fut long-temps dans cet état comme un homme absolument hors de soi. Quelques-uns de ses domestiques qui étaient présens accompagnaient sa douleur de leurs larmes sans avoir la hardiesse de parler : ils se jetaient à ses pieds pour soutenir le poids de ses chaînes; ils faisaient passer entre sa chair et le fer quelques morceaux d'une étoffe déliée dans la crainte que ses bras et ses jambes ne fussent offensés. Lorsqu'il revint de cette espèce d'égarement il donna d'abord quelques marques de chagrin et d'impatience, mais ces mouvemens s'apaisèrent bientôt et son malheur lui parut une disposition du ciel, dont il attendit la fin avec assez de constance. D'un autre côté les Espagnols pressaient l'exécution des coupables; ils avaient reçu avis quelques jours auparavant que dans une maison impériale nommée *Tlacochalco* il y avait un amas de lances, d'épées, de boucliers, d'arcs et de flèches qu'ils craignirent de voir quelque jour employés contre eux : ils en avaient parlé à Montézuma, et ce prince leur avait répondu naturellement que c'était un ancien magasin d'armes

tel que ses prédécesseurs l'avaient toujours eu pour la défense de l'empire. L'occasion leur parut favorable pour se délivrer d'un sujet d'alarme; ils employèrent toutes ces armes à composer le bûcher dans lequel Qualpopoca et ses complices furent brûlés. Cette action eut pour témoins tous les habitans de la ville sans qu'on entendît aucun bruit qui pût causer le moindre soupçon. Il semblait, dit un historien, qu'il fût tombé sur les Mexicains un étourdissement qui tenait tout à la fois de l'admiration, de la terreur et du respect : leur surprise était extrême de voir exercer une juridiction absolue par des étrangers, et ils n'avaient pas la hardiesse de mettre en question un pouvoir qu'ils voyaient établi par la soumission de leur souverain.

Après l'exécution Cortez se hâta de retourner à l'appartement de Montézuma, qu'il salua d'un air gai et caressant : il lui dit qu'on venait de punir des traîtres qui avaient eu l'insolence de noircir la réputation de leur souverain, et l'ayant félicité du courage qu'il avait eu lui-même de satisfaire à la justice du ciel par le sacrifice de quelques heures de liberté il lui fit ôter ses fers. Quelques relations assurent qu'il se mit à genoux pour les lui ôter de ses propres mains, ce qui n'est guère vraisemblable; cet excès de respect dans de pareilles circonstances serait devenu un excès d'injure. Ce monarque humilié s'applaudit du retour apparent de sa grandeur avec des trans-

ports si vifs qu'il ne cessait pas d'embrasser Cortez et de lui exprimer sa joie : tandis qu'il s'y livrait sans mesure le général espagnol par un autre trait de cette politique qu'il savait transformer en générosité donna ordre en sa présence qu'on levât toutes les gardes, et lui dit que la cause de sa détention ayant cessé il était libre de se retirer dans son palais ; mais il savait que cette offre ne serait point acceptée ; on avait entendu dire à Montézuma que jusqu'au départ des Espagnols il n'était pas de sa dignité de se séparer d'eux, parce qu'il perdrait l'estime de ses sujets s'ils pouvaient s'imaginer qu'il tînt sa liberté d'une main étrangère : c'était Marina qui lui avait inspiré ce sentiment par l'ordre même de Cortez, qui n'avait pas cessé d'employer l'adresse pour le retenir dans sa prison ; cependant quoique ce motif conservât sur lui toute sa force il eut honte de l'avouer ; et prenant un autre prétexte dont il crut se faire un mérite dans l'esprit des Espagnols il répondit que leur propre intérêt ne lui permettait pas de les quitter, parce que sa noblesse et son peuple le presseraient de prendre les armes contre eux.

Dans cet intervalle Cortez n'oublia aucune des précautions qui pouvaient établir sa propre sûreté. Ayant nommé Sandoval pour succéder à Escalante dans le gouvernement de Vera-Cruz il se fit apporter les mâts, les voiles, la ferrure et tous les agrès des navires qu'il avait fait couler à fond :

il ne pouvait oublier ce que les Tlascalans avaient entendu sur la facilité de rompre les chaussées et les ponts, et son dessein était de faire construire deux brigantins dans Mexico pour se rendre maître des passages du lac. Il fit agréer cette entreprise à Montézuma sous le prétexte de lui donner quelque idée de la marine de l'Europe. Ce prince lui fournit du bois, et les charpentiers espagnols achevèrent en peu de temps un ouvrage qui devint un nouveau sujet d'admiration pour les Mexicains : on s'en servit pour faire des promenades et des chasses, qui donnèrent occasion à Cortez d'observer toutes les parties du lac; en même temps il s'informait de la grandeur et des limites de l'empire, et les questions qu'il faisait sur une matière si délicate étaient amenées si habilement que loin d'en concevoir aucun soupçon l'empereur lui fit dessiner par ses peintres une espèce de carte qui représentait l'étendue et la situation de ses états. Dans ces explications les provinces d'où l'on tirait l'or furent nommées, et Cortez qui tendait par mille détours à cette importante connaissance offrit aussitôt d'y envoyer quelques espagnols qui entendaient parfaitement le travail des mines. Sa proposition fut acceptée : Montézuma lui apprit alors que les plus riches étaient dans la province de Zacatula, du côté du sud, à douze journées de Mexico, et dans celle de Chivantla, située au nord, qui ne dépendait pas à la vérité de son

empire, mais où son nom était assez respecté pour garantir ceux qui feraient ce voyage sous sa protection : il lui nomma le pays des Zapotecas en lui promettant des guides qui connaissaient tous ces lieux. Cortez choisit Umbria et Pizarre pour une commission qui fut briguée de tous les Espagnols : ils partirent avec quelques soldats de leur nation et une bonne escorte d'Américains. Umbria, qui revint le premier, apporta trois cents marcs d'or, et rendit témoignage que les mines du sud étaient fort abondantes. Pizarre apporta mille marcs de celles du nord.

C'est pendant leur voyage qu'on place une entreprise beaucoup plus dangereuse, qui est rapportée avec une sorte de faste par les historiens originaux comme le plus glorieux exploit de Cortez, et sur laquelle néanmoins Solis fait naître des doutes ; elle regarde la religion dont on prétend que le zèle transporta Cortez jusqu'à le faire entrer à force ouverte dans le principal temple de Mexico pour y faire célébrer la messe au milieu des idoles. Ceux qui croient ce récit injurieux pour sa prudence et qui le traitent de fiction conviennent du moins que son emportement contre l'idolâtrie alarma les sacrificateurs. Cacumatzin, prince de Tezcuco, animé par leurs sollicitations, prit ce prétexte pour se déclarer fortement contre les Espagnols : il y joignit celui de rendre la liberté à Montézuma et de soutenir tout à la fois l'honneur de ses dieux et de son souverain.

Quoique ces motifs ne fussent peut-être qu'un voile pour couvrir l'ambition qui le faisait aspirer au trône il les fit valoir avec tant de force et d'adresse qu'ayant engagé dans sa cause un grand nombre de seigneurs, qui n'attendaient que l'occasion pour faire éclater leur haine contre les étrangers, il se vit bientôt à la tête d'un parti formidable. A cette nouvelle Cortez résolut, d'employer les armes pour étouffer la révolte dans sa naissance; mais l'empereur, qui pénétra l'intention réelle de son neveu et qui, dans l'illusion où les Espagnols l'entraînaient sur sa liberté, ne mettait plus de différence entre leurs intérêts et les siens, trouva des voies plus courtes pour arrêter les rebelles : l'ascendant qu'il conservait encore sur quelques-uns des plus puissans et les récompenses qu'il leur fit offrir en secret les disposèrent à trahir leur chef; Cacumatzin fut arrêté par ses propres complices et conduit au quartier des Espagnols, où Cortez demanda que sa punition fût bornée à la perte de son domaine, qui fut transporté à Cucusa, son frère.

Cependant lorsque le calme eut succédé à cette révolution l'empereur ouvrit les yeux sur le danger dont il était sorti : en réfléchissant sur sa situation il lui parut que les Espagnols faisaient un long séjour dans sa capitale; quoiqu'il ne pût lui tomber dans l'esprit qu'un si petit nombre d'étrangers en voulussent à sa couronne il s'apercevait de la diminution de son autorité parmi ses

propres sujets, et la guerre qu'il venait d'éteindre pouvait se rallumer : il sentait la nécessité d'engager Cortez à presser son départ; mais sa fierté lui donnait de la répugnance pour une ouverture qui renfermait l'aveu de ses craintes; d'ailleurs l'impression du premier avis de Marina durait encore et l'alarmait pour la sûreté de sa personne. Ces incertitudes produisirent une résolution que les historiens trouvent étrange et qui prouve seulement que pour lui le premier des intérêts était d'éloigner les Espagnols : il prit le parti de marquer une extrême impatience de se lier avec leur prince, et non seulement de les charger de richesses qu'il les pressait de lui porter en son nom, mais de lui rendre entre leurs mains un hommage solennel en qualité de successeur de Quézalcoatl et de premier propriétaire de l'empire du Mexique. Cette proposition, qu'il trouva le moyen de leur faire assez adroitement, était en effet ce qu'il y avait de plus propre à flatter leur avarice et leur ambition, aussi Cortez parut-il extrêmement satisfait de se voir offrir ce qu'il n'aurait osé demander : il pénétra néanmoins l'artifice; mais quelles que pussent être ses vues, sur lesquelles il ne s'était encore ouvert à personne, il prit le parti d'accepter les avantages qu'on lui présentait sans renoncer au fond de son entreprise, sur lequel il remettait à s'expliquer après l'arrivée des ordres qu'il attendait d'Espagne. Montézuma ne différa point à faire assembler les caciques; ils se rendi-

rent dans l'appartement qu'il occupait au quartier des Espagnols. Diaz assure qu'il eut avec eux une longue conférence, à laquelle Cortez ne fut point appelé, pour les disposer apparemment à goûter ses propositions; mais dans une autre assemblée, où il tenait la première place après l'empereur avec ses interprètes et quelques-uns de ses capitaines, Montézuma fit une courte exposition de l'origine des Mexicains, de l'expédition des Navatlaques, des prodigieux exploits de Quézalcoatl, leur premier empereur, et de la prophétie qu'il leur avait laissée en partant pour la conquête des pays orientaux. Ensuite, ayant établi comme un principe incontestable que le roi d'Espagne, souverain de ces régions, était le légitime successeur de Quézalcoatl, promis tant de fois par les oracles et désiré si ardemment de toute la nation, il conclut qu'on devait reconnaître dans ce prince un droit héréditaire qui appartenait au sang dont il était descendu. Il ajouta que s'il était venu en personne au lieu d'envoyer ses ambassadeurs la justice aurait obligé les Mexicains de le mettre en possession de l'empire, et que lui-même qu'ils reconnaissaient pour leur souverain il aurait remis sa couronne à ses pieds pour lui en laisser la disposition absolue ou pour la recevoir de sa main; mais que la même raison l'obligeait de lui en faire hommage dans la personne de ceux qui le représentaient et de joindre à cette déclaration la plus riche partie de ses trésors, et qu'il souhaitait

que tous les caciques de l'empire suivissent son exemple par une contribution volontaire de leurs biens pour se faire un mérite de leur zèle aux yeux de leur premier maître.

La résolution de Montézuma paraîtrait incroyable après l'opinion qu'on a dû prendre de sa puissance et plus encore après les premières idées qu'on a données de son caractère, si l'on ne pouvait pas présumer raisonnablement que promettant tout pour se délivrer de ses tyrans il se proposait après leur départ de prendre des mesures pour s'affranchir de leur joug; quoi qu'il en soit on peut croire qu'au milieu de tant d'humiliations l'orgueil d'un despote souffrait une mortelle violence. En prononçant le terme d'hommage il s'arrêta quelques momens et ne put retenir ses larmes. Cortez voyant que la douleur du souverain faisait impression sur les caciques se hâta de les rassurer en leur déclarant que l'intention du roi son maître n'était pas d'introduire une nouvelle forme de gouvernement dans l'empire et qu'il ne demandait que l'éclaircissement de ses droits en faveur de ses descendans; mais qu'au reste il était si éloigné du Mexique et partagé par tant d'autres soins qu'on ne verrait peut-être de long-temps l'effet des anciennes prédictions; mais il n'en accepta pas moins la disposition qui venait de se faire en faveur des Espagnols. Il faut convenir qu'on n'a point vu dans l'histoire un autre exemple d'un aventurier qui sans être même

avoué par son souverain, jeté pour ainsi dire au milieu d'un grand empire avec cinq cents hommes, se voit offrir par le maître de cet empire un hommage et un tribut qu'il n'avait pas même demandé.

Cette fameuse cérémonie, qui a fait le principal titre de l'Espagne pour justifier la conquête du Mexique, fut accompagnée de toutes les formalités qui pouvaient lui faire mériter le nom d'*acte national*. Peu de jours après Montézuma fit remettre à Cortez les riches présens qu'il tenait prêts; c'étaient quantité d'ouvrages d'or curieusement travaillés, des figures d'animaux, d'oiseaux et de poissons du même métal, des pierres précieuses, surtout un grand nombre de celles que les Mexicains nommaient *chalcuites*, de la couleur des émeraudes et qui leur tenaient lieu de diamans; de fines étoffes de coton; des tableaux et des tapisseries tissues des plus belles plumes du monde; enfin tout l'or qui se trouvait en masse dans la fonderie impériale. Les caciques ayant apporté leur contribution de toutes les provinces cet amas de richesses monta bientôt en or seulement à plus de deux mille quatre-vingts marcs que Cortez prit le parti de faire fondre en lingots de différens poids, et dont il tira le quint pour lui après avoir levé celui du roi d'Espagne; il se crut en droit de prendre aussi les sommes pour lesquelles il se trouvait engagé dans l'île de Cuba; le reste fut partagé entre les officiers et les

soldats en y comprenant ceux qu'on avait laissés à Vera-Cruz. Quelque soin qu'on pût apporter à mettre une juste proportion dans les parts il était difficile d'aller au-devant de toutes les plaintes entre des gens dont l'avarice était égale et qui ne se rendaient point justice sur l'inégalité du mérite et des droits; mais Cortez avec un désintéressement digne de sa grandeur d'âme fournit de son propre fonds ce qui manquait à la satisfaction de ceux qui se croyaient mal traités.

Montézuma n'eut pas plus tôt rempli ses engagemens qu'il fit appeler le général espagnol. Celui qui fut chargé de cet ordre était un soldat de Cortez que ce prince avait pris en affection parce qu'il parlait déjà facilement la langue mexicaine, et qui avait remarqué pendant la nuit précédente que plusieurs seigneurs et quelques prêtres s'étaient introduits secrètement dans l'appartement impérial. Cortez, alarmé d'un message qui venait à la suite d'une conférence dont on lui avait fait mystère, se fit accompagner de douze de ses plus braves soldats : il fut surpris de trouver sur le visage de l'empereur un air de sévérité qu'il n'y avait jamais vu pour lui : ses soupçons augmentèrent lorsqu'il se vit prendre par la main et conduire dans une chambre intérieure où ce prince, l'ayant prié gravement de l'écouter, lui déclara qu'il était temps de partir puisqu'il ne lui restait rien à demander après avoir reçu toutes ses dépêches; que les motifs ou les prétextes de son

séjour ayant cessé les Mexicains ne pourraient se persuader qu'un plus long retardement ne couvrît pas des vues dangereuses. Cette courte explication, qui paraissait préméditée et même accompagnée d'un air de menace, alarma si vivement Cortez qu'il ordonna secrètement à un de ses capitaines de faire prendre les armes aux soldats et de les tenir prêts à défendre leur vie; cependant ayant rappelé toute sa modération il prit un visage plus tranquille pour répondre à l'empereur qu'il pensait lui-même à retourner dans sa patrie et qu'il avait déjà fait une partie de ses préparatifs; mais qu'on n'ignorait pas qu'il avait perdu ses vaisseaux et qu'il demandait du temps et de l'assistance pour construire une nouvelle flotte.

On prétend que l'empereur avait déjà cinquante mille hommes armés et qu'il était déterminé à employer la force; mais comme il ne voulait rompre qu'à l'extrémité sa joie fut si vive de voir le général disposé à le satisfaire que l'ayant embrassé avec transport il lui protesta que son intention n'était point de précipiter le départ des Espagnols sans leur fournir ce qui était nécessaire à leur voyage, et qu'il allait donner des ordres pour la construction des vaisseaux. Il ajouta dans cette effusion de cœur avec une imprudence qui fit pénétrer ses motifs qu'il lui suffisait pour obéir à ses dieux et pour apaiser les plaintes de ses sujets d'avoir déclaré qu'il faisait attention à leurs demandes. Ce langage fit juger combien la reli-

gion entrait dans sa politique. Cortez, informé en effet que les sacrificateurs avaient demandé son départ au nom des idoles avec d'horribles menaces, prit le parti d'apaiser l'orage par toutes les apparences d'une prompte soumission : les ordres furent donnés pour rassembler des ouvriers sur la côte et le départ des Espagnols fut publié. Montézuma nomma les bourgs qui devaient contribuer au travail et les lieux où les bois devaient être coupés. Cortez fit partir aussi ses charpentiers avec ce qui lui restait de cordages et de fer. Il ne s'entretint en public que de l'ouvrage auquel il paraissait donner tous ses soins dans l'éloignement; mais il avait chargé ceux qui en avaient la conduite de faire naître des obstacles et des contre-temps : en un mot son but, sur lequel il se vit forcé de s'ouvrir à ses officiers, était de se maintenir à quelque prix que ce fût dans cette cour et d'y faire un établissement qui le mît en état de braver toutes les forces de l'empire. Il voulait gagner du temps jusqu'au retour de Montéjo, qu'il avait envoyé en Espagne et qu'il espérait de voir revenir avec un puissant secours ou du moins avec des ordres de l'empereur pour autoriser son entreprise ; et s'il se trouvait réduit par la violence à quitter le poste qu'il occupait dans la capitale il se promettait du moins de s'arrêter à Vera-Cruz, où, se couvrant des fortifications de cette place et s'appuyant du secours de ses alliés, il se croyait capable de faire tête

assez long-temps aux Mexicains pour attendre des nouvelles d'Espagne.

Pendant qu'il rapportait tout à ce grand projet Montézuma fut averti par ses courriers qu'on avait vu paraître sur la côte dix-huit navires étrangers; et la description qu'il reçut de cette flotte par les portraits qui tenaient lieu d'écriture aux Mexicains ne lui laissant aucun doute qu'elle ne fût espagnole il fit appeler aussitôt le général pour lui déclarer en lui montrant ses peintures que les préparatifs qu'on faisait pour son départ devenaient inutiles lorsqu'il pouvait s'embarquer sur des vaisseaux de sa nation. Cortez regarda ces tableaux avec plus d'attention que d'étonnement; quoiqu'il ne comprît rien aux caractères qui leur servaient d'explication il crut reconnaître l'habit espagnol et la fabrique des vaisseaux de l'Europe: son premier mouvement fut un transport de joie proportionné à la faveur qu'il recevait du ciel en voyant arriver une flotte si puissante qu'il ne pouvait prendre que pour le secours qu'il attendait sous les ordres de Montéjo; mais dissimulant sa satisfaction il se contenta de répondre qu'il ne tarderait point à partir si ces vaisseaux retournaient bientôt en Espagne; et sans être plus surpris que l'empereur eût reçu les premiers avis de leur arrivée, parce qu'il connaissait l'extrême diligence de ses courriers, il ajouta que les Espagnols qu'il avait laissés à Zampoala ne pouvant manquer de l'informer bientôt des mêmes nou-

velles on apprendrait d'eux avec plus de certitude la route de cette flotte et l'on verrait s'il était nécessaire de continuer les préparatifs. Montézuma parut goûter cette réponse et reprit toute sa confiance pour les Espagnols.

Il était vrai qu'une flotte s'était approchée des côtes du Mexique; mais il s'en fallait de beaucoup que ce fût un bonheur ni un secours pour Cortez. La liaison des événemens oblige de reprendre ici le voyage de Montéjo et de Porto-Carréro, qu'il avait envoyés en Espagne : ils étaient partis de Vera-Cruz le 16 de juillet l'année précédente, avec l'ordre précis de prendre leur route par le canal de Bahama sans toucher à l'île de Cuba : leur navigation fut heureuse; mais ils s'étaient exposés au dernier danger par une imprudence dont aucun historien ne les excuse. Montéjo avait une habitation dans l'île de Cuba; il ne put se voir à la hauteur du cap Saint-Antoine sans proposer à son collègue d'y relâcher sous prétexte d'y prendre quelques rafraîchissemens : ce lieu étant fort éloigné de la ville de San-Iago, où Diégo de Vélasquez faisait sa résidence, il lui parut peu important de s'écarter un peu des ordres du général; cependant c'était risquer non seulement son vaisseau et le riche présent qu'il avait à bord, mais encore toute la négociation qui lui avait été confiée. Vélasquez, que la jalousie tenait fort éveillé, n'avait pas manqué de répandre des espions sur toute la côte pour être averti de tous les événe-

mens; il craignait que Cortez n'envoyât quelque navire à Saint-Domingue pour y rendre compte de sa découverte et demander du secours à ceux qui gouvernaient cette île : ses espions lui ayant appris l'arrivée de Montéjo il dépêcha deux vaisseaux bien armés avec ordre de se saisir de celui de Cortez. Ce mouvement fut si prompt que Montéjo eut besoin de toute l'habileté du pilote Alaminos pour échapper à un péril qui mit au hasard la conquête de la Nouvelle-Espagne.

Le reste de la navigation fut heureux jusqu'à Séville, où il arriva dans le cours du mois d'octobre de la même année; mais il y trouva les conjonctures peu favorables à ses prétentions : Diégo de Vélasquez avait encore dans cette ville les mêmes envoyés qui avaient obtenu pour lui l'office d'adelantade, et qui attendaient un embarquement pour retourner à Cuba; surpris de voir paraître un vaisseau de Cortez ils employèrent tout le crédit qu'une longue négociation leur avait fait acquérir auprès des ministres pour faire valoir leurs plaintes à la *Contractacion*, nom qu'on avait déjà donné au tribunal des Indes. Benoît Martin, aumônier de Vélasquez, représenta vivement que le navire et sa charge appartenaient au gouverneur de Cuba, son maître, comme le premier fruit d'une conquête qui lui était attribuée par ses commissions; que Fernand Cortez étant entré furtivement et sans autorité dans les provinces du continent avec une flotte équipée aux frais de

Vélasquez Montéjo et Porto-Carréro, qui avaient l'audace de se présenter en son nom, méritaient d'être punis sévèrement, ou du moins qu'on devait se saisir de leur vaisseau jusqu'à ce qu'ils eussent produit les titres sur lesquels ils fondaient leur commission. Vélasquez s'était fait tant d'amis par ses présens que les représentations de ses agens furent écoutées : on saisit le navire et ses effets, en laissant néanmoins aux envoyés de Cortez la liberté d'en appeler à l'empereur.

Ce prince étant alors à Barcelonne, les deux capitaines et le pilote se hâtèrent de prendre le chemin de cette ville; mais ils y arrivèrent la veille du départ de la cour, qui se rendait à la Corogne, où les états de Castille avaient été convoqués : ils jugèrent avec prudence qu'une affaire de si grand poids ne devait pas être traitée dans l'agitation d'un voyage, et, s'étant informés de la marche de l'empereur, qui devait aller prendre congé de la reine Jeanne sa mère après la tenue des états, et passer quelque temps avec elle pour se rendre ensuite en Allemagne, où il était appelé par les cris de l'empire, ils résolurent de l'attendre à Tordesillas, séjour ordinaire de cette princesse. Dans l'intervalle ils employèrent le temps à visiter Martin Cortez, père de Fernand : outre la satisfaction de le consoler par de glorieuses nouvelles qui devaient lui causer autant de joie que d'admiration, ils avaient pensé que s'ils pouvaient l'engager à se rendre à la cour avec eux la présence

de ce vénérable vieillard donnerait beaucoup de force aux demandes de son fils; en effet l'ayant déterminé à les accompagner ils ne trouvèrent que de la faveur dans leur première audience. Un heureux incident servit encore à lever les difficultés; les officiers de la Contractacion n'ayant osé comprendre dans leur saisie le présent qui était destiné à l'empereur il arriva précisément à Tordesillas dans le temps que les envoyés de Cortez avaient choisi pour s'y présenter: cette conjoncture les fit écouter avec d'autant plus de plaisir que toutes les merveilles qu'ils avaient à raconter étaient soutenues par des témoignages présens. Ces bijoux d'or, aussi précieux par l'industrie de leur travail que par leur matière, ces curieux ouvrages de plume et de coton, ces captifs américains qui applaudissaient eux-mêmes aux grandes actions de leurs conquérans passèrent pour autant de preuves qui donnaient de l'autorité à des relations incroyables, aussi furent-elles écoutées avec toute l'admiration qu'on avait eue pour les premières découvertes des Colomb.

L'empereur après avoir fait rendre à Dieu des grâces solennelles pour la gloire qui était réservée à son règne eut diverses conférences avec les deux capitaines et le pilote, et vraisemblablement il aurait décidé en leur faveur s'il ne lui était survenu des affaires plus pressantes, qui le mirent dans la nécessité de hâter son départ. La requête de Cortez fut renvoyée au cardinal Adrien

et au conseil qui avait été nommé pour l'assister, avec ordre à la vérité de favoriser la conquête de la Nouvelle-Espagne, mais de trouver aussi des expédiens pour sauver les prétentions de Vélasquez. Le président du conseil des Indes était toujours ce même Fonseca, alors évêque de Burgos, qui après avoir été si long-temps l'ennemi des Colomb ne s'était pas moins prévenu contre Cortez. Son penchant déclaré pour le gouverneur de Cuba lui fit diffamer ouvertement l'expédition du Mexique comme un crime dont les conséquences étaient dangereuses pour l'Espagne : non seulement il soutint que la conduite de l'entreprise appartenait à Vélasquez et qu'elle ne pouvait lui être ôtée sans injustice, mais insistant sur le caractère de Cortez il prétendit qu'on ne pouvait prendre de confiance aux intentions d'un aventurier qui avait commencé par une révolte scandaleuse contre son bienfaiteur et son maître, et que dans des contrées éloignées on ne devait attendre que des désordres d'une si mauvaise source : il protesta de tous les malheurs que l'avenir présentait à son imagination. Enfin ses remontrances ébranlèrent le cardinal et les ministres du conseil jusqu'à leur faire prendre le parti de remettre la décision au retour de l'empereur : l'unique grâce qu'ils accordèrent pendant ce délai à Martin Cortez et aux envoyés fut une médiocre provision sur les effets saisis pour fournir à leur subsistance en Espagne. Ainsi il était de la des-

tinée de tous ceux qui découvrirent le Nouveau-Monde d'être traversés par leur gouvernement et leurs concitoyens et de voir punir leurs succès comme on aurait dû punir leurs crimes.

D'un autre côté l'aumônier de Vélasquez ayant saisi la première occasion pour informer son maître de l'arrivée du vaisseau de Cortez et de l'accueil que ses envoyés avaient reçu de la cour cette nouvelle, jointe au titre d'adelantade dont le gouverneur de Cuba se voyait honoré, réveilla si vivement sa colère et ses prétentions qu'il résolut d'équiper une puissante flotte pour ruiner Cortez et tous ses partisans : l'intérêt qu'il y fit prendre à tous les siens en partageant d'avance avec eux les trésors qu'il devait tirer des régions conquises le rendit capable d'assembler en peu de temps huit cents hommes d'infanterie espagnole, quatre-vingts cavaliers et dix ou douze pièces d'artillerie avec une abondante provision de vivres, d'armes et de munitions. Il nomma pour commander cette armée Pamphile de Narvaëz, né à Valladolid, homme de mérite et fort considéré, mais trop attaché à ses opinions, qu'il soutenait avec dureté ; il lui donna la qualité de son lieutenant en prenant lui-même celle de gouverneur de la Nouvelle-Espagne, et l'ordre secret de s'attacher particulièrement à se saisir de Cortez.

Les hiéronymites qui présidaient encore à l'audience royale de Saint-Domingue furent instruits de ces préparatifs, et leur autorité s'étendant sur

toutes les autres îles ils se crurent obligés de faire représenter à Diégo de Vélasquez les malheurs qui pouvaient résulter d'une si dangereuse concurrence, et de l'exhorter à soumettre ses querelles et ses prétentions aux tribunaux de la justice. Le licencié Luc Vélasquez d'Aillon, qui fut chargé de cet ordre, trouva la flotte de Cuba composée de onze navires de haut bord et de sept brigantins et prête à mettre à la voile. Ses remontrances n'ayant fait aucune impression sur le gouverneur, qui se croyait trop relevé par sa nouvelle qualité d'adelantade pour reconnaître des supérieurs dans son gouvernement, il produisit ses ordres; mais ils n'eurent pas plus de pouvoir, et cet esprit violent se précipita ainsi dans la même désobéissance dont il faisait un crime à Cortez. D'Aillon le voyant obstiné dans son entreprise témoigna quelque désir de voir un pays aussi renommé que le Mexique et demanda la permission de faire ce voyage par un simple motif de curiosité. On douté si sa résolution venait de lui ou de ses instructions; mais elle fut approuvée de toute l'armée, qui la crut capable d'arrêter les suites d'une rupture éclatante entre les deux partis, et Vélasquez même ne s'y opposa point, quoique son seul motif fût d'empêcher qu'on apprît trop tôt à Saint-Domingue le refus qu'il avait fait d'obéir. André Duero, son secrétaire, le même qui avait contribué anciennement à la fortune de Cortez, s'embarqua sur la même flotte dans le dessein apparemment de faire aussi l'office de médiateur.

La flotte mit à la voile et eut un vent favorable : c'était elle dont les courriers mexicains avaient déjà porté la description à Montézuma, et que Cortez dans la flatteuse opinion qu'il avait de sa fortune prenait pour un secours que Montéjo lui amenait d'Espagne : elle jeta l'ancre dans le port d'Ulua, et Narvaëz mit quelques soldats à terre pour prendre langue et reconnaître le pays. Ils rencontrèrent deux Espagnols qui s'étaient écartés de Vera-Cruz et qu'ils amenèrent à bord : ces deux hommes n'ayant pu cacher ce qui se passait au Mexique et dans la colonie, Narvaëz, qu'ils flattèrent peut-être aux dépens de Cortez, se promit de traiter facilement avec Sandoval, gouverneur de Vera-Cruz, et d'entrer dans la ville soit pour la garder au nom de Vélasquez, soit pour la raser en joignant à son armée les soldats de la garnison. Il commit cette négociation à un ecclésiastique qui le suivait, nommé *Jean Ruitz de Guevara*, homme d'esprit, mais plus emporté qu'il ne convenait à sa profession. Un notaire eut ordre de le suivre avec trois soldats qui devaient servir de témoins.

Sandoval, qui avait doublé les sentinelles pour être averti de tous les mouvemens de la flotte, fut informé de l'approche des envoyés et ne fit pas difficulté de leur faire ouvrir les portes. Guevara lui remit sa lettre de créance, et lui ayant exposé les forces que Narvaëz conduisait il ajouta qu'elles venaient tirer satisfaction de l'outrage

que Cortez avait fait au gouverneur de Cuba et se mettre en possession d'une conquête qui ne pouvait appartenir qu'à lui après avoir été entreprise à ses frais et par ses ordres. Sandoval répondit avec une émotion qu'il eut peine à cacher que Cortez et ses compagnons étaient fidèles sujets du roi, et que dans l'état où ils avaient mis la conquête du Mexique ils devaient espérer pour l'honneur et l'intérêt de l'Espagne que Narvaëz s'unirait à eux pour terminer une si belle entreprise; mais que s'il tentait quelque violence contre Cortez il pouvait compter qu'ils perdraient tous la vie pour la défense de leur chef et pour la conservation de ses droits. Guevara ne suivant que l'impétuosité de son humeur, se porta jusqu'aux injures : il donna le nom de traître à Cortez, et ceux qui le reconnaissaient pour chef ne furent pas plus ménagés. Ils s'efforcèrent en vain de l'apaiser en lui représentant ce qu'exigeait la bienséance de son caractère, et de lui faire comprendre du moins à quoi il avait obligation de leur patience. Sandoval lui pardonna ses invectives; mais voyant que sans changer de style il ordonnait à son notaire de signifier les ordres dont il était chargé pour faire connaître à tous les Espagnols qu'ils étaient obligés sous peine de la vie d'obéir à Narvaëz, il jura qu'il ferait pendre sur-le-champ celui qui aurait la hardiesse de lui signifier des ordres qui ne vinssent pas du roi même; et dans le mouvement de cette première chaleur

il fit arrêter les envoyés; ensuite faisant réflexion que s'il les renvoyait à Narvaëz après cet outrage ils pourraient lui communiquer leur ressentiment, il prit le parti de les faire transporter à Mexico. Des Indiens, qui furent appelés aussitôt, les mirent dans une espèce de litière, qu'ils nomment *andas*, et les portèrent sur leurs épaules escortés de quelques soldats sous la conduite de Pierre de Solis. Sandoval informa le général par un courrier de l'arrivée de ses ennemis et de la conduite qu'il avait tenue; après quoi s'étant assuré de la fidélité de ses soldats, il se fortifia par le secours des Américains alliés et par toutes les ressources du courage et de la prudence.

Pendant que la fortune préparait ces obstacles à Cortez divers avis, qu'il reçut par intervalles, lui donnèrent des lumières certaines sur ce qui n'avait encore excité que ses soupçons; il apprit par le courrier de Sandoval non seulement que Narvaëz avait débarqué ses troupes et déclaré sa commission, mais qu'il s'avançait droit à Zampoala avec son armée.

Il ne pouvait entreprendre sans témérité d'aller combattre Narvaëz avec des forces inégales, dont il était même obligé de laisser une partie en garnison à Mexico pour garder les trésors qu'il avait acquis et pour conserver cette espèce de garde que Montézuma souffrait encore; la prudence ne lui défendait pas moins d'attendre l'ennemi dans Mexico au hasard de remuer l'humeur

séditieuse des habitans en leur donnant un prétexte d'armer pour leur conservation. Il ne se sentait point d'éloignement pour traiter avec Narvaëz pour joindre leurs intérêts et leurs forces; mais ce parti qui lui semblait le plus raisonnable était aussi le plus difficile; il connaissait la rudesse et la fierté de cet officier. Enfin la nécessité de s'expliquer avec Montézuma et de donner une couleur honorable à ses démarches, quelque parti qu'il pût embrasser, était un autre sujet d'embarras, et d'autant plus pressant que ce prince alarmé lui-même des nouvelles qu'il recevait de jour en jour, attendait de lui des éclaircissemens et paraissait étonné de son silence : il commença par le délivrer de cette inquiétude en lui disant avec une feinte assurance que les Espagnols de la flotte étaient des sujets de son roi et de nouveaux ambassadeurs qui venaient sans doute appuyer ses premières propositions; qu'ils formaient une espèce d'armée suivant l'usage de leur nation, mais qu'il les disposerait à retourner en Espagne puisqu'ils n'avaient rien à désirer de sa majesté après ce qu'ils en avaient obtenu, et qu'il était même résolu de partir avec eux. L'adresse ne lui parut pas moins nécessaire pour animer ses propres soldats : il leur dit que Narvaëz était son ancien ami, et qu'il lui connaissait assez d'élévation d'esprit et de sagesse pour préférer l'honneur de l'Espagne et le service du roi aux intérêts d'un particulier; qu'à la vérité Vélasquez ne pensait

qu'à la vengeance, mais que les troupes qu'il croyait envoyer contre eux étaient plutôt un secours qui les aiderait à pousser leurs conquêtes, et qu'au lieu de les trouver des ennemis ils pouvaient se promettre d'y voir bientôt leurs compagnons. Cependant il s'ouvrit plus librement avec ses capitaines, et s'étant contenté de leur faire observer que Narvaëz entendait peu la guerre, que la plupart de ses soldats n'avaient pas plus d'expérience, et que tant de faiblesse et une cause injuste devaient donner peu d'alarme à des cœurs éprouvés il ne laissa pas de les faire entrer par des raisons de prudence et d'honneur dans la résolution de tenter la voie d'un accommodement, en offrant à Narvaëz des conditions si raisonnables qu'il ne pût les refuser sans se couvrir de tout le blâme d'une rupture, ce qui ne l'empêcha point de prendre diverses précautions qui répondaient à son activité. Il avertit ses amis de Tlascala de tenir prêt un corps de six mille guerriers; les Espagnols qu'il avait employés à la découverte des mines dans la province de Chinantla reçurent ordre de disposer les caciques de cette province à lui envoyer deux mille hommes. Ces peuples étaient belliqueux et fort ennemis des Mexicains; ils avaient témoigné beaucoup d'affection pour les Espagnols; Cortez les crut propres à fortifier les troupes, et se souvenant d'avoir entendu vanter le bois de leurs piques il en fit venir trois cents qu'il fit armer d'excellent cuivre

au défaut de fer, et qui furent distribuées à ses soldats. Ce soin regardait particulièrement la cavalerie de Narvaëz, qui faisait sa principale crainte.

Les prisonniers de Sandoval étant arrivés au bord du lac et Solis l'ayant informé qu'il attendait ses ordres, il se hâta d'aller au-devant d'eux, mais ce fut pour leur ôter leurs fers et pour les embrasser avec beaucoup de bonté en assurant Guevara qu'il punirait Sandoval d'avoir manqué de respect pour sa personne et son caractère : il le conduisit au quartier après avoir recommandé à ses gens de le recevoir avec beaucoup de gaîté et de confiance. Il le rendit témoin des faveurs dont Montézuma l'honorait et de la vénération que les princes mexicains avaient pour lui. Parmi toutes ces caresses il lui répétait sans affectation qu'il se félicitait de l'arrivée de Narvaëz, parce qu'ayant toujours été de ses amis il s'en promettait tous les fruits d'une heureuse intelligence. Enfin l'ayant comblé de présens lui et ses compagnons ils partirent quatre jours après également touchés de ses raisons et de ses bienfaits.

Guevara trouva Narvaëz établi dans Zampoala, où le cacique l'avait reçu comme l'ami de ses alliés, qui venait à leur secours et dont il attendait les mêmes témoignages de confiance et d'affection : mais il reconnut bientôt dans ces nouveaux hôtes un air de fierté qui se déclara d'abord par la violence qu'on lui fit pour enlever de sa

maison tout ce que Cortez y avait laissé. Guevara, aussi rempli de la grandeur et de l'opulence de Mexico que de l'accueil doux et généreux qu'il avait reçu, vint dans le même temps raconter ses aventures; et s'étant expliqué avec force sur la nécessité de ne donner aucune marque de division il ne balança point à conclure par des propositions d'accommodement. Ce langage déplut si fort à Narvaëz qu'après l'avoir brusquement interrompu et lui avoir dit de retourner à Mexico si les artifices de Cortez l'avaient séduit il le chassa de sa présence avec indignité. Dans son ressentiment Guevara chercha d'un autre côté à se faire entendre, releva de toute sa force les généreuses bontés de Cortez : les uns furent touchés de ses raisons, d'autres furent charmés par la vue de ses présens, et l'inclination générale était pour la paix. Ainsi les Espagnols et les Américains commencèrent également à juger fort mal de la dureté de Narvaëz.

Barthélemi d'Olmédo, premier aumônier de Cortez, dont l'éloquence et la sagesse donnaient beaucoup d'autorité à son caractère, suivit de près Guevara; il était chargé de proposer tous les moyens qui pouvaient conduire à l'union avec des lettres particulières pour Luc Vélasquez d'Aillon et pour André Duéro, auxquelles Cortez avait joint des présens qui devaient être distribués suivant l'occasion. Ce député ne fut pas écouté plus favorablement de Narvaëz : on répondit à ses

offres de paix et d'amitié qu'il ne convenait point à la dignité d'un gouverneur de Cuba de traiter avec des sujets rebelles, dont le châtiment était le premier objet de son armée; que Cortez et tous ceux qui lui demeuraient attachés allaient être déclarés traîtres, et que la flotte avait apporté assez de forces pour lui enlever ses conquêtes. Olmédo repartit avec autant de force que de modération que les amis de Diégo de Vélasquez devaient penser deux fois à leur entreprise; qu'il n'était pas aussi facile qu'ils le supposaient de vaincre un général de la valeur et de l'habileté de Cortez, adoré de tous ses soldats, qui étaient prêts à mourir pour lui, et soutenu par un prince aussi puissant que Montézuma, qui pouvait mettre autant d'armées sur pied que Narvaëz avait d'hommes sur sa flotte; enfin qu'une affaire de cette importance demandait une mûre délibération, et qu'il laissait aux amis de Vélasquez le temps de penser à leur réponse.

Après cette espèce de bravade, qu'il avait crue nécessaire pour diminuer la confiance de Narvaëz, il vit ouvertement d'Aillon et Duéro, qui ne firent pas difficulté d'approuver son zèle et ses ouvertures de paix. Il continua de voir les officiers et les soldats de sa connaissance, et ménageant avec adresse ses discours et ses présens il avait déjà commencé à former un parti en faveur de Cortez ou de la paix, lorsque Narvaëz, averti de ses progrès, les interrompit par des injures et des

menaces : il l'aurait fait arrêter si Duéro ne s'y était opposé par ses représentations, et dans sa colère il lui ordonna de sortir sur-le-champ de Zampoala. D'Aillon prit part à ce démêlé pour soutenir qu'on ne pouvait renvoyer un ministre de paix sans avoir délibéré sur la réponse qu'on devait faire à Cortez. Plusieurs officiers appuyèrent cette proposition ; mais Narvaëz, transporté d'impatience et de mépris, ne répondit que par un ordre de publier à l'heure même la guerre à feu et à sang contre Fernand Cortez, et de le déclarer traître à l'Espagne : il promit une récompense à celui qui le prendrait vif ou qui apporterait sa tête, et sur-le-champ il donna des ordres pour la marche de l'armée. D'Aillon ne put supporter cet excès d'emportement, et s'armant de l'autorité d'un premier juge de l'audience royale il fit signifier à Narvaëz défense sous peine de la vie de sortir de Zampoala ou d'employer les armes sans le consentement unanime de tous les officiers de l'armée : il y joignit des protestations solennelles; mais cette barrière fut trop faible; l'ardent général oubliant qu'il manquait de respect pour le roi dans la personne de son ministre, le fit arrêter honteusement et conduire à Cuba sur un vaisseau de la flotte. Olmédo, épouvanté de cette violence, reprit le chemin de Mexico sans avoir demandé d'autre réponse ; et les troupes mêmes de Vélasquez se refroidirent pour une cause qu'elles voyaient soutenir avec tant d'orgueil et d'indécence.

Le retour d'Olmédo avec de si fâcheuses nouvelles causa assez de chagrin à Cortez pour en faire paraître quelques traces sur son visage, et les avis qui venaient continuellement à la cour par des courriers mexicains éclairèrent bientôt Montézuma sur la division des Espagnols : dans le premier entretien qu'il eut avec Cortez il lui parla ouvertement des mauvais desseins que le nouveau capitaine de sa nation faisait éclater contre lui ; il ajouta qu'il n'était pas surpris qu'ils eussent ensemble quelques différends particuliers, mais de ce qu'étant sujets du même prince ils commandaient deux armées qui paraissaient ennemies, et qu'il fallait nécessairement qu'au moins l'un des deux commandans fût hors des bornes de l'obéissance qu'il devait à son souverain. Le général, d'autant plus embarrassé de cette conclusion qu'il ne croyait pas l'empereur si bien instruit, rappela toute sa présence d'esprit pour lui répondre que ceux qui l'avaient averti de la mauvaise disposition du nouveau capitaine ne s'étaient pas trompés sur ce point, et que venant d'en recevoir avis lui-même par Olmédo il s'était proposé de communiquer cette nouvelle à sa majesté ; mais que cet officier, qui se nommait Narvaëz, était moins un rebelle qu'un homme abusé par de spécieux prétextes ; qu'étant envoyé par un gouverneur mal informé, qui résidait dans une province fort éloignée de la cour d'Espagne et qui ne pouvait avoir appris les derniers ordres de leur

souverain, il s'était vainement persuadé que les fonctions de cette ambassade lui appartenaient, prétentions imaginaires qui seraient bientôt dissipées lorsqu'il aurait fait signifier lui-même à cet inutile ambassadeur les pouvoirs en vertu desquels il devait commander à tous les Espagnols qui aborderaient sur la côte du Mexique; que pour remédier promptement à cette erreur il avait résolu de se rendre à Zampoala avec une partie de ses troupes dans la seule vue de renvoyer celles qui s'y étaient arrêtées et de leur déclarer qu'elles devaient du respect aux peuples de l'empire depuis qu'ils étaient sous la protection de l'Espagne, et qu'il voulait exécuter promptement ce dessein par le juste empressement qu'il avait d'empêcher qu'elles n'approchassent de la cour, parce qu'étant moins disciplinées que les siennes il craignait que leur voisinage n'excitât des mouvemens dangereux pour le repos de l'empire.

Cette réponse était d'autant plus adroite qu'elle intéressait la cour mexicaine à la résolution qu'il avait déjà formée d'aller au-devant de Narvaëz; aussi l'empereur, qui n'ignorait pas les violences auxquelles ses ennemis s'étaient emportés, ni la supériorité de leurs forces, lui représenta-t-il qu'il y avait de la témérité à s'exposer avec si peu de troupes : il lui offrit une armée pour soutenir la sienne et des chefs qui respecteraient ses ordres; mais Cortez sentit le danger d'un secours dont il pouvait être forcé de dépendre; et s'étant excusé

sur la diligence qui était nécessaire à ses vues il ne pensa qu'aux préparatifs de son départ. Il se flattait encore sinon d'engager Narvaëz à l'union, du moins de faire servir les intelligences qu'Olmédo lui avait ménagées à le forcer d'accepter des conditions raisonnables ; cependant pour ne pas donner trop au hasard il envoya ordre à Sandoval de venir au-devant de lui avec la garnison de Vera-Cruz ou de l'attendre dans quelque poste où ils pussent se joindre sans obstacle, et d'abandonner sa forteresse à la garde des alliés.

En quittant ses quartiers il y laissa quatre-vingts Espagnols sous le commandement d'Alvarado, pour lequel il avait remarqué de l'affection aux Mexicains et dont il connaissait d'ailleurs le courage et la conduite : il lui recommanda particulièrement de conserver à l'empereur cette espèce de liberté qui l'empêchait de sentir les dégoûts de sa prison, et d'apporter néanmoins toute son adresse à lui ôter les moyens d'entretenir des pratiques secrètes avec les prêtres et les caciques. Il remit à sa charge le trésor du roi et celui des particuliers. Les soldats qui demeuraient sous ses ordres promirent non seulement de lui obéir comme à Cortez même, mais encore de rendre à Montézuma plus de respect et de soumission que jamais et de vivre dans une parfaite union avec tous les Mexicains. La principale difficulté semblait consister à s'assurer des dispositions de l'empereur, dont le moindre changement pouvait

renverser les plus sages précautions ; Cortez par des ressources de génie qui augmentaient dans ses plus grands embarras parvint à lui persuader qu'il n'avait pas d'autres intentions que de le servir et qu'il reviendrait bientôt prendre congé de lui pour retourner en Espagne avec ses présens, et l'assurance de son amitié, qui paraîtrait d'un prix inestimable au grand prince dont il avait accepté l'alliance. Il le toucha par ses respects et par son langage jusqu'à lui faire engager sa parole de ne pas abandonner les Espagnols, qui se fiaient à sa protection, et de veiller à leur sûreté en continuant son séjour dans leurs quartiers. Si cette promesse était sincère comme on eut lieu de le croire ensuite il fallait que ce Montézuma, que l'on peint si fier, eût dans le caractère cette espèce de bonté qui va jusqu'à la faiblesse, ou que Cortez eût sur lui un ascendant qui tient du prodige.

---

## CHAPITRE III.

Cortez quitte Mexico pour aller combattre Narvaëz : il revient vainqueur.

Les Espagnols prirent leur chemin vers Cholula, où ils furent reçus avec de grandes marques d'affection; de là s'étant rendus à Tlascala ils trouvèrent à quelque distance de cette ville le sénat et la noblesse qui s'étaient assemblés pour venir au-devant d'eux : il semblait que Cortez eût acquis un nouveau mérite aux yeux de ces fiers républicains par l'humiliation de Montézuma.

Cortez se rendit à grandes journées sous les murs de Motaliquita, bourgade alliée à douze lieues de Zampoala, où Sandoval arriva presque en même temps avec sa troupe et quelques soldats de l'armée de Narvaëz, que la violence exercée contre d'Aillon en avait détachés. Cortez apprit d'eux le désordre qui régnait dans l'armée ennemie, et ce récit lui fut confirmé par Sandoval, qui avait fait entrer dans Zampoala deux Espagnols déguisés. Il regarda la négligence de Narvaëz comme une marque de la confiance qu'il prenait de ses forces et du mépris qu'il faisait du petit nombre de ses adversaires; mais quelque avantage qu'il crût pouvoir tirer de cette vaine présomption il

ne voulut pas rompre ouvertement sans avoir fait de nouveaux efforts pour obtenir la paix : Olmédo fut envoyé pour la seconde fois, et sa négociation n'ayant pas mieux réussi, le général, soit pour mettre toute la justice de son côté, soit pour se donner le temps de recevoir les deux mille Américains qu'il attendait de Chinantla, résolut d'envoyer Jean Vélasquez de Léon, que la distinction de sa naissance et l'honneur qu'il avait d'appartenir de près par le sang au gouverneur de Cuba rendaient fort propre à cette médiation. Narvaëz avait tenté inutilement de l'attirer dans son parti, et Cortez avait eu d'autres preuves de sa fidélité, auxquelles il ne pouvait répondre avec plus de noblesse qu'en remettant une affaire si délicate à sa bonne foi.

Lorsqu'il entra dans Zampoala tous les Espagnols se persuadèrent qu'il venait se ranger sous leurs étendards, et Narvaëz s'empressa d'aller au-devant de lui; mais après quelques explications ces civilités furent suivies de tant d'emportement et de violence que Vélasquez, irrité jusqu'à défier ceux qui oseraient blesser l'honneur de Cortez, se vit dans la nécessité de retourner sur ses pas : Olmédo le suivit. Narvaëz les eût fait arrêter si la plupart de ses officiers, offensés de voir traiter si mal un homme du mérite et du rang de Vélasquez, ne s'y fussent opposés avec beaucoup de chaleur. Ce mécontentement passa bientôt des capitaines aux soldats : ils s'expliquèrent si libre-

ment sur le peu de soin qu'on prenait de justifier leur conduite dans cette guerre que Narvaëz n'osa résister au conseil qu'on lui donna d'envoyer promptement après Vélasquez pour lui faire quelques excuses et pour apprendre de lui quelles étaient les propositions qu'on avait refusé d'écouter : Duéro fut choisi pour cette commission : mais n'ayant pu le joindre sur la route il prit le parti de le suivre jusqu'au camp de Cortez, qu'il trouva prêt à changer de poste dans la résolution de commencer la guerre. Son arrivée fit renaître quelque espérance de paix : Cortez le reçut comme son ami : dans plusieurs conférences qu'ils eurent ensemble il s'ouvrit avec tant de franchise sur le désir qu'il avait d'adoucir Narvaëz, dont l'obstination était l'unique obstacle à l'accommodement, que Duéro charmé de le voir agir si noblement avec un ennemi déclaré, proposa une entrevue entre les deux généraux comme le seul moyen d'abréger des difficultés dont la fin paraissait fort éloignée. Cette proposition fut acceptée avec joie. Tous les historiens conviennent que Duéro étant retourné à Zampoala avec la parole de Cortez, on dressa une capitulation authentique par laquelle l'heure et le lieu de la conférence étaient désignés, et que chacun des commandans s'engagea par écrit à s'y rendre accompagné seulement de dix officiers, qui devaient servir de témoins à leurs conventions ; mais tandis que Cortez se disposait à remplir son engage-

ment il reçut avis par un courrier secret de Duéro qu'on lui préparait une embuscade dans le dessein de l'enlever ou de lui ôter la vie, et cette nouvelle lui fut confirmée par d'autres officiers de Narvaëz, qui se sentaient de l'horreur pour la trahison. Un dessein si noir l'obligeant de renoncer à toutes sortes de ménagemens il écrivit à son ennemi non seulement pour lui reprocher sa perfidie, mais pour lui déclarer qu'il rompait le traité et qu'il déciderait leur querelle par la voie des armes.

Quoiqu'il n'eût encore aucune nouvelle de la marche des Américains auxiliaires il hâta celle de son armée : elle n'était composée que de deux cent soixante-six Espagnols et des Américains chargés du bagage; mais jugeant qu'un ennemi capable de tant de bassesses avait peu de fond à faire sur ses propres troupes il ne craignit point d'asseoir son camp à moins d'une lieue de Zampoala dans un poste à la vérité qui se trouvait fortifié en tête par un ruisseau, que les Espagnols avaient nommé *rivière des canots* et derrière lequel il avait à dos la ville de Vera-Cruz. Narvaëz fut informé de ce mouvement : son impétuosité plus que sa diligence le fit sortir aussitôt de son quartier pour tenir la campagne, mais avec une confusion qui répondait à celle de ses idées. Il fit publier encore une fois la guerre : il mit la tête de Cortez à prix pour deux mille écus, et celles de Sandoval et de Vélasquez pour quelque chose

de moins. Ses ordres étaient mêlés de menaces; il en donnait plusieurs à la fois : on découvrait un air de crainte dans le mépris qu'il affectait pour Cortez. Enfin son armée se mit d'elle-même en bataille comme par hasard et sans attendre ses ordres. Après l'avoir fait avancer l'espace d'un quart de lieue il résolut d'attendre l'ennemi, dans la folle persuasion que Cortez malgré son habileté pourrait oublier le désavantage du nombre et que la force de ses ressentimens lui ferait quitter son poste : il passa tout le jour dans cette situation. La nuit approchait lorsqu'un nuage, où le soleil se cacha tout-à-coup, répandit une pluie si froide et si abondante que tous ses soldats demandèrent d'être reconduits au quartier : il céda facilement à leurs instances.

Cortez qui fut bientôt averti de cette retraite regretta beaucoup que le ruisseau sur le bord duquel il avait son camp fût trop enflé par la pluie pour lui permettre de le passer à gué et de tomber sur un ennemi qui semblait fuir; mais son génie guerrier et le fond qu'il faisait sur ses intelligences lui inspirèrent un dessein qui demandait toute sa hardiesse pour le tenter, et la confiance qu'il avait à son bonheur pour s'en promettre le succès qu'il obtint; ce fut de surprendre pendant la nuit au milieu de Zampola ses ennemis mouillés et rebutés de la fatigue du jour. Après avoir communiqué ce projet à ses troupes et les avoir animées avec la plus vive éloquence il les divisa en

trois corps, dont il donna le premier à Sandoval et le second à Olid; il prit le commandement du troisième avec quelques-uns de ses plus braves officiers, et donna l'exemple en passant dans l'eau jusqu'à la ceinture. Herréra prétend que par représailles la tête de Narvaëz fut mise à prix, et que Cortez pour justifier plus que jamais sa cause donna par écrit à Sandoval, qui faisait l'office de général-major, un ordre qui portait « que Narvaëz étant entré dans le pays à force ouverte au préjudice des intérêts de l'Espagne, de la religion et du domaine royal, et n'ayant voulu ni montrer ses provisions, ni prêter l'oreille aux propositions d'accommodement, Fernand Cortez, commandant de la nation espagnole au Mexique, ordonnait à tous les capitaines, cavaliers et soldats de son armée de se saisir de sa personne et de le tuer s'il faisait quelque résistance. »

L'armée avait fait près d'une demi-lieue dans les ténèbres lorsque les coureurs amenèrent une sentinelle de Narvaëz qu'ils avaient enlevée; mais ils rapportèrent qu'il leur en était échappé une qui s'était dérobée entre les buissons à la faveur de l'obscurité. Cet incident fit perdre l'espérance qu'on avait eue de surprendre les ennemis; cependant comme il y avait beaucoup d'apparence que la crainte d'être arrêté ferait prendre quelques détours au fugitif on résolut de s'avancer promptement, soit pour arriver avant lui, soit pour attaquer les ennemis mal éveillés s'ils étaient

avertis et dans le trouble d'une première alarme. La sentinelle que la peur avait rendue fort légère arriva dans la ville avant Cortez et répandit la frayeur; mais Narvaëz, ne pouvant se persuader qu'une troupe d'aventuriers dont il méprisait le nombre osât l'attaquer dans une grande ville, ni qu'elle eût pu quitter son poste par un si mauvais temps, rejeta brusquement l'avis et celui qui l'apportait.

Il était minuit lorsque Cortez entra dans Zampoala, et son cri de guerre *Saint-Esprit*, qui était pris, suivant la remarque des historiens, de la fête qu'on avait célébrée le même jour, nous apprend que c'était celle de la Pentecôte. Narvaëz était logé avec toute son armée dans le plus grand temple de la ville; ses coureurs pouvaient s'être égarés ou s'être mis à couvert pendant la pluie; mais des soldats tels que ceux de Cortez, endurcis à la fatigue et supérieurs à la crainte, pénétrèrent jusqu'au pied du temple sans s'embarrasser s'ils avaient été découverts. Leurs chefs furent surpris néanmoins de ne rencontrer aucune garde : la dispute de Narvaëz durait encore avec la sentinelle qui l'avait averti. Quoique cet avis passât pour une fausse alarme quelques soldats inquiets s'étaient mis en mouvement. Cortez, qui s'en aperçut, ne balança point à les attaquer avant qu'ils eussent le temps de se reconnaître; il donna le signal du combat, et Sandoval entreprit aussitôt de monter les degrés du temple. Les canonniers

de garde entendirent le bruit et mirent le feu à deux ou trois pièces qui donnèrent sérieusement l'alarme; les tambours succédèrent au bruit du canon. On accourut de toutes parts et le combat se réduisit bientôt aux coups de pique et d'épée. Sandoval eut beaucoup de peine à se soutenir dans un poste désavantageux et contre une troupe plus nombreuse que la sienne; mais Odid vint à propos le secourir, et presque aussitôt Cortez, ayant laissé son corps de réserve en bataille, parut l'épée à la main, se jeta dans la mêlée et s'ouvrit un passage où tous ses gens se précipitèrent après lui. Les ennemis ne résistèrent point à cet effort; ils abandonnèrent les degrés, le vestibule et l'artillerie; plusieurs se retirèrent dans leur logement et les autres allèrent se rassembler à l'entrée de la principale tour, où l'on combattit long-temps avec une égale valeur.

Narvaëz parut alors : il avait employé quelque temps à s'armer; mais on convient qu'en se présentant au combat il fit des efforts extraordinaires pour ranimer ses gens et qu'il marqua de l'intrépidité au milieu du danger : elle alla jusqu'à le mettre aux mains avec les soldats de Sandoval; mais il en reçut dans le visage un coup de pique qui lui creva l'œil et qui le fit tomber sans connaissance. Le bruit se répandit qu'il était mort : ses gens s'effrayèrent, les uns l'abandonnèrent par une honteuse fuite; les autres cessèrent de combattre; et ceux qui s'empressèrent de le secourir

ne faisant que s'embarrasser mutuellement les vainqueurs prirent ce temps pour enlever Narvaëz en le traînant au bas des degrés, d'où Sandoval le fit transporter au milieu du corps de réserve. Sa honte fut égale à sa douleur lorsqu'étant revenu à lui-même il se trouva les fers aux pieds et aux mains et qu'il se vit livré à la discrétion de ses ennemis.

On rapporte une circonstance singulière qui prouve combien la fortune tournait tout à l'avantage de Cortez. Des fenêtres de leur logement les soldats de Narvaëz découvraient à diverses distances et dans plusieurs endroits des lumières qui perçaient l'obscurité avec l'apparence d'autant de mèches allumées, qu'ils prirent pour celles de plusieurs troupes d'arquebusiers; c'étaient des vers luisans, qui sont beaucoup plus gros et plus brillans que les nôtres dans cet hémisphère, et qui leur firent croire que l'attaque de Cortez était soutenue par les habitans armés: l'artillerie qui fut tournée aussitôt contre les donjons, la menace du feu qu'on y pouvait mettre aisément et le pardon qui fut offert à tous ceux qui voudraient s'enrôler sous les étendards du vainqueur avec la liberté du départ et le passage pour ceux qui souhaiteraient de retourner à Cuba, firent quitter les armes au plus grand nombre. Cortez donna ordre qu'elles fussent reçues et soigneusement gardées à mesure qu'ils venaient les rendre en troupes, sans excepter celles de ses partisans se-

crets, qu'il ne voulait pas faire connaître, parce que leur exemple servait à déterminer les autres. Ce soin de les désarmer était d'autant plus important qu'à la pointe du jour s'apercevant que leurs vainqueurs étaient en si petit nombre ils regrettèrent beaucoup de s'être abandonnés à d'indignes frayeurs; cependant les civilités de Cortez et l'opinion qu'ils prirent bientôt de son caractère devinrent un lien si puissant pour les attacher à lui qu'il n'y en eut pas un seul qui acceptât l'offre d'être reconduit à Cuba. Il ne restait à soumettre que la cavalerie, qui n'ayant pu prendre part au combat en attendait le succès dans la plaine; mais elle fut réduite aisément par les voies de la douceur. Cortez ne perdit que deux hommes dans l'action et deux autres qui moururent quelques jours après de leurs blessures; entre les gens de Narvaëz on compta quinze morts et un fort grand nombre de blessés.

Cortez ne se refusa point le plaisir de voir son prisonnier; mais loin de l'insulter dans sa disgrâce il affecta de ne pas lui annoncer son arrivée; et Solis assure même que son dessein était de le voir sans se faire connaître; mais le respect des soldats l'ayant trahi Narvaëz se tourna vers lui et lui dit d'un air assez fier : « Seigneur capitaine, estimez « l'avantage qui me rend aujourd'hui votre pri- « sonnier. » Cortez jugea que cet orgueil méritait d'être humilié; il répondit sans s'émouvoir : « Mon « ami, il faut louer Dieu de tout; mais je vous

« assure sans vanité que je compte cette victoire « et votre prise entre mes moindres exploits. » Après l'avoir fait panser soigneusement il le fit conduire à Vera-Cruz.

A la pointe du jour on vit arriver les deux mille Chinantlèques, à qui toute leur diligence n'avait pu faire surmonter plus tôt les difficultés d'une longue route. Cortez leur fit le même accueil que s'il eût tiré quelque fruit de leur zèle et les renvoya quelques jours après dans leur province avec des remercîmens et des caresses qui les disposèrent plus que jamais à lui offrir leurs services. Le cacique de Zampoala, qui s'était vu long-temps comme esclave de Narvaëz, fit éclater aussi sa joie, et tous les habitans du pays célébrèrent la victoire de leurs anciens alliés. Au milieu de ces soins Cortez n'oublia point combien il était important pour lui de s'assurer de la flotte. Il dépêcha ses plus fidèles officiers pour faire transporter à Vera-Cruz les voiles, les mâts et les gouvernails des vaisseaux et pour mettre ses pilotes et ses matelots à la place de ceux de Narvaëz avec un commandant que Diaz nomme *Pierre Cavallero* et qu'il honore du titre d'amiral de la mer.

Le souvenir d'Alvarado et de ses compagnons, qui se trouvaient comme abandonnés à la bonne foi de Montézuma, était l'unique sujet de chagrin qui troublât Cortez : il était résolu de ne pas perdre un moment pour se délivrer de cette inquiétude en retournant à Mexico; mais plus de mille

Espagnols qu'il voyait réunis tranquillement sous ses ordres lui parurent une armée trop nombreuse et capable d'alarmer les Mexicains : il n'aurait pas fait difficulté d'en laisser une partie à Vera-Cruz s'il n'eût craint les mouvemens qui pouvaient naître de l'oisiveté, surtout parmi les nouvelles troupes qu'il n'avait point encore eu le temps de former à sa discipline; dans cet embarras il résolut de les employer à d'autres conquêtes : il nomma Jean Vélasquez de Léon pour aller soumettre avec deux cents hommes la province de Panuco, et Ordaz avec le même nombre pour peupler celle de Cuazacoalco. Environ six cents soldats espagnols qui composaient le reste de l'armée lui parurent suffisans pour faire son entrée dans Mexico avec l'éclat d'un vainqueur qui voulait conserver quelque apparence de modération.

Mais lorsqu'il se préparait au départ il reçut une lettre par un courrier d'Alvarado qui l'obligea de changer toutes ses résolutions : on l'informait que les Mexicains avaient pris les armes et que malgré Montézuma, qui n'avait pas quitté le quartier des Espagnols, ils y avaient déjà donné plusieurs assauts. Le soldat qui apportait cette nouvelle était accompagné d'un messager impérial chargé de représenter qu'il n'avait pas été au pouvoir de l'empereur d'arrêter l'emportement des rebelles, et non seulement d'assurer Cortez qu'il n'abandonnerait point Alvarado et les Espagnols,

mais de presser son retour à Mexico comme le seul remède qu'on pût apporter au désordre. Soit que ce prince fût alarmé pour lui-même ou que son inquiétude ne regardât que ses hôtes cette démarche ne laissa aucun doute de sa bonne foi.

On n'avait pas besoin de délibération pour se déterminer dans une conjoncture si pressante; les anciens et les nouveaux soldats de Cortez firent éclater la même ardeur pour se rendre à Mexico; et cet incident, qui servait de prétexte pour éviter le partage de l'armée, fut regardé comme un présage de la conquête de l'empire, dont la réduction devait commencer par la capitale. Rangel fut laissé à Vera-Cruz en qualité de lieutenant de Sandoval avec une assez forte garnison, ce qui n'empêcha point que dans la revue des troupes il ne se trouvât encore mille hommes d'infanterie et cent cavaliers bien armés. Cortez leur fit prendre différentes routes pour ne pas incommoder les peuples. On arriva le 17 juin à Tlascala, où le sénat, toujours animé contre les Mexicains, offrit toutes ses forces pour la délivrance d'Alvarado; mais Cortez, qui crut remarquer dans le zèle des sénateurs plus de haine contre leurs anciens ennemis que d'affection pour les Espagnols, se contenta de prendre deux mille hommes dans la crainte d'effrayer Montézuma et de pousser les rebelles au dernier désespoir. Son dessein était de faire une entrée pacifique dans la capitale et de rame-

ner les esprits par la douceur avant de penser au châtiment des coupables.

Il se présenta devant Mexico sans avoir trouvé d'autres embarras dans sa route que la diversité et la contradiction des avis qu'il recevait : l'armée passa la grande chaussée du lac avec la même tranquillité quoique à la vue de plusieurs indices qui devaient réveiller ses défiances; les deux brigantins construits par les Espagnols étaient en pièces; quelques ponts qui servaient à la communication du quartier avaient été rompus; les remparts et les donjons paraissaient déserts; un morne silence régnait de toutes parts. Des apparences si suspectes obligèrent le général de régler sa marche et de n'avancer qu'après avoir fait reconnaître successivement tous les postes : ces précautions durèrent jusqu'au quartier des Espagnols, où les gardes avancées, découvrant le secours qui leur arrivait, poussèrent des cris de joie qui rendirent la confiance à Cortez.

Alvarado vint le recevoir à la porte du quartier accompagné de tous ses soldats, dont les transports ne peuvent être représentés. La présence de Montézuma, qui parut oublier la fierté de son rang pour accourir avec la même ardeur, retarda de quelques momens les explications; mais cet empressement fit connaître qu'il souhaitait l'arrivée de Cortez autant que les Espagnols mêmes, et si l'on croyait pouvoir douter de ses dispositions il serait difficile d'expliquer pourquoi, n'é-

tant plus retenu par la force, il n'avait pas fait usage de cette liberté pour retourner dans son palais pendant l'absence du général. Tous les historiens reconnaissent que, moitié politique pour soutenir l'opinion qu'il se flattait d'avoir fait prendre à son peuple et aux Espagnols mêmes des motifs qui l'arrêtaient dans leur quartier, moitié crainte depuis la révolte du prince de Tezcuco, et peut-être aussi par attachement pour ses hôtes qui étaient parvenus à lui inspirer de la confiance et qu'il regardait comme un appui contre ses propres sujets, il ne varia plus dans les témoignages de son affection ni dans l'exécution de ses promesses.

Cortez se fit raconter ce qui s'était passé pendant son absence. Un corps nombreux de Mexicains, animés et conduits par quantité de seigneurs, avait attaqué plusieurs fois les Espagnols dans leurs quartiers sans respect pour la personne et les ordres de leur souverain, qui n'avait rien épargné pour apaiser la sédition; ils avaient tenu long-temps Alvarado comme assiégé et quatre de ses plus braves soldats avaient été tués dans le dernier assaut. Les rebelles s'étaient retirés depuis deux jours; mais loin d'avoir quitté les armes leur grand nombre et la mort des quatre Espagnols leur inspiraient tant d'audace qu'ayant appris le retour de Cortez ils n'avaient pris la résolution de s'éloigner du quartier que pour lui laisser le temps et la liberté d'y revenir, dans la

confiance qu'y étant une fois renfermé avec tous ses gens ils réussiraient plus heureusement que le prince de Tezcuco à détruire les ennemis de leur religion et de leur empire.

Solis, qui fait profession d'avoir pesé tous les témoignages, assure comme une vérité constante qu'après le départ de Cortez les Espagnols observèrent beaucoup de relâchement dans l'attention et la complaisance que les nobles avaient témoignées pour eux, et qu'Alvarado en ayant pris occasion de veiller sur leurs démarches apprit de ses émissaires qu'on faisait des assemblées dans quelques maisons de la ville. On approchait d'un jour solennel où l'usage était d'honorer les idoles par des danses publiques; Alvarado, suivant le même récit, fut informé que les conjurés avaient choisi ce temps pour soulever le peuple en l'exhortant à prendre les armes pour la liberté de leur empereur et la défense de leurs dieux; le même jour au matin quelques-uns affectèrent de se montrer dans le quartier des Espagnols et demandèrent même au commandant la liberté de célébrer leur fête, dans l'espoir de lui fermer les yeux par cette apparence de soumission. Elle le fit douter en effet de la vérité de ses informations, et dans cette incertitude il leur accorda ce qu'ils demandaient, à condition qu'ils ne portassent point d'armes et qu'ils ne répandissent point de sang humain dans leurs sacrifices; mais il apprit bientôt qu'ils avaient employé la nuit précédente

à transporter secrètement leurs armes dans les lieux voisins du grand temple. Sur cet avis il prit des mesures pour attaquer les principaux conjurés pendant leur danse, c'est à dire avant qu'ils fussent armés et qu'ils eussent commencé à soulever le peuple : il sortit avec cinquante Espagnols sous prétexte de satisfaire sa curiosité en assistant à la fête; il s'approcha du temple, où les conjurés, qui s'y étaient déjà rendus, la plupart ivres et sans défiance, se disposaient à danser pour attirer le peuple au spectacle; mais sans leur laisser le temps de se reconnaître il les fit charger par ses gens, qui en tuèrent une partie et qui forcèrent les autres à se jeter par les fenêtres du temple.

Quelque jugement qu'on doive porter de cette entreprise l'historien confesse qu'elle fut exécutée avec plus d'ardeur que de prudence et que les Espagnols déshonorèrent leur cause en se jetant sur les morts et les blessés pour arracher les joyaux dont ils les voyaient couverts; d'ailleurs Alvarado se retira sans prendre soin d'informer le peuple des raisons de sa conduite, et Solis lui en fait un reproche : « Il devait, dit-il, publier la conspiration et montrer les armes que les nobles avaient cachées. Le peuple, qui ne fut informé que du carnage de ses chefs et du pillage de leurs joyaux, attribuant cette exécution à l'avarice effrénée des Espagnols, en conçut tant de fureur qu'il prit aussitôt les armes sans que les conjurés y eussent contribué par leurs exhortations ou par leurs soins. »

La nuit qui suivit l'arrivée de Cortez ne fut pas moins tranquille que le jour précédent : ce silence qui régnait encore le lendemain paraissant couvrir quelque mystère, Ordaz fut commandé pour aller reconnaître la ville à la tête de quatre cents hommes, Espagnols et Tlascalans. Il s'engagea dans la plus grande rue, où il découvrit bientôt une troupe d'Américains armés que les séditieux n'y avaient postés que pour l'attirer dans leurs piéges : en effet lorsqu'il se fut avancé dans le dessein de faire quelques prisonniers, dont il voulait tirer des informations, il se vit couper le passage par des armées entières, qui vinrent le charger de toutes les rues voisines, tandis qu'une populace innombrable qui se montra tout d'un coup aux fenêtres et aux terrasses fit pleuvoir une grêle de pierres et de traits.

Ordaz eut besoin de toute sa valeur et de toute son expérience pour repousser une si vive attaque : il forma son bataillon suivant l'étendue et la disposition du lieu, avec la précaution de le border de piquiers, tandis que les arquebusiers, qui composaient le centre, eurent ordre de tirer aux fenêtres et aux terrasses. Il lui était impossible de faire avertir Cortez de sa situation, et dans l'opinion où l'on était au quartier qu'il avait assez de forces pour exécuter sa commission on ne se défia point qu'il eût besoin de secours; cependant la chaleur des Mexicains ne fut pas long-temps à se ralentir; leur nombre même leur ôtant l'usage

de leurs armes ; ils s'étaient avancés avec une confusion qui les livrait sans défense aux coups des piquiers : ils perdirent tant de monde à la première charge que leur retraite devenant aussi tumultueuse que leur approche ils se précipitaient en arrière les uns sur les autres pour se dérober à la pointe des piques. Les arquebusiers n'eurent pas plus de peine à nettoyer les terrasses. Ordaz, qui n'était venu que pour reconnaître, ne jugea point à propos de pousser plus loin sa victoire, et sans faire changer de forme à sa troupe il chargea si vigoureusement ceux qui l'avaient coupé par derrière qu'il s'ouvrit le chemin jusqu'au quartier : cette action lui coûta néanmoins du sang : la plupart de ses gens furent blessés ; il le fut lui-même, et huit de ses plus braves Tlascalans furent tués sous ses yeux ; mais il ne perdit qu'un Espagnol.

---

## CHAPITRE IV.

Mort de Montézuma. Cortez quitte Mexico et se retire à Tlascala.

Cortez avait pensé à ramener les esprits par des propositions de paix; mais outre qu'il n'avait personne dont il pût attendre ce service, et que Montézuma semblait même se défier de sa propre autorité, le succès d'Ordaz lui fit juger qu'il n'était pas temps de s'abaisser à des offres qui pouvaient augmenter la fierté des ennemis : il fut confirmé dans ce sentiment par la fureur avec laquelle ils se rassemblèrent après leur défaite pour suivre Ordaz jusqu'à la vue du quartier; leur dessein était d'y donner un assaut général. En vain tenta-t-on de les effrayer par le bruit de l'artillerie; leurs timbales donnèrent aussitôt le signal du combat; ils s'avancèrent en même temps avec un emportement sans exemple. Plusieurs troupes d'archers dont ils avaient composé leur avant-garde tiraient aux créneaux pour faciliter les approches à ceux qui les suivaient : leurs décharges furent si épaisses et si souvent répétées pendant que les autres passaient entre leurs rangs pour monter à l'assaut qu'elles causèrent beaucoup d'embarras aux Espagnols, qui se trouvaient

partagés tout à la fois par la nécessité de se défendre des flèches, par celle de repousser leurs ennemis et par le soin de ramasser ces flèches, dont la multitude embarrassait les passages. L'artillerie et les arquebuses faisaient cependant un affreux carnage; mais les Mexicains étaient si déterminés à mourir ou à vaincre qu'ils s'empressaient de remplir le vide que les morts avaient laissé et qu'ils se serraient avec le même courage en foulant aux pieds sans distinction leurs blessés et leurs morts : plusieurs s'avancèrent jusque sous le canon, où ils s'efforcèrent avec une obstination incroyable de rompre les portes et d'abattre les murs avec leurs haches garnies de pierres tranchantes.

Cependant après avoir été repoussés de toutes parts ils se retirèrent dans leurs rues pour s'y mettre à couvert des boulets et des balles qui les poursuivaient; leur usage n'étant point de combattre dans l'absence du soleil ils se séparèrent à la fin du jour, ce qui n'empêcha pas les plus hardis de venir pendant la nuit mettre le feu à plusieurs endroits du quartier : la flamme s'empara tout d'un coup des édifices et s'y répandit avec tant de violence qu'on fut obligé d'en abattre une partie ; après quoi la nécessité de mettre les brèches en défense imposa un autre travail, qui fit durer la fatigue jusqu'au jour.

Les Mexicains reparurent au lever du soleil ; mais au lieu de s'approcher des murs ils se con-

tentèrent d'insulter les Espagnols par des reproches injurieux en les accusant d'être des lâches qui ne se défendaient qu'à labri de leurs murailles. Cortez, qui s'était déjà déterminé à faire une sortie, prit occasion de ce défi pour animer ses soldats : il forma trois bataillons, deux pour nettoyer les rues de traverse et le troisième, dont il prit lui-même la conduite, pour attaquer le principal corps des ennemis, qu'on découvrait dans la grande rue; supérieur aux petites jalousies il fit l'honneur au brave Ordaz d'imiter la disposition qui l'avait rendu victorieux dans sa retraite : les trois bataillons étant sortis ensemble n'allèrent pas loin sans trouver l'occasion de combattre; Mais l'ennemi soutint cette première décharge sans s'étonner. L'action devint fort vive : les Mexicains se servirent de leurs massues et de leurs épées de bois avec une fureur désespérée; ils se précipitaient dans les piques et les armes pour frapper les Espagnols aux dépens de leur vie, qu'ils paraissaient mépriser. On avait recommandé aux arquebusiers de tirer aux fenêtres; mais leurs décharges continuelles n'arrêtant point une grêle de pierres que les Mexicains avaient trouvé le moyen de faire pleuvoir sans se montrer, on fut obligé de mettre le feu à quelques maisons pour faire cesser cette attaque importune. Enfin les ennemis tournèrent le dos; mais en fuyant ils rompaient les ponts et faisaient tête de l'autre côté des canaux. Cortez fit poursuivre les autres

dans plusieurs quartiers : il perdit douze hommes, et la plupart des autres ne revinrent pas sans blessures. Du côté des Mexicains le nombre des morts fut si grand que les rues étaient couvertes des corps qu'ils n'avaient pu retirer et les canaux teints de sang.

On donna quelques jours au repos, mais toujours à la vue de l'ennemi, qui revenait un moment à l'attaque et qui se dissipait avec la même facilité. Dans cet intervalle, Cortez hasarda quelques propositions d'accommodement par divers officiers de Montézuma, qui ne s'étaient point éloignés de leur maître : ce soin ne lui fit pas perdre l'attention qu'il devait à sa défense ; il fit construire quatre châteaux mobiles en forme de tours, qui pouvaient être traînés sur des roues, pour les employer dans l'occasion d'une nouvelle sortie : chaque tour pouvait contenir vingt ou trente hommes ; elles étaient de fortes planches, qui pouvaient résister aux plus grosses pierres qu'on jetait des fenêtres ou des terrasses, et sur toutes leurs faces elles étaient percées d'un grand nombre de trous, par lesquels on pouvait tirer sans se découvrir. Cette invention parut propre non seulement à garantir les soldats, mais encore à leur faciliter le moyen de mettre le feu aux édifices de la ville et de rompre les tranchées qui traversaient les rues. Quelques historiens ajoutent qu'il entrait aussi dans les vues de Cortez d'épouvanter les Mexicains par la nouveauté de ce spectacle.

De plusieurs officiers qui étaient sortis pour tenter un accommodement les uns revinrent maltraités et les autres demeurèrent avec les ennemis. L'empereur qui souhaitait la réduction de ses sujets, fut si vivement irrité de leur obstination qu'il conseilla lui-même à Cortez de les traiter sans ménagement. On résolut une nouvelle sortie; cette journée fut terrible : les ennemis n'attendirent point le coup qui les menaçait; ils vinrent au-devant des Espagnols avec une résolution surprenante. On s'aperçut qu'ils étaient conduits avec plus d'ordre et de justesse qu'on ne leur en connaissait; ils tiraient ensemble; ils défendaient leurs postes sans confusion. A peine les Espagnols furent-ils engagés dans la ville que tous les ponts furent levés pour leur couper la retraite; il se trouva des Mexicains jusque dans les canaux pour les percer de leurs flèches ou de leur zagaies lorsqu'ils approchaient des bords. Les châteaux de bois furent brisés par des pierres d'une énorme grosseur, qui devaient avoir été transportées dans cette vue sur les terrasses. On combattit pendant la plus grande partie du jour : les Espagnols et leurs alliés se voyaient disputer le terrein de tranchée en tranchée; la ville en souffrit beaucoup; plusieurs maisons furent brûlées, et les Mexicains s'approchant de plus près des armes à feu, perdirent encore plus de monde que dans les deux actions précédentes. A l'approche de la nuit Cortez, maître de plusieurs postes qu'il ne désirait pas de

garder, conçut qu'il avait peu d'utilité à tirer de son expédition et ne se servit de ses avantages que pour retourner heureusement au quartier : il avait perdu quarante hommes, la plupart à la vérité Tlascalans; mais les deux tiers de ses Espagnols étaient blessés et lui-même avait la main percée d'un coup de flèche.

Sa blessure lui servit de prétexte pour se retirer au fond de son appartement ; mais comme il le dit lui-même il y portait une plaie plus profonde; il revenait convaincu qu'il lui était impossible de soutenir cette guerre sans perdre son armée et sa réputation : il ne pouvait penser sans une vive douleur à quitter la capitale du Mexique, et toutes ses lumières ne lui offraient aucune ressource pour s'y maintenir.

Après avoir passé la nuit dans cette agitation il reçut dès la pointe du jour un autre sujet de chagrin par la déclaration de Montézuma, qui désespérant de ramener ses sujets à la soumission tant qu'ils verraient les Espagnols si près d'eux, lui ordonna d'un ton absolu de se disposer à partir. Quoique cet ordre parût dicté par la crainte plutôt que par l'autorité, Cortez, persuadé que la retraite était nécessaire, prit le parti de lui répondre qu'il était prêt à lui obéir, mais qu'il le priait de faire quitter les armes aux Mexicains avant qu'un seul Espagnol sortît du quartier; cependant pour soutenir sa fierté il ajouta que l'obstination des Mexicains le touchant moins que son respect pour

l'empereur, c'était ce dernier sentiment qui lui faisait laisser à sa majesté le soin de punir les coupables, et qu'il lui suffisait de son épée pour se faire respecter dans sa marche. Montézuma, qui n'avait pas compté sur une décision si prompte, parut respirer après cette réponse, et ne pensa qu'à donner des ordres pour faire exécuter une condition qu'il trouvait juste.

Pendant qu'il se livrait à ce soin on entendit sonner l'alarme dans toutes les parties du quartier : Cortez y courut, et trouva ses gens occupés à soutenir un nouvel assaut des Mexicains, qui, fermant les yeux au péril, s'étaient avancés si brusquement que leur avant-garde, emportée par le mouvement de ceux qui la suivaient, se trouva tout d'un coup au pied du mur; ils y sautèrent en plusieurs endroits sur le rempart. Les Espagnols avaient heureusement dans la grande cour du château un corps de réserve qui fut distribué aux postes les plus faibles; mais Cortez n'avait jamais eu tant besoin de sa diligence et de sa valeur. Montézuma, informé de l'embarras des Espagnols, envoya dire à leur général que dans une conjoncture si pressante et suivant la résolution qu'ils avaient prise ensemble il jugeait à propos de se montrer à ses sujets pour leur donner ordre de se retirer, et pour inviter les nobles à lui venir exposer paisiblement leurs prétentions. Cortez approuva d'autant plus cette ouverture qu'elle pouvait donner quelques momens de repos à ses soldats.

L'empereur, quoique fort agité et incertain du succès, se hâta de prendre tous les ornemens de sa dignité, le manteau impérial, le diadème et toutes les pierreries qu'il ne portait que dans le plus grand appareil de sa puissance : cette pompe lui parut nécessaire pour se faire reconnaître et pour imposer du respect. Il se rendit avec les nobles Mexicains qui étaient demeurés à son service sur le rempart opposé à la principale avenue du château. Les soldats Espagnols de ce poste formèrent deux haies à ses côtés : Un de ses officiers s'avançant jusqu'au parapet, avertit les habitans à haute voix de préparer leur attention et leur respect pour le grand Montézuma, qui venait écouter leurs demandes et les honorer de ses faveurs. A ce nom les mouvemens et les cris s'apaisèrent. Une partie des mutins se mit à genoux; quelques-uns se prosternèrent jusqu'à baiser la terre. L'empereur après avoir parcouru des yeux toute l'assemblée les arrêta sur les nobles, et distinguant tous ceux qu'il connaissait il leur commanda de s'approcher : il les appela par leurs noms; il leur prodigua les titres de parens et d'amis. Leur silence paraissant répondre de leurs dispositions il les remercia du zèle qu'ils faisaient éclater pour sa liberté ; mais après avoir ajouté qu'il était fort éloigné de leur en faire un crime, quoiqu'il y trouvât de l'excès, il les assura qu'ils s'étaient trompés s'ils avaient cru que les Espagnols le retinssent malgré lui ; que c'était volon-

tairement qu'il demeurait avec eux pour s'instruire de leurs usages, pour reconnaître le respect qu'ils lui avaient toujours rendu et pour marquer une juste considération au puissant monarque qui les avait envoyés; qu'il avait pris néanmoins la résolution de les congédier, et qu'ils consentaient eux-mêmes à s'éloigner incessamment de sa cour; mais qu'il ne pouvait exiger avec justice que leur obéissance prévînt celle de ses sujets. Là-dessus il donna ordre à tous ceux qui le reconnaissaient pour leur maître de quitter les armes et de retourner paisiblement à la ville, contens comme ils devaient l'être de sa parole et du pardon qu'il leur accordait.

Ce discours fut écouté sans interruption et personne n'eut l'audace d'y répondre, mais personne aussi ne parut disposé à quitter les armes : un profond silence, qui continua pendant quelques momens, semblait marquer de l'incertitude; le bruit ne recommença que par degrés; il venait de ceux qui travaillaient sourdement à rallumer le feu, et le nombre en était fort grand, puisque suivant quelques écrivains on avait déjà fait l'élection d'un nouvel empereur, ou que suivant les autres elle était du moins résolue.

Enfin la sédition reprit toute sa force : on entendit crier que Montézuma n'était plus empereur du Mexique; qu'il était un lâche, un traître et le vil esclave des ennemis de la nation : en vain s'efforça-t-il de s'attirer de l'attention par di-

vers signes; les cris furent accompagnés d'une nuée de traits qui paraissaient lancés contre lui. Deux soldats espagnols, que Cortez lui avait donnés pour gardes, le couvrirent de leurs boucliers; mais tous leurs soins ne purent le garantir de plusieurs coups de flèche, ni d'une pierre qui l'atteignit à la tête et qui le fit tomber sans aucun sentiment. Cet accident fut ressenti de Cortez comme le plus cruel contre-temps qui pût arriver : il fit transporter ce malheureux monarque à son appartement, et dans son premier trouble il courut à la défense avec un emportement terrible; mais il se vit privé de la satisfaction de se venger; les ennemis n'eurent pas plus tôt vu tomber leur maître que reconnaissant l'énormité de leur crime ils furent saisis d'une affreuse épouvante qui les fit fuir et disparaître en un moment comme s'ils eussent été poursuivis par la colère du ciel.

L'empereur était revenu à lui, mais avec tant de désespoir et d'impatience qu'il fallut retenir ses mains pour l'empêcher d'attenter à sa vie; il ne pouvait soutenir l'idée d'avoir été réduit à cet état par ses sujets : il rejetait les secours; il poussait d'effroyables menaces, qui se terminaient par des gémissemens et des pleurs. Le coup qu'il avait reçu à la tête parut dangereux; mais ses agitations le rendirent bientôt mortel; il expira le troisième jour en chargeant, dit-on, les Espagnols de sa vengeance, mais sans avoir voulu prêter l'oreille à leurs instructions.

Cortez prit d'abord le parti d'assembler les officiers mexicains qui n'avaient jamais quitté leur maître et d'en choisir six qu'il chargea de porter son corps dans la ville. Quelques sacrificateurs, qui avaient été pris dans les actions précédentes, servirent de cortége, avec ordre de dire aux chefs des séditieux « que le général étranger leur en-« voyait le corps de leur empereur massacré par « leurs mains, et que ce crime donnait un nou-« veau droit à la justice de ses armes; qu'en ex-« pirant Montézuma l'avait chargé de la vengeance « de cet attentat; mais que le prenant pour l'ef-« fet d'une brutale impétuosité du peuple, dont « les nobles avaient reconnu sans doute et châ-« tié l'insolence, il en revenait encore aux pro-« positions de paix; qu'ils pouvaient envoyer des « députés pour entrer en conférence et s'assurer « d'obtenir des conditions raisonnables; mais « que s'ils tardaient à profiter de ses offres ils se-« raient traités comme des rebelles et des parri-« cides. »

Les seigneurs mexicains partirent avec le corps de Montézuma, sur leurs épaules : on remarqua du haut des murs que les séditieux venaient le reconnaître avec respect, et qu'abandonnant leurs postes ils se rassemblaient tous pour le suivre. Bientôt la ville retentit de gémissemens qui durèrent toute la nuit, et le lendemain à la pointe du jour le corps fut transporté avec beaucoup de pompe à la montagne de Chapultepeca, sépulture

des empereurs du Mexique, où leurs cendres étaient religieusement conservées.

Les Mexicains n'avaient fait aucun mouvement considérable pendant que l'empereur avait langui de ses blessures, et Cortez commençait à se flatter que cette suspension d'armes venait du remords de leur crime ou de la crainte du châtiment qu'ils devaient attendre de la colère de Montézuma; mais il apprit par quelques informations de ses émissaires qu'ils avaient employé ces trois jours à se donner un nouveau maître, et qu'ils avaient couronné Quetlavaca, cacique d'Iztacpalapa et second électeur de l'empire. Les officiers qui étaient sortis avec le corps de Montézuma s'étant dispensés de revenir cette opiniâtreté fit mal juger des dispositions du nouveau monarque. Cortez ne souhaitait au fond que de faire sa retraite avec honneur; ses forces ne lui permettaient pas d'entreprendre sérieusement la conquête d'une grande ville, où le nombre des habitans croissait tous les jours par le soin que les caciques avaient eu d'appeler les troupes des provinces; mais dans la résolution où il était de revenir avec une armée plus nombreuse et de faire valoir le prétexte de venger Montézuma il voulait laisser aux Mexicains une plus haute idée que jamais de la supériorité de ses lumières et de la valeur des Espagnols : ce dessein occupait toutes ses réflexions lorsqu'il vit recommencer la guerre avec un ordre dont il n'avait point encore vu d'exemple au Mexique.

Le jour même des funérailles de Montézuma toutes les rues voisines du quartier furent garnies d'un grand nombre de troupes, dont quelques-unes s'établirent dans les tours d'un temple peu éloigné, d'où l'on pouvait battre avec l'arc et la fronde une partie du logement des Espagnols. Ils auraient pu fortifier ce poste s'ils avaient eu assez de forces pour les diviser : on montait par cent degrés à la terrasse du temple, qui soutenait plusieurs tours, où les Mexicains portèrent des munitions d'armes et de vivres pour plusieurs jours. Cortez sentit la nécessité de les déloger d'un lieu d'où ils pouvaient l'incommoder beaucoup : tous les délais étant dangereux il se hâta de faire sortir la plus grande partie de ses gens, dont il forma plusieurs bataillons pour défendre les avenues et couper le passage aux secours. Escobar fut nommé pour l'attaque du temple avec sa compagnie et cent autres soldats d'élite. Pendant qu'on se saisissait des avenues en écartant les ennemis à coups d'arquebuse il marcha vers le temple, où il se rendit maître du vestibule et d'une partie des degrés avec si peu de résistance qu'il jugea que le dessein des ennemis était de lui laisser le temps de s'engager : en effet ils parurent aux balustrades qui leur servaient de parapets, et leur décharge fut si furieuse qu'elle força les Espagnols de s'arrêter. Escobar fit tirer sur ceux qui se découvraient, mais il ne put soutenir une seconde décharge, qui fut encore plus

violente. Ils avaient préparé de grosses pierres et des pièces de bois qu'ils poussaient du haut des degrés, et dont la rapidité croissant par la pente, fit reculer trois fois les Espagnols : quelques-unes de ces pièces étaient à demi enflammées par une faible et ridicule imitation des armes à feu. On était obligé de s'ouvrir pour éviter le choc, et les rangs ne pouvaient se rompre sans perdre nécessairement du terrein.

Cortez, qui courait à cheval dans tous les lieux où l'on combattait, reconnut l'obstacle qui arrêtait la troupe d'Escobar; ne consultant que son courage il mit pied à terre, se fit attacher une rondache au bras où il était blessé, se jeta sur les degrés l'épée à la main, et son exemple inspira tant de courage à ses gens qu'ils ne connurent plus le péril : dans un instant les difficultés furent vaincues; on gagna heureusement la terrasse, où l'on en vint aux mains à coups d'epée et de massue. La plupart des Mexicains étaient des nobles, et leur résistance prouva quelle différence l'amour de la gloire est capable de mettre entre les hommes : ils se laissaient couper en pièces plutôt que d'abandonner leurs armes; quelques-uns se précipitèrent par-dessus les balustrades dans l'opinion qu'une mort de leur choix était la plus glorieuse. Tous les ministres du temple après avoir appelé par de grands cris le peuple à la défense de leurs dieux moururent en combattant, et dans l'espace d'un quart d'heure

Cortez se vit maître de ce poste par le massacre de cinq cents hommes qui le gardaient.

Il fit transporter dans son quartier les vivres qu'il trouva dans les magasins du temple, et les Tlascalans furent chargés de mettre le feu aux tours, qui furent consumées en un instant. Le combat durait encore à l'entrée des rues, surtout dans celle de Tacuba, dont la largeur donnait plus de facilité aux Mexicains pour s'approcher, et par conséquent plus d'embarras aux Espagnols: Cortez qui s'en aperçut remonta aussitôt à cheval, et passant le bras blessé dans les rênes il s'arma d'une lance pour voler au secours de ses gens avec quelques cavaliers qui le suivaient. Le choc des chevaux rompit d'abord les ennemis, et chaque coup de lance était mortel dans d'épaisseur de la foule : cependant Cortez fut emporté si loin par son ardeur que se trouvant séparé de ses gens lorsqu'il se reconnut il vit sa retraite coupée par le gros des ennemis qui fuyaient devant son infanterie; dans cette extrémité il se hâta de prendre une autre rue, qu'il jugea plus libre; mais il ne marcha pas long-temps sans rencontrer un parti d'ennemis qui menaient prisonnier André de Duéro, un de ses meilleurs amis, tombé entre leurs mains par la chute de son cheval; ils le conduisaient au premier temple pour le sacrifier aux idoles. Ce dessein qui avait suspendu leur fureur lui sauva heureusement la vie : Cortez poussa au milieu de la troupe, écarta ceux qui

tenaient son ami, et le mit en état de se servir d'un poignard qu'ils avaient eu l'imprudence de lui laisser. Duéro en tua quelques Mexicains, et trouva le moyen de reprendre sa lance et son cheval : alors les deux amis se joignirent et percèrent ensemble au travers de la foule jusqu'au premier corps des Espagnols, qui avaient fait tourner le dos de toutes parts aux ennemis. Cortez compta toujours cette aventure entre les plus heureuses de sa vie. Il fit sonner la retraite ; tous ses soldats revinrent accablés de fatigue ; mais la joie de sa victoire fut augmentée par celle qu'il eut de n'avoir pas perdu un seul homme et de ne trouver qu'un petit nombre de blessés.

Le jour suivant quelques députés des caciques s'avancèrent au pied du mur avec des signes de paix, et Cortez ayant paru lui-même pour les recevoir ils lui déclarèrent de la part du nouvel empereur que ce prince était résolu de faire cesser les attaques et de laisser aux Espagnols la liberté de se retirer jusqu'à la mer, mais à condition qu'ils ne prendraient que le temps nécessaire pour le voyage et qu'ils accepteraient sur-le-champ cette offre, sans quoi il leur jurait une haine implacable, qui ne finirait que par leur destruction. Il faisait ajouter que l'expérience lui avait appris qu'ils n'étaient pas immortels, et que la mort de chaque Espagnol dût-elle lui coûter vingt-cinq mille hommes il en resterait encore assez pour chanter sa dernière victoire. Cortez répondit qu'il

n'avait jamais prétendu à l'immortalité; mais qu'avec le petit nombre de ses gens, dont il connaissait le courage et la supériorité sur tous les autres hommes, il se croyait capable de détruire l'empire du Mexique; que néanmoins affligé de ce que les Mexicains avaient souffert par leur obstination, il ne songeait qu'à se retirer depuis que son ambassade avait cessé par la mort du grand Montézuma, dont la bonté le retenait à la cour, et qu'il ne demandait que des conditions raisonnables pour exécuter cette résolution. Les députés parurent satisfaits de sa réponse et convinrent d'une suspension d'armes en attendant d'autres explications : mais rien n'était plus éloigné de l'intention des Mexicains que d'ouvrir le chemin de la retraite à leurs ennemis; ils pensaient au contraire à se donner le temps de leur couper tous les passages pour les resserrer plus que jamais dans leur quartier et les affamer par un siége opiniâtre qui les livrerait tôt ou tard à leur discrétion. Ils regrettaient à la vérité plusieurs caciques du cortége de Montézuma qui se trouvaient au pouvoir des Espagnols et qui étaient menacés de périr avec eux par la faim; mais on décida dans le conseil du nouvel empereur qu'ils seraient trop heureux de mourir pour la patrie : le seul qu'ils se crurent obligés de délivrer par respect pour leurs dieux fut le chef des sacrificateurs, qui était dans la même prison et qu'ils révéraient comme la seconde personne de l'état. C'était particulièrement

dans cette vue qu'ils avaient proposé la suspension d'armes, et leur adresse eut le succès qu'ils s'en étaient promis. Les mêmes députés retournèrent le soir au quartier : ils firent entendre que pour éviter les contestations et les retardemens Cortez devait choisir quelque Mexicain d'une considération qui méritât la confiance de l'empereur et le charger de ses instructions. Cet expédient ayant paru sans difficulté on n'eut plus de peine à s'accorder sur le choix du grand sacrificateur; il sortit après avoir été soigneusement informé des conditions qu'on désirait pour la facilité du chemin et de tout ce qui regardait les otages, dont Cortez réglait le nombre et la qualité : mais on fut désabusé le lendemain en reconnaissant que les ennemis avaient investi le quartier dans une enceinte plus éloignée que les précédentes; qu'ils faisaient des tranchées et des remparts à la tête des chaussées; qu'ils rompaient tous les ponts et qu'ils avaient envoyé des travailleurs en grand nombre pour embarrasser le chemin de Tlascala.

Lorsqu'il ne put lui en rester aucun doute il revint à sa méthode ordinaire, qui était de bannir l'irrésolution dès qu'il avait connu les obstacles et de fixer aussitôt le choix du remède : sans expliquer son dessein il commença par donner des ordres pour la construction d'un pont mobile, de grosses solives et de planches assez fortes pour soutenir l'artillerie : sur le plan qu'il en fit lui-même quarante hommes devaient suffire pour le

remuer et le conduire aisément; ensuite assemblant tous ses officiers il leur exposa le danger de leur situation et toutes les voies qu'ils avaient à tenter dans cette extrémité. On ne pouvait être partagé sur la nécessité du départ : mais on agita long-temps s'il fallait prendre le temps de la nuit : ceux qui préféraient le jour faisaient valoir la difficulté de marcher dans les ténèbres avec l'artillerie et le bagage par des routes incertaines, élevées sur l'eau, avec l'embarras de jeter des ponts et de reconnaître les passages : les autres se formaient des images encore plus terribles d'une retraite en plein jour, tandis que les travaux de l'ennemi devaient faire juger qu'il était résolu d'embarrasser leur sortie. Quel moyen de risquer un combat continuel au passage du lac, où l'on ne pouvait dresser les rangs ni se servir de la cavalerie, sans compter qu'on aurait les flancs découverts aux canots des Mexicains dans le temps qu'il faudrait encore les percer en tête et les soutenir par derrière ? La plupart des voix se réunirent pour la résolution de partir la nuit, et Cortez qui n'avait remis ce point à la pluralité des suffrages que pour éviter de prendre sur soi l'événement, parut se rendre à l'opinion du plus grand nombre. Une si grande entreprise ne fut pas renvoyée plus loin qu'à la nuit suivante dans la crainte de laisser du temps aux ennemis pour augmenter les obstacles : on pressa si vivement la construction du pont qu'il fut achevé à la fin du jour ; mais cette préci-

pitation fit oublier que, les Mexicains ayant déjà rompu la digue en plusieurs endroits, on avait besoin de plus d'un pont, ou plutôt on se reposa trop sur la facilité qu'on se promettait de le transporter d'un canal à l'autre.

Vers la nuit on envoya deux prisonniers à la ville sous prétexte de hâter la conclusion du traité et dans l'espérance de tromper les Mexicains par cette feinte en leur faisant juger qu'on attendait tranquillement leur réponse; mais Cortez ne pensait qu'à profiter d'un temps précieux. Il donna ses ordres avec des soins et des précautions qui semblaient tout embrasser : deux cents Espagnols, qui devaient composer l'avant-garde avec les plus braves Tlascalans et vingt cavaliers, reçurent pour chefs Gonsalez de Gondoval, Azebedo, Ordaz, André Tapia et Lugo; l'arrière-garde, un peu plus nombreuse, fut confiée aux officiers qui étaient venus avec Narvaëz sous le commandement de Pierre d'Alvarado et de Jean Vélasquez de Léon; le corps de bataille, composé du reste des troupes, fut chargé de la conduite de l'artillerie, du bagage et des prisonniers. Cortez réserva près de sa personne cent soldats choisis sous les capitaines Alphonse d'Avila, Olid et Bernardin Tapia pour être en état de veiller sur ses trois divisions et de porter du secours aux endroits les plus pressans. Après avoir expliqué ses intentions il se fit apporter le trésor qui avait été jusqu'alors sous la garde de Christophe de Gusman:

il tira le quint de la couronne pour le remettre aux officiers royaux, et quelques chevaux blessés en furent chargés; le reste montait à plus de sept cent mille écus, qu'il résolut d'abandonner en déclarant qu'il serait honteux pour des guerriers d'occuper leurs mains à porter de l'or pendant qu'elles devaient être employées à la défense de leur vie et de leur honneur. Cependant la plupart des soldats paraissant touchés de cette perte et n'approuvant point un dessein si généreux, il ajouta quelques mots par lesquels il fit concevoir que chacun pouvait prendre ce qu'il se croyait capable de porter dans sa marche : c'était donner trop de confiance à la discrétion du soldat, aussi la plupart se chargèrent-ils avec une imprudente avidité, qu'ils reconnurent trop tard et qui leur coûta cher.

Il était près de minuit lorsque les Espagnols sortirent du quartier : leurs sentinelles et leurs coureurs n'ayant découvert aucune apparence de mouvement du côté de la ville ils marchèrent quelque temps à la faveur des ténèbres et de la pluie dans un silence auquel la soumission n'eut pas plus de part que la crainte. Le pont volant fut porté jusqu'au premier canal et l'avant-garde s'en servit heureusement; mais le poids de l'artillerie et des chevaux ayant engagé cette masse dans la boue et dans les pierres on jugea qu'il serait difficile de la retirer assez promptement pour la transporter aux autres ouvertures avant la fin

de la nuit. Les officiers donnaient leurs ordres et l'ardeur était extrême à les exécuter. Cortez qui était passé avec la première troupe la fit avancer sous le commandement de ses chefs pour dégager la chaussée par degrés, et demeura sur le bord du passage avec quelques-uns de ses plus braves gens; mais avant que le corps de bataille eût achevé de passer on se vit dans la nécessité de prendre les armes.

L'adresse des Mexicains est remarquée avec admiration par les historiens : ils avaient observé tous les mouvemens de leurs ennemis avec une dissimulation dont on ne les avait pas crus capables; par quelque voie qu'ils eussent appris la résolution du départ ils avaient employé la première partie de la nuit à couvrir le lac des deux côtés de la digue d'une multitude de canots armés, et s'aidant aussi de l'obscurité ils avaient attendu que l'avant-garde fût engagée sur la chaussée pour commencer leur attaque. Cette entreprise fut conduite avec tant de mesure que dans le même temps qu'ils firent entendre l'effroyable bruit de leurs cris et de leurs instrumens militaires on sentit les atteintes de leurs flèches. D'un autre côté leurs troupes de terre étant tombées sur l'arrière-garde le combat devint général avec le désavantage pour les trois divisions espagnoles de ne pouvoir se rassembler dans leur situation, ni se prêter le moindre secours; aussi furent-elles si maltraitées que, de l'aveu même de Cortez dans sa relation, si

les Mexicains qui avaient des troupes de reste avaient eu la précaution d'en jeter une partie au bout de la digue il ne serait pas échappé un seul de ses gens, et tous ces braves guerriers auraient trouvé leur tombeau dans le lac.

Le jour commençait à paraître lorsque tous les débris de l'armée, rassemblés sur le bord du lac, allèrent se poster près de Tacuba, ville fort peuplée, qui donnait son nom à la principale rue de la capitale : on y pouvait craindre quelque insulte des habitans; mais Cortez crut devoir en courir les risques autant pour ôter l'air de fuite à sa retraite que pour recueillir ceux qui pouvaient s'être échappés du combat. Cette précaution sauva quelques Espagnols et quantité de Tlascalans qui s'étant jetés à la nage étaient arrivés au bord du lac, où ils s'étaient cachés dans les champs voisins. On trouva dans la revue générale de l'armée qu'il manquait deux cents Espagnols, plus de mille Tlascalans et tous les prisonniers mexicains, dont les uns étaient échappés à leur garde et les autres avaient péri dans l'obscurité par les armes de leur nation. Aguilar et Marina avaient passé fort heureusement le lac, et toute l'armée, qui sentait l'importance de leur conservation, revit avec des transports de joie deux personnes si nécessaires pour traverser des nations inconnues ou suspectes et pour se concilier celles dont on espérait l'assistance. La plus vive douleur de Cortez venait de la perte de ses officiers : pendant

que le brave Alvarado réglait l'ordre de la marche il s'assit sur une pierre, où, se livrant à ses tristes réflexions, il s'attendrit jusqu'à répandre des larmes [1]. On remarqua ses agitations, et ce témoignage de sensibilité le fit chérir de ses troupes autant que sa prudence et son courage l'en avaient toujours fait respecter.

Il eût un bonheur auquel il s'attendait peu; les Mexicains lui donnèrent le temps de respirer. Cette inaction de ses ennemis vint d'un accident qu'il ignorait et qu'il n'apprit que par d'autres événemens. Deux des fils de Montézuma, qui n'avaient pas quitté leur père depuis l'arrivée des Espagnols, se trouvèrent entre les prisonniers qui avaient été massacrés : ces malheureux princes ayant été reconnus le peuple de Mexico, qui respectait le sang impérial jusqu'à l'adoration, fut saisi d'une sorte de terreur qui se répandit dans tous les ordres de l'état. Le nouvel empereur, forcé d'entrer dans la douleur publique pour flatter l'esprit de ses sujets, fit suspendre tous les mouvemens de guerre et donna ordre que les funérailles des deux princes fussent commencées avec les cris et les gémissemens ordinaires jusqu'au jour où leurs corps devaient être conduits à la sépulture de leurs ancêtres. Ainsi les vertus des Mexicains tournèrent plus d'une fois contre eux et combattirent pour leurs ennemis.

[1] Le souvenir de cette nuit fatale s'est conservé dans la Nouvelle-Espagne et on ne lui donne d'autre nom que *Noche Triste*, la Triste nuit.

L'armée se mit en marche vers Tlascala sous la conduite des troupes de cette nation : elle ne fut pas long-temps sans découvrir quelques compagnies de Mexicains qui la suivaient sans oser trop s'approcher ; elles étaient sorties de Tacuba, d'Escapulzaco et de Tenecuyao par l'ordre de l'empereur pour arrêter les Espagnols jusqu'à la fin des cérémonies funèbres, et d'abord elles marchèrent à quelque distance, d'où elles ne pouvaient les offenser que par leurs cris ; mais s'étant jointes à quantité d'autres qui venaient successivement de divers côtés elles s'approchèrent d'un air si menaçant qu'on fut obligé de faire face pour les recevoir. Cortez étendit autant qu'il put ses gens sur un même front, et mit aux premiers rangs toutes les armes à feu. Dans la nécessité de combattre en pleine campagne il voulait éviter d'être enveloppé. Ses cavaliers firent des irruptions sanglantes et refroidirent beaucoup les ennemis ; et les arquebusiers faisant tomber les plus ardens il n'était incommodé que de quelques flèches qui lui causèrent peu de mal dans l'éloignement ; mais lorsqu'il vit croître le nombre des ennemis il résolut de s'avancer vers une hauteur sur laquelle il découvrit quelques bâtimens et qui semblait commander toute la plaine. Ce mouvement fut d'autant plus difficile que les Mexicains, pressant leur attaque aussitôt qu'ils le virent en marche, l'obligeaient à tous momens de faire tête pour les repousser : cependant à la faveur d'un feu conti-

nuel et surtout avec le secours des chevaux, dont la seule vue causait encore de l'épouvante aux ennemis, il arriva heureusement au pied de la hauteur, où il s'arrêta pendant qu'il faisait visiter ce poste et que ses gens y montaient par toutes les avenues. Divers pelotons d'arquebusiers qu'il plaça sur la pente ôtèrent aux ennemis le courage de tenter un assaut et donnèrent aux Espagnols le temps de se fortifier : ce lieu, qu'ils regardèrent comme leur salut, était un temple d'idoles que les Mexicains invoquaient pour la fertilité de leurs moissons. L'enceinte de l'édifice était spacieuse et fermée d'un mur flanqué de tours, qu'avec un peu de travail on pouvait rendre capable d'une bonne défense. La joie fut si vive de se trouver dans une retraite qu'on crut devoir à la protection du ciel que cette réflexion subsistant même après le péril Cortez y fit bâtir dans la suite un ermitage sous le nom de *Los Remedios*. Les ennemis après avoir employé le reste du jour en cris et en menaces se retirèrent suivant leur usage à l'entrée de la nuit.

Il était question de délibérer entre deux partis dont il semblait qu'on avait le choix; celui de se maintenir dans un poste où l'on croyait pouvoir défier les Mexicains et celui de se remettre en marche dans le cours même de la nuit; mais la nécessité des vivres, qui commençait à se faire sentir, ayant fait abandonner le premier on résolut malgré la fatigue des soldats et des chevaux

de partir après quelques heures de repos : ce délassement fut si court que l'ordre fut donné avant minuit. Cortez fit allumer des feux pour cacher sa résolution aux ennemis : il donna le commandement de l'avant-garde à Ordaz avec les plus fidèles Tlascalans pour guides ; et l'aventure du lac, dont il ne pouvait se consoler, lui fit prendre le parti de demeurer lui-même à l'arrière-garde pour assurer la tranquillité des autres aux dépens de la sienne. On fit deux lieues dans les ténèbres, et la pointe du jour ayant fait découvrir un autre temple moins élevé que le premier, mais assez bien situé pour n'y laisser craindre aucune attaque, on s'y arrêta dans le seul dessein d'observer la campagne et de prendre de nouvelles mesures pour la marche du jour. Quelques troupes de paysans qui couraient en désordre n'empêchèrent point l'armée de quitter ce poste pour continuer sa marche à leurs yeux : elle essuya leurs cris, leurs insultes et les pierres qu'ils jetaient des montagnes, mais sans être obligée d'en venir aux armes. Deux lieues plus loin on reconnut un bourg dont Cortez résolut de s'ouvrir l'entrée pour s'y procurer des rafraîchissemens à toutes sortes de risques. On eut peu de peine à mettre les habitans en fuite ; mais on trouva si peu de vivres qu'après y avoir passé un jour on continua la marche par un pays rude et stérile, où les difficultés et les besoins ne firent qu'augmenter. La faim et la soif avaient jeté les soldats dans le der-

nier accablement; ils étaient réduits à manger les herbes et les racines sans en connaître la nature et sur le témoignage des seuls Tlascalans, qu'on détachait continuellement pour les cueillir. Un cheval blessé qui mourut alors fût distribué aux malades. Cette fâcheuse marche ayant duré plusieurs jours sans autre adoucissement que la tranquillité où l'on était de la part des Mexicains on arriva vers le soir à l'entrée d'un petit bourg, dont les habitans, loin de se retirer comme tous ceux qu'on avait rencontrés jusqu'alors, témoignèrent autant de joie que d'empressement à servir les Espagnols; mais ces soins et ces caresses étaient un stratagème pour les arrêter et pour les faire donner de meilleure foi dans le piége qui les attendait. Ils ne laissèrent pas d'en tirer un avantage considérable pour rétablir leurs forces : on leur apporta des vivres en abondance; ils en reçurent même des bourgs voisins, qui contribuèrent sans violence au soulagement des étrangers et qui semblaient vouloir leur faire oublier ce qu'ils avaient souffert dans une route si pénible.

L'armée se remit en marche vers la montagne d'Ottumba, dont la côte opposée donnait sur une vallée du même nom et qu'il fallait nécessairement traverser pour arriver sur les terres des Tlascalans. On reconnut en quittant le bourg que les habitans prenaient des manières fort différentes et que leurs discours n'étaient plus que des railleries qui semblaient témoigner une autre espèce

de joie. Marina observa qu'ils répétaient entre eux : « Allez, brigands, vous serez bientôt dans « un lieu où vous périrez tous ! » Un langage de cette nature donna de l'inquiétude à Cortez; il ne douta point que l'armée ne fût menacée d'une embuscade ou de quelque autre trahison; il avait remarqué plus d'une fois dans les Mexicains cet empressement maladroit à découvrir ce qu'ils avaient le plus d'intérêt de cacher. Ses soupçons ne retardèrent point sa marche, mais il en prit occasion d'animer ses troupes, et s'étant fait précéder de quelques coureurs il apprit d'eux que du haut de la montagne on découvrait dans la vallée une multitude innombrable d'ennemis; c'était non seulement la même armée qui s'était retirée la première nuit, mais le rassemblement régulier des principales forces de l'empire, qui ayant été convoquées à Mexico pour attaquer les Espagnols dans leur quartier, avaient reçu ordre après leur départ de s'avancer par divers chemins jusqu'à la vallée d'Otumba, où leurs ennemis devaient nécessairement passer, et d'y faire un dernier effort pour les accabler par le nombre : elles avaient marché avec tant de diligence qu'elles occupaient déjà toute la vallée. Un projet concerté avec cette justesse paraît digne des lumières et de l'expérience des nations les plus éclairées. Ces troupes étaient composées de différens peuples qui se faisaient distinguer par la diversité de leurs enseignes et de leurs plumes : au centre le général de

l'empire élevé sur une magnifique litière, paraissait donner ses ordres et les faire exécuter à sa vue; il portait l'étendard impérial, qui n'était jamais confié à d'autres mains que les siennes et qu'on n'employait que dans les plus importantes occasions; c'était un filet d'or massif pendant au bout d'une pique et couronné de plusieurs plumes, qui tiraient beaucoup d'éclat de la variété de leurs couleurs.

Ce spectacle, que Cortez eut bientôt lui-même, le jeta dans un étonnement dont il ne revint que pour implorer le secours du ciel : il ne pouvait s'imaginer d'où tant d'hommes armés étaient sortis, et lorsque les Tlascalans lui eurent fait reconnaître aux enseignes ceux qu'il avait déjà rencontrés, en lui expliquant le chemin qu'ils avaient dû prendre pour une marche si prompte, il comprit à quoi il était redevable du repos dont on l'avait laissé jouir dans la sienne. Toutes ses espérances ne consistant plus que dans la valeur de ses troupes il leur déclara qu'il était question de mourir ou de vaincre : sa première résolution fut de s'ouvrir un passage au travers des ennemis dans l'endroit le plus étroit de la vallée, où il semblait que l'espace leur manquant pour s'étendre devant lui il n'aurait à forcer que ceux qui occupaient ce terrein sans craindre l'effort de leurs plus nombreuses légions, qui demeureraient inutiles des deux côtés ou qui ne pourraient l'incommoder beaucoup dans l'éloignement : il forma suivant

cette idée une seule colonne de son infanterie, dont toutes les files furent bordées alternativement d'arquebuses et de piques. La cavalerie, qui était en possession d'épouvanter les Mexicains par le seul mouvement des chevaux, fut rangée en partie au front pour ouvrir leurs premiers rangs, en partie à dos pour les empêcher de se rejoindre. On descendit dans cet ordre. La première décharge des arquebuses et des arbalètes se fit avec tant d'intelligence et de succès qu'elle ôta le temps aux ennemis qu'on avait en face de lancer leurs flèches et leurs dards : ils furent chargés aussitôt à coups de pique et d'épée tandis que les cavaliers perçaient en rompant tout ce qui se trouvait devant eux. On gagna beaucoup de terrein à cette première charge; cependant les Mexicains combattirent avec tant d'opiniâtreté qu'à mesure qu'ils étaient forcés de se retirer par la cavalerie et par les armes à feu un autre mouvement les repoussait sur le terrein qu'ils avaient perdu. La vallée ressemblait à une mer agitée par le flux et le reflux de ses vagues. Cortez, qui s'était placé à la tête des cavaliers, où il faisait un carnage terrible avec sa lance, commençait à craindre que cette continuelle agitation n'épuisât les forces de ses gens, lorsque en jetant les yeux de toutes parts il fut secouru par une de ces inspirations subites que le danger même produit quelquefois, mais qu'il ne produit que dans les hommes supérieurs.

A la vue de l'étendard impérial qui se faisait re-

marquer à quelque distance il se souvint d'avoir entendu dire que tout le sort des batailles consistait parmi ces barbares dans l'étendard général, dont la perte ou le gain décidait de la victoire entre deux partis ; ne pouvant douter du trouble et de l'épouvante que le mouvement de ses chevaux causait aux ennemis il résolut de faire un effort extraordinaire pour enlever cette fatale enseigne. Il appela Sandoval, Alvarado, Olid et Avila, auxquels il communiqua son dessein, et suivi de ces quatre braves avec une partie des cavaliers qu'ils avaient sous leurs ordres il poussa au grand galop vers le général des Mexicains : les chevaux n'ayant pas manqué de s'ouvrir un passage il pénétra heureusement jusqu'à l'étendard, qui était environné d'un corps de nobles ; et pendant que ses compagnons écartaient cette garde à coups d'épée il porta au général un coup de lance qui le fit tomber de sa litière. Les nobles étant déjà dispersés un simple cavalier descendit de son cheval, ôta au général le peu de vie qui lui restait et prit l'étendard, qu'il présenta respectueusement à Cortez.

Les barbares n'eurent pas plus tôt vu ce précieux dépôt au pouvoir de l'ennemi qu'ils abattirent les autres enseignes, et que jetant leurs armes ils prirent de tous côtés la fuite vers les bois qui couvraient le revers des montagnes : dans un instant le champ de bataille demeura libre aux Espagnols. Cortez fit poursuivre les

fuyards parce qu'il était important de les disperser. Il avait reçu à la tête un coup de pierre qui avait percé son casque et qui lui laissa une douloureuse contusion. La vue de sa blessure animant ses soldats à la vengeance ils firent main-basse sur un si grand nombre de Mexicains qu'on ne le fait pas monter à moins de vingt mille. Cette victoire passe pour une des plus célèbres que les Européens aient jamais remportées dans l'Amérique, et ce fut entièrement l'ouvrage du général.

Cortez ayant rassemblé ses troupes ne pensa qu'à profiter de la consternation des ennemis pour continuer sa marche : il se trouva le lendemain sur les terres des Tlascalans, qu'il reconnut à la grande muraille que ces peuples avaient élevée pour la défense de leurs frontières et dont les ruines subsistent encore. La joie des Espagnols fut proportionnée aux souffrances et aux dangers dont ils se voyaient heureusement délivrés; les Tlascalans baisaient la terre d'une patrie qu'ils avaient désespéré de revoir. On passa la nuit près d'une fontaine, qui acquit dans cette occasion une célébrité qu'elle conserve dans l'histoire. Cortez prit ce temps pour représenter à ses soldats de quelle importance il était d'entretenir par toutes sortes d'égards l'amitié d'une république à laquelle ils avaient tant d'obligations, et quoiqu'il y eût la même confiance il résolut de s'arrêter en chemin pour s'assurer de la disposition du sénat : on alla loger avant la fin du jour à Gualipar, grosse

bourgade, dont les habitans vinrent au-devant de l'armée avec des transports de joie et d'affection. Cortez accepta leur offre et prit le parti d'établir son quartier dans leurs murs.

Son premier soin fut d'informer les sénateurs de ses exploits et de son retour; mais la renommée avait prévenu ses envoyés; et dans le moment qu'ils partaient on vit arriver une députation de la république, composée de Magiscatzin, ami zélé de l'Espagne, de Xicotencatl l'aveugle, du général son fils et de quelques autres personnes du même rang : après les félicitations et les caresses Cortez apprit des députés que sur le bruit de son retour la république avait armé trente mille hommes, et qu'elle les aurait envoyés au-devant de lui si la rapidité de son triomphe leur eût laissé le temps d'exécuter ce dessein, mais qu'il les trouverait prêts à tout entreprendre sous ses ordres. Ils lui offrirent toutes leurs forces avec de nouvelles protestations de zèle et de fidélité. Leur plus vif empressement était de le revoir dans leur ville; mais ils convinrent d'autant plus aisément de lui accorder quelques jours de repos qu'ils voulaient faire les préparatifs d'une magnifique réception, telle que l'usage en était établi pour le triomphe de leurs généraux. Il fit éclater à son tour une vive reconnaissance pour ces témoignages d'affection, qui lui paraissaient autant de nouveaux liens par lesquels toute la république s'attachait à lui, et commençant à juger mal du

secours qu'il s'était promis de l'Espagne il ne désespéra point que celui d'une si brave nation ne pût lui suffire pour tenter régulièrement la conquête du Mexique.

Son entrée dans Tlascala ne fut différée que de trois jours et se fit avec une pompe dont la description n'a rien de barbare. Mais au milieu des fêtes sa dernière blessure qui avait été mal pansée dans un si continuel exercice, porta au cerveau une violente inflammation, suivie d'une fièvre qui abattit entièrement ses forces et qui fit tout appréhender pour sa vie. Les Espagnols regardèrent ce contre-temps comme le plus grand malheur et tombèrent dans une consternation qui aurait pu les exposer au dernier péril chez un peuple moins ami de la bonne foi. On assure que Cortez ne dut sa guérison qu'à leur habileté; et la joie publique, dont les éclats remplacèrent l'excès de la douleur, acheva de le convaincre qu'il pouvait tout attendre de l'affection des Tlascalans.

Depuis les troubles de Mexico il n'avait reçu aucune nouvelle de sa colonie, et cette négligence de Rodrigue Rangel, que Sandoval y avait laissé pour son lieutenant, commençait à lui causer de l'inquiétude: les courriers de la république, aussi prompts que ceux des Mexicains, lui rapportèrent en peu de jours que tout était tranquille à Vera-Cruz et que les alliés voisins vivaient dans une parfaite intelligence avec leurs hôtes; mais que cinquante - huit soldats espagnols, qui étaient

partis pour le joindre, n'ayant pas fait connaître ce qu'ils étaient devenus il y avait beaucoup d'apparence qu'en traversant la province de Tépéaca ils avaient été massacrés par les habitans. Cette disgrâce l'affligea beaucoup, parce que dans ses projets il avait compté sur ce supplément et que l'expérience lui avait appris qu'un Espagnol valait plusieurs milliers d'Américains. Il sentit la nécessité de châtier les auteurs de cette perfidie, d'autant plus que la province de Tépéaca se trouvant dans une situation qui rompait la communication de Vera-Cruz à Mexico il fallait s'assurer de ce passage avant de former d'autres entreprises; cependant il suspendit la proposition qu'il voulait faire au sénat d'assister les Espagnols dans cette expédition, parce qu'il apprit que depuis peu de jours les Tépéaques avaient ravagé quelques terres des Tlascalans, et qu'il jugea que la république aurait recours à lui pour venger cette insulte : en effet les principaux sénateurs l'ayant supplié d'embrasser leurs intérêts il se vit en état d'accorder une grâce qu'il pensait à demander.

Un autre incident vint troubler ses résolutions; on reçut avis de Gualipar que trois ambassadeurs de la cour impériale envoyés à la république n'attendaient que la permission du sénat pour venir exécuter leur commission. Cette démarche parut fort étrange : quoique les sénateurs ne pussent douter qu'elle ne regardât les Espagnols et qu'ils fussent bien affermis dans la fidélité qu'ils avaient

promise à leurs alliés, ils se déterminèrent à recevoir les ambassadeurs pour tirer avantage de cet acte d'égalité dont l'orgueil des princes mexicains n'avait point encore fourni d'exemple; mais ils eurent la déférence de faire approuver leur conduite à Cortez. Les Mexicains firent leur entrée avec beaucoup d'éclat : leur parure et le cortége dont ils étaient suivis formèrent un spectacle imposant pour une nation qui ne connaissait que l'agriculture et la guerre; ils furent admis dans l'assemblée du sénat. Après avoir nommé leur maître avec un grand nombre de titres et de profondes soumissions ils offrirent de sa part aux Tlascalans une paix sincère, une alliance perpétuelle, un commerce libre et des intérêts communs, à condition que la république prendrait incessamment les armes contre les Espagnols, ou que pour s'en défaire plus facilement elle tirerait avantage de l'imprudence qu'ils avaient eue de se livrer entre ses mains. A peine eurent-ils le temps d'achever cette proposition qu'ils furent interrompus dès les premiers mots par un murmure confus, d'où l'on passa bientôt aux plus vives marques d'indignation et de colère; cependant après les avoir renvoyés à leur logement pour y attendre une réponse le sénat prit un tempérament digne de sa prudence et de sa bonne foi : il leur fit déclarer par quelques députés qu'il accepterait volontiers la paix lorsqu'elle serait proposée à des conditions raisonnables et

glorieuses pour les deux états, mais que les Tlascalans respectaient les lois de l'hospitalité et n'étaient point accoutumés à payer la bonne foi par la perfidie. Diaz ajoute que les ambassadeurs partirent sans réplique avec autant de précipitation que de frayeur, parce que le bruit de leur commission ayant soulevé le peuple ils se crurent menacés de n'être pas à couvert malgré la dignité de leur caractère. Comment ne pas reconnaître encore en cette occasion et les vertus de ces peuples et le bonheur de Cortez? Qui peut douter que, si les Tlascalans eussent écouté les avis de cette politique si commune chez les autres peuples de ne pas laisser échapper l'instant d'accabler un ennemi redoutable, les Espagnols n'eussent été hors d'état de résister aux deux nations réunies?

Cependant le jeune Xicotencatl, emporté par le torrent des opinions, n'avait osé déclarer la sienne au sénat; mais dans les mouvemens de haine qu'il conservait contre les Espagnols il ne put s'empêcher de répandre sourdement que le sénat avait oublié les véritables intérêts de la patrie en rejetant les offres de l'empereur, et qu'il fallait s'aveugler pour ne pas reconnaître que le dessein des Espagnols était de renverser la religion et la forme du gouvernement. Ces insinuations n'étaient pas sans vraisemblance, aussi commençaient-elles à lui faire des partisans lorsqu'elles vinrent à la connaissance de Cortez : il en fit des plaintes au sénat; l'affaire y fut traitée avec toutes

les précautions qu'elle méritait par son importance : il était impossible que la plupart des sénateurs ne reconnussent point le danger dont la république était réellement menacée, et quels que fussent les motifs de Xicotencatl ils n'ôtaient rien à la force des raisonnemens. Cependant l'intérêt de l'honneur et de la bonne foi prévalut dans l'assemblée; toutes les voix se déclarèrent contre l'attentat d'un jeune mutin qui voulait troubler la tranquillité publique, diffamer les décrets du sénat et ruiner le crédit de la nation; quelques avis allèrent à la mort du coupable, et ce qui doit causer encore plus d'étonnement le père même de Xicotencatl, que cette qualité n'avait point empêché d'assister au sénat, fut un de ceux qui soutinrent cette opinion avec le plus de force, sacrifiant toutes les affections du sang à l'honneur de sa patrie; mais sa constance et sa grandeur d'âme touchèrent si vivement ceux qui avaient pensé comme lui qu'ils revinrent en sa faveur au sentiment le plus modéré. Son fils fut arrêté par les exécuteurs ordinaires de la justice; il fut amené devant ses juges sans armes et chargé de chaînes : on lui ôta le bâton de général que l'on jeta du haut en bas des degrés du tribunal. Cette humiliation le força de recourir à Cortez, qui s'empressa aussitôt de demander grâce pour lui et de le faire rétablir dans sa dignité; mais la plaie était trop profonde pour se fermer aisément, et ce cœur fier ne déguisa ses projets de vengeance que pour attendre l'occasion de les faire éclater.

La guerre qui fut entreprise aussitôt contre les Tépéaques donna pendant quelques semaines une distraction à sa fureur; elle fut poussée si vivement que malgré le secours des Mexicains qui avaient fait marcher une partie de leurs forces, Cortez se rendit maître de la capitale du pays après avoir défait dans plusieurs combats les ennemis de la république et les siens. Il ne lui restait que cent vingt soldats espagnols et seize cavaliers; mais laissant à Xicotencatl le commandement des troupes de l'état il s'était contenté de prendre un corps de huit mille Tlascalans, des mieux faits et des plus résolus, sous des capitaines dont il avait éprouvé la valeur à Mexico. Les Tépéaques, forcés dans le centre de leur puissance, prirent le parti de la soumission et reconnurent qu'ils s'étaient laissé entraîner à la révolte par les artifices des Mexicains : ils étaient si désabusés des espérances qu'ils avaient conçues de leurs secours qu'après avoir accepté un pardon général au nom du roi d'Espagne, ils supplièrent Cortez de ne pas abandonner leur ville. Il forma le dessein d'y construire une forteresse en leur faisant comprendre qu'il ne pensait qu'à les protéger; mais il voulait s'assurer le chemin de Vera-Cruz par un poste que la nature avait fortifié et qui pouvait devenir avec un peu de travail une ressource pour lui contre tous les accidens de la guerre. On ferma l'enceinte intérieure par des remparts de terre, et pour murailles on n'eut que

le roc à couper dans quelques endroits où la pente était moins escarpée; au sommet de la montagne on éleva une espèce de citadelle qui dominait sur la ville et sur la plaine. L'ouvrage fut conduit avec tant d'habileté par les officiers espagnols et poussé avec tant de chaleur par les Tépéaques mêmes qu'il fut achevé dans l'espace de quelques jours. Cortez laissa un sergent et vingt soldats pour la garde de cette place, qu'il nomma *Segura de la Frontera* ou Sûreté de la Frontière, et qui fut la seconde ville espagnole de l'empire du Mexique.

Il fut bientôt occupé de soins plus importans : on apprit que l'empereur qui avait succédé à Montézuma était mort et que les Mexicains avaient élevé sur le trône Guatimozin, jeune prince dont le caractère semblait promettre un règne éclatant. Il avait commencé par se livrer entièrement au soin des affaires; plusieurs règlemens en faveur de la milice lui avaient attaché les officiers et les soldats; il ne s'était pas moins efforcé de gagner l'affection du peuple en le déchargeant d'une partie des impôts, et prenant avec les nobles une méthode inconnue jusqu'alors au Mexique il s'établissait un nouvel empire sur les cœurs par une familiarité majestueuse qui tempérait ces excès d'adoration que ses prédécesseurs avaient exigés. Cortez regarda ces préludes d'une sage administration comme autant d'obstacles qui se formaient contre ses desseins; il s'était promis la conquête

du Mexique, et l'inviolable fidélité des Tlascalans le confirmait dans cette résolution sans compter un grand nombre de nouveaux alliés qui lui offraient de se joindre à ses troupes. Le passage du lac faisait son principal embarras; cette difficulté lui paraissait terrible depuis que les Mexicains ayant trouvé le secret de rompre les ponts et les chaussées ne lui avaient pas laissé d'autre ressource que les ponts volans : il s'arrêta au projet de faire construire douze ou treize brigantins capables de résister à leurs canots et de conduire son armée jusqu'au centre de leur ville. Quoique des montagnes de Tlascala au bord du lac on ne comptât pas moins de seize lieues il se flatta de pouvoir faire porter cette petite flotte en pièces sur les épaules des tamènes : Martin Lopez, dont il connaissait l'habileté pour ces entreprises, ayant trouvé de la vraisemblance à son dessein il lui donna le commandement de tous les Espagnols qui entendaient la charpente avec le pouvoir d'employer les Américains à couper du bois. L'ordre fut donné en même temps d'apporter de Vera-Cruz le fer, les mâts et tous les agrès des vaisseaux qu'on avait coulés à fond. Cortez avait observé que les montagnes de Tlascala produisaient quelques espèces d'arbres dont on pouvait tirer de la poix; il les fit ébrancher et l'on en tira tout le brai nécessaire pour caréner ses brigantins.

La poudre commençait à lui manquer; il imagina d'en composer une d'une qualité très fine

en faisant tirer du soufre de ce volcan qu'Ordaz avait reconnu : il jugea qu'une matière si combustible devait être un aliment certain pour la flamme. Montano et Mesa, commandant de l'artillerie, offrirent de tenter l'aventure avec quelques soldats : ils revinrent avec une provision de soufre qui ne demanda point d'autre préparation pour servir à l'artillerie comme aux arquebuses à mèche.

Pendant qu'il se livrait à ces soins il apprit que deux vaisseaux espagnols, qui apportaient de Cuba un secours d'hommes et de munitions à Narvaëz, avaient été saisis successivement par l'adresse et le zèle de Pédro Cavallero, qu'il avait chargé du commandement de la côte. Le gouverneur de Cuba ne doutant point que Narvaëz ne fût en possession de toutes les conquêtes de la Nouvelle-Espagne lui envoyait Pierre de Barba, gouverneur de la Havane, le même à qui Cortez avait eu l'obligation du dernier service qui l'avait dérobé aux persécutions de ses ennemis. Cavallero était allé reconnaître son navire; il avait pénétré le dessein qui l'amenait à l'empressement avec lequel on s'était informé de la situation de Narvaëz : il avait répondu sans hésiter que ce général était en possession de tout le pays et que Cortez fuyait à travers les bois avec un petit nombre de soldats qui lui étaient restés. Barba et tous ses gens n'avaient pas fait difficulté sur cette assurance d'aller droit à Vera-Cruz, où ils furent arrêtés au nom de Cortez; mais loin d'en être

affligés ils s'étaient engagés volontairement à le servir, et Barba obtint bientôt le commandement d'une compagnie d'arbalétriers. Un second vaisseau, conduit par Rodrigue Moreyon de Lobera, tomba de même au pouvoir de la colonie et ne s'attacha pas moins volontiers au service du général. Bientôt on eut d'autres preuves de l'ascendant que la fortune lui promettait sur ses plus redoutables concurrens : le gouverneur de Cuba lui avait fourni jusqu'alors du secours par les voies même qu'il voulait employer à sa ruine, et les efforts de Garay pour usurper une partie de son gouvernement ne tournèrent pas moins heureusement en sa faveur. On doit se rappeler qu'après avoir paru sur la côte de Vera-Cruz les vaisseaux de cet aventurier avaient été repoussés par les Américains de Panuco : ils ne s'étaient pas rebutés de leur disgrâce; Garay était revenu avec de nouvelles forces : mais la seconde expédition n'eut pas plus de succès que la première : à peine ses gens eurent touché au rivage que la résistance des Américains les força de rentrer dans leurs navires. Alors chacun prenant différentes routes ils coururent pendant quelques jours au hasard et sans s'être communiqué leur dessein ils vinrent aborder presque en même temps à Vera-Cruz, où la seule réputation de Cortez les rangea sous ses enseignes. Le premier de leurs vaisseaux, commandé par Camargo, portait soixante Espagnols; le second, qui en avait cinquante avec sept che-

vaux, était beaucoup mieux armé sous le commandement de Michel Diaz d'Aux, gentilhomme aragonais, dont la valeur se distingua si singulièrement que sa seule personne aurait tenu lieu d'un grand secours. Un troisième vaisseau, qui arriva plus tard avec quarante soldats, dix chevaux et quantité d'armes et de munitions, était conduit par le capitaine Ramirez. Cette troupe de guerriers prit aussitôt le chemin de Tlascala, où Cortez fut agréablement surpris de leur arrivée. Enfin le hasard amena aussi sur la côte un navire des Canaries, chargé d'arquebuses, de poudre et d'autres munitions de guerre, avec trois chevaux et quelques passagers qui cherchaient l'occasion de vendre leurs marchandises aux conquérans espagnols : non seulement le gouverneur de Vera-Cruz acheta d'eux toute la charge de leur vaisseau, mais il persuada aux officiers d'aller servir dans l'armée de Cortez avec treize soldats qui venaient chercher fortune au Nouveau-Monde.

La joie de tant d'heureux événemens n'empêcha point les officiers espagnols de prendre le deuil à Tlascala pour la mort de Magiscatzin, qui était regardé comme le père de la patrie, et ce témoignage de sensibilité pour la douleur publique fit tant d'impression sur les sénateurs et sur le peuple qu'ils prièrent Cortez de remplir la place qui vaquait au sénat. Magiscatzin joignait à cette dignité celle de gouverneur du principal quartier de la ville : deux charges de cette importance

demandant une assiduité qui ne pouvait s'accorder avec les vues de Cortez il se contenta de faire tomber le choix de la république sur le fils aîné du mort, qui avait hérité de tous les sentimens de son père pour les Espagnols.

Ensuite ne s'occupant que de ses grands desseins, dont il conçut que le succès dépendait de la bonne volonté de ses troupes, il fit publier que ceux qui commençaient à se dégoûter du métier des armes étaient libres de retourner à Cuba sur une partie des vaisseaux qu'il avait sur la côte. Plusieurs soldats de Narvaëz acceptèrent cette offre, et Duéro même suivit leur exemple : Alvarado conduisit jusqu'à bord ceux que la crainte du danger ou l'amour du repos faisait ainsi renoncer à la gloire.

Il ne restait qu'un sujet d'inquiétude à Cortez ; les députés qu'il avait envoyés à la cour d'Espagne ne l'informaient point du succès de leur commission, et ce long retardement devait lui faire douter qu'ils eussent obtenu toute la faveur qu'il avait espérée. Avant de s'engager dans de nouvelles entreprises il résolut de faire partir d'autres agens pour solliciter l'expédition des premiers : Ordaz et Mendoza furent destinés au voyage de l'Europe tandis que d'Avila et Chico reçurent ordre de se rendre à Espagnola. Les deux premiers furent chargés d'une relation en forme de lettre qui contenait le détail des avantages et des disgrâces qui étaient arrivés aux troupes espagnoles depuis leur

premier départ de Zampoala; on y joignit un nouveau présent pour l'empereur, composé de l'or et des raretés qu'on avait pu sauver dans la retraite : les deux autres étaient envoyés à l'audience royale de San-Domingo pour en obtenir des secours plus prompts qu'on ne pouvait les attendre d'Espagne.

L'année approchait de sa fin lorsque Cortez prit ouvertement la résolution d'entrer avec toutes ses forces dans les terres de l'empire et de remettre la décision de son entreprise au sort des armes. Ses brigantins n'étaient point encore achevés; mais les troupes de la république et celles de ses alliés avaient déjà pris poste aux environs de Tlascala et le moindre délai commençait à lui faire craindre les inconvéniens de l'oisiveté; il assembla ses officiers pour délibérer avec eux sur ses premières opérations : tous les avis se réduisirent à marcher vers Tezcuco. Cette ville étant située sur le chemin de la capitale et presque au bord du lac on se proposait de s'en saisir et de s'y fortifier pour en faire une place d'armes avec le double avantage d'y pouvoir attendre les brigantins et d'y être en état de désoler le pays ennemi par des courses; c'était d'ailleurs une retraite assurée dans toutes les suppositions qui pouvaient rendre l'attaque de Mexico difficile ou faire traîner le siége en longueur.

Le jour suivant fut employé à faire la revue des Espagnols, dont le nombre se trouva d'environ

six cents hommes d'infanterie et quarante cavaliers; l'artillerie de campagne consistait en neuf pièces, les plus légères qu'on eût tirées des vaisseaux. Cortez donna tout l'éclat possible à cette fête militaire autant pour la faire servir d'instruction aux Américains que pour leur imposer par la pompe du spectacle. A cet exemple le général Xicotencatl, qui continuait de commander les troupes de la république, voulut aussi les faire passer en revue. Celles que Cortez destinait à le suivre ne montaient qu'à dix mille hommes choisis, et le reste avait ordre de suspendre sa marche pour servir à la garde et au transport des brigantins. Les timbales, les cors et les autres instrumens de cette armée, qu'Herréra fait monter à quatre-vingt mille hommes, marchaient à la tête de chaque bataillon, et les officiers venaient ensuite parés de plumes de diverses couleurs et de joyaux qui leur pendaient aux oreilles et aux lèvres; ils portaient sous le bras gauche leur sabre garni de pierres la pointe en haut, et chacun avait un page dont l'unique office était de porter la rondache de son maître, où ses exploits étaient exprimés par diverses figures; chaque compagnie était distinguée par la couleur de ses plumes et par la forme de ses enseignes, qui n'étaient que la représentation de quelque animal au sommet d'une pique.

FIN DU PREMIER VOLUME.



# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS CE VOLUME.

### LIVRE PREMIER.



### LIVRE SECOND.



FIN DE LA TABLE.

